



HAL
open science

La Langue du management et de l'économie à l'ère néo-libérale : formes sociales et littéraires

Corinne Grenouillet, Catherine Vuillermot

► **To cite this version:**

Corinne Grenouillet, Catherine Vuillermot (Dir.). La Langue du management et de l'économie à l'ère néo-libérale : formes sociales et littéraires. 2015, Formes et savoirs. hal-03165809

HAL Id: hal-03165809

<https://hal.science/hal-03165809>

Submitted on 10 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La Langue du management
et de l'économie à l'ère néolibérale :
formes sociales et littéraires



FORMES ET SAVOIRS

collection publiée par l'Équipe d'Accueil LISAA (Littératures, Savoirs et Arts)
de l'Université Paris-Est-Marne-la-Vallée

Les Formes du temps. Rythme, histoire, temporalité,
textes réunis par Paule Petitier et Gisèle Séginger, 2007, 416 p.

Proust et les moyens de la connaissance,
textes réunis par Annick Bouillaguet, 2008, 256 p.

L'Artiste savant à la conquête du monde moderne,
textes réunis par Anne Lafont, 2010, 280 p.

La Mise en texte des savoirs,
textes réunis par Kazuhiro Matsuzawa et Gisèle Séginger, 2010, 346 p.

Fiction et histoire,
textes réunis par Zbigniew Przychodniak et Gisèle Séginger, 2011, 304 p.

Vivre l'histoire,
textes réunis par Caroline Trotot et Michael A. Soubbotnik, 2013, 240 p.

Le Peuple parisien au XIX^e siècle entre sciences et fictions,
sous la direction de Nathalie Preiss, Jean-Marie Privat, Jean-Claude Yon,
2013, 240 p.

Beckett et la musique,
sous la direction de Geneviève Mathon et David Lauffer, 2013, 338 p.

La collection « Formes et savoirs » publie des travaux qui portent sur l'implication dans les œuvres littéraires ou artistiques de savoirs qui relèvent soit du domaine des sciences humaines (savoirs techniques propres aux arts, histoire, sociologie, ethnologie, anthropologie), soit du domaine des sciences exactes (sciences naturelles, biologie, physique, mathématiques...). Elle ne se limite pas à une période et accueille les travaux de spécialistes de littérature, d'histoire de l'art, de cinéma et de musique. Les méthodes d'analyse employées (génétique, épistémocritique, archéologie des savoirs, histoire des idées, sociocritique) permettent d'étudier selon les publications la greffe des savoirs dans les œuvres, leur rôle sur l'évolution des formes esthétiques, sur la structuration des œuvres ou encore sur leur place dans un contexte épistémologique et le rapport de celui-ci à l'histoire, à l'idéologie. La collection s'adresse à des lecteurs doublement intéressés par la littérature ou les arts mais aussi par l'histoire des idées et l'histoire des sciences. Elle leur propose des travaux sur la rencontre entre les créations esthétiques et la science ou les savoirs.

Contact : Gisèle Séginger – Centre de recherche « Littératures, Savoirs et Arts », UFR LACT, bâtiment Copernic, bureau 2B030, Université Paris-Est/Marne-la-Vallée – 4, boulevard Descartes, Champs-sur-Marne, F-77 454 Marne-la-Vallée.
(LISAA – <http://www.univ-mlv.fr/lisaa>).



Sous la direction de
CORINNE GRENOUILLET et CATHERINE VUILLERMOT-FEBVET

La Langue du management
et de l'économie à l'ère néolibérale

Formes sociales et littéraires



PRESSES UNIVERSITAIRES DE STRASBOURG

2015



Remerciements :

L'éditeur remercie le Laboratoire des Sciences historiques de l'Université de Franche-Comté pour le soutien accordé à cette publication.



ISBN 978-2-86820-526-1
ISSN 1962-1574

© 2015 Presses universitaires de Strasbourg
5 allée du général Rouvillois
F-67083 STRASBOURG CEDEX





Table des matières

Corinne GRENOUILLET et Catherine VUILLERMOT-FEBVET : LAMEN (la LAngue du Management et de l'Économie à l'ère Néo-libérale).....	9
------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	---

I

Les discours utilitaires de LAMEN

Les mots de/sur l'entreprise

Michel FEYNIE : Le discours managérial instrument « d'idéalisation » de l'entreprise	27
Catherine VUILLERMOT-FEBVET : Le discours sur le management de quelques grands dirigeants français (à partir de leurs autobiographies).....	37
Thierry GUILBERT : De la certitude des représentations économiques : analyse du discours du <i>Monde</i> lors de la privatisation partielle de France Télécom en 1997.....	53
Alicia-Dorothy MORNINGTON : La fiction du consentement dans les rela- tions asymétriques entre employé et employeur	67

Extension du domaine du discours managérial néo-libéral

Frédéric MOULÈNE : Penser la force du discours libéral avec Karl Polanyi...	81
Roland PFEFFERKORN : Le déni des conflits et des classes sociales. Les discours sociologiques de substitution	93
Ève LAMENDOUR : « Devenez vous-même »	105





Emmanuel TRIBY: Processus d' <i>économisation</i> et discours économique dans des écrits de cadres de santé.....	113
Lionel PRIGENT: La mise en marché du patrimoine mondial: démarche économique ou discours de justification?	129

II Album

Jean-Charles MASSERA: <i>Call Me Dominik</i>	143
----------------------------------------------------	-----

III Les discours fictionnels et littéraires de LAMEN

Quand la littérature dit l'économie

Alexandre PÉRAUD: De Balzac à Reinhardt: le roman à l'épreuve de l'argent et vice-versa.....	173
Françoise CAHEN: Le système romanesque du libéralisme dans les œuvres d'Éric Reinhardt.....	187
Reynald LAHANQUE: La condition économique dans le roman: Michel Houellebecq et Philippe Vasset.....	193
Corinne GRENOUILLET: Faut-il en rire? La défamiliarisation des discours du management et du néo-libéralisme dans trois romans contemporains	207
Sonya FLOREY: «It's too late to say économie». Ou comment la littérature dit l'économie après la crise.....	223
Maryline HECK: <i>La Question humaine</i> de François Emmanuel: le discours économique face à son témoin	235

Quand la littérature dit l'entreprise

Jean-Paul ENGÉLIBERT: Désarmer le discours de l'entreprise. Quelques stratégies narratives (Thierry Beinstingel, Nicole Caligaris, François Emmanuel)	249
-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----



Marianne NOUJAIM: Le théâtre vinavérien du travail ou l'osmose du privé et du professionnel	259
Isabelle KRZYWKOWSKI « Poéticiser » la langue de l'entreprise	271
Aurore LABADIE: Le roman d'entreprise ou l'entreprise comme écriture	283





LAMEN

(la LANGue du Management et de l'Économie à l'ère Néo-libérale)

Corinne GRENOUILLET et Catherine VUILLERMOT-FEBVET*



Le titre de cet avant-propos, LAMEN (la LANGue du Management et de l'Économie à l'ère Néo-libérale), désigne une langue, initialement pratiquée dans le monde de l'entreprise et de la gestion, qui s'est répandue, au fil des ans, dans toute l'économie et la société. Une langue pas simplement technicienne, mais qui porte un projet idéologique, celui du néo-libéralisme au pouvoir à partir des années 1980. LAMEN s'inspire de la LTI¹ et de la LQR² et utilise – ironiquement – le procédé si répandu de la siglaison. La consonance religieuse de LAMEN n'est pas fortuite: LAMEN suscite en effet la communion en une seule croyance possible autour du bon sens érigé en évidence.

Ce livre est issu du colloque *Discours de l'économie, du travail et du management* qui s'est tenu les 6 et 7 juin 2013 à Strasbourg. Ce colloque est né d'une constatation et d'un pari: aujourd'hui prolifèrent les discours économiques, les énoncés

* Corinne Grenouillet est maîtresse de conférences HDR en littérature française à l'Université de Strasbourg (Configurations Littéraires); Catherine Vuillermot-Febvet est maîtresse de conférences HDR en histoire contemporaine à l'Université de Franche-Comté (Laboratoire des Sciences Historiques).

1. Victor Klemperer, *LTI, la langue du III^e Reich: carnets d'un philologue*, Paris, A. Michel, 1996, 375 p.
2. Éric Hazan, *LQR (Lingua Quintae Respublicae)*, Paris, Raison d'agir, 2006, 122 p.



issus d'une conception néo-libérale du monde et contribuant à répandre cette dernière dans les esprits. Toutes les sphères de la société sont atteintes par ce que Marx aurait sans doute nommé l'économisme vulgaire, l'idéologie néo-libérale se fondant sur des arguments économiques qui ne sont ni (toujours) rationnels, ni (toujours) explicites.



Affiche réalisée par Martial Cavatz

L'« idéologie » au sens, sociologique, de « représentation collective qu'on peut étudier du dehors³ » présente cinq traits spécifiques selon Olivier Rebol : elle est une pensée partisane (susceptible d'entrer en conflit avec d'autres idéologies), collective (ce qui la distingue de l'opinion, qui peut être individuelle), dissimulatrice (« la nature d'une idéologie est de dissimuler sa nature d'idéologie⁴ »), rationnelle

3. Olivier Rebol, *Langage et idéologie*, Paris, PUF, 1980, p. 20.

4. *Ibid.*, p. 23.

(à la différence du mythe), et mise au service d'un pouvoir (dont elle légitime l'existence). Or cette idéologie néolibérale est véhiculée par un certain nombre de « discours », identifiables dans des supports variés. Ces discours sont entendus comme ensemble d'énoncés situés historiquement – dans les trois dernières décennies –, situés aussi à l'intérieur de « genres de discours » particuliers, selon la formule de Bakhtine⁵, dans la communication d'entreprise, dans la presse, aussi bien que dans le roman contemporain.

Le pari du colloque de 2013 fut de croiser les disciplines, de réunir historiens, littéraires, sociologues, gestionnaires, économistes, politistes et linguistes, en posant la question de la fiction ; si les romans français contemporains sont naturellement inscrits dans le registre de l'invention (avec la création de personnages, de lieux et d'entreprises fictives), le qualificatif de *fiction* ne mérite-t-il pas de s'appliquer aussi, du moins partiellement, aux écrits issus du monde de l'entreprise, produits par les grands dirigeants dans leurs autobiographies par exemple⁶, ou aux contrats de travail par lesquels, aux États-Unis, un salarié affirme « consentir » aux termes d'un contrat choisis avec son soin et dans son propre – et unique – intérêt par son employeur ?⁷

TINA et LAMEN

Bien que le terme de *néo-libéralisme* n'ait pas figuré dans l'appel à communication, il s'est avéré rapidement que les discours dont nous entendions explorer à la fois la teneur, mais aussi la propagation, relevaient du néo-libéralisme comme doctrine économique imposée au plan mondial à partir des années 1980.

La nomination de Margaret Thatcher comme premier ministre de Grande-Bretagne à partir de 1979 et l'élection de Ronald Reagan à la présidence des États-Unis en novembre 1980 marquent le passage de la théorie à la pratique avec le cortège de déréglementations qui se sont alors appliquées aux services publics, aux transports ou à la finance.

Dans le cas de la France, le tournant néo-libéral est pris en 1983-1984 sous la présidence Mitterrand. Enfin, à l'échelle planétaire, le « Consensus de Washington », qui reprend les mesures préconisées par John Williamson en 1989, donne aux politiques néo-libérales la caution des organismes internationaux (principalement le FMI). À partir de là, les partisans de l'idéologie néo-libérale œuvrent à en faire

-
5. Pour Bakhtine, la catégorie du « genre » n'est pas limitée à la littérature. Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique de la création verbale*, traduit par Alfreda Aucouturier, Paris, Gallimard, 1984, p. 263-308.
 6. Voir la contribution de Catherine Vuillermot-Febvet.
 7. Voir la contribution d'Alicia Mornington.

l'horizon unique des politiques économiques, action facilitée par la disparition, en parallèle, du bloc communiste et des options économiques qu'il incarnait.

En martelant l'incantation TINA (*There Is No Alternative*: il n'y a pas d'alternative⁸) de Margaret Thatcher, les thuriféraires du néo-libéralisme disqualifient d'emblée toute discussion ou débat et s'emploient à ébranler le système démocratique. Plus insidieusement encore, les mots de la novlangue néolibérale (Bihl⁹ et Hazan¹⁰) se glissent, puis s'incrument dans toutes les strates de la société, comme l'avaient fait en leur temps ceux du nazisme (Klemperer¹¹). Cette imprégnation captieuse formate assurément les esprits et la pensée. Mais encore convient-il d'identifier les lieux d'énonciation de ces discours afin d'en analyser le sens et la portée.

Certains de ces lieux sont bien connus, tels la communication et la presse d'entreprise. L'anthropologue Michel Feynie dresse un inventaire des dispositifs de *communication* utilisés dans une entreprise publique devenue société anonyme en 2010. Le linguiste Thierry Guilbert choisit de passer au crible de l'analyse de discours un corpus d'articles de presse parus dans *Le Monde* à l'occasion de l'annonce et du lancement de la privatisation partielle de *France Télécom* en 1997.

D'autres supports sont plus inattendus: le socio-économiste Emmanuel Triby identifie ainsi une nette économisation dans les écrits produits par des cadres de santé désireux de valider un Master à l'Université; l'économiste et géographe Lionel Prigent, dans les argumentaires produits par des villes candidates à la labellisation du « Patrimoine mondial de l'Unesco ».

Enfin, la littérature, qu'il s'agisse du roman contemporain (qui fait l'objet de sept articles) de la poésie (Isabelle Krzykowski) ou du théâtre (Marianne Noujaim), n'est pas en reste, à la différence près que, cette fois-ci, les « discours » ne relèvent plus du « langage-instrument » comme dirait Sartre¹², et ne peuvent donc pas être les vecteurs directs d'une idéologie. Parce que la littérature représente, transpose et rend étrange le familier, ces discours n'ont plus la transparence des énoncés employés dans les autres secteurs de l'activité humaine (dans les journaux d'entreprise ou les autobiographies de dirigeants par exemple); ils sont devenus opaques, des pièces insérées dans des compositions qui les englobent, voire les transcendent... et en opèrent la critique.

Un inventaire complet des manifestations et transformations artistiques de ces discours aurait dû prendre en compte le spectacle vivant autant que le cinéma. Le

8. Voir la liste dressée par Bertrand Rothé et Gérard Mordillat dans *Il n'y a pas d'alternative: Trente ans de propagande économique*, Paris, Seuil, 2011, 174 p.

9. Alain Bihl, *La Novlangue néolibérale: la rhétorique du fétichisme capitaliste*, Lausanne, Suisse, Éd. Page deux, 2007, 236 p.

10. Éric Hazan, *LQR (Lingua Quintae Respublicae)*, op. cit.

11. Victor Klemperer, *LTI, la langue du III^e Reich: carnets d'un philologue*, op. cit.

12. Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature?* [1948], Paris, Gallimard, « Folio Essais », 1985, p. 19.

théâtre, avec les pièces récentes de David Lescot, Andréa Badéa ou Benoît Lambert, aurait pu constituer à lui seul un terrain d'enquête suffisant¹³. Seul Michel Vinaver donne lieu, dans ce volume, à une étude de Marianne Noujaïm. Quant au cinéma, ce *média* de masse a lui aussi multiplié les fictions sur les thèmes de l'entreprise, du management et du néo-libéralisme. Si la France a longtemps été en retrait culturellement par rapport aux pays anglo-saxons dans son évocation du monde de l'entreprise, de nombreux films français parus au cours des quinze dernières années montrent un intérêt accru pour ces questions, de *Ressources Humaines* de Laurent Cantet (1999) à *Rien de personnel* de Mathias Gokalp (2009) en passant par *Violence des échanges en milieu tempéré* de Jean-Marc Moutou (2004) et *Sauf le respect que je vous dois* de Fabienne Godet (2005).

Parce que le colloque a été le fruit d'une rencontre entre une historienne et une littéraire, parce que la matière artistique aurait été trop vaste, nous avons restreint notre champ d'investigation à la littérature, et accordé une place particulière au roman. Comment expliquer que des romans de plus en plus nombreux parlent du monde du travail et par voie de conséquence, de l'économie et du néo-libéralisme ?

Il faut sans doute y voir un effet de la « double vie des écrivains », d'une « condition littéraire » propre à notre modernité. Les auteurs d'aujourd'hui pratiquent tous le « cumul des activités », comme le montre l'enquête de Géraldine Bois et Bernard Lahire à partir d'un questionnaire envoyé à cinq cent trois écrivains de la région Rhône-Alpes en 2004¹⁴. Si beaucoup travaillent dans des domaines en lien avec l'enseignement ou l'écriture, comme le journalisme, ils sont nombreux aussi à avoir une activité située dans le monde de l'entreprise/de l'industrie. Michel Vinaver, a longtemps été PDG de l'entreprise Gillette, au fondateur de laquelle il consacre d'ailleurs sa pièce *King* (2009). Le cas de Thierry Beinstingel est tout aussi frappant : « cadre dans les télécommunications » ainsi qu'il le faisait indiquer sur la quatrième de couverture de ses premiers romans, il pratique la littérature comme un « mordu du jeu littéraire », sinon comme un « joueur professionnel » (pour reprendre la métaphore de Géraldine Bois et Bernard Lahire¹⁵). Que ces auteurs soient plus sensibles que d'autres à la dénaturation que l'entreprise et sa « communication » font subir à la langue, à la nécessité de « retourner » aux mots sauvages, semble découler logiquement de leur situation socio-professionnelle, sinon de leur « posture littéraire¹⁶ ».

13. Voir les travaux du groupe Passages XX-XXI de l'Université de Lyon, sous la direction de Bérénice Hamidi-Kim et d'Armelle Talbot : <http://recherche.univ-lyon2.fr/passagesXX-XXI/147-Seminaire-L-ART-AU-TRAVAIL-Representations-artistiques-et-representations-sociales-monde-travail.html>, page consultée le 23 juin 2014.

14. Bernard Lahire et Géraldine Bois, *La Condition littéraire : la double vie des écrivains*, Paris, La Découverte, 2006, 619 p.

15. *Ibid.*, p. 73.

16. Jérôme Meizoz, *Postures littéraires : mises en scène modernes de l'auteur*, Genève, Suisse, Slatkine érudition, 2007, 210 p.

L'état de la question

Épousant les préoccupations des écrivains contemporains, les études littéraires se sont récemment prises de passion, elles aussi, pour ces questions, se centrant d'un côté sur la représentation du travail¹⁷ – la plupart des contributeurs littéraires de ce volume sont d'ailleurs intervenus dans les trois collectifs indiqués en note –, et de l'autre sur les relations entre littérature et économie.

Yves Citton et Martial Poirson ont proposé, en précurseurs, une approche des relations entre économie et littérature dans *Les Frontières littéraires de l'économie*, montrant comment l'économie, à partir du XVII^e siècle, avait contribué à une « colonisation progressive du langage, une reconfiguration brutale de l'imaginaire collectif et un remodelage des consciences individuelles auxquelles n'échappe pas la littérature malgré ses résistances¹⁸ ». À son tour, Christine Baron, dans la revue *Épistémocritique*¹⁹, a insisté sur l'implication des motifs économiques (thésaurisation, dépense, dilapidation, existence ou absence d'un patrimoine) dans les destins des héros du XIX^e siècle, puis sur la manière dont, « renouant un pacte avec la représentation », la littérature contemporaine « se connecte à la complexité d'un moment où les destins basculent sous le joug d'une économie devenue de plus en plus virtuelle lors même qu'elle revendique, pour sa part, pragmatisme et prise directe sur les réalités²⁰ ». La *fiction* se situe tout autant du côté des représentations mentales de l'économie – ne sont-elles pas de l'ordre de la croyance, comme l'a montré Frédéric Lebaron²¹ ? – que du côté de la littérature.

Dès lors que le terme « discours » figurait dans le titre du colloque, il sollicitait de façon logique la contribution des linguistes. Thierry Guilbert rappelle dans son article le cadre conceptuel de l'analyse de discours dont il est un éminent

-
17. Stéphane Bikialo et Jean-Paul Engélibert (éds.), *Dire le travail: fiction et témoignage depuis 1980*, Rennes, France, Presses universitaires de Rennes, 2012, 314 p. ; Sylvie Servoise-Vicherat et Solange Chavel (éds.), *Raison publique* n° 15. *Le Travail sans fin*, Paris, PUPS, 2011, 353 p. ; Domingues de Almeida J. (éd.), *Intercâmbio, Revue d'Études Françaises / French Studies Journal: La Littérature et le monde du travail*, série II, n° 5, Portugal, Porto, 2012. <http://ler.letras.up.pt/uploads/ficheiros/10566.pdf>, consulté le 8 juin 2014. Voir aussi Corinne Grenouillet, *Usines en textes, écritures au travail. Témoigner du travail au tournant du XXI^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2015.
 18. Martial Poirson et Yves Citton, « L'économie à l'œuvre », in Martial Poirson, Yves Citton et Christian Biet, *Les Frontières littéraires de l'économie: XVII^e-XIX^e siècles*, Paris, Desjonquères, 2008, p. 9.
 19. Christine Baron (éd.), *Épistémocritique, Littérature et savoirs* n° 12: *Littérature et économie*. Revue en ligne: <http://www.epistemocritique.org/spip.php?rubrique72>, consultée le 24 juin 2014.
 20. Christine Baron, « Économie et littérature: contacts, conflits, perspective », in *Épistémocritique*, n° 12, *op. cit.*, <http://www.epistemocritique.org/spip.php?article321>.
 21. Frédéric Lebaron, *La Croyance économique: les économistes entre science et politique*, Paris, Seuil, 2000, 260 p.

représentant²². Ce champ disciplinaire, qui s'est élaboré au cours des trente dernières années au croisement de la linguistique et des sciences sociales, utilise des méthodes quantitatives et statistiques (comptages d'occurrences de mots par exemple) aussi bien que qualitatives. Il s'agit d'étudier les énoncés en co-texte (entourage textuel) contexte (contexte social de production), c'est-à-dire aussi de les historiciser : un énoncé est toujours pris dans une énonciation particulière (qui parle ? à qui ?), c'est-à-dire une histoire (quand ? et où ?). Les apports des deux livres de Thierry Guilbert, *Le Discours idéologique ou la force de l'évidence*²³ et *L'« Évidence » du discours néolibéral*²⁴, se révèlent productifs lorsqu'ils sont appliqués aux romans (voir la contribution de Corinne Grenouillet).

Si les linguistes ont été parmi les premiers à se préoccuper de cette question des discours et continuent à publier sur ce thème, ils ont été rejoints par les sociologues, les gestionnaires, les politistes, les économistes, les historiens... Les deux dernières disciplines ne se sont préoccupées que récemment du discours particulier concernant la thématique managériale et néo-libérale. Chez les économistes, seuls quelques hétérodoxes travaillent sur cette thématique.

Chez les historiens, la question des discours est abordée dans le cadre de l'histoire dite culturelle. Cette dernière remplace la thématique économique et sociale prédominante jusqu'aux années 1970. Elle interroge alors de nouvelles sources : les écrits de l'intime (journaux personnels) et développe les enquêtes orales pour faire parler les sans-voix (femmes ou immigrés), ce qui conduit à réfléchir sur les discours. L'histoire culturelle est le moyen de faire une nouvelle histoire et de passer, d'après Roger Chartier « d'une histoire sociale de la culture à une histoire culturelle du social ». Pascal Ory la définit comme une « histoire sociale des représentations ». Ce changement de regard sur les sources amène l'historien à s'intéresser aux langages, gestes et rituels. L'histoire s'est longtemps pensée contre la fiction, s'imaginant représenter la réalité alors que le roman s'attacherait au possible et à l'imaginaire. Hayden White²⁵, dans la démarche du tournant linguistique, montre qu'une telle conception est une construction historique et que les historiens ont tout à gagner à s'intéresser à la critique littéraire.

-
22. Pour une synthèse de cette approche, voir Francine Mazière, *L'Analyse du discours : histoire et pratiques*, Paris, Presses universitaires de France, « Que sais-je ? », 2010, 126 p. Sur les questions qui nous occupent, voir les analyses, s'inscrivant aussi dans ce champ disciplinaire, de Stéphane Bikialo (par exemple : « La formule "Culture d'entreprise" : une fiction de l'entreprise » in *Dire le travail, fiction et témoignage depuis 1980*, op. cit.).
 23. Thierry Guilbert, *Le Discours idéologique ou la force de l'évidence*, Paris, L'Harmattan, 2008, 271 p.
 24. Thierry Guilbert, *L'« Évidence » du discours néolibéral : analyse dans la presse écrite*, Bellecomben-Bauges, Éd. du Croquant, 2011, 133 p.
 25. Hayden White, *Metahistory: The Historical Imagination in Nineteenth Century Europe*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1973, 448 p.

La question des discours et leur étude gagnent ensuite les domaines politiques, religieux... et plus tardivement l'histoire économique surtout en France²⁶. Cette dernière, vue au prisme des dirigeants, des entreprises ou de l'État, ne s'impose en France qu'à partir des années 1980 (en dépit de travaux précurseurs). Mais cette *Business History*, sur le modèle américain déjà ancien, se focalise majoritairement sur la réalité des entreprises (étude d'entreprise ou de secteur, comptabilité, croissance, stratégies ou organisation). Depuis les années 1990-2000, certains historiens, s'appuyant sur les travaux d'autres disciplines, appréhendent le monde micro et macro-économique à partir de l'angle des représentations et des croyances. La socio-économie inventée par Marc Granovetter, qui reprend le concept d'*encastrement* de Polanyi (*embeddedness*) mène des historiens sur le chemin de l'étude des institutions, des réseaux et des acteurs. La réflexion sur le concept de classification fait redécouvrir Foucault. Finalement, les mots ne sont plus seulement étudiés dans leur évolution de sens au fil des décennies et des siècles, mais comme témoignage de la pensée, des idées des hommes d'un temps donné²⁷. Enfin, chronologiquement, cette histoire du temps du néo-libéralisme concerne les spécialistes d'histoire du présent, des chercheurs, peu nombreux et dont l'enracinement institutionnel est assez récent²⁸.

Les gestionnaires, eux, étudient les discours depuis plusieurs décennies²⁹ et, en particulier, le langage comptable, vu comme un acte communicationnel³⁰. Certains se focalisent sur la maîtrise du pouvoir, d'autres insistent plus sur la diffusion de l'idéologie. Les organisations sont donc l'objet de multiples recherches³¹.

Depuis l'essor de la politique de communication (dans les années 1970-1980), les discours produits par les entreprises, qui participent d'une réalité socialement construite, sont un outil stratégique et un moyen de motivation des salariés.

26. Deirdre Mac Closkey, «The Rhetoric of Economics», in *Journal of Economic Literature*, vol. XXI, juin 1983, p. 481-517.

27. *Entreprises et Histoire*, «Les discours», n° 42, 2006, 128 p.

28. L'Institut d'Histoire du Temps Présent, IHTP, laboratoire du CNRS, a été fondé en 1978. De façon paradoxale, cette histoire récente qui va « jusqu'à nos jours » suscite peu de vocations de chercheurs alors même qu'elle est largement enseignée. De plus, ce qualificatif s'applique majoritairement à des spécialistes des Trente Glorieuses.

29. Anne Rivière, «Le discours organisationnel vu par les sciences de gestion : monologue, polyphonie ou cacophonie?», in *Entreprise et Histoire*, n° 42, 2006, p. 1-17; «Management comme discours et discours sur le management», *L'Expansion Management Review* 3, n° 122, 2006.

30. Frédéric Compin, *Théorie du langage comptable (ou comprendre l'art de la manipulation des comptes)*, Paris, L'Harmattan, 2004. *Entreprise et Histoire*, «La magie du chiffre», n° 79, juin 2015.

31. Exemple de recherche: Gino Gramaccia, *Les Actes de langage dans les organisations*, Paris, L'Harmattan, 2001. Depuis 2013, il existe une Association d'Histoire du Management et des Organisations (AHMO).

Sébastien Point travaille sur les acteurs et leurs langages; Bernard Gumb³², de son côté, propose une lecture situationniste à la Debord des assemblées générales annuelles dont il fait un élément de la société du spectacle en insistant sur leur mise en scène.

Quant aux sociologues, ils se sont eux aussi attachés à l'étude de ces discours fabriqués par l'entreprise pour comprendre l'esprit du « Nouveau capitalisme ». C'est sous ce titre que Luc Boltanski et Ève Chiapello publient ainsi, en 1999³³, leur livre de référence placé sous le patronage de Max Weber et d'une sociologie de la justification³⁴: la matière première de leur analyse est précisément le discours de management des années 1990 qui marque « l'avènement d'une nouvelle représentation de l'entreprise et du processus économique³⁵ ».

Ce volume s'inscrit donc dans un croisement de champs aujourd'hui bien balisés par la recherche³⁶.

Jean-Charles Massera et les téléopérateurs de *Call Me DominiK*

Jean-Charles Massera occupe une place singulière dans ce volume, à la fois comme objet d'analyse, et comme créateur. « Auteur multi-supports » comme il aime se définir, Massera a écrit des livres, inventé des affiches pour l'espace public, confectionné des diaporamas, créé des chansons, des *clips*, des installations sonores et vidéo, des fictions radiophoniques et plus récemment des films.

De la multiplicité des champs où il intervient, son site Internet personnel rend bien compte³⁷. Plusieurs contributeurs littéraires du volume ont choisi de porter leur attention sur l'un de ses tout premiers textes, *United Emmerdements of New Order* (datant de 1999 et publié en 2002), certes peu représentatif de son travail présent, mais particulièrement intéressant dans la perspective du discours économique qu'il s'emploie à subvertir. *It's Too Late to Say Littérature*³⁸ constitue, d'autre part, un essai stimulant par sa mise en cause des genres littéraires traditionnels et par son plaidoyer pour « l'entrisme », c'est-à-dire l'utilisation (et la subversion) des

32. Bernard Gumb, « Le management entre les logiques spectaculaires et anti-spectaculaires : vers une lecture situationniste de l'histoire de la comptabilité », in *Comptabilité, Contrôle, Audit*, numéro thématique : *Sociologie de la comptabilité*, juin 2004, p. 89-104.

33. Luc Boltanski et Ève Chiapello, *Le Nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999, 843 p.

34. « Nous appelons esprit du capitalisme l'idéologie qui justifie l'engagement dans le capitalisme », *ibid.*, p. 42.

35. *Ibid.*, p. 93.

36. Irmtraud Behr, Dieter Henschel, Michel Kauffmann et Anja Kern (éds.), *Langue, économie, entreprise : le travail des mots*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2007, 504 p.

37. <http://www.jean-charles-massera.com/>

38. *It's Too Late to Say Littérature : aujourd'hui recherche formes désespérément, une proposition de Jean-Charles Massera*, Paris : Cercle d'art, Bruxelles : « Ah! », 2010, 178 p. + un DVD.

formes et des langages qui, institués hors littérature, servent des intérêts économiques, politiques ou autres.

Comme créateur, Massera a accepté de nous confier un album correspondant à un long-métrage documentaire (2014) : *Call Me DominiK*³⁹. Sous ce titre anglais décalé, une de ses marques de fabrique, il met en forme une enquête auprès de téléopérateurs français et marocains réalisée entre octobre 2012 et novembre 2013. Chaque téléopérateur est tenu d'adopter un nom fictif dans l'exercice de son travail et *Dominik* convient aux deux sexes : « Dominique Verdier » ou « Nicolas Lefort » sont des pseudonymes, aux consonances bien françaises, imposés aux téléopérateurs interrogés. Les images, parfois pluvieuses, des villes du Nord-Pas-de-Calais se mêlent à des vues de Rabat et Casablanca, plus lumineuses, mais dépourvues de tout exotisme. Un même univers de vie, de désillusions et d'espoir y est dépeint. Accompagnant les interviews en voix *off*, les mains et les corps témoignent, et non des visages floutés, à rebours des habitudes des documentaires télévisuels. Ces corps sont souvent marqués par de nouvelles pathologies du travail, mais non encore répertoriées comme telles, comme le psoriasis, lié au stress ; ces mains, parfois lasses, parfois actives (tirebouchonnant un tricot) font écho au topos ancien de la main travailleuse de la « littérature ouvrière », à la différence près que ces nouveaux travailleurs à la chaîne œuvrent avec des mots, des « scripts », et non avec de l'acier ou de la matière industrielle. Le « combat de la bouche contre la main » comme dit Beinstingel dans *Retour aux mots sauvages*⁴⁰, cette scission aliénante, trouve ici une illustration originale. Le film joue sur la dissociation entre l'image et les voix. Dans l'album que nous publions, les passages situés en vis-à-vis de l'image sont prononcés par des téléopérateurs interviewés. Les dessins du « Blog » figurent sous la forme d'inserts dans le film : Massera y mêle de manière souvent humoristique différents registres de langue (les discours du néo-libéralisme et la romance amoureuse par exemple). Ce que disent les voix, si humaines et si touchantes, de *Call Me DominiK*, toujours en *off*, est un contrepoint saisissant aux discours du management que ce volume a entrepris de décrire.

Au menu de *LAMEN*

C'était un des objectifs de ce colloque pluridisciplinaire que de recenser les domaines d'imprégnation du néo-libéralisme tout en dressant la liste des multiples supports de ce discours. L'ouvrage s'organise en deux parties : premièrement, les discours *utilitaires* du néo-libéralisme. Par ce terme, nous entendons les propos issus des entreprises et tenus dans un but de diffusion ou de justification,

39. Jean-Charles Massera, *Call Me DominiK*, Production : Travail et culture / Vendredi, France, 2014-2016, 131 minutes.

40. Thierry Beinstingel, *Retour aux mots sauvages*, Paris, Fayard, 2010.

l'apologétique étant le troisième temps de l'idéologie néo-libérale selon Alain Bihl⁴¹. Nous examinerons aussi les marqueurs d'une ékonomisation ou d'un néo-libéralisme plus diffus et plus général : plusieurs contributeurs constatent en effet l'extension du domaine du discours du management néo-libéral à l'université, à la santé ou au patrimoine, en somme la « managérialisation de la société » (Pezet⁴²). La deuxième partie est consacrée aux fictions littéraires, des fictions qui disent l'économie, mais aussi l'univers plus réduit de l'entreprise.

À partir de son expérience comme anthropologue salarié dans une entreprise et de l'analyse de la communication institutionnelle de grandes entreprises, Michel Feynie s'intéresse à l'image qui en ressort, celle d'un monde abstrait, mais positif. Les mots du management construisent un langage propre, copié dans la littérature managériale des années 1980-1990, un standard utilisé quels que soient l'entreprise et son secteur d'activité. Cette mise en scène de mots compose une entreprise idéale avec des valeurs générales auxquelles on ne peut qu'adhérer et qui rend impossible tout discours alternatif et contestataire. On assiste dès lors à une naturalisation du discours qui dissimule son caractère idéologique, pour se présenter comme le supposé bon sens.

Catherine Vuillermot-Febvet étudie ce bon sens dans les autobiographies de grands dirigeants français de la deuxième moitié du XX^e siècle. Ces dernières développent un discours standardisé de défense et d'illustration du néo-libéralisme, à travers le *storytelling* du bon manager qui fait fortune, selon le principe de « si on veut, on peut », et ignorent les déterminismes socio-économiques.

La grande force du libéralisme est de se présenter comme une évidence sans alternative, rappelant la célèbre formule TINA. La pensée unique se caractérise par le vocabulaire de la nécessité et du devoir. Le linguiste Thierry Guilbert démontre, à l'aide d'une analyse lexicale et lexicométrique, que dans le journal *Le Monde*, une présentation militante favorable à la logique libérale a remplacé, en 1997, le discours d'information. Le journal persuade de l'inéluctabilité de la privatisation de France Télécom, ce qui signifie qu'il joue sur la croyance en une fatalité, qu'il n'essaie pas de convaincre ou d'argumenter.

À partir d'un exemple récent, Alicia-Dorothy Mornington étudie, de son côté, un aspect du droit du travail américain, dont elle montre l'évolution en rapport avec le libéralisme. Pour elle, le postulat de rationalité de l'individu débouche sur une conception libertarienne des relations entre employé et employeur. L'idée du consentement apparaît dès lors comme une fiction juridique qui profite à

41. Alain Bihl, « L'idéologie néolibérale », in *Semen*, n° 30, *Les Langages de l'idéologie. Études pluridisciplinaires*, 2011, p. 43-56.

42. Anne et Éric Pezet, *La Société managériale. Essai sur les nanotechnologies de l'économie et du social*, Montreuil, La ville brûle, 2010, 142 p.

l'entreprise aux dépens du salarié. En effet, l'État ne s'implique pas, laissant le principe libéral de Smith (le moins d'État possible) fonctionner à plein.

Paru en 1944, *La Grande Transformation* de Polanyi décrit la fin d'une phase libérale au profit d'un interventionnisme d'État accru et témoigne indirectement du fait que face au néo-libéralisme des alternatives existent. Frédéric Moulène analyse Polanyi d'une façon peu traditionnelle. Plutôt que d'insister sur la description factuelle, il montre que Polanyi étudie le discours idéologique libéral et son efficacité dans l'entre-deux-guerres et suggère de relire cet auteur afin d'en tirer des réflexions pour l'analyse de la situation actuelle.

Avec le sociologue Roland Pfefferkorn, la force du discours libéral et son ambition d'être le seul mode de penser trouve une illustration dans le monde académique. Le néo-libéralisme a en effet imposé de nouveaux cadres de réflexion à la sociologie. En refusant depuis quelques décennies l'idée de la lutte des classes, en utilisant un nouveau vocabulaire – celui de la « moyennisation » de la société –, la majorité des sociologues compose un univers irénique dans lequel le combat est exclu.

Ce discours libéral trouve une autre expression, indirecte, dans les affiches publicitaires. Ces dernières sont le point de départ du repérage de l'injonction à « être soi-même » dont la gestionnaire Ève Lamendour étudie la propagation aussi bien dans la littérature managériale que dans la presse grand public.

Quant à Emmanuel Triby, il travaille à partir d'un corpus particulier : des dossiers de demande de Validation des Acquis de l'Expérience rédigés par des cadres dans le domaine de la santé qui souhaitent obtenir un diplôme de master. Alors qu'ils sont destinés au monde du savoir, ces dossiers regorgent de vocabulaire néo-libéral et se coulent dans un moule managérial. Il apparaît donc que le monde de la santé raisonne désormais, lui aussi, selon une logique prioritairement économique.

Pour Lionel Prigent, économiste, le discours libéral – et donc son idéologie – est visible dans un secteur où on ne l'attend pas forcément : la démarche de classement patrimonial de sites par l'UNESCO. Classement et labellisation visent théoriquement à distinguer les sites à vocation touristique mais provoquent en réalité une sévère mise en compétition des territoires entre eux dans le cadre de la mondialisation⁴³. Le patrimoine devient un bien qui doit être mis en marché et dont les collectivités territoriales prétendent tirer un profit économique.

La deuxième partie du volume rassemble les contributions des spécialistes de littérature. Les romans d'Éric Reinhardt sont l'objet des deux premiers articles. Spécialiste de Balzac, Alexandre Péraud s'intéresse aux enjeux poétiques de la mise en texte de l'argent. *Cendrillon* (2007) ne se contente pas de représenter les *realia* économiques de notre époque, mais fictionnalise la réalité de l'argent, afin de montrer que notre société est passée à une forme d'économie pulsionnelle (incarnée

43. Gilles Ardinat, *Géographie de la compétitivité*, Paris, PUF, 2013, 214 p.

par un personnage de trader), qui se manifeste aussi, à un autre niveau, dans la pathologie sexuelle. Mais ce roman, qui met en place une réflexion profonde sur l'argent et son tragique, s'avère, dans le fond très ambivalent : il révèle l'entrée dans une ère de déséquilibre et de chaos, induite par un capitalisme qui contrevient à ses principes fondamentaux, au nombre desquels la nécessité de rembourser sa dette. Analysant l'intégralité de l'œuvre d'Éric Reinhardt (cinq romans et une pièce de théâtre), Françoise Cahen, de son côté, montre que le libéralisme y devient un système romanesque qui élabore ses propres fictions. *Le Moral des ménages* décrit (entre autres) la soumission du père du héros au modèle de réussite proposé par l'entreprise. Les récits de Reinhardt dépeignent un monde du travail fait de discours, de mensonges, d'impostures et finalement de tragédies.

Comme leurs prédécesseurs (Balzac par exemple), les romanciers contemporains s'attachent donc à décrire le monde actuel et les mutations de la société. Reynald Lahanque axe sa réflexion sur Michel Houellebecq et Philippe Vasset. Le premier décrit les perdants et les inadaptés de la société, puis à partir de *Plateforme*, les gagnants, tout en insistant sur la frustration et l'amertume. Le second publie *Journal intime d'un marchand de canon* en 2009 et *Journal intime d'une prédatrice* (le personnage éponyme dirige un fonds d'investissement) en 2010. Cette série met au jour le fonctionnement dissimulé de l'économie mondialisée avec des héros enthousiastes, et montre que l'économie libérale s'immisce dans la sphère privée et la contamine (mots, valeurs, ou actions) créant ainsi un « homme nouveau » enchaîné.

À partir de trois romans des années 1990, *La Boîte* de François Salvaing, *La Médaille* de Lydie Salvayre et *United Problems of Coût de la Main-d'Œuvre* de Jean-Charles Massera, Corinne Grenouillet met en évidence la « défamiliarisation » qu'opère le roman à l'égard du discours de l'évidence néo-libérale : l'art sert à voir et à faire connaître ; il permet de rendre visible le monde réel, par des procédés qui décontextualisent le texte initial et poussent à la prise de conscience du lecteur.

Sonya Florey analyse elle aussi les textes de Jean-Charles Massera, mais au moyen de la théorie de l'altermodernité de Nicolas Bourriaud, lequel montre comment l'art moderne s'empare d'un objet et le transporte dans un autre environnement, le traduit dans une autre « langue » que la sienne, ce que Massera appelle la « logique de l'entrisme ». Dans *A cauchemar is born* (2007), il s'agit pour l'écrivain, d'opérer « là où ça parle à notre place » c'est-à-dire dans la langue de l'ennemi qu'est le discours néo-libéral.

Mince roman paru en 2000 et plus classique dans sa forme, *La Question humaine* de François Emmanuel suit un psychologue d'entreprise, le narrateur, qui se trouve confronté à la réception de lettres anonymes – mélange de discours nazi et de logorrhée néo-libérale – qui lui font prendre conscience de l'inhumanité de son travail en entreprise. Maryline Heck montre « l'épaisseur » que confèrent à ce roman les analyses de Victor Klemperer et d'autres théoriciens comme Zigmunt Bauman dont il s'est inspiré, mais qu'il tait comme sources. De nombreux procédés forcent le lecteur à adhérer à une thèse et à une idéologie, manipulation

d'autant plus étonnante qu'elle est produite par un livre qui s'attache à dénoncer le pouvoir de coercition de la langue.

C'est également le monde de l'entreprise qui retient l'attention de Jean-Paul Engélibert et Marianne Noujaim. Le premier insiste sur les stratégies de résistance de trois auteurs contemporains face aux discours du travail, notamment Nicole Caligaris, dans son essai *Les Chaussures, le drapeau, les putains* (2003). Les romans de Thierry Beinstingel – *Central* (1997) et *Retour aux mots sauvages* (2010) – et de François Emmanuel également – *La Question*, entendent, eux, soustraire la parole, confisquée par l'entreprise, au registre de l'utilité et « désarmer l'entreprise » en affirmant la primauté du sujet dans la langue. Marianne Noujaim analyse, elle, deux pièces du dramaturge (et PDG de Gillette France) Michel Vinaver : *Pardessus bord* (1969) et *Les Travaux et les jours* (1977). Elle démontre que les personnages exportent les parlers et les logiques de l'entreprise managériale dans la sphère privée, ce qui aboutit à la destruction du social et de l'intime.

Isabelle Krzywkowski, de son côté, nous rend attentifs à un corpus de textes poétiques à l'esthétique radicale (Jacques Henri Michot, Sylvain Courtoux, Jérôme Mauche, La Rédaction, Massera), et montre la subversion de la langue du travail par les moyens du pastiche, de la parodie, ou du montage de textes. Les auteurs font œuvre politique, dans une entreprise de subversion critique, un travail de sabotage qui vise l'« implosion » du discours néo-libéral véhiculé par la langue de l'entreprise.

C'est cette dernière qu'Aurore Labadie analyse également à travers trois romans. Dans *Pôle de Résidence momentanée*, publié par Mathieu Larnaudie en 2007, le « visiteur » utilise une langue tautologique visant la persuasion. Dans *United Problems of Coût de la Main-d'Œuvre* (Jean-Charles Massera), la discussion entre une ménagère et un expert fait transparaître l'imprégnation de la langue de la ménagère par la novlangue néo-libérale. Nicole Caligaris, dans *L'Os du doute*, met, elle, en scène un commando de managers qui parlent bref afin d'illustrer comiquement les valeurs d'efficacité et d'action du nouveau management. Ces écrivains utilisent donc le mimétisme et parient sur le fait que donner à entendre la langue de l'entreprise dans un texte littéraire amène le lecteur à une posture critique.

Toutes ces contributions littéraires convergent vers le même constat : la littérature contemporaine s'attache moins à décrire l'entreprise, dans le sens où elle ferait d'elle le cadre d'une « action » romanesque ou l'objet d'une description, qu'elle ne *travaille* LAMEN pour en révéler le fonctionnement et en opérer la subversion. Ce faisant, la littérature participe d'un vaste mouvement critique des discours économiques et managériaux, aux côtés des sciences humaines qu'elle rencontre dans ce volume : en dénonçant ce que LAMEN fait à la langue, littérature et sciences humaines rappellent sa puissance d'aliénation et affirment qu'elle néglige et trahit l'essentiel, à savoir l'être humain.



I

Les discours utilitaires de LAMEN





Les mots de/sur l'entreprise



Le discours managérial instrument « d'idéalisation » de l'entreprise

Michel FEYNIE*

Je propose de mener une réflexion sur le discours managérial des grosses entreprises pour tenter de le mettre à nu et montrer son côté artificiel et creux. Pour cela, je pars de la périphérie de ce discours pour m'intéresser à son contenu et à sa rhétorique. Mon analyse s'appuie sur deux enquêtes. La première est le fruit d'un travail anthropologique de près de vingt ans (1990-2012) mené dans une entreprise publique appelée ici LP qui change une première fois de statut en 1992 pour passer d'administration à exploitant autonome de droit public puis en 2010 en société anonyme. Entre ces deux changements, elle se réorganise en interne en créant des filiales et des directions de métiers fonctionnant de manière relativement autonome. Mon enquête porte plus particulièrement sur l'une de ces directions de métiers dénommée ici « La Boutique LP ». Entreprise de services, elle accueille du public dans ses agences situées sur tout le territoire, répond aux besoins de ce public et vend différents types de produits ou services. Pendant cette observation, j'occupe le statut d'ethnologue/indigène: salarié de « LP » mais faisant aussi de l'anthropologie. Une partie de mon étude de terrain s'effectue de façon clandestine, l'autre à découvert. Cette enquête me permet d'analyser le discours et les pratiques managériales des managers. Ma deuxième enquête porte sur

* Docteur en anthropologie, chargé de cours à l'Université Bordeaux Ségalen et à l'INSEEC *Business School* de Bordeaux.

l'analyse documentaire du discours institutionnel d'une quinzaine d'entreprises, tous statuts juridiques confondus, réalisée grâce à la documentation que me procurent les étudiants dont j'assure la direction de mémoire. L'analyse qui va suivre concerne les grosses entreprises au-delà de cinq cents salariés. Je tente ici de montrer comment ce discours sert aux dirigeants à donner une image idéale d'une entreprise sans trace de conflits et dysfonctionnements. C'est un discours beau au plan sémantique, qui énonce comme l'écrit Valérie Brunel « non pas ce qui est mais ce qui devrait être¹ », prônant un modèle idéal et de ce fait difficilement attaquable. Il concourt à ce que j'appelle dans un ouvrage² le « As If » management c'est-à-dire le management qui fait comme si tout allait bien.

Avant de rentrer dans l'analyse de ce discours institutionnel, je souhaite faire quelques remarques méthodologiques. Enquêter sur les écrits n'est pas naturel pour un anthropologue. Cette façon de faire remet même en cause la discipline qui privilégie le terrain en rejetant l'écrit hors des objets de connaissance qu'elle a élaborés. De plus, l'anthropologue ne possède pas les outils méthodologiques puisqu'il n'a pas de compétences de linguiste. D'autres chercheurs partagent les mêmes difficultés. Comme le souligne Béatrice Fraenkel :

Le chercheur qui entreprend une enquête sur les écrits du travail, sur les pratiques d'écriture et de lecture, est confronté à un double problème : il n'a reçu aucune formation spécifique à ce type d'enquête, il ne peut guère s'appuyer sur des techniques éprouvées et comprend qu'il va devoir construire lui-même son arsenal de techniques en bricolant plus encore que d'habitude³.

Je fais donc aussi du « bricolage ». Avant d'analyser le discours, je précise à chaque fois son contexte de production qui est parfois plus important que le contenu du discours. Une fois ce contexte défini, je recherche ensuite le vocabulaire récurrent : substantifs, adjectifs, adverbes, verbes et les figures rhétoriques. Malgré de nombreuses imperfections au plan technique, l'intérêt essentiel de ce travail repose me semble-t-il sur le fait que j'enquête réellement.

-
1. Valérie Brunel, *Les Managers de l'âme. Le développement en entreprise, nouvelle pratique du pouvoir?*, Paris, La Découverte poche, 2008, p. 107.
 2. Michel Feynie, *Le « As if » management : regard sur le mal-être au travail*, Lormont, Le Bord de l'Eau, 2012, 220 p.
 3. Béatrice Fraenkel, « Enquêter sur les écrits dans l'organisation », in *Langage et Travail : communication, cognition, action, coordonné par Anni Borzeix et Béatrice Fraenkel*, Paris, CNRS Éditions, 2005, p. 231.

Le contexte historique le discours managérial des grosses entreprises : une copie du modèle prôné par la littérature managériale des années 1980-1990

Le chercheur ne peut analyser le discours managérial sans en référer au modèle sur lequel il s'appuie, à savoir le modèle managérial diffusé par la littérature des années 1980-1990. La fin du communisme favorise le développement de cette littérature qui promeut le libéralisme comme modèle unique. Des ouvrages diffusent cette nouvelle idéologie managériale et annoncent un changement de mode de management en rupture avec le modèle taylorien. Dans les années 1980, l'ouvrage de référence en la matière, d'origine nord-américaine, s'intitule : *In search of excellence*. Écrit par des consultants (Peters et Waterman), il est l'un des premiers à diffuser ce nouveau langage. Ce livre étudie quarante-trois entreprises « excellentes » et démontre à partir de six critères financiers, leur supériorité sur leurs concurrents et ce pendant une période de vingt ans⁴. Ce livre connaît un succès très important aux États-Unis (cinq millions de livres vendus en un an et demi). En France, traduit en 1983 sous le titre *Le Prix de l'excellence. Le secret des meilleures entreprises*, il reçoit un accueil chaleureux, notamment de la part des responsables d'entreprises. Certains dirigeants l'achètent même à leurs cadres avec consignes d'utiliser les principes énoncés. Des auteurs français s'engouffrant dans cette manne financière, reprennent ensuite les principes énoncés dans cet ouvrage. L'ensemble de cette littérature se caractérise par une rhétorique particulière largement relayée dans le discours des dirigeants d'entreprise.

Ce discours proche de la langue de bois présente comme caractéristique de complexifier au maximum les mots plutôt que de les exprimer simplement. Il remplace ainsi certains mots par d'autres (*commencer* devient *initialiser*, *placer* devient *positionner*, *gouvernance* remplace *direction*). Les auteurs relayés par les dirigeants choisissent leur vocabulaire de façon à donner plus d'importance à ce qu'ils expriment (*intelligence ajoutée*) ou vont même jusqu'à inventer des mots (*réactique*, *accueillance*). Une deuxième caractéristique de ce discours consiste à utiliser des mots à la mode. Les auteurs puis les dirigeants ne lésinent pas sur des substantifs se terminant en « ence » ou « ance » (*pertinence*, *compétence*, *efficacité*, *excellence*, *cohérence*, *confiance*, *performance*, *gouvernance*) ou avec des finales en « ion » (*motivation*, *responsabilisation*, *implication*, *restructuration*). Une troisième caractéristique consiste à utiliser un langage charabia, à parler en sigles compréhensibles par des initiés, permettant de cacher des changements peu favorables pour les salariés comme des restructurations par exemple. Véhiculant le primat du modèle américain, une autre caractéristique de ce discours consiste à utiliser de nombreux

4. Il est à noter que cinq ans après la publication de ce livre, les deux tiers des entreprises qualifiées excellentes ne l'étaient plus.

anglicismes. C'est ainsi que *packaging* supplante *emballage*, *reporting* compte rendu, *feed-back* retour, *brief* réunion... Lorsque des termes français ont des connotations tellement négatives qu'ils en deviennent inutilisables, l'anglais s'impose comme un cache-misère bien pratique (exemple : le *reengineering* est utilisé à la place de *réorganisation totale de l'entreprise* avec son lot de suppression d'emplois qui l'accompagne). Dans les grosses entreprises, les consultants souvent omniprésents relayent bien évidemment ce discours langue de bois.

Le contexte de production de ce discours : formes et lieux d'expression

Ce discours s'entend lors des grand-messes ou s'étale dans les supports de communication interne (chartes, journaux internes, plans stratégiques...) qui inondent souvent les cases courrier ou boîtes à lettres personnelles des cadres de l'entreprise. Dans la majorité des cas, les salariés reçoivent ces journaux d'entreprise et diverses chartes ou plans stratégiques à leur domicile, façon d'atténuer en quelque sorte la frontière entre vie professionnelle et vie privée. Ainsi, je reçois trois journaux internes de «LP» : l'un provenant du «Corporate» c'est-à-dire du siège de l'entreprise qui regroupe tous les métiers de «LP», un autre de la Direction générale de «La Boutique LP», un dernier, enfin, journal régional inter-métiers. Outre ces journaux, me parviennent aussi à domicile les différentes documentations relatives au plan stratégique de «LP» (de son élaboration à son bilan) ainsi que les vœux du Président de «LP». Le choix des titres de ces divers documents – *Transparences, Équipeurs, Le Cahier de la Confiance, Performance et Confiance* –, constitue l'un des éléments de la mise en scène voulue par les dirigeants de «LP». Ces supports constituent un premier vecteur du discours managérial. Plus que simples supports d'information, ils doivent susciter la motivation et l'engagement des individus et des groupes, rassembler les salariés pour développer ce que les spécialistes du management appellent un sentiment d'appartenance. C'est par leur intermédiaire, notamment dans l'éditorial, que les dirigeants donnent la ligne politique et véhiculent des messages forts visant à faire adhérer les salariés. Ainsi l'entreprise est présentée comme parfaite, aux salariés d'être à la hauteur. L'étude des "grand-messes", nommées «conventions», constitue aussi un passage obligé pour analyser le discours managérial des grosses entreprises. À «LP» comme dans ces autres entreprises, les dirigeants organisent fréquemment ce type d'événements. En m'appuyant sur la prise de note réalisée lors de ces grand-messes, j'analyse ici quelques caractéristiques communes et décris des éléments concourant à la mise en scène du discours. L'invitation officielle reçue par les participants avant la grand-messe constitue un premier élément de cette mise en scène. Elle a pour fonction de donner un caractère solennel à la manifestation et désigne les participants comme

faisant partie du groupe d'élus par rapport à leurs collègues non conviés. Ces salariés, invités et non convoqués reçoivent un carton similaire à une invitation à une manifestation extra-professionnelle. À leur arrivée à la convention, ils se voient remettre une chemise cartonnée marquée du sceau de la journée contenant son programme, un résumé des principales interventions, une feuille permettant de poser des questions par écrit, enfin, un questionnaire d'évaluation de la réunion. Le décor concourt lui aussi à montrer l'importance de l'événement et constitue l'un des éléments de la mise en scène. Élaboré souvent par les organisateurs avec l'aide de spécialistes de la communication, extérieurs à l'entreprise, il dégage une symbolique non perçue au premier coup d'œil par les participants. La signature musicale concourt elle aussi à la mise en scène de l'événement. Ponctuant les différents temps de la réunion, elle établit un lien permanent entre l'entreprise et les participants et renforce le sentiment d'appartenance. Au démarrage de la réunion, sa diffusion rappelle aux participants qu'ils doivent entrer dans la salle de réunion. Cette signature reprise ensuite à tous les instants de l'événement marque ses différents temps (appels d'intervenants à la tribune, annonce de la pause, retour de pause...). Lors de la clôture de la convention, la signature musicale accompagne enfin les participants vers leur sortie de la salle, signifiant ainsi symboliquement la présence de l'entreprise même après la réunion. La présence à ces grand-messes d'invités extérieurs (journalistes, dessinateurs humoristiques, coachs sportifs...) concourt également à la mise en scène voulue. La diffusion de clips vidéo remplit le même objectif. Tournés avec des salariés de l'entreprise ou réalisés sous formes des fictions avec des acteurs professionnels, ces clips sont censés mieux représenter la réalité. Ils servent à ponctuer les différents temps de la convention : la lancer, introduire ses moments ou la conclure. La ritualisation dans la prise de parole lors des conventions concourt enfin à la mise en scène générale. Ces réunions alternent donc : prise de parole, questions-réponses, projection de vidéos, ballet bien réglé avec ses différents espaces de parole individuelle, de réponse aux questions (papier puis SMS). Chacun dans ce spectacle a son rôle bien déterminé. Invité pour rendre plus crédible ce moment, le journaliste présente la réunion, sollicite les différents intervenants à prendre la parole et recueille les questions de la salle. Son rôle consiste aussi à « chauffer la salle », la faire réagir. Par ses dessins humoristiques projetés tout au long de la convention, le dessinateur humoristique « égratigne » l'entreprise et ses dirigeants tout en restant dans les limites de l'acceptable. La prise de parole des différents intervenants respecte à la fois les règles hiérarchiques et de politesse. Sans cette mise en scène, le discours n'est rien, c'est elle qui lui donne sens.

Analyse du discours de douze entreprises ou comment les dirigeants créent une communauté de langage (2010-2011)

Le travail qui suit porte sur douze entreprises publiques ou privées, de différents secteurs (grande distribution, banque assurance, transport logistique, industrie, secteur hospitalier...). Il est réalisé sur deux années avec des étudiants de master 2 professionnel. Il permet de dégager le vocabulaire à la mode, la novlangue commune à toutes ces entreprises. En voici la synthèse en quelques caractéristiques. Les substantifs les plus fréquemment trouvés dans ces brochures sont : *confiance, performance, compétence, transparence, satisfaction, adaptation, innovation, mutualisation, implication, ambition, modernisation, écoute, partage, succès, réussite, audace, qualité, responsabilité, transversalité développement, engagement et défi*. Ces substantifs à la mode dans les grosses entreprises ont souvent une terminaison en *ence, ance* ou *ion*. Ils peuvent être qualifiés de percutants et sont généralement très valorisants pour l'entreprise et souvent engageants pour les salariés. Les adjectifs utilisés sont souvent au service des substantifs : *considérable, fier, formidable, majeur, exceptionnel, meilleur, continu, global, total, ou solide*. Les adjectifs choisis par les dirigeants renforcent les substantifs percutants : « la qualité sera ainsi totale », « la réussite exceptionnelle », « le défi majeur »... Les adverbes de renforcement présents dans ces documents, *pleinement, toujours, exceptionnellement, extrêmement* ou *sincèrement*, peuvent être qualifiés de contraignants. Accolés à des substantifs ou adjectifs percutants, ils donnent force au discours des dirigeants et renforcent auprès des salariés l'idée d'exemplarité de leur entreprise ou les alertent parfois contre les dangers qui la menacent. Les verbes d'action et d'obligation sont enfin omniprésents dans ces documents : *réussir, garantir, améliorer, développer, intensifier, mobiliser, optimiser, maîtriser, renforcer, fiabiliser, engager, satisfaire, devoir, falloir*. Comme le note Marie-Anne Dujarier,

Le niveau de généralité et d'abstraction est tel que les discours semblent pouvoir concerner n'importe quels organisation, métier et activité... Il est ardu de construire une opposition face à un parler éthéré, constitué de mots sans consistance ni contraire. Comment contester ou s'opposer à la « modernisation » ? à la « qualité » ? à la « transparence » ? à la « transversalité », à la « satisfaction » ?... et à tous les anglicismes intraduisibles ou acronymes dont le sens est perdu ?⁵ .

À travers cette analyse, on peut constater que le langage utilisé est souvent commun à toutes les entreprises, les dirigeants créant en quelque sorte une communauté de langage. Que l'on soit dans une entreprise privée ou publique, de n'importe quel secteur d'activité, le contenu et la rhétorique du discours sont identiques.

5. Marie-Anne Dujarier, *L'Idéal au travail*, Paris, PUF, 2006, p. 162.

La mise en scène des mots

Cette mise en scène des mots utilise, comme formes essentielles, des métaphores, des citations d'auteurs, des déclarations de principe. Les dirigeants usent et abusent de métaphores. On retrouve dans les discours ou brochures des métaphores militaires qui servent à leurs auteurs à mettre en avant le danger de la concurrence pour la survie de l'entreprise, insister sur la lutte économique présente au niveau mondial entre les entreprises, développer au sein des entreprises tant la souplesse des organisations que celle des salariés. Ainsi, lors d'une grand-messe à LP, un dirigeant à propos d'une campagne commerciale, parle de « l'empire contre-attaque » et rappelle comme dans toute campagne les règles à observer : « Ne pas partir en rangs dispersés, bien choisir sa cible, bien choisir ses armes, affûter ses couteaux et puis aussi s'entraîner, soutenir le moral des troupes ». Les métaphores sportives constituent une autre ressource utilisée dans les journaux par les dirigeants pour inciter les salariés à développer un esprit de solidarité au sein de l'entreprise. Des dirigeants utilisent des métaphores religieuses : l'organisation serait soudée autour d'un grand prêtre inculquant l'esprit de groupe et chassant les esprits non conformes. D'autres dirigeants utilisent des métaphores en lien avec le bâtiment parlant de construire des cathédrales ou évoquant la nécessité de s'appuyer sur des fondations solides. D'autres enfin utilisent des métaphores liées à l'école. Ainsi, lors d'une convention commerciale⁶, l'appellation même de cette manifestation, « la rentrée de l'assurance », évoque l'école et un cartable figure sur la première page du dossier remis aux participants. Les transparents diffusés lors des discours ainsi que les commentaires de l'intervenant reprennent cette idée d'école et de résultats scolaires : « En net progrès... peut mieux faire ». Ces métaphores utilisées par les dirigeants de LP, qu'elles soient militaires, sportives religieuses... servent à imaginer leurs discours, le rendre plus vivant mais surtout susciter des messages de façon indirecte. Le recours à cet artifice demeure parfois abusif et lourd, car les dirigeants y recourent de façon si systématique que la spontanéité voulue disparaît. Le recours à des citations d'auteurs constitue un autre artifice rhétorique. Emprunté lui aussi à la littérature managériale des années 1980, il constitue, pour les dirigeants, un autre moyen de mettre en scène leur discours. Plus la citation est tirée des livres d'un homme célèbre de préférence philosophe, plus elle est censée valider les propos du locuteur. Les dirigeants contextualisent rarement ces citations : les auteurs ne sont pas toujours cités, les références des ouvrages ne le sont quasiment jamais, parfois même le locuteur modifie la citation pour mieux servir sa cause. Le recours à un auteur cautionne la parole du dirigeant qui ne peut ainsi être remise en cause. Un autre artifice du langage consiste pour un dirigeant à faire des déclarations généreuses et générales. Cet artifice est emprunté une nouvelle fois aux auteurs de la littérature managériale des années 1980 qui y recourent

6. Convention rentrée courrier-colis du 11/09/1997.

largement. Les auteurs utilisent ici des formules chocs, tout ce qui est présenté l'est avec assurance et certitude comme si les faits relatés parlaient d'eux-mêmes. Le ton souvent incantatoire et péremptoire n'est pas sans rappeler parfois certains ouvrages religieux voire ésotériques. Voici quelques exemples de déclarations généreuses présentes dans les documents ou discours des dirigeants de «LP»: «La ténacité sera un impératif car ce sera dur. Regretter, c'est porter le deuil du passé et si on s'arrêtait, on porterait le deuil de notre avenir ⁷», «Chacun doit accepter le changement car il est innovant, offre l'occasion de se remettre en cause, de faire évoluer notre processus de pensée, de briser le cadre sclérosant de nos habitudes, de stimuler notre intelligence⁸»... Ces affirmations souvent généreuses et idéalistes visent un engagement des salariés. Les dirigeants cherchent à les faire adhérer à des principes théoriques et flous valables dans n'importe quel univers. Les entreprises cloisonnées et fortement hiérarchisées, lieux d'affrontements, deviendraient des lieux où prévaudraient communication, flexibilité et solidarité. Ces déclarations de principe véhiculent l'image d'une rupture nécessaire avec le passé et soulignent la primauté du changement. Les dirigeants tentent d'imposer ainsi aux salariés une seule vérité, une idéologie commune sans contradictions possibles.

Je me suis efforcé ici d'analyser le discours managérial à partir d'un travail de terrain. Ce dévoilement et cette mise à nu du discours montrent son côté artificiel et creux. Sous des allures de non-directivité, les messages diffusés idéalisent l'entreprise et se révèlent très exigeants pour les salariés. L'entreprise est à la hauteur des enjeux, aux salariés de l'être aussi. Cette inflation sémantique rend inéluctable des décalages entre discours et pratiques quotidiennes. Pourquoi autant de ressemblances, tant au niveau des thématiques abordées que des éléments de rhétorique dans ces documents institutionnels et notamment les journaux internes? Je suggère trois explications. La première me semble provenir des consultants qui, œuvrant maintenant dans toutes structures qu'elles soient publiques ou privées, véhiculent une langue commune. Relayant la rhétorique des ouvrages managériaux des années 1980, ceux-ci transmettent ce discours «pré-mâché» repris ensuite par les dirigeants d'entreprise ou des administrations. La deuxième raison me semble provenir du fait que tous ces supports institutionnels (journaux internes, plaquettes) sont pour la plupart du temps réalisés par des agences qui travaillent pour tout type d'organisations: administrations, entreprises publiques ou privées. On peut faire ainsi l'hypothèse qu'un petit nombre d'agences réalise les brochures institutionnelles des entreprises publiques, privées et des administrations. Elles reproduisent donc dans ces supports institutionnels un langage

7. Paroles prononcées par le Directeur des clientèles financières du Siège de LP en clôture des journées forcées de vente le 02/10/1992 à Poitiers. Ces paroles sont reprises dans le journal *Transparences* n° 5 de novembre 1992, p. 2.

8. Phrase extraite de l'éditorial du journal *Équipiers*, n° 11 de janvier 1995, p. 1.

commun. La dernière explication enfin, me semble venir de l'existence dans toutes les grandes organisations depuis les années 1980-1990 de services de communication internes de plus en plus structurés concourant à harmoniser le langage et à faire que tout se ressemble.

De ce fait, les ressorts de ce discours managérial sont donc toujours les mêmes : « Ça dégouline de positif⁹ », le changement y est toujours présenté comme très favorable et ne se discutant pas. Aucune part n'est laissée au doute ou à la critique. Par ce discours institutionnel, les dirigeants montrent qu'ils mettent tout en place pour assurer le devenir des organisations et de leurs salariés. Ce discours présentant une image idéale de l'entreprise n'est pas en soi problématique mais peut le devenir si certains salariés le prennent au pied de la lettre et peuvent de fait ne pas s'estimer à la hauteur. Cela constitue me semble-t-il l'une des causes du mal-être au travail très présent aujourd'hui dans les grosses entreprises.

9. Alexandre des Isnards et Thomas Zuber, *L'Open Space m'a tué*, Paris, Le livre de Poche, 2008, p. 92.



Le discours sur le management de quelques grands dirigeants français (à partir de leurs autobiographies)

Catherine VUILLERMOT-FEBVET¹

Pendant longtemps, le secret des affaires a été perçu comme une vertu de base, un idéal, une chose « naturelle » et utile. En conséquence, les rares écrits des entrepreneurs étaient destinés à la famille². Chronologiquement, avec la politique de communication qui se substitue au secret des affaires³, dans les années 1970 puis avec le triomphe du néo-libéralisme (qui encourage l'individualisme) à partir des années 1980, les publications autobiographiques d'hommes d'affaires émergent, mais restent moins une obligation que pour les politiques ou les artistes.

-
1. Maîtresse de conférences en histoire contemporaine. Université de Franche-Comté (Laboratoire des Sciences Historiques).
 2. *Sagesse du chef (lettres et notes inédites de Camille Cavallier)*, publié en 1936, soit dix ans après la mort du dirigeant de Pont-à-Mousson débute ainsi: « La première édition de ce livre fut strictement privée ».
 3. Catherine Vuillermot, « Du secret des affaires à la politique de communication (l'exemple de quelques grandes entreprises industrielles françaises et de leur presse interne, des années 1930 à nos jours) », in *Économies et sociétés* (série entreprise et finance), tome XLVII, n° 8, 2013, ISMEA, n° spécial sur « L'information économique et sociale des salariés et de leurs représentants, histoire d'un enjeu de société », p. 1257-1285.

Elles sont plus rares que dans les pays anglo-saxons⁴, plus tardives⁵ et les best-sellers moins fréquents⁶. Les discours des hommes d'affaires à destination de leurs actionnaires ou de la presse ont été largement étudiés⁷.

Ce vaste terme d'autobiographie indique un texte écrit par le dirigeant, souvent avec assistance (pour Carlos Ghosn, Jean-Marie Messier ou Michel-Édouard Leclerc), et sous forme de mémoires, souvenirs, carnets, journaux ou encore entretiens. Les biographies, autorisées ou non, sont exclues de l'échantillon, même si elles sont écrites par la famille⁸. Le corpus est relativement réduit numériquement – quinze ouvrages, soit onze individus⁹ – car l'ambition n'était pas de faire une étude statistique, mais plutôt une analyse littéraire. L'échantillon non-exhaustif¹⁰ recouvre un demi-siècle (1960-2009), pour une majorité des titres publiée entre et 2004.

Les références à la réalité concrète des affaires sont absentes, car l'idée est de se placer dans un cadre d'histoire des représentations, d'histoire culturelle et pas de *Business History* traditionnelle, afin de voir si de la diversité naît l'unité et si le

4. Ainsi Jean-Paul Getty à la tête d'un groupe pétrolier est qualifié de « plus riche Américain vivant » par *Fortune* en 1957. Il publie de nombreux récits de sa vie : *My Life and Fortunes* (New York, Duell, Sloan & Pearce, 1963, 300 p.), *How to be Rich*, (Chicago, Playboy Press, 1965, 264 p.), *The Golden Age*, (New York, Trident Press, 1968, 220 p.), *How to be a Successful Executive*, (Chicago, Playboy Press, 1971, 206 p.) et *As I See It: The Autobiography of J. Paul Getty*, (Englewood Cliffs, N. J., Prentice-Hall, 1976, 360 p.) qui a connu de multiples rééditions.

On pourrait citer aussi les autobiographies de trois symboles de la réussite américaine : Alfred Sloan, *My years with General Motors*, New York, Doubleday, 1964, 472 p. (traduction française 1966), Ray Kroc, *Grinding it out: the Making of Mac Donald's*, Chicago, 1977, 201 p.; Sam Walton, *Made in America: my story*, New York, Doubleday, 1992, 269 p. (pour les hypermarchés Walt-Mart).

5. Andrew Carnegie, *The Autobiography of Andrew Carnegie and the Gospel of Wealth*, Boston et New-York, Houghton Mifflin Co, 1920, 385 p. ou Henry Ford, *My Life and Work: an Autobiography of Henry Ford*, New-York, Doubleday, 1922, 289 p.
6. Richard Branson, *Mes virginités*, Presses de la Cité, 1998 (traduction). Diverses versions dans le monde pour un total de plus de deux millions d'exemplaires.
7. Anne Both, *Les Managers et leurs discours*, Bordeaux, PUB, 2007, 374 p.; Nathalie Brion et Jean Brousse, *Mots pour maux (le discours des patrons français)*, Paris, Descartes et Cie, 2003, 314 p. Sébastien Point, « L'art de gérer les impressions dans les lettres des présidents », in *Revue française de gestion*, vol. 33, n° 172, mars 2007, p. 33-47.
8. Laurence Bich, *Le Baron Bich, un homme de pointe*, Paris, Perrin, 2000, 206 p.
9. Certains – Bernard Tapie, Marcel Bleustein-Blanchet ou Jean-Marie Messier – ont plusieurs ouvrages à leur actif. Tous les écrits d'un personnage n'appartiennent pas au corpus. Ainsi, l'ouvrage de Michel-Édouard Leclerc, *La Fronde des caddies*, édité par Plon en 1994, n'étant pas un récit de vie, n'a pas été retenu.
10. Les dirigeants étrangers, à la tête d'une entreprise française et ayant en plus vécu en France, comme Carlos Ghosn, sont insérés dans le corpus, alors que l'entreprise Benetton domiciliée en Italie n'a pas été intégrée, même si on dispose d'une autobiographie en français (Luciano Benetton, *Les Couleurs du succès*, Paris, Fixot, 1992, 236 p.).

discours est plus ou moins modélisé. Les exemples traitent de l'industrie (Didier Pineau-Valencienne pour Schneider) et des services (banque Suez pour Jacques Georges-Picot et transports pour Norbert Dentressangle), des héritiers comme Michel-Édouard Leclerc, des créateurs, tel André Essel à l'origine de la Fnac ou encore des managers salariés comme Carlos Ghosn pour Renault. Les carrières débutent dans les années 1930 (Marcel Bleustein-Blanchet avec Publicis) ou dans les années 1980 (Jean-Marie Messier), la plupart sont sans histoire mais quelques-unes regorgent de multiples rebondissements (Bernard Tapie). Certaines se déroulent dans une entreprise ou un secteur (Roger Martin pour Pont-à-Mousson puis Saint-Gobain) alors que d'autres papillonnent d'une activité à l'autre. Enfin, elles sont racontées, une fois venu le temps de la retraite ou au contraire quand le dirigeant est en pleine activité (Bernard Arnault).

Le but n'est pas de voir si les hommes d'affaires se définissent comme des *self made men*, tels les mythiques héros d'Horatio Alger. En conséquence, on ne s'attardera pas sur la formation ou la famille des dirigeants, qui ne sont pas passés sous silence dans les ouvrages. Cet article se focalise sur la définition de l'activité professionnelle des dirigeants et sur les qualités et les valeurs dont il faut disposer d'après eux pour réussir et être un bon manager. En conséquence, ces discours – destinés à un vaste public – renseignent sur les représentations des grands hommes¹¹ d'affaires contemporains et sur la façon dont ils s'auto-analysent et s'auto-définissent comme modèle.

Le discours des dirigeants sur le management

Se qualifier de manager ?

Jean-Marie Messier reprend le terme ancien et connoté de *patron*. « Gestionnaire de contradictions, tel est au quotidien le métier de patron¹² ». Ce mot était aussi utilisé en 1984 par Roger Martin dans un titre provocateur, mais avec des points de suspension, *Patron de droit divin...* Pourtant, la plupart ne choisissent pas ou pas seulement ce vocabulaire pour se définir et optent pour un vocabulaire multiple. Ainsi Bernard Arnault se targue d'être patron, mais aussi dirigeant, chef d'entreprise, propriétaire ou encore manager-actionnaire¹³ alors que Bernard Tapie s'attribue le qualificatif d'ingénieur-conseil et Jean-Marie Messier celui d'entrepreneur¹⁴. D'autres emploient une dénomination administrative ou hiérarchique :

-
11. C'est bien d'histoire d'hommes dont il s'agit, dans la réalité et plus encore dans l'imaginaire. L'histoire est donc très genrée.
 12. Jean-Marie Messier, *J6M.com*, Paris, Hachette, 2000, p. 11.
 13. Bernard Arnault, *La Passion créative*, Paris, Plon, 2000, p. 138, 180, 199 et 200.
 14. Bernard Tapie, *Gagner*, p. 48 ; Jean-Marie Messier, *op. cit.*, p. 118.

Roger Martin est directeur général-adjoint en 1953, directeur général en 1959, président et administrateur à partir de 1964¹⁵, Jacques George-Picot nomme son chapitre 7 : « Les années comme directeur général (1954-1957) » et Didier Pineau-Valencienne se présente comme directeur général d'Empain-Schneider à partir de 1980. Au total, le terme de *manager* ne semble pas vraiment en vigueur.

Tous évoquent longuement leur famille pour s'inscrire dans la continuité ou la rupture, mais emploient peu les termes d'héritier ou, *a contrario*, de *self-made-man*. André Essel¹⁶, fils de petit commerçant, ne veut pas ressembler à son père. Michel-Édouard Leclerc – seul à revendiquer ouvertement son héritage – intitule un chapitre *Tel père, tel fils*, tout en indiquant : « il n'y a jamais eu de tentation dynastique dans la famille¹⁷ » afin de mettre en avant ses qualités. D'autres ne dissimulent pas forcément la filiation. Norbert Dentressangle précise que l'entreprise familiale de transport a été fondée en 1945 et qu'il est né en 1954¹⁸. Bernard Arnault remercie son père qui lui a cédé les rênes d'une entreprise familiale de mille salariés à sa sortie de Polytechnique à vingt-cinq ans¹⁹.

Quel que soit le ou les noms qu'ils retiennent pour se définir, les dirigeants ont un point commun : ils parlent peu des lieux de vente ou des usines, même les industriels. Leur univers de travail se résume au siège social, représenté par des photos insérées dans le livre (Marcel Bleustein-Blanchet). Ils ne se définissent donc pas par un lieu de travail. Le travail, étant partout, n'est pas associé à un espace précis. Toutefois, presque tous systématiquement mettent en avant une activité à l'échelle mondiale. Élément majeur pour Carlos Ghosn dont la biographie porte le titre de *Citoyen du monde*. Les chapitres de son ouvrage traduisent cette présence à l'échelle planétaire : « 4. Rio », « 5. USA », « 8. Asie », « 9. Japon » et « 20. nouvelle frontière (la Chine) ». Norbert Dentressangle, lui, nomme un chapitre : « Franchir la Manche ». « Toujours implanté sur les marchés lointains, tu y prépareras les profits de demain » est un des commandements de Didier Pineau-Valencienne alors que le dirigeant de Suez évoque « les premières activités internationales²⁰ » entre 1958 et 1965. Pour les grands patrons, cette situation n'est pas tout à fait nouvelle. En effet, Roger Martin signalait pour 1948-1954 des implantations et donc des

15. Roger Martin, *Patron de droit divin*, Paris, Gallimard, 1984, p. 165, 191 et 213.

16. André Essel, *Je voulais changer le monde*, Paris, Stock, 1985, 478 p.

17. Michel-Édouard Leclerc et Yves le Bourdenec, *Du bruit dans le Landerneau : entretiens*, Paris, Albin Michel, 2003, p. 45.

18. Norbert Dentressangle, *Passion rouge, Carnets d'un entrepreneur*, Paris, Le Cherche midi, 2004, p. 25.

19. Bernard Arnault, *op. cit.*, p. 22.

20. Jacques Georges-Picot, *Suez souvenirs d'une longue carrière : de la rue de Rivoli à la compagnie de Suez (1920-1971)*, Paris, Cheff, 1993, p. 285.

voyages aux États-Unis et en Afrique du Sud pour Pont-à-Mousson²¹. La multiplicité des mots pour décrire le dirigeant contraste donc avec l'unicité des descriptions évoquant ses activités professionnelles.

Définir le management

Les dirigeants ne se définissent pas comme stratèges, même s'ils recourent tous à ce mot pour parler de leur travail. Choix et décisions sont des leitmotivs des autobiographies. Roger Martin baptise ses chapitres : « 1959-1964 : le temps des interrogations » puis : « 1964 à 1969 : le temps des choix » et enfin : « 1969 à 1973 : le temps d'agir ». Homme d'action, le dirigeant « commande », autre terme répété à l'envi. Mais les choix stratégiques ne révèlent bien souvent que les modes dominants du management d'une époque. Ainsi, un autre mot fait l'unanimité : *croissance externe*. Si les noms de Jean-Marie Messier, ou Bernard Arnault sont accolés à celui de rachat d'entreprise pour Vivendi ou LVMH, un chapitre dans *Gagner* de Bernard Tapie se nomme « Système de la reprise ». Norbert Dentressangle est plus allusif dans le titre « grandir à plusieurs ».

Le détail du plan de l'ouvrage de Didier Pineau-Valencienne sur Schneider montre que la croissance externe est la stratégie dominante : « Transformer un conglomérat en groupe industriel, Une OPA sur Télémécanique, Conquérir square D, Optimiser les frontières du groupe ». Stratégie dominante²² dès les Trente Glorieuses²³, gagnante dans les années 1980-2000, elle est aussi une stratégie ancienne pour certains, ce qui explique probablement une partie de leur réussite. Ainsi, Marcel Bleustein-Blanchet annonce qu'il achète Radio-Fantôme en 1935 et la revend quatre fois son prix un an plus tard !

Toutefois, au fil des décennies, le travail du dirigeant change. Il délaisse la production, car le temps de l'ingénieur est révolu, situation déjà visible avec Roger Martin dans les Trente Glorieuses. D'ailleurs, au fil des décennies, la formation d'ingénieur n'est plus valorisée. Les dirigeants sont désormais passés par des écoles de commerce ou de management, voire sont diplômés de finances ou de droit ; bref les activités tertiaires prédominent. La croissance externe conduit à des restructurations donc participe du renforcement des activités tertiaires. Ainsi, Jean-Marie Messier passe beaucoup de temps à réorganiser le groupe : la vente de 150 milliards de francs d'actif et achat pour un montant équivalent dans les domaines du commerce et de l'environnement entraîne un bouleversement de

21. Roger Martin, *op. cit.*, et aussi : Afrique du Sud, p. 161 ; États-Unis, p. 164 ; Brésil, p. 174 ; Argentine, p. 179 mais encore dans les années 1970 : Japon p. 410 ; Australie, p. 429 ou Bolivie, p. 495.

22. André Essel avec la Fnac semble un des rares contre-exemples.

23. Roger Martin pour Saint-Gobain et Pont-à-Mousson ou encore Jacques Georges-Picot qui annonce une centaine de prises de participations pour Suez entre 1958 et 1965.

structures étalé sur quatre ans²⁴. En conséquence, le dirigeant devient un organisateur. Responsable du Plan, du contrôle de gestion et de la stratégie chez Rhône-Poulenc²⁵, Didier Pineau-Valencienne, arrivé à la tête de Schneider en 1981, doit gérer un groupe de plus de 250 sociétés.

Certaines fonctions sont plus importantes que d'autres au sein du tertiaire. De plus, certains groupes passent de l'industrie au tertiaire, (« de l'eau au Net » selon Jean-Marie Messier) – « hier des ingénieurs, aujourd'hui des créatifs²⁶ ». Puisque les entreprises sont des marques, la création devient essentielle et doit relever du domaine du dirigeant : « Je m'occupe de la partie création et de l'image » dit Bernard Arnault à qui Carlos Ghosn fait écho : « le design dépendait du patron de l'ingénierie, c'était une absurdité²⁷ ». Autre activité essentielle pour le dirigeant : la communication. Elle occupe Bernard Tapie huit à dix heures par semaine et Carlos Ghosn, héros d'un manga au Japon²⁸, lui dédie son chapitre 14, le seul écrit en majuscules : « Il faut COM-MU-NI-QUER ». Un certain nombre de titres de chapitres détaillent ses activités : « 11. Auscultation et diagnostic » ou « 15. Dessiner, développer, financer, vendre ». Mais le travail du manager ne s'arrête pas là.

Une activité vitale : cultiver son réseau

Quitter son lieu de travail à une heure précise n'a pas de sens pour un dirigeant, pour qui toute activité peut être insérée dans son domaine professionnel. Ainsi, la sociabilité est l'occasion d'entretenir et d'accroître son réseau. En effet, pour bien travailler le dirigeant a besoin d'un important réseau de relations, souvent double : affaires et politique.

Son réseau d'affaires provient largement du temps de sa formation et de ses relations familiales. « Le président de Saint-Gobain [...] était un ami (C'est Jacques Georges-Picot qui s'exprime) que j'avais connu pendant l'Occupation. Le président de Péchiney [...] était également un ami. Je connaissais depuis ma jeunesse les dirigeants et propriétaires de la société Béghin [...] Aux États-Unis, je disposais également de contacts²⁹ », ce que les nombreuses photos insérées dans son livre démontrent. La construction (et l'entretien des réseaux) est donc un phénomène vital, généralisé et ancien. Ceux de Marcel Bleustein-Blanchet s'étoffent à partir des organisations patronales.

24. Jean-Marie Messier, *op. cit.*, p. 118.

25. Didier Pineau-Valencienne, *Dans la boucle de l'hirondelle*, Paris, Albin-Michel, 2004, p. 65.

26. Jean-Marie Messier, *op. cit.*, p. 115.

27. Carlos Ghosn, *Citoyen du monde*, Paris, Grasset, 2003, p. 318 et Bernard Arnault, *op. cit.*, p. 139.

28. Bernard Tapie, *op. cit.*, p. 225-226.

29. Jacques Georges-Picot, *op. cit.*, p. 280 et 281.

Depuis la mise en concurrence économique des territoires, les politiques sont systématiquement présents pour inaugurer des aménagements économiques publics ou privés, d'où, par exemple, la photographie de Raymond Barre en 1998 dans l'autobiographie de Norbert Dentressangle. Les réseaux politiques s'étendent à l'étranger : par exemple, en Égypte pour Jacques Georges-Picot et en République Centrafricaine (Bokassa) pour Bernard Tapie. Les relations avec le monde politique sont multiples et plus ou moins intimes.

Édouard Daladier, à l'origine du mythe des deux cents familles, propose, pendant la Guerre à Marcel Bleustein-Blanchet d'être haut-commissaire à l'information. En 1978, ce dernier refuse d'être candidat à la députation, mais il fréquente un certain nombre de politiques comme Jacques Chaban-Delmas, qui entretient des liens familiaux avec Roger Martin. Le manager de Pont-à-Mousson rencontre aussi Raymond Barre vers 1960, assiste fréquemment à l'Élysée à des repas officiels sous la présidence de Pompidou, puis plus épisodiquement sous celle de Giscard d'Estaing. Les mondanités³⁰ apparaissent comme de l'huile dans les rouages de l'organisation et comme nécessaires à son bon fonctionnement. Les réseaux sont activés – avec succès ou en vain – en cas de besoin : « Pour résister à la préparation d'une loi que nous jugions antiéconomique ou du moins pour en atténuer l'effet, nous tentions désespérément de convaincre les socialistes que nous connaissions³¹ ». Mais manager, c'est accorder plus ou moins d'importance à toutes les parties prenantes en interne et en externe et pas seulement aux réseaux.

Les hommes de l'entreprise : manager pour qui et avec qui ?

Enrichir ses actionnaires, satisfaire ses clients et remercier (mot porteur d'un double sens !) ses collaborateurs, tel est le triptyque des dirigeants. La catégorie la plus dorlotée est incontestablement celle des actionnaires, du moins dans la période récente. Si les propriétaires d'entreprise Marcel Bleustein-Blanchet, Bernard Tapie, Norbert Dentressangle, André Essel ou Bernard Arnault traitent la thématique en peu de lignes, les managers (Roger Martin, Didier Pineau-Valencienne, Carlos Ghosn, Jean-Marie Messier, Jacques Georges-Picot) doivent rendre des comptes. « Défendre ses actionnaires » fait l'objet d'un chapitre chez Jean-Marie Messier qui avoue accorder beaucoup d'importance à la capitalisation boursière³².

L'actionnaire n'est pas forcément anonyme. Didier Pineau-Valencienne présente des schémas de l'actionnariat dans son livre. Quoi qu'il en soit, connu ou pas,

30. Roger Martin, *op. cit.*, p. 428 et 438.

31. André Essel, *op. cit.*, p. 397.

32. Jean-Marie Messier, *J6M.com, op. cit.*, p. 31. « Le nerf de la guerre pour une entreprise, c'est sa capitalisation boursière [... les] vrais banquiers [des patrons] aujourd'hui, ce sont les actionnaires ». Chapitre 12 dans *mon vrai journal* et 5 dans *J6M.com*

l'Actionnaire – dans sa représentation mythique – est la préoccupation centrale de Jean-Marie Messier, pour qui « les marchés financiers sont notre juge de paix³³ ». Ce dernier revendique clairement une logique financière tout comme Bernard Arnault qui affirme préférer diriger une entreprise cotée plutôt qu'un groupe familial³⁴.

« Rien ne sert d'avoir une belle stratégie, si elle ne se préoccupe pas d'abord de rentabilité. C'est la nature même, la fonction de l'entreprise. Des jambes sont faites pour marcher. Des poumons pour respirer. Une entreprise pour créer de la valeur³⁵ » : thème repris par Didier Pineau-Valencienne pour qui la finalité de l'entreprise est de « créer de la valeur³⁶ », *valeur* et non *richesse*, ce qui signifie bien que le but est d'enrichir l'actionnaire. Cette thématique ancienne était probablement moins audible avant les années 1980, mais tout autant pratiquée comme le montre l'exemple suivant : « Nous avons dès le début (1958) conscience qu'une holding ne pouvait prétendre servir l'intérêt de ses actionnaires, si elle devait supporter un impôt de 50 % sur son revenu net avant de le redistribuer aux porteurs de titres³⁷ ». En conséquence, le dirigeant de Suez recherche l'exemption d'impôt et obtient 23 millions en franchise fiscale.

Un autre intervenant est systématiquement mis en avant, mais dans une logique d'incantation et, surtout par opposition au personnel salarié. Dans une société tertiariée, on se préoccupe du client-roi reprenant cette théorie contestée par Galbraith. Toutefois, cela dépend de la place de la société dans le processus de distribution. Ainsi, par exemple, Saint-Gobain qui ne fait pas de vente directe, et Suez y consacrent logiquement peu d'attention. André Essel, ayant choisi le créneau des cadres – initialement le C de FNAC signifiait *Cadres* et sous-entendait un pouvoir d'achat élevé –, il leur propose un magazine (*Contact*). Bernard Arnault insiste sur les études de marché. Quant à Marcel Bleustein-Blanchet, il dresse une liste nominative de ses premiers clients et propose en conclusion un qualificatif surprenant : « des clients qui sont des amis³⁸ ». Cependant, globalement clients et marketing ne relèvent pas directement de l'activité du dirigeant et sont délégués dès que l'entreprise prend de l'ampleur. Toutefois, c'est la principale partie prenante externe.

Enfin, remercier ses collaborateurs. Les récits de vie présentent toujours un grand nombre d'intervenants et on pourrait résumer la situation en disant que les dirigeants sont des individualistes bien entourés, ce qu'ils reconnaissent bien volontiers en croquant un certain nombre de portraits. Norbert Dentressangle met

33. Jean-Marie Messier, *J6M.com, op. cit.*, p. 76.

34. Bernard Arnault, *op. cit.*, p. 69.

35. Jean-Marie Messier, *J6M.com, op. cit.*, p. 218-219.

36. Didier Pineau-Valencienne, *op. cit.*, p. 315.

37. Jacques Georges-Picot, *op. cit.*, p. 273.

38. Marcel Bleustein-Blanchet, *La Rage de convaincre*, Paris, Robert Laffont, 1960, chapitre 7.

en avant ses salariés³⁹ et Michel-Édouard Leclerc dédicace son livre aux dirigeants des magasins « premiers de cordée ». Marcel Bleustein-Blanchet se voit comme « un moissonneur de talents⁴⁰ » alors que le recrutement des premiers salariés est décrit avec émotion par André Essel⁴¹. Bernard Tapie prétend fonctionner au « coup de cœur » et à la fidélité pour ses recrutements. Jean-Marie Messier parle de sa *Dream Team* (équipe de rêve)⁴², formule qui fait référence à une équipe de basket.

Les collaborateurs sont décrits comme ayant de l'influence et pouvant faire changer d'opinion le dirigeant. Marcel Bleustein-Blanchet doit à son frère le nom de *Publicis* en 1927⁴³. Mais globalement, les salariés de base ne sont qu'une masse, un chiffre. Il est vrai que le travail du dirigeant se passe au niveau des entreprises et qu'il n'a pas besoin de connaître le fonctionnement des sites de production ou des magasins. À l'exception d'André Essel, l'univers de la grève et du syndicat n'est pas celui du dirigeant. Ce dernier semble vivre un quotidien sans fournisseurs ni sous-traitants, et agir dans un monde idéalisé, sans conflits, et peuplé de collaborateurs dévoués avec éventuellement quelques traîtres.

Si les autobiographies racontent l'activité des patrons, donc leur travail et leur conception du management, elles laissent aussi apparaître, en arrière-plan un ensemble de valeurs et dessinent l'homme et les qualités qu'il s'attribue.

Le discours des dirigeants sur le bon manager⁴⁴, sa personnalité et ses valeurs

Un travailleur passionné, obstiné et valeureux

La valeur travail est très liée à la société industrielle contemporaine⁴⁵. À la question : pourquoi travailler ? Les dirigeants répondent assez unanimement pour la famille⁴⁶ et par passion, terme qu'on retrouve dans quelques titres. *La Passion*

39. Norbert Dentressangle, *op. cit.*, p. 34 et 10. « Le choix des collaborateurs est donc crucial » et « rien n'est et ne sera possible sans les milliers de collaborateurs qui m'accompagnent ».

40. Marcel Bleustein-Blanchet, *Mémoires d'un lion*, Paris, Perrin, 1988, p. 64.

41. André Essel, *op. cit.*, p. 203. Tout particulièrement la rencontre avec son associé Max Théret.

42. Jean-Marie Messier, *op. cit.*, chapitre 6.

43. Marcel Bleustein-Blanchet, *La Rage de convaincre*, *op. cit.*, p. 38.

44. Les économistes, sociologues et consultants se sont penchés sur cette question au XX^e siècle, particulièrement Joseph Schumpeter dans sa *Théorie de l'évolution économique* parue en 1912, mais on pourrait aussi mentionner pour des travaux de nature variée : Peter Drucker, Henri Fayol, Paul Leroy-Beaulieu, Alfred Marshall, Werner Sombart, Eugène Weber, etc.

45. Dominique Méda, *Le Travail, une valeur en voie de disparition ?* Paris, Champ Flammarion, 2010, 395 p.

46. Didier Pineau-Valencienne dédicace son livre à sa famille et Jean-Marie Messier le fait doublement, dans le prologue et dans les remerciements à la fin de *J6M.com*.

rouge de Norbert Dentressangle fait référence à la couleur des 4 500 camions qui sillonnent les routes et la *Passion créatrice* de Bernard Arnault à celle de LVMH. La formule la plus imagée est celle de l'Américain Ray Kroc développeur du concept des frères Mac Do pour qui « le travail est le hamburger de la vie ». La passion fait que le travail est présenté comme une activité permanente, sans temps professionnel strictement délimité. Jean-Marie Messier se vante de travailler dix-huit heures par jour ou plus modestement cent heures par semaine⁴⁷. Didier Pineau-Valencienne mentionne une réunion se terminant à quatre heures du matin⁴⁸.

Cette passion, alliée à l'obstination, met en avant un vocabulaire dynamique tel que *rebondir* ou *repartir*. « J'ai toujours eu la conviction qu'il y avait moyen de rebondir, de contourner l'obstacle⁴⁹ ». Marcel Bleustein-Blanchet : « millionnaire à 23 ans, ruiné à 34, recommence à 40⁵⁰ », d'où le titre d'un de ses ouvrages *La Rage de convaincre*. Un autre titre insiste sur son signe astrologique le lion, mais aussi sur la force de l'animal. Il connaît la mort d'une de ses filles, un incendie, mais poursuit son chemin. Norbert Dentressangle, lui aussi, refuse la fatalité. Un incendie au cours d'un week-end en 1984 est effacé en quelques jours et perçu comme une « opportunité », mot déterminant dans les autobiographies. Cette thématique se retrouve aussi dans la conclusion de Michel-Édouard Leclerc intitulée « je ne suis pas prêt de baisser les bras⁵¹ ».

Être incompris, même par les siens, n'effraie pas les dirigeants. Marcel Bleustein-Blanchet s'oppose à son père qui considère que la publicité consiste à « vendre des courants d'air », mais cela ne l'arrête pas. Il affirme avoir « une vocation de redresseur de tort⁵² ». Obstinsés et incompris mais certains d'avoir raison, les dirigeants prennent appui sur cette certitude d'être des justiciers pour justifier leurs actions. Vivant dans un univers hostile de « riches », de « jaloux⁵³ », ne respectant pas les règles du jeu, les auteurs affirment la « nécessité de prendre des risques », dans une logique néo-libérale.

Jean-Marie Messier résume ce sentiment, partagé par d'autres : « ai-je eu tort d'avoir raison⁵⁴? ». Norbert Dentressangle se félicite : « nous bousculons sans ménagement un milieu professionnel ancré dans ses habitudes⁵⁵ ». « Toutes les batailles que nous avons menées (pour obtenir plus de concurrence) ont fait naître

47. Jean-Marie Messier, *Mon vrai journal*, Paris, Balland, 2002, p. 74 et 225.

48. Didier Pineau-Valencienne, *op. cit.*, p. 92.

49. Jean-Marie Messier, *J6M.com, op. cit.*, p. 115.

50. Marcel Bleustein-Blanchet, *La Rage, op. cit.*, p. 16.

51. Michel-Édouard Leclerc, *op. cit.*, p. 291.

52. Marcel Bleustein-Blanchet, *La Rage, op. cit.*, p. 49.

53. Pour les qualificatifs critiques, par exemple : André Essel, *op. cit.*, p. 313 et 321 ; pour le risque : Jean-Marie Messier, *J6M.com, op. cit.*, p. 118.

54. Jean-Marie Messier, *Le jour où le ciel nous est tombé sur la tête*, Paris, Seuil, 2009, p. 15.

55. Norbert Dentressangle, *op. cit.*, p. 17.

des inimitiés⁵⁶». Ainsi, certains managers se pensent comme des héros que la société ignore et que les médias dénigrent⁵⁷.

Tous martèlent l'objectif d'améliorer la société, de la changer, voire de transformer le monde. Le titre de l'ouvrage d'André Essel affirme sans ambages : *Je voulais changer le monde*. Certains objectifs généraux sont mis en avant par les commerçants, peut-être pour s'opposer à la mauvaise image de leur activité donnée depuis le XIX^e siècle. Ainsi, Michel-Édouard Leclerc présente la distribution comme un « acte social » et se définit comme « socialement utile⁵⁸ », car il lutte pour le pouvoir d'achat et contre les monopoles du carburant en 1985 ou des pharmaciens ensuite. Le chevalier Essel se bat avec acharnement pour les mêmes causes : « nous lutterons pour l'amélioration du pouvoir d'achat par la baisse des prix⁵⁹ ». Il s'oppose aussi aux monopoles, n'hésitant pas à multiplier les procédures judiciaires. « Ce premier combat gagné, un autre nous attendait. L'ennemi, cette fois-ci n'était plus une firme de taille moyenne, mais l'un des plus puissants trusts internationaux : Kodak⁶⁰ ». André Essel œuvre contre la mise à mort du livre⁶¹. L'image du valeureux chevalier, héros moderne, est celle qui est retenue pour la quatrième de couverture de son livre « chef d'entreprise, il défie les industriels, les financiers les gouvernements ». Être différent, obstiné, passionné, redresseur de tort, un petit qui gagne contre les gros, etc., telles sont les images que les dirigeants souhaitent donner d'eux-mêmes. Le discours sur la valeur travail (moyen de la réussite) est aussi un moyen de se mettre en avant.

Une réussite qui n'est pas affichée et quantifiée

Sous des formules différentes, tous font référence au hasard, à la chance ou au destin, ce qu'on trouve rarement dans les théories économiques. Ainsi pour le rachat de Havas, Jean-Marie Messier constate : « comme toujours à l'origine, il y eut un coup de chance », formule déjà utilisée par Marcel Bleustein-Blanchet⁶². Ce que Norbert Dentressangle transforme en destin – « le destin vient me donner un coup de pouce » – et que Bernard Arnault résume sous la formule plus neutre « d'un concours de circonstances⁶³ ». Quant à Marcel Bleustein-Blanchet, il

56. Michel-Édouard Leclerc, *op. cit.*, p. 21.

57. Bernard Tapie, *Gagner, op. cit.*, p. 247 ; Jean-Marie Messier, *Mon vrai journal, op. cit.*, p. 89.

58. Michel-Édouard Leclerc, *op. cit.*, p. 208.

59. André Essel, *op. cit.*, p. 250.

60. *Ibid.*, p. 231.

61. *Ibid.*, p. 210 et 351.

62. Marcel Bleustein-Blanchet, *Mémoires, op. cit.*, p. 31.

63. Norbert Dentressangle, *op. cit.*, p. 14. Bernard Arnault, *op. cit.*, p. 25.

évoque « la flèche du hasard »⁶⁴, thématique reprise par Bernard Tapie : « Le hasard m'a guidé. Peut-être le hasard a-t-il une majuscule⁶⁵? ».

Autre divergence d'avec la théorie économique et le discours commun, tous reconnaissent des erreurs, pratique qu'on imagine propre aux seuls hommes d'affaires anglo-saxons. Jean-Marie Messier par la formule « mes erreurs et nos succès⁶⁶ » distingue les responsabilités et assume ses erreurs. Bernard Arnault affirme : « j'ai sûrement commis des erreurs, mais je ne me suis jamais trouvé en situation d'échec⁶⁷ ».

La réussite, elle, est rarement chiffrée ou même décrite. Ponctuellement, André Essel donne quelques chiffres. Seul Didier Pineau-Valencienne fournit des tableaux statistiques sur le groupe, mais rien qui puisse permettre de juger vraiment de son action. La discrétion la plus absolue semble de mise à propos de la fortune personnelle ou des biens, comme si elle était indécente :

L'argent n'a jamais constitué, à mes yeux, un objectif, ni même un indicateur d'une quelconque signification. Me voir figurer dans le classement des gens riches publié ici ou là est, pour moi, plus gênant qu'autre chose. D'autant que je m'y trouve en général à côté de purs spéculateurs, d'héritiers ou de personnages qui ne sont mus que par la réussite matérielle⁶⁸.

L'argent n'est jamais présenté comme une motivation, mais, en revanche, la réussite dans ce domaine justifie l'autobiographie.

Pourquoi écrire ? Parce qu'on le vaut bien pourrait dire Jean-Marie Messier en paraphrasant un célèbre slogan, pour donner la « vision du monde » d'un homme « qui dirige une multinationale comme Vivendi avec 250 000 salariés, un chiffre d'affaires qui dépassera bientôt 300 millions de francs⁶⁹ », mais aussi pour « se défendre » de « la machine à salir », « des intox », et globalement « pour informer⁷⁰ » en particulier lors de la crise concernant Vivendi et rétablir ce que Bernard Tapie nomme « la vérité⁷¹ ». Roger Martin propose « un fil d'Ariane pour les historiens⁷² », Didier Pineau-Valencienne conçoit son livre comme une étude de cas.

64. Marcel Bleustein-Blanchet *op. cit.*, p. 21.

65. Bernard Tapie, *Librement*, Paris, Plon, 1998, p. 300.

66. Jean-Marie Messier, *Mon vrai journal*, *op. cit.*, p. 189. Chapitre 10 : *mes erreurs* et chapitre 11 : *nos succès*.

67. Bernard Arnault, *op. cit.*, p. 31.

68. *Ibid.*, p. 24.

69. Jean-Marie Messier, *J6M.com*, *op. cit.*, p. 10.

70. Jean-Marie Messier, *Mon vrai journal*, *op. cit.*, p. 12, (pour se défendre) ou *J6M.com*, *op. cit.*, p. 18 (pour informer).

71. Jean-Marie Messier, *Mon vrai journal*, *op. cit.* Chapitre 9 : « La crise de VU : info ou intox » et Bernard Tapie, *Librement*, *op. cit.* Chapitre 2 : « OM/VA, la vérité ».

72. Roger Martin, *op. cit.*, p. 7. Didier Pineau-Valencienne, *op. cit.*, p. 10.

Pour eux, comme pour Didier Pineau-Valencienne, le souci de transmission paraît premier, une transmission parfaitement justifiée.

Une réussite qui donne des droits

Les certitudes de Carlos Ghosn se traduisent par l'emploi systématique et récurrent de la formule « il faut ». Tout d'abord, certains conseillent les autres entrepreneurs. Ainsi, l'autobiographie peut se transformer, par moments, en parfait manuel du savoir-faire ou petit livre de la réussite en dix leçons. Le premier chapitre de l'ouvrage de Bernard Arnault porte sobrement le titre des « clés de la réussite ». Quant à Didier Pineau-Valencienne il offre à la réflexion ses « dix commandements », (repris de son discours de départ en 1999), nombre que Bernard Tapie limite à sept. Dans les trois cas, est-ce le signe d'une certitude de savoir (*one best way*) et de se prendre un peu pour Dieu ?

Ensuite, la réussite autorise un discours docte, plus ou moins appuyé selon les auteurs, mais visible sur toute la période. Après l'élection de François Mitterrand à la présidence de la République, Bernard Arnault fait preuve d'une peur malade du socialisme alors que Marcel Bleustein-Blanchet, dans une période plus ancienne, condamnait le communisme de façon virulente⁷³. André Essel, ancien trotskyste, déclare apprendre « avec étonnement que la part du bénéfice distribué au patron ou aux actionnaires n'en représente qu'une faible fraction comparée à celle que s'octroie l'État⁷⁴ », revirement idéologique intéressant. Quant à Roger Martin, il convoque l'histoire pour décrire les Trente Glorieuses. « Le fantôme de Colbert, affublé de la barbe de Marx, hantait plus que jamais les bâtiments administratifs et les palais nationaux et l'ingérence de l'État dans la gestion des entreprises ne cessait de croître⁷⁵ ».

Donner des leçons à l'État et le critiquer sert à mieux mettre en valeur l'idéologie libérale. Ainsi, l'État est toujours trop présent ou au mieux inefficace. Ainsi, Bernard Tapie demande « plus ou moins d'État ? Mieux d'État ! » : c'est le titre d'un chapitre de *Gagner*. Bernard Arnault se lamente à propos des « aberrations du niveau actuel de la fiscalité (ou des) rigidités (qui) bloquent les initiatives des entreprises⁷⁶ », véritables *leitmotive* de son ouvrage. Cependant, face à ce discours systématique, ici et là, des phrases insistent sur le rôle crucial de l'État en termes de commandes : « nous ne pouvions avoir accès au beurre en récusant la vache⁷⁷ ! »

Enfin, si l'action de l'État est décriée, le modèle mythique des États-Unis est célébré. Tous sont allés respirer l'air des affaires. L'idée du radio-crochet développé par Marcel Bleustein-Blanchet vient des États-Unis, pays dans lequel il effectue son

73. Bernard Arnault, *op. cit.*, p. 54 et Marcel Bleustein-Blanchet, *Mémoires, op. cit.*, p. 59.

74. André Essel, *op. cit.*, p. 188-189.

75. Roger Martin, *op. cit.*, p. 508.

76. Bernard Arnault, *op. cit.*, p. 39, 41, 42 et 193.

77. Roger Martin, *op. cit.*, p. 481.

premier voyage en 1929. En 1938, il y découvre Gallup et les premiers sondages. Jacques Georges-Picot y séjourne en 1952 alors qu'André Essel utilise un vocabulaire admiratif. « En 1964, après bien des commerçants, j'avais accompli mon pèlerinage à Dayton, Mecque du commerce moderne⁷⁸ ». Être dans les affaires est donc une véritable religion avec un credo (libéral), un dogme, des références...

Les États-Unis ne sont pas uniquement un modèle pratique, mais aussi un cadre idéologique, autorisant la critique de la France et pas simplement de l'État. Ainsi, Jean-Marie Messier dresse une apologie du libéralisme face « aux archaïsmes français⁷⁹ » alors que Norbert Dentressangle se plaint de « la France hérissée de réglementations⁸⁰ », que Michel-Édouard Leclerc proclame « le corporatisme, voilà l'ennemi⁸¹ » et que Bernard Tapie clame « la nécessité du risque face au chloroforme profond de l'État-providence⁸² ».

À un premier niveau, la lecture des autobiographies des hommes d'affaires illustre bien les mentalités d'un temps et d'un milieu. Au-delà des nettes différences de personnalités, un cadre sous-jacent émerge. Tout d'abord, malgré des variantes chronologiques, ces autobiographies offrent un discours standardisé, voire stéréotypé, et montrent l'existence d'un mode de gestion spécifique aux grandes entreprises. Pour la période des trois dernières décennies, sont ainsi mis en avant la croissance externe, le triomphe des marques, l'importance du commerce, la recherche du marché mondial, la création de valeur et la logique financière. Ce standard unique était plus flou et offrait quelques alternatives et variantes dans les Trente Glorieuses. Le récit du travail débouche sur des sortes d'études de cas donnant un côté concret et précis au monde des affaires à l'échelle de l'entreprise et pas des sites de production. Ce monde ignore les salariés, les syndicats ou encore les grèves.

Enfin, en terme idéologique, les autobiographies se résument à une sorte de défense et illustration du libéralisme (critique de l'État, des monopoles, des impôts, des réglementations, etc.), y compris chez André Essel. Mais, dans les récits, les exemples, le dogme libéral et le capitalisme sont largement nuancés. Le discours valorise largement le collectif et le durable. Il insiste sur le hasard et la chance qui ne sont pas vraiment au cœur des théories économiques et prône une prise de risque, mais limitée. Il parle de passion mais pas d'argent, comme si la réussite matérielle et financière était toujours inaudible en France.

La volonté de se présenter systématiquement comme des créateurs et pas seulement comme des organisateurs révèle-t-elle de la part des dirigeants une certaine

78. André Essel, *op. cit.*, p. 266.

79. Jean-Marie Messier, *Mon vrai journal*, *op. cit.*, titre du chapitre 6.

80. Norbert Dentressangle, *op. cit.*, p. 18.

81. Michel-Édouard Leclerc, *op. cit.*, p. 154.

82. Bernard Tapie, *Gagner*, *op. cit.*, p. 164.

peur du rejet de leur PCS (Professions et Catégories Socio-professionnelles) par la société? En tout cas, elle traduit une certaine échelle des valeurs de la société. Tous se présentent comme des êtres différents, incompris qui défendent le progrès et œuvrent pour une société plus juste, car le strict intérêt économique ne semble pas suffisant. Ils critiquent sans vergogne le capitalisme financier dont ils (Jean-Marie Messier, Bernard Tapie, Bernard Arnault) sont pourtant de dignes représentants et de grands bénéficiaires. Dédoublement de la personnalité ou sentiment d'être différent et unique? Certains, comme Jean-Marie Messier, proposent même des réformes.

Enfin, plus que d'autres activités, l'écriture d'une autobiographie est à justifier. En France, l'homme d'affaires ne se sent pas forcément et spontanément légitime pour témoigner. Beaucoup se font aider dans la rédaction et la plupart recourent à une multitude de références intellectuelles et académiques d'une diversité surprenante (Aragon, Sartre, Brecht, Gandhi, Jaurès, Napoléon ou Milgram) afin de renforcer leur argumentaire ou leur prise de position.

Au total, un modèle type s'esquisse, avec une structure chronologique, reprise plus ou moins par tous, et qui répète à l'infini une certaine vision de l'économie, de l'entreprise, du management et du travail. Après des premiers pas difficiles (afin de majorer, par contraste, la réussite) avec des épreuves, des erreurs, des contraintes (dont la principale est l'État), le travail et la persévérance finissent par payer (belle mise en avant des valeurs de la société industrielle et libérale). La modestie ou la réalité encouragent à reconnaître le rôle du hasard ou de la chance ce qui est exclu des théories économiques prônant une rationalité sans faille. Au final, la conclusion est la suivante: si on veut, on peut! Jolie célébration de la théorie libérale dans un monde présenté sans inégalités, sans rapports de force et sans conflits, où le succès repose sur la stratégie (maître mot) et le travail est souvent assimilé à un jeu.

En glorifiant des acteurs, les autobiographies insistent sur des personnalités et célèbrent les vertus de l'individualisme et donc indirectement du libéralisme économique. Les qualités valorisées ne sont pas propres à la réussite dans les affaires, mais jugées bonnes pour la société dans son ensemble. Ce qui est manière de reformuler encore plus positivement Adam Smith et sa théorie de l'intérêt général qui résulte de l'intérêt particulier.



De la certitude des représentations économiques :
analyse du discours du *Monde*
lors de la privatisation partielle de France Télécom en 1997

Thierry GUILBERT*

*Le jeu de langage tout entier ne repose-t-il pas
sur ce genre de certitude ?
Ou : cette « certitude » n'est-elle pas (déjà)
présupposée dans le jeu de langage ?¹*

À la base de cet article, il y a un questionnement civique « anthroposocial² », c'est-à-dire une question qui prend en compte et interroge, en dernière analyse, la place de l'humain dans la société. Plus précisément, l'interrogation anthroposociale porte ici sur la façon dont les termes économiques ont été introduits et présentés par le journal *Le Monde* lors de l'annonce et du lancement de la privatisation partielle de *France Télécom (FT)* en 1997. Quel type de discours y a-t-on utilisé : un discours d'information, discours « objectif » qu'on en est en droit d'attendre

* Maître de conférences en Sciences du langage. Université de Picardie Jules Verne (Centre Universitaire de Recherches sur l'Action Publique et le Politique. Épistémologie et Sciences Sociales).

1. Ludwig Wittgenstein, *De la certitude* [1969], Paris, Gallimard, 2006, 27-3, § 446, p. 126.
2. J'emprunte ce terme à Edgar Morin, *Science avec conscience*, Paris, Fayard, 1982, 319 p. Pour un traitement plus complet de ce terme voir ma synthèse pour l'habilitation à la recherche : *Évidence discursive et idéologie. Réflexion anthroposociale sur la constitution des représentations économiques partagées dans les discours de presse*. En ligne sur HAL : <http://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00918827> (consulté le 18 juin 2015).

si l'on se réfère au contrat de communication³ entre la presse et les lecteurs, ou bien est-on en présence de ce que j'appellerai un « discours d'accompagnement », c'est-à-dire un discours militant ?

Cette question peut surprendre. Toutefois, elle se pose dès lors que l'on considère le contexte sociohistorique large. Deux ans plus tôt en effet, en novembre-décembre 1995, un mouvement social important, regroupant des millions de personnes, refusait la logique économique de marché dans la gestion de la Sécurité sociale et des retraites des fonctionnaires, et ce en dépit d'une presse favorable, dans sa grande majorité⁴, aux « réformes ». Pourtant, ce projet de privatisation partielle de *FT* n'a pas connu une opposition de même ampleur.

On peut légitimement se demander alors pourquoi les Français semblent avoir accepté la privatisation, même partielle, d'un de leurs services publics alors que deux ans plus tôt ils refusaient qu'une logique économique similaire s'applique à la gestion des retraites des fonctionnaires et de la Sécurité sociale et qu'ils la refuseront à nouveau six ans plus tard⁵, en 2003 ? Il me semble donc intéressant d'analyser la façon dont cette privatisation a été traitée dans la presse généraliste française et plus précisément ici dans *Le Monde* (*LM*), considéré par la profession comme journal de référence. Cet intérêt comporte un postulat : la presse, et les médias plus généralement, concourt à la constitution des opinions individuelles et partagées d'une communauté. D'où cette série de questions : quelles formes de présentation et de communication *LM* a-t-il utilisées ? Son discours a-t-il cherché, consciemment ou non, à constituer ou à reconfigurer le savoir économique partagé de la communauté française ? Dans l'affirmative, comment *LM* s'y est-il pris pour tenter de persuader une majorité de Français du « bien-fondé » de cette réforme-là ?

Je traiterai ces questions du point de vue l'analyse du discours, un champ des sciences du langage qui s'intéresse aux discours tenus en les rapportant à leurs conditions sociohistoriques de production. Je présenterai donc dans un premier temps ces conditions ou encore le contexte sociohistorique ainsi que mon cadre théorique et mes hypothèses liées aux travaux que j'ai menés précédemment sur la constitution des représentations du modèle néolibéral dans et par les discours de presse. J'analyserai ensuite un corpus composé de tous les articles de *LM* de l'année 1997 s'intéressant à la privatisation de *FT*.

-
3. Patrick Charaudeau, *Le Discours d'information médiatique. La construction du miroir social*, Paris, Nathan-INA, 1997, 250 p. et « Discours journalistique et positionnements énonciatifs. Frontières et dérives », in *Semen*, n° 22, 2006, p. 29-44.
 4. Thierry Guilbert, *Le Discours idéologique ou la force de l'évidence*, Paris, L'Harmattan, 2007, 271 p. ; *L'« évidence » du discours néolibéral. Analyse dans la presse écrite*, Bellecombe-en-Bauges, Édition du Croquant, 2011, 133 p. ; « La "mise en évidence" du discours économique par la presse écrite », in M. Temmar, J. Angermüller et F. Lebaron (éds), *Les Discours de l'économie*, Paris, PUF, 2013, p. 139-158.
 5. Thierry Guilbert, *Le Discours idéologique ou la force de l'évidence*, *op. cit.*

L'analyse du discours économique dans la presse

Cadre théorique

Mon cadre théorique est l'analyse du discours (AD). Ce champ des sciences du langage est multiple⁶, il s'intéresse non seulement aux mots mais aussi et surtout aux énoncés : il postule en effet que les mots ne prennent leur sens que dans leur cotexte (linguistique) et dans leur contexte (sociohistorique) d'apparition. Contrairement aux analyses de contenu, elle ne cherche pas à savoir – dans un premier temps du moins – *ce* qui est dit (*show that*) mais à *comment* cela est dit (*show how*)⁷. Il s'agit donc d'une méthodologie interprétative dans le sens où elle met en regard les énoncés tenus et les conditions de production du discours (les institutions, les conditions sociohistoriques, les sujets parlants...).

Mon travail de recherche porte sur l'évidence des discours idéologiques. Je distingue des idéologies, « systèmes d'idée à vocation prosélyte⁸ », des *discours* idéologiques⁹. Je considère par ailleurs que tout discours, dont le discours scientifique¹⁰, est chargé d'idéologie, qu'elle soit diffuse ou partisane¹¹. La prise en compte de ce constat évite de placer le discours du chercheur en surplomb des autres discours et permet de le réintégrer au contraire dans l'univers des discours. Ainsi le « paradoxe de Mannheim » selon lequel tout discours étant idéologique, un discours de disqualification est lui-même disqualifié parce qu'idéologique, est résolu de cette manière : le discours de l'AD n'est pas exempt d'idéologie, bien qu'il s'efforce d'être scientifique et rationnel, et fait partie de l'univers des discours ; il s'ensuit que délaissier la notion d'idéologie et plus encore l'étude des discours n'est pas acceptable, car ce serait non seulement refuser de prendre part aux débats de la société – position de neutralité et non pas d'objectivité¹² –, mais surtout y participer « en creux¹³ ». On retrouve ici la préoccupation anthroposociale posée ci-dessus.

-
6. Francine Mazière, *L'Analyse du discours*, Paris, PUF, 2005, 127 p.
 7. Teun van Dijk, « Politique, Idéologie et Discours », in *Semen*, n° 21, 2006, p. 73-102.
 8. Thierry Guilbert, Évidence discursive et idéologie, *op. cit.*, p. 40.
 9. Voir aussi Alain Bihl, « L'idéologie néolibérale », in *Semen*, n° 30, 2010, p. 43-56.
 10. Edgar Morin, *Science avec conscience*, *op. cit.*
 11. Olivier Reboul, *Discours et idéologie*, Paris, PUF, 1980, 228 p.
 12. Thierry Guilbert, *Évidence discursive et idéologie*, *op. cit.*, p. 194 sq.
 13. Norman Fairclough, *Critical Discourse Analysis, The critical study of language*, Londres, Longman Group Limited, 1995, 262 p.

Pour l'AD, l'idéologie « fonctionne à l'évidence¹⁴ » et se matérialise dans des discours¹⁵. En cherchant justement à comprendre *comment* fonctionne cette « évidence » du discours néolibéral (DNL), mes travaux antérieurs ont montré qu'elle repose sur un processus général de double dissimulation¹⁶ et utilise un certain nombre de procédés discursifs¹⁷. Si le DNL n'est pas l'idéologie néolibérale, elle-même multiple¹⁸, ce discours est composé d'un ensemble d'énoncés plus ou moins convergents, posant que les principes de l'économie de marché (rentabilité à court terme, concurrence systématique, réduction de l'État, dérégulation...) doivent présider à toutes les prises de décisions et que le marché est pour lui-même sa seule mesure; doctrine résumée par la formule de L. Waquant : « le moins d'État¹⁹ ».

Contexte sociohistorique

Suite à une directive européenne imposant la mise en concurrence du marché des télécommunications à partir du 1^{er} janvier 1998, le gouvernement Juppé fait voter, en juillet 1996, une loi qui transforme *FT* en société anonyme dont l'État est le seul actionnaire. En janvier 1997, le gouvernement Juppé lance la privatisation partielle (20 %) du capital de *FT* initialement pour mai 1997 et sa « mise en Bourse » : pour bien comprendre les enjeux, il faut ajouter que si privatisation partielle et « mise en Bourse » sont liées, la première n'implique pas mécaniquement la seconde²⁰.

Par ailleurs, Jacques Chirac, alors Président de la République, annonce le 21 avril la dissolution de l'Assemblée nationale et de nouvelles élections législatives

-
14. Louis Althusser, « Idéologie et appareils idéologiques d'État. Notes pour une recherche », in *Positions*, Éditions Sociales, 1976, 176 p.
 15. Michel Pêcheux, « Analyse automatique du discours » [1969], in *L'Inquiétude du discours*, textes de Michel Pêcheux, choisis et présentés par Denise Maldidier, Paris, Éditions des cendres, 1990, p. 97-132.
 16. La place manque pour l'exposer ici, voir T. Guilbert, *Évidence discursive et idéologie*, *op. cit.*, p. 134-144.
 17. Thierry Guilbert *Le Discours idéologique*, *op. cit.*; *L'Évidence du discours néolibéral*, *op. cit.*; « La "réalité" de la presse écrite et l'éthique de l'analyse du discours », in C. Guérin, G. Siouffi et S. Sorlin (éd.), *Le Rapport éthique au discours*, Berne, Peter Lang, 2013, p. 289-302.
 18. François Denord, *Néo-libéralisme version française*, Paris, Demopolis, 2007, 384 p.; Keith Dixon, *Les Évangélistes du marché: Les intellectuels britanniques et le néo-libéralisme*, Paris, Raisons d'agir, 1998, 123 p.; Nathalie Krikorian. « Européanisme, nationalisme, libéralisme dans les éditoriaux de Louis Pauwels (*Figaro-Magazine*, 1977-1984) », in *Mots*, n° 12, 1986, p. 171-188; Thomas Bethier, *Le Discours néolibéral dans les médias généralistes français (1984-2006)*, thèse de doctorat, dir. F. Lebaron, université de Picardie Jules Verne, 2012, 760 p.
 19. Loïc Waquant, « Sur l'Amérique comme prophétie auto-réalisante », in *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 139, 2001, p. 86-87.
 20. La grande majorité des syndicats est contre le projet, pensant pour certains que celui-ci a été mal préparé ou pour d'autres que l'entreprise doit rester un service public.

les 25 mai et 1^{er} juin. Ces élections jouent non seulement sur le calendrier de la privatisation de *FT* – celle-ci est repoussée à l’automne – mais deviennent l’un des thèmes forts et clivants de la campagne. Ainsi, Lionel Jospin, premier secrétaire et futur Premier ministre, se prononce tout d’abord contre celle-ci, puis annonce par une formule orientée (voir le début de la phrase) qu’il consultera son personnel :

Le Monde, 22 mai 1997, Lionel Jospin (interview)

Un certain nombre de gens me disent que le personnel de France Télécom est maintenant d’accord avec le processus engagé de distribution du capital. On leur posera la question.

Les élections, remportées par la gauche, n’empêchent pas les polémiques internes et les tergiversations à la rentrée. L. Jospin s’appuie sur le plan Delebarre, qu’il avait commandé en juillet et qui lui a été remis le 3 septembre, pour préconiser une privatisation à hauteur de 30 %.

Hypothèses de recherche

À la question « pourquoi les Français ont-ils accepté la privatisation d’un de leurs services publics alors qu’ils refusaient deux ans plus tôt une réforme de même inspiration néolibérale? », il y a, me semble-t-il, tout d’abord une raison politique objective: le contexte des élections législatives et, conséquemment, la constitution de la privatisation partielle de *FT* en thème de campagne a pu donner le sentiment que le sujet avait été non seulement débattu mais tranché par le vote (de type référendum) des Français, donc que mandat avait été donné au nouveau gouvernement pour revenir sur cette privatisation²¹. Toutefois, à l’automne la décision, de nouveau, suscite peu de réactions²². Il est donc une autre raison liée à la *praxis* journalistique: la presse crée rarement l’événement, son rôle consiste plutôt à attribuer un sens schématisé à l’événement²³. Or, contrairement à 1995²⁴, il n’y a pas eu de mouvement social, pas de forte personnalité à mettre en avant, donc pas de réelle prise en compte des opposants.

-
21. Pour preuve, cette déclaration: « la fédération CGT des PTT a aussitôt indiqué, mardi [jour de la déclaration de Lionel Jospin], qu’“il n’y a pas de fatalité au bradage de France Télécom sur les marchés financiers” et a appelé les personnels à faire entendre leurs revendications “par la lutte dans l’unité et par le suffrage universel” » (*LM*, 22 mai).
 22. Le préavis de grève, lancé pour le 30 septembre, ne sera pas suivi et les syndicats ne s’associeront pas plus à la journée d’action contre la privatisation du 8 octobre. La vente ferme des actions FT commencera le 7 octobre.
 23. Philippe Riutort, *Sociologie de la communication politique*, Paris, La Découverte, 2007, 121 p.
 24. Marc Blondel, leader du syndicat FO, a été opposé par les médias à A. Juppé dans une schématisation de type « Guerre des chefs » (voir Thierry Guilbert, *L’« Évidence » du discours néolibéral*, *op. cit.*).

Je retrouve donc mon hypothèse générale relative à l'importance du rôle des médias et de la presse. Autrement dit, le discours médiatique serait, dans sa grande majorité, le vecteur du discours économiste et de son acceptation. Plus encore, mon hypothèse, fondée sur mes recherches passées²⁵, est que le discours de presse concourt²⁶ à en produire une version *naturalisée* et *évidente*²⁷. C'est donc un questionnement plus général sur la constitution des représentations, des opinions et des croyances partagées qui est posé : comment les discours médiatiques constituent-ils ou reconfigurent-ils le savoir économique partagé de la communauté française ?

Corpus

Je me borne ici à l'étude du journal dit de référence : *Le Monde*. Je reprends, avec son accord, un corpus établi par Thomas Berthier²⁸, composé de 202 articles de *LM* du 1^{er} janvier au 30 décembre 1997, sélectionnés à partir de requêtes lexicales, c'est-à-dire comportant au moins une fois l'un des termes suivants : *France*, *Télécom* ou *privatisation*. Les articles ont été collectés sans tenir compte des genres journalistiques : on y trouve pêle-mêle des brèves, des dépêches issues de l'AFP, des accroches de unes, des articles de fond, des éditoriaux, des chroniques, des extraits du *Journal officiel*, des revues de presse...

Deux pistes de recherches, deux hypothèses travaillées ailleurs et pour d'autres événements²⁹, seront vérifiées pour cet événement : d'une part, l'importance de la didacticité de *LM*, en tant que « discours-limite de transmission des connaissances³⁰ » en termes de théorie économique orthodoxe et de discours du management³¹, d'autre part, l'utilisation du topique de la nécessité. Ces deux axes sont intimement liés.

-
25. Recherches relatives aux mouvements sociaux contre les réformes des retraites de 1995, 2003 et 2010 mais aussi la « crise du CPE » en 2006 et la « crise financière » de 2007-2008.
 26. À leur manière, Pierre Bourdieu et Luc Boltanski (*La Production de l'idéologie dominante*, Paris, Éditions Raisons d'agir, 2008 [1976], 158 p.) avaient également montré l'imposition symbolique de ces idées (la 3^e voie), notamment par l'emprise sur et par les grandes écoles et la formation de « lieux neutres » et de regroupements institutionnels (cf. X-crise, IEP, ENA...).
 27. Thierry Guilbert, « La "mise en évidence" du discours économique par la presse écrite », in M. Temmar, J. Angermüller et F. Lebaron (éds), *Les Discours de l'économie*, Paris, PUF, 2013, p. 139-158.
 28. Thomas Berthier, *Le Discours néolibéral dans les médias généralistes français*, *op. cit.*
 29. Notamment in Thierry Guilbert, *Le Discours idéologique*, *op. cit.* et *L'« Évidence » du discours néolibéral*, *op. cit.*
 30. Jean-Claude Beacco et Sophie Moirand, « Autour des discours de transmission de connaissances », in *Langages*, n° 117, 1995, p. 32-53.
 31. Michela Marzano, *Extension du domaine de la manipulation. De l'entreprise à la vie privée*, Paris, Fayard/Pluriel, 2008, 273 p.

Analyse du corpus

Approche qualitative

Cette approche lexico-sémantique est très utile à condition de ne pas être utilisée seule³². Elle me permettra de mesurer les occurrences et co-occurrences lexicales les plus fréquentes, c'est-à-dire de mesurer l'utilisation de mots-enjeux, voire les collocations comprenant le mot *privatisation*. Elle montrera également l'aspect « technique » du lexique et donc le positionnement adopté.

J'ai ainsi relevé l'utilisation de deux formes au centre du débat puisqu'à elles seules elles focalisent l'opposition privé/public, d'une part, *client(s)* et *clientèle(s)* et, d'autre part, *usager(s)* que j'ai lemmatisées ainsi : *client-* et *usager-*.

Lemme / usage	Nombre total	Avec guillemets	Sans guillemets
Client(s)	25	7	18
Clientèle(s)	16	5	11
Sous-total	41	12	29
Usager(s)	9	3	6

Tableau 1. Occurrences des lemmes *client-* et *usager-*.

La deuxième colonne du tableau ci-dessus montre que la forme *usager-* est sous-employée vis-à-vis de la forme *client-*. Ceci ne fait que confirmer le passage d'une approche de type « service public » à une approche de type « privé/commercial ». Les colonnes 3 et 4 posent un constat plus intéressant concernant le guillemetage. Employer le guillemetage est une façon de mettre un mot à distance, comme si le locuteur ne faisait que le citer sans le prendre en charge. Ici, c'est la forme *client-* qui subit ce traitement ; un peu plus d'un quart de ses emplois est concerné ce qui n'est pas négligeable et signifie que l'emploi de cette forme pose problème à certains locuteurs. Et, en effet, cette forme est nouvelle dans le champ lexical utilisé à propos de *FT*. Mais il y a plus, si on regarde comment les emplois sont distribués sur l'année 1997 :

32. Thierry Guilbert, « Les genres du discours dans l'articulation des approches qualitatives et quantitatives », in Thierry Guilbert (éd.), *Complémentarité des approches qualitatives et quantitatives dans l'analyse des discours*, Revue *CORELA, Cognition, Représentation, Langage*, numéro thématique, octobre 2014.

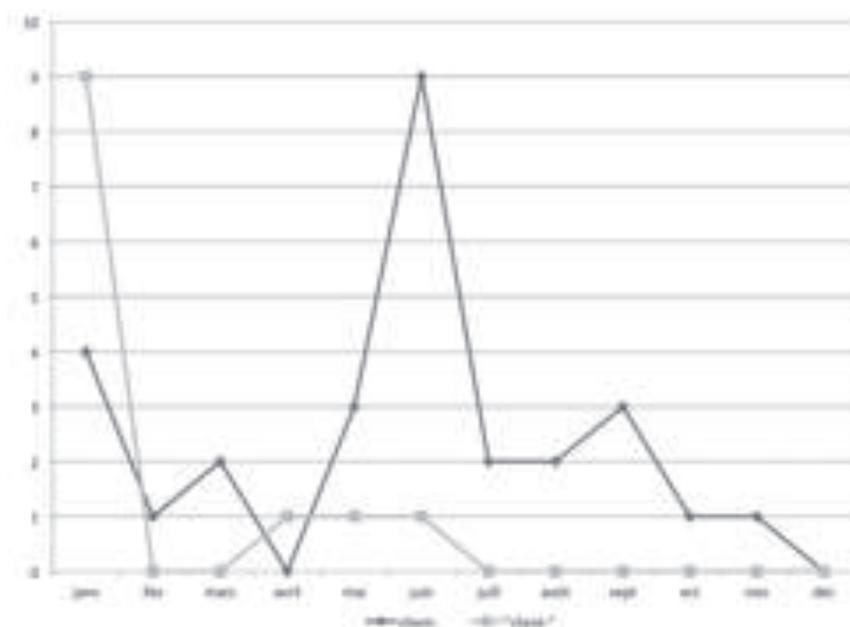


Schéma 1. Distribution des emplois guillemetés/non guillemetés de *client-* en 1997.

Ce schéma montre que les 12 citations guillemetées de *client-* répertoriées dans le tableau 1 se situent avant le 5 juin 1997. Ces relevés renforcent mes hypothèses : la prise de distance vis-à-vis de *client-* se situe surtout en janvier et un peu d'avril à juin, mais dès le mois de mai, au moment des élections, les courbes se croisent. En juin, les courbes sont totalement inversées et en juillet, l'utilisation de *client-* est totalement assumée, on ne trouve plus une seule occurrence du terme guillemeté. N'assisterait-on pas alors à la naturalisation d'un topique néolibéral ?

J'ai ensuite effectué une recherche autour du lemme forme *-opérat-*, très présent à la lecture des articles de *LM*, il comprend les formes suivantes :

Usage du lemme <i>-opérat-</i>	Nombre d'occurrences	Nombre relatif (%)
opération	138	38,8
opérateur	201*	56,5
opératrice	1	0,3
coopération	11	3,0
opérationnel(le)	5	1,4
Total	356	100,0

* Dont une occurrence de *câblo-opérateur*.

Tableau 2. Les formes attestées du lemme *-opérat-* dans *LM* en 1997.

J'ai vérifié à quoi réfèrent ces mots dans les cotextes des articles. *Opération* renvoie à la privatisation de *FT* ou d'une entreprise publique en France, comme en Allemagne ou en Espagne. *Opération* est fréquemment associé à d'énormes sommes d'argent dans le cotexte immédiat. *Opérateur* renvoie quant à lui à trois référents : *opérateur de Bourse* désigne les acteurs du marché ; *opérateurs de télécommunication* désigne les entreprises de télécom ; *opérateur* renvoie aux personnels de *FT* (dont une occurrence de *opératrice*). Enfin, *coopération* renvoie aux prises d'actions (« participations croisées ») et *opérationnel* à la préparation de *FT* et de ses personnels à la « mise en bourse » et à la « concurrence ».

L'analyse de ces référents montre que *LM* utilise des termes issus du lexique technique et managérial, qu'ils ont pour fonction de désigner des acteurs de la bourse (57 %) ou des actions financières (38 %) et surtout que leur aspect technique permet de masquer cette nature financière³³ et, on peut en faire l'hypothèse, la nature politique de la décision. Il s'agit donc d'une forme d'euphémisation technique par emprunt au discours managérial.

On peut le vérifier avec le terme *processus* et ses collocations. Sur 65 occurrences, 57 concernent le « processus de privatisation » au sens large, voici les collocations :

Type d'occurrences	Nombre d'occurrences	Nombre relatif (%)
P- de privatisation	33	57,90
P- (privatisation)	14	24,56
P- de mise en Bourse	3	5,26
P- engagé	3	5,26
P- inéluctable	1	1,75
P- d'agrégation (« participations croisées »)	1	1,75
P- de vente (actions)	2	3,51
Total	57	100,00

Tableau 3. Collocations du mot *processus*.

Les deux premières lignes du tableau 3 montrent que 82,46 % des occurrences renvoient à *processus (de privatisation)*, c'est-à-dire qu'on trouve soit la forme complète, soit *processus* uniquement mais avec l'idée de privatisation inscrite dans le cotexte immédiat. On peut donc remarquer que le procédé d'euphémisation est semblable à celui d'*opérateur*, tout en ajoutant que *processus* comporte un trait

33. À titre de comparaison, la collocation *recettes de privatisation* n'apparaît que 6 fois.

sémique supplémentaire: l'idée d'un engagement passif – et de la nécessité de poursuivre celui-ci.

Approche discursive et argumentative

Il s'agit d'étudier ici, d'un point de vue qualitatif et pragmatico-énonciatif, les modalisations verbales utilisées en prenant en compte le cotexte élargi au paragraphe et analysant leur fonction argumentative et pragmatique, c'est-à-dire à quoi elles servent. Il existe pour la plupart des linguistes trois modalités: celle du vrai, du faux et de l'incertain, la modalité *épistémique*; celle de la permission et de l'obligation, la modalité *déontique*; celle de la possibilité (capacité) et de la nécessité, la modalité *aléthique*.

Sachant que le DNL se donne souvent comme inévitable³⁴, il est intéressant de s'intéresser plus particulièrement à la modalité aléthique. En discours, la modalité de la nécessité est souvent marquée par le verbe *devoir* et autres verbes qu'on classe généralement dans les verbes déontiques. En fait, ces verbes ont souvent une double valeur pragmatique: une valeur déontique patente et une valeur aléthique latente³⁵.

J'ai recherché les formes de *devoir* (selon les lemmes *dev-* et *doi-*) et aussi quelques autres formes, de façon moins systématique, comme le lemme *nécess-* (typiquement aléthique) et le mot *réalité(s)* (32 occurrences) dont j'ai pu remarquer³⁶ qu'il est un topique permettant d'en appeler à la nécessité d'un « cadre naturel³⁷ ». On trouve ainsi, après correction³⁸, 420 occurrences de *dev-* dont voici quelques exemples dans un même extrait:

Mercredi 1^{er} janvier 1997, p. 11, Philippe Le Cœur

PLAN « DELTA MINUTES »
PROJET DE PRIVATISATION PARTIELLE

France Télécom va devoir accélérer sa mutation commerciale d'ici à 1998.

Doté d'un statut de société anonyme, *l'opérateur* se prépare à entrer en Bourse en avril 1997. *Il doit inculquer* à ses salariés *une culture d'entreprise concurrentielle* avant *la libéralisation* du secteur dans un an
[...]

-
34. Voir le célèbre acronyme TINA d'une parole attribuée à M. Thatcher: « *There is no alternative* ».
35. Thierry Guilbert, *Le Discours idéologique*, op. cit., p. 165-178. De même, *il faut* utilisé comme semi-auxiliaire signifie « on doit parce qu'on n'a pas le choix » et quelquefois l'inverse « on n'a pas le choix parce qu'il le faut ».
36. Thierry Guilbert, « La "réalité" de la presse écrite », op. cit.
37. Erving Goffman, *Les Cadres de l'expérience*, Paris, Minit, 1981, 573 p. T. Guilbert, *Le Discours idéologique*, op. cit.
38. Parmi les 504 éléments en *dev-*, on trouve 74 fois *devant* (adverbe), 2 fois *devoir* (nom) et 7 fois *devise*.

La priorité chez France Télécom, dans les mois qui viennent, devra être donnée à un renforcement de ce qui, demain, fera la différence entre les opérateurs: le commercial. Il va désormais falloir se battre pour aller chercher et garder les clients. Ce nouvel impératif suppose d'abord de réorienter les compétences internes. Le groupe va devoir procéder à des mutations qualitatives et quantitatives importantes au sein de son personnel: moins de technique (centraux, pose des lignes), plus de contact avec la clientèle.

Il faudra aussi ensuite, sur le plan du marketing, préparer de nouvelles offres de produits et de services afin de faire progresser la consommation téléphonique des Français. Ce plan, baptisé « delta minutes » en interne (accroissement des durées de communication), par analogie au « delta LP » (accroissement du nombre de lignes principales) du plan de câblage téléphonique de la France des années 70, apparaît essentiel. Il va consister à tout faire pour accroître le gâteau que le groupe partagera avec ses concurrents et parvenir ainsi, même si la part de marché diminue, à ce que le chiffre d'affaires ne se rétracte pas trop, voire qu'il progresse.

Plusieurs éléments peuvent être analysés ici. Tout d'abord, les verbes modaux *devoir/falloir* (en gras) sont employés au futur proche ce qui renforce la force illocutoire du devoir (moral) et de l'inévitabilité d'un processus³⁹. D'ailleurs, le verbe *devoir* employé comme semi-auxiliaire (*devoir* + V) porte une ambiguïté modale: il est à la fois aléthique et déontique ce qui accentue la charge d'inévitabilité de l'énoncé. Celle-ci est de plus redoublée par un lexique de l'urgence et de l'obligation: *priorité, impératif, essentiel*. Les marques temporelles visent également le futur et le futur proche, de même que les verbes (*parvenir, préparer*), les dates (*d'ici à 1998*), les adverbes (*ensuite, désormais*) et locutions (*dans un an*). Il y a effectivement un souci de didacticité dans l'information du lecteur mais celui-ci est orienté, dans le sens où la privatisation lui est présentée comme inéluctable.

Ensuite, il est intéressant d'analyser les actants de ces phrases (en italique): qui parle, qui est à l'origine de ces obligations et inévitabilités? Les sujets verbaux des phrases actives sont tous des « désobjectivisations⁴⁰»: on ne trouve que des *ils* impersonnels et des sujets non humains. Quelque chose se dit en s'imposant comme une mutation naturelle et inéluctable mais n'est aucunement pris en charge par un énonciateur identifié. Du coup, ces énoncés convoquent également la modalité de la certitude ou modalité épistémique: « voilà ce qui va se produire ».

Il est enfin intéressant de se demander sur quoi porte cette nécessité-obligation-certitude. Par exemple, la question du service rendu aux usagers (péréquation, meilleure couverture) n'est pas présente ou pas essentielle ou bien encore

39. Émile Benveniste (*Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, t. I, 1966, p. 239) montre que le « futur prospectif » (*aller* ou *devoir* au futur + verbe à l'infinitif) marque l'inévitabilité ou modalité aléthique.

40. Thierry Guilbert, *Le Discours idéologique, op. cit.*, p. 37.

la question traitée ne porte pas sur la justesse du « projet », le propos – au sens commun comme au sens linguistique – est centré sur la mise en adéquation de *FT* aux « exigences du marché ». Ce à quoi on ne peut échapper correspond donc à la vulgate économique néolibérale : entrée en Bourse, mutation commerciale (*clientèle, offre*), « faire progresser la consommation », concurrence, « chiffre d'affaires », « gâteau » boursier, « part de marché » et bien sûr « libéralisation » qui comporte la présupposition que *FT* n'était pas libre auparavant – j'y reviens ci-après.

Je retrouve la forme même du discours néolibéral : un discours d'évidence qui se donne pour inéluctable et qui, par sa forme technique rationalisante, cherche à masquer l'idéologie néolibérale.

L'exemple suivant, neuf mois plus tard – le jour de l'introduction en bourse de *FT* –, utilise les mêmes procédés discursifs : la modalité déontique/aléthique couplée au futur qui produit l'inéluctabilité et la certitude, les actants desubjectivisés, la présentation dissimulatrice en termes techniques et économiques :

Mardi 23 septembre 1997, p. 20, Philippe Le Cœur

ENTREPRISES PRIVATISATION FRANCE TELECOM ESPERE ATTIRER
DEUX MILLIONS DE PETITS ACTIONNAIRES ANALYSE

La bataille du téléphone ne fait que commencer

Pour une entreprise à la culture technique, le marketing est un défi majeur.

France Télécom **va maintenant devoir** démontrer que cette question préalable n'était pas l'arbre cachant la forêt. Qu'au plan des compétences humaines, de l'organisation, de la définition et de la commercialisation de nouveaux produits et services, de la conquête de nouveaux marchés, tout, également, a été préparé. Car autant, sinon plus, qu'une mise en Bourse, qui **devrait lui apporter** des moyens financiers nouveaux, ces éléments **conditionneront** la capacité de France Télécom, héritière du monopole, à absorber le choc de l'ouverture totale de son marché à la concurrence, début 1998. Ce choc s'annonce frontal.

Un autre procédé discursif d'évidence est très employé par le DNL : la présupposition. Un premier type est la présupposition par nominalisation⁴¹ où le syntagme nominal (déterminant défini + nom + préposition + complément) permet de poser l'opinion du journaliste comme un fait avéré ; ce procédé renforce l'aspect apparemment technique du discours, déjà présent par l'utilisation de *opération* dans les deux exemples ci-dessous. Dans le premier exemple, la présupposition porte sur « la nécessité de recapitaliser » :

Vendredi 21 mars 1997, p. 18, Philippe Le Cœur

41. Pour une présentation plus complète du procédé de nominalisation, voir Thierry Guilbert *L'Évidence du discours néolibéral, op. cit.*, p. 47-52.

L'État français, confronté à la nécessité de recapitaliser un certain nombre d'entreprises publiques, souhaite tirer pleinement profit de *cette opération*.

Dans le second exemple, on a affaire à une double présupposition :

Mercredi 3 septembre 1997, p. 16, Anne Marie Rocco

Le capital de France Télécom sera **ouvert** en échange de nouvelles missions
Le rapport de M. Delebarre **devrait confirmer la nécessaire privatisation partielle** de l'opérateur. Mais ce dernier **devra assurer** un « service universel » élargi. *Les opérations de privatisation* de Thomson-CSF et du GAN-CIC pourraient être relancées sur de nouvelles bases. Air France restera publique.

La première présupposition est incluse dans le sème du verbe *confirmer* : pour confirmer quelque chose, cette chose doit déjà exister. Ce verbe prépare et renforce la présupposition présente dans la nominalisation suivante. L'adjectif *nécessaire* est omniprésent dans les nominalisations du discours néolibéral⁴². Cette double modalité aléthique, ici, réduit fortement la modalisation hypothétique du verbe au conditionnel. D'ailleurs la phrase suivante reprend la forme verbale aléthique déjà analysée ci-dessus. La journaliste pose donc la privatisation de *FT* comme une certitude, une évidence. Pourtant son article date du 3 septembre, à un moment où la décision politique est encore débattue.

Les deux derniers procédés abordés ici sont la formule tautologique (soulignée) et les marqueurs de forme constative (italique) qui posent l'énoncé comme étant, respectivement, le reflet du bon sens et celui de la « réalité », c'est-à-dire les deux ingrédients essentiels de l'effet d'évidence⁴³. On trouve ces deux procédés dans l'extrait suivant :

Le Monde du 15 mai 1997, Alain Giraud⁴⁴

Le 1^{er} janvier 1998, les télécommunications **appartiendront** au secteur concurrentiel, en Amérique, chez les quinze membres de l'Union européenne et dans soixante-douze pays dans le monde. *C'est un fait* sur lequel **personne ne pourra revenir**. Pour changer d'avenir, il vaut mieux éviter de retourner vers le passé, et *il serait sage* de tourner la page sur des débats et des mues qui sont *en réalité* derrière nous.

42. Dans le discours de presse (voir Thierry Guilbert, *Le Discours idéologique, op. cit.*) comme, par exemple, dans le discours des institutions européennes, voir T. Guilbert, « Discours d'évidence. Constitution discursive des normes et des connaissances », in S. Laugier et C. Gauthier (éds), *Normativités du sens commun*, Paris, PUF, 2009, p. 275-300.

43. Thierry Guilbert, « Discours d'évidence. Constitution discursive des normes et des connaissances », *op. cit.* ; *Évidence discursive et idéologie, op. cit.* ; « La "réalité" de la presse écrite et l'éthique de l'analyse du discours », *op. cit.*

44. Responsable de la cellule « Stratégie, prospective, réglementation de France Télécom ». Il appelle plus loin la gauche à avoir « le sens de l'histoire ».

L'extrait suivant, quant à lui, joue à la fois sur le constat de réalité (italique) et le topique classique de la pédagogie⁴⁵ (souligné) :

Vendredi 3 octobre 1997, p. 1, Erik Izraelewicz

Les contre-pieds *réalistes* de Lionel Jospin

À l'image d'une arrogance technocratique imposée par Alain Juppé, il cherche constamment à opposer, avec un succès certain, celle d'un pédagogue modeste, soucieux de faire participer les Français à ses propres décisions. À l'appel aux sacrifices, à la référence constante à la nécessité des réformes, il préfère le discours sur la préservation des acquis, sur la solidarité et *sur la prise en compte des réalités*.

L'analyse du corpus *LM* montre une présentation totalement désubjectivée de la privatisation de *FT*. Pourtant *désubjectivisation* ne signifie pas « absence de parti-pris », mais plutôt garantie de l'efficacité du discours. Ainsi, *LM* utilise la forme verbale modalisée, les valeurs aléthique et déontique, de même que le vocabulaire technique et l'appel à la réalité et au bon sens pour présenter à ses lecteurs une « opération » purement financière qui ne les concerne pas directement. Cette forme de didacticité orientée évite d'entrer dans le débat d'idées, d'évoquer les effets néfastes éventuels⁴⁶ et d'aborder les autres options possibles. Les deux formes, modalisation et didacticité, sont entremêlées puisque, en transmettant des informations chargées d'opinions et de présuppositions, *LM*, d'un même mouvement, informe et persuade le lecteur de l'inéluctabilité de cette privatisation. Or persuader n'est pas convaincre : la modalité aléthique ne vise pas la conviction rationnelle mais la croyance. Il ne s'agit pas d'aider le citoyen à comprendre, en lui expliquant les tenants et aboutissants d'un projet, mais, par un discours d'apparence constatative non pris en charge, de forger la certitude qu'il n'y a qu'une solution possible : la privatisation partielle de *FT* est présentée comme une fatalité.

On comprend alors comment le discours néolibéral se constitue progressivement, via les médias, comme une « pensée unique⁴⁷ » ou encore comme une évidence ou un « métadiscours du consensus⁴⁸ ».

45. Très utilisé par la presse depuis 1995. Voir Thierry Guilbert, *Le Discours idéologique, op. cit.* ; *L'Évidence* du discours néolibéral, *op. cit.*, p. 127-128.

46. Et aujourd'hui avérés. On aurait pu évoquer les incertitudes de la mise en Bourse : vendue l'équivalent de 27 euros en 1997, l'action *FT* ne vaut plus, le 28 mai 2013, que 8,25 euros. Ou encore les effets sur les personnels : de 104 000 fonctionnaires en 1993, *FT* est passé à 65 000 en 2012, et sera à zéro en 2020. De même, le changement de la « culture d'entreprise » prendra la forme du plan NExT (2006-2008). Il y aura, en trois ans (2008-2010), 58 suicides dont la plupart sur le lieu de travail. Voir Nicolas Bernard, « Humiliation, dépression, démission : l'offre *triple play* de France Télécom », *Les Inrocks*, 25/09/2010.

47. Ignacio Ramonet, « La pensée unique », éditorial, *Le Monde diplomatique*, janvier 1995.

48. Thierry Guilbert, *L'Évidence* du discours néolibéral, *op. cit.*, p. 128-133.

La fiction du consentement dans les relations asymétriques entre employé et employeur

Alicia-Dorothy MORNINGTON*

Consentir est un acte par lequel on accepte la réalisation d'une chose, on donne son assentiment. Le consentement se distingue de la volonté car il s'inscrit dans une relation préexistante, il constitue une réponse à une proposition ou à un ordre. Le registre de la volonté, comme celui du souhait, ne dépend pas nécessairement du contexte, puisqu'il s'agit du projet d'un agent qui peut vouloir de manière indépendante, sans que sa volonté soit une réponse à une proposition extrinsèque. Consentir signifie donc acquiescer, voire même céder à une proposition. On peut donc consentir à contrecœur, parce qu'ayant bien réfléchi aux options disponibles, on prend la moins mauvaise, sans que cela puisse être pour autant assimilé à un acte de volonté. On consent à un acte médical désagréable par exemple, parce que l'on souhaite être guéri d'une maladie, sans que cela signifie que l'on souhaite subir cet acte en soi. On consent aux moyens pour obtenir une fin voulue.

Le consentement est un concept fondamental en science politique et tout particulièrement pour la théorie libérale. Or la distinction, pourtant essentielle, entre consentement et volonté est occultée dans l'usage qu'en fait la théorie libérale classique, et sa variante juridique, la théorie du contrat. Dans les *Deux Traités sur le Gouvernement*¹, la fiction du contrat social chez Locke, père du libéralisme,

* Doctorante en théorie politique, Sciences-Po Paris (Centre de recherches politiques de Sciences-Po).

1. John Locke, *Deux Traités sur le Gouvernement*, Paris, Vrin, 1997.

le consentement des individus est ce qui rend légitime un État. Selon l'auteur qui perpétue la fiction du contrat social introduite par Hobbes, puisque l'état de nature est instable et dégénère inévitablement en état de guerre, un État de droit est nécessaire. Les individus libres et rationnels acceptent le joug du droit pour jouir de leur liberté et de leur propriété en paix : leur consentement est libre et éclairé. Pour autant, contrairement à Hobbes, chez Locke, cet État doit constamment s'assurer du consentement de ceux qu'il gouverne, sans quoi il perdrait toute légitimité. Le consentement devient dès lors l'outil conceptuel en théorie politique permettant de distinguer un État légitime du despotisme, le droit de la force.

Cette nouvelle théorie de la légitimité permet de justifier un droit à la désobéissance civile, puisque le gouvernement en place n'est pas nécessairement légitime. Mais cela amène aussi à penser la domination de l'État comme consentie, alors même que ce consentement est contraint. En d'autres termes, pour que cela puisse faire sens de dire que l'on consent au pouvoir coercitif de l'État, le contrat social libéral considère nécessairement que la manifestation d'un consentement est source de légitimité, quand bien même il pourrait être forcé.

Le cas du consentement à l'imposition discuté par Locke est en ceci éclairant : pour lui, une taxe ne serait légitime que si le peuple y consent. En faisant abstraction de la difficulté de mesurer l'existence d'un tel consentement, la théorie libérale vient se heurter à la nécessité pratique d'un État percepteur d'impôts. Si l'impôt se distingue de la charité, pour le lever l'État a forcément besoin de mettre en place des sanctions dissuasives dans l'éventualité d'absence de consentement et donc de non-paiement. S'il n'existe pas de moyen légal pour exprimer l'absence de consentement, comment dire qu'il y a réellement « consentement » alors que, de toute évidence, ce dernier n'est pas libre ? Si l'on prend donc la fiction du consentement au pied de la lettre, on aboutit à une situation absurde, où l'on peut consentir même si le consentement n'est ni libre ni éclairé. C'est pour cette raison qu'il faut comprendre le consentement comme une fiction juridique.

Cette fiction se retrouve dans le droit, le consentement visant à légitimer des transactions contractuelles : même si les parties contractantes sont inégales, le consentement est valable. Les relations entre employés et employeurs sont à ce titre particulièrement intéressantes, puisqu'elles reposent sur cette même fiction : on suppose que l'employé acceptant un contrat de travail le fait de manière consentie, puisque c'est cela qui distingue une relation de travail de l'esclavagisme. En droit des contrats, que ce soit en droit commun ou civil, le consentement est à la base de la légitimité d'un contrat. Pour qu'un contrat soit valable, il doit être signé par des adultes rationnels dont le consentement est libre et éclairé. Or, la distinction entre consentement et asservissement s'atténue dans les cas limites. L'intérêt de raisonner de manière casuistique est de conduire un raisonnement par l'absurde. Il semble en effet que loin de protéger l'individu contre la tyrannie, le consentement est parfois l'outil de son asservissement.

Cet article propose d'examiner le cas du consentement individuel dans le cadre des relations de travail aux États-Unis. Nous y analysons le cas de Jamie Leigh Jones². Il est pertinent car il montre que même lorsque le consentement semble forcé, il est pourtant compris comme bien réel par les magistrats. Cela semble soulever une question : si dans une relation contractuelle entre employeur et employé, le consentement de ce dernier est accepté alors qu'il ne semble ni libre ni éclairé, le consentement est-il alors toujours pertinent ?

Le cas Jones concerne une jeune femme, Jamie Leigh Jones, âgée de dix-neuf ans lorsqu'elle trouve un travail chez Halliburton, une multinationale américaine spécialisée dans le bâtiment, les travaux publics, et l'exploitation pétrolière. Halliburton obtient un important contrat en Irak pour aider à la reconstruction des infrastructures du pays après la guerre de 2005. C'est dans ce contexte que Jones est envoyée en Irak, où elle doit travailler comme employée de bureau, en plein conflit irakien. Elle est hébergée par Halliburton dans la zone verte de Bagdad, dans une caserne avec une majorité d'hommes, alors qu'elle avait demandé à n'être logée qu'avec des femmes, ce que Halliburton lui avait garanti. Deux jours après son arrivée en Irak, elle dit à ses supérieurs subir du harcèlement sexuel. Halliburton ne la reloge pas, sa hiérarchie lui suggère d'« aller au spa » pour se détendre.

Selon son témoignage, le quatrième jour après son arrivée, elle se réveille nue, avec de nombreuses blessures. Elle soupçonne ses collègues masculins qui l'avaient invitée à sortir la veille de l'avoir droguée et violée. Jones conclut qu'elle a été victime d'un viol collectif avec violences dont les coupables ne seraient nul autre que les collègues dont elle s'était plainte deux jours auparavant à sa hiérarchie.

Cette situation de crime sexuel, malheureusement fort banale, prend un tour exceptionnel lorsque Jones informe son responsable de la situation. Elle se rend à l'infirmerie, mais au lieu d'être soignée, elle est séquestrée pendant vingt-quatre heures. On lui retire son téléphone portable pour l'empêcher de communiquer sur cette affaire – elle n'en comprendra la raison que plus tard. Elle est ensuite interrogée pendant plusieurs heures par des responsables des ressources humaines. Ils lui expliquent qu'elle se trouve face à un choix : soit décider que cet événement, certes regrettable, fait partie du passé – ils lui proposent alors de continuer à travailler sur cette base, dans les mêmes conditions que précédemment. Ou alors, Jones peut décider de retourner aux États-Unis, mais dans cette éventualité, il ne s'agira pas d'une mutation mais d'une démission, l'entreprise ne lui fournira pas un nouvel emploi à son retour. Elle décide malgré cela de retourner chez elle, préférant se retrouver sans emploi que de continuer à travailler dans des conditions où sa sécurité physique n'est pas garantie sur son lieu de travail. Quelque temps plus tard, un de ses collègues la contacte pour s'excuser en lui avouant que lui et plusieurs de

2. Jones v. Halliburton Co., *United States Court of Appeals for the Fifth Circuit*, 583 F.3d 228 (5th Cir. 2009).

ses collègues l'ont effectivement violée, sans pour autant lui révéler le nom de ses complices. En cherchant à porter plainte, elle prend conscience qu'elle n'a aucun recours légal. Elle a perdu tout droit d'intenter un procès. Elle se serait elle-même volontairement destituée de ce droit. Lors de la signature de son contrat de travail avec Halliburton, Jones accepte la clause suivante :

toute accusation de préjudice personnel [...] survenant dans le lieu de travail [...] contre l'employeur, doit être soumise à un arbitrage privé.

Jones a paraphé cette clause. C'est ce qu'on appelle une condition d'arbitrage obligatoire ou une renonciation de droit. En signant, Jones renonçait à son droit à réparation contre Halliburton ou ses employés (le fait que le terme « préjudice personnel » soit un euphémisme servant à désigner aussi bien les accidents de travail que le harcèlement sexuel et le viol peut surprendre, mais il s'agit de la catégorie juridique dont relèvent ces actes). En signant ce contrat de travail, Jones consent à renoncer à porter plainte dans l'éventualité où elle serait victime d'un crime. Elle se retrouve donc sans recours. Cette situation paraît choquante puisqu'elle implique que certains employés ne jouiraient plus de certains droits fondamentaux, comme celui d'avoir un procès équitable. C'est encore plus surprenant aux États-Unis où le droit à un procès équitable (« *due process* ») est un droit constitutionnel auquel la culture juridique est particulièrement attachée. Il semble donc difficile de comprendre que le cas de Jones puisse avoir lieu dans un pays où la notion de droit fondamental, c'est-à-dire protégé par la Constitution, est si essentielle. De plus, le cas de Jones ôte le caractère dissuasif du droit pour des crimes sexuels, qui semblent pouvoir être commis en toute impunité. Juridiquement parlant, il est choquant parce que l'on considère que le droit à un procès équitable est un fondement de la démocratie, *a fortiori* aux États-Unis.

Jones décide de contester sa renonciation et dépose une plainte pour obtenir le droit de poursuivre ses agresseurs. Elle se bat pendant plus de cinq ans, entreprenant une campagne nationale pour dénoncer la situation absurde dans laquelle elle se trouve, témoignant même au Sénat pour dénoncer les arbitrages privés. Un tribunal du Texas décide finalement que la clause d'abandon de droits ne s'applique pas dans le cas spécifique de Jones, en constatant que ce viol présumé n'était pas lié à son lieu de travail. Le tribunal ne remet pas en question sa renonciation bien réelle à son droit à avoir un procès, mais conclut que cette clause ne s'appliquait pas, l'incident ayant eu lieu en dehors de son lieu de travail. C'est donc grâce au flou juridique de la notion de « lieu de travail » qu'elle réussit à obtenir le droit d'avoir un procès, sans que pour autant le principe de renonciation soit remis en question. Cette victoire exceptionnelle donne finalement lieu à un procès en 2011 – dès lors, il ne s'agit plus de renonciation mais d'un banal procès de viol. Elle recouvre donc le droit qu'elle avait abandonné, non pas parce que la renonciation était injuste, mais grâce à un détail technique. Elle perd ce procès : la Cour conclut à un non-lieu, elle aurait consenti au rapport sexuel qu'elle décrit comme un viol.

Le droit américain, même après l'intervention du Tribunal du Texas, lui prête donc en somme un double consentement : d'une part, Jones consent à renoncer à son droit à un procès civil, et de l'autre, elle consent à un rapport sexuel d'une violence inouïe. Jones est donc en quelque sorte doublement victime d'un consentement qu'on lui prête.

Le premier consentement que l'on prête à Jones est celui qui nous intéresse, parce qu'il pose un défi conceptuel saisissant : comment est-il possible qu'un employé puisse se priver contractuellement d'un de ses droits fondamentaux dans une démocratie ? Il semble de premier abord que nous sommes en face d'une erreur, voire d'une contradiction flagrante. Pourtant, comme nous le verrons en analysant la doctrine juridique qui le sous-tend, il s'agit en fait d'une certaine interprétation du principe du consentement.

Avant de commencer notre analyse, une précision juridique s'impose. En droit américain, lorsqu'une personne se déclare victime d'un crime, elle peut intenter deux sortes de procès : a) un procès pénal, et b) un procès civil de responsabilité délictuelle. a) Contrairement au droit français, où le plaignant porte plainte directement, dans le droit commun, le procès pénal est initié par l'État. L'enjeu de cette procédure concerne le traitement de l'accusé, la détermination de sa culpabilité et dans cette éventualité, la décision de la peine qu'il mérite. C'est l'État qui se constitue partie civile contre l'accusé, le plaignant n'est que le témoin principal du procès. b) *A contrario*, le procès civil est un acte privé initié par le plaignant. Il peut poursuivre directement l'accusé afin d'obtenir le paiement de dommages et intérêts. Jones a été privée de ces deux types de procès, l'un par complaisance de l'autorité américaine en Irak, l'autre par sa renonciation à son droit d'obtenir réparation.

En premier lieu, Jones a été privée d'un procès pénal parce qu'en Irak, l'autorité militaire américaine a décidé de ne pas poursuivre les trop nombreux cas de viols de militaires et paramilitaires employés sur des bases militaires américaines. De nombreuses études ont montré qu'il existe un grave problème de sécurité pour les femmes engagées dans l'armée américaine et en particulier que les viols sont particulièrement fréquents sur les bases militaires. Selon une étude de 2004, 30 % des femmes dans l'armée sont victimes de viols, 71 % d'agressions sexuelles et 90 % de harcèlement sexuel³. Seulement 10 % des victimes porteraient plainte (ce chiffre serait encore plus faible dans le cas d'hommes victimes de viols). Le droit militaire américain prévoit des condamnations très légères pour les violeurs : des procès militaires avec au mieux des exclusions de quelques jours avec maintien de traitement. Dans la majorité des cas, les plaintes aboutissent à des non-lieux, les

3. Helen Benedict, «The private war of women soldiers», publié le 7 mars 2007 en ligne sur le site [salon.com](http://www.salon.com/2007/03/07/women_in_military/): http://www.salon.com/2007/03/07/women_in_military/ (consulté le 16 juin 2015).

plaignantes sont parfois mutées sur d'autres bases, elles sont stigmatisées par leur hiérarchie, et voient souvent leur carrière stagner. De nombreuses études se sont penchées sur ce qui est souvent qualifié de « culture du viol » (« rape culture ») dans l'armée américaine⁴.

Jones était en théorie protégée par le droit américain, car même sur le territoire irakien, tout citoyen américain était protégé par le « Military Extraterritorial Jurisdiction Act » ainsi que le « special maritime and territorial jurisdiction ». L'autorité américaine n'a pas engagé de plaintes contre Halliburton dans le cas de Jones puisque de toute évidence, il y aurait eu beaucoup trop de cas de la sorte à traiter : l'armée américaine ainsi que les entreprises paramilitaires comme Halliburton ont été le foyer d'une épidémie de violence sexuelle au sein des bases américaines en Irak.

En second lieu, Jones perd son droit d'intenter un procès civil par cette clause de renonciation. Elle abandonne toute possibilité de traduire devant un tribunal civil un éventuel agresseur. Quant à des préjudices corporels qui nécessiteraient des soins – pourtant fort onéreux aux États-Unis –, ils seraient à sa charge, puisqu'elle renonce à réclamer des dommages et intérêts. Il est impossible en droit américain de renoncer à un droit fondamental comme celui d'avoir un procès pénal. La renonciation ne comprend que la question des réparations. Or, dans ce cas spécifique, puisque l'autorité américaine en Irak laissait des crimes sexuels se perpétrer en toute impunité, Jones se trouve dans une situation exceptionnelle où il lui est impossible d'intenter un procès. Elle n'est plus protégée pas le droit.

Pour mieux comprendre les renonciations, il faut maintenant s'intéresser brièvement à l'évolution du droit du travail aux États-Unis. Aujourd'hui, elles sont parfaitement légales aux États-Unis, laissant les employés démunis face à leurs employeurs. Leur seul recours est le recours à l'arbitrage privé de l'entreprise. Il s'agit de cours de justice privées, organisées par l'employeur. Ce système est conçu pour protéger les entreprises contre des poursuites jugées trop coûteuses et, à cet égard, il est particulièrement efficace puisque les comités d'arbitrage trouvent rarement que les employeurs sont en faute. Cette mascarade de justice aboutit à beaucoup de non-lieux, sans doute parce que les comités d'arbitrage sont mis en place et payés par la société qu'ils sont censés juger. Les arbitres prennent leur décision en leur âme et conscience, leur décision ne peut être remise en cause, il n'y a pas de procédure d'appel, pas de jurisprudence, la procédure se déroule à huis clos. On comprend donc pourquoi Jones est privée de toute communication avec le monde extérieur et séquestrée par ses employeurs suite à son agression : elle avait perdu le droit de diffuser des informations sur son cas, cela pouvant nuire à l'image de l'entreprise.

4. Voir par exemple, Sheila Jeffreys, « Double jeopardy : Women, the US military and the war in Iraq », in *Women's Studies International Forum*, Volume 30, Issue 1, January-February 2007, p. 16-25.

Comme l'explique Katherine Stone, cette situation est le fruit d'une longue évolution⁵. Dans les années 1930, les travailleurs américains ont commencé à s'organiser en syndicats, qui leur donnent un fort pouvoir de négociation. Les travailleurs ont ensuite été autorisés à faire grève et à négocier collectivement avec les employeurs, ce qui a diminué l'influence des syndicats depuis les années 1970. Les travailleurs jouissaient encore d'une grande quantité de droits, comme la protection contre la discrimination, le harcèlement sexuel, la protection des dénonciateurs, le droit de grève etc. Ces droits donnaient la possibilité à de nombreux employés de porter plainte contre leur employeur et de toucher des dommages et intérêts importants. Dans les années 1990, les entreprises font valoir que les droits des travailleurs constituent un fardeau financier inutile et excessif. L'aboutissement de ce processus a été le célèbre cas du « café brûlant » de McDonald's, dans lequel plus de 2 000 000 de dollars en dommages et intérêts ont été attribués à une plaignante pour avoir été brûlée (au deuxième degré) par du café⁶. Ce cas est devenu le symbole des « poursuites frivoles » (« *frivolous claims* »), contre lesquelles les entreprises ont lancé une véritable croisade pour justifier la création du principe de renonciation aux droits, afin qu'elles n'aient plus à s'acquitter de réparations jugées dérisoires. Ce discours est le fruit d'un changement de paradigme qui a vu le lobby des entreprises réussir à stigmatiser l'employé, désormais perçu non pas comme un sujet de droit à protéger du fait de sa faiblesse dans le rapport de force du marché, mais comme un véritable exploitateur d'un système judiciaire beaucoup trop généreux.

Les entreprises ne sont pas les seules bénéficiaires de la banalisation actuelle de l'arbitrage. Celui-ci a également le mérite de désengorger le système judiciaire américain, coûteux et inefficace. Grâce à l'arbitrage, les cas sont résolus plus rapidement et moins de cas sont jugés lors d'audiences publiques ce qui libère les salles d'audience. De nombreux juristes américains sont donc favorables aux comités d'arbitrage pour cette raison. Pourtant, on peut s'interroger sur le bien-fondé d'un système où l'État se dégage de sa responsabilité et abandonne l'employé pour protéger les intérêts des entreprises.

Après ces précisions, nous pouvons en venir à la question centrale qui nous occupe qui est celle du consentement. De toute évidence, le consentement de Jones à renoncer à son droit ne semble ni entièrement libre, ni éclairé. Il peut sembler que Jones n'était pas consentante, dans le sens où son consentement ne semble pas répondre à ces deux critères de validité contractuelle.

En premier lieu, il est possible de penser que ce consentement était forcé par les circonstances extérieures. N'ayant pas fait d'études, ayant besoin d'un emploi, Jones

5. Katherine Stone, « Mandatory Arbitration of Individual Employment Rights: The Yellow Dog Contract of the 1990's », in *Denver University Law Review*, n° 73, 1996, p. 1017-1050.

6. Liebeck S Vs. McDonalds *et al.*, case D-202-Cv-199302419, 03/12/1993, Albuquerque District.

accepte la première offre d'emploi venue. Le rapport de force entre l'employé et l'employeur étant inégal, elle n'est pas en mesure de négocier les termes du contrat avec Halliburton. Si donc elle était obligée d'accepter cette clause, comment son consentement pourrait-il être qualifié de libre? Pour répondre à cette question, il faut recourir à la théorie politique pour comprendre cette interprétation du consentement. Dans la théorie néo-libérale ou libertarienne, défendue entre autres par le philosophe américain Robert Nozick⁷, l'autonomie individuelle est le bien le plus élémentaire et son expression est le consentement. L'État doit être minimal et surtout neutre. La pensée libertarienne suit Aristote: un choix forcé est tout de même un choix. Même lorsqu'on est contraint d'agir sous la menace, on conserve l'entière responsabilité de ses actes⁸.

Selon cette thèse, Jones est ainsi tenue responsable de son choix car elle a postulé à cet emploi chez Halliburton de son plein gré. On ne peut pas dire que Halliburton l'ait forcée à quoi que ce soit en publiant une offre d'emploi. Pourtant, on sait bien en pratique que les employés les moins qualifiés n'ont souvent pas le luxe de choisir. En prenant ici appui sur l'article célèbre du libertarien David Zimmerman, on pourrait rétorquer ici que les offres d'emploi ne sont pas coercitives en elles-mêmes, parce que Halliburton ne peut être tenu responsable de l'absence d'alternative de Jones⁹. Joel Feinberg répondrait ici à Zimmerman en postulant que Halliburton tire profit de la vulnérabilité de Jones¹⁰. L'offre d'emploi prend donc une tournure coercitive, puisque Jones n'a pas le choix et que Halliburton en tire parti.

Nous pourrions donc conclure avec Feinberg que Jones a été contrainte à signer un document qui n'était rien d'autre qu'un dédouanement de responsabilité civile de la part de son employeur, et que son contrat de travail était en fait illégitime car fondé sur un consentement forcé et exploitant l'employé. Une poignée de tribunaux américains ont effectivement tranché dans ce sens. Ils ont invalidé des cas de clauses d'arbitrage similaires à celle de Jones en affirmant qu'elles étaient déraisonnables et exploitaient les travailleurs¹¹. Ces tribunaux se servent de la jurisprudence de la lésion (« unconscionability principle »), principe de droit commun justifiant l'intervention de l'État dans un échange contractuel quand celui-ci est jugé trop désavantageux pour une des parties ou quand le rapport

-
7. Robert Nozick, *Anarchie, état et utopie*, Paris, PUF, 2008.
 8. Aristotle, *Nicomachean Ethics*, trans. David Ross, Oxford, Oxford University Press, 1925. Chapitre 3, 1110 a 5, p. 48.
 9. David Zimmerman, « Coercive Wage Offers », in *Philosophy and Public Affairs*, vol. 10, 1981, p. 133
 10. Joel Feinberg, *The Moral Limits of the Criminal Law*, Vol. 3: *Harm to Self*, Oxford, Oxford University Press, 1986, p. 244.
 11. Michael Peabody, « Eliminating the Mandatory Trade-off: Should Employees Have the Right to Choose Arbitration? » in *Pepperdine Dispute Resolution Law Journal*, Vol. 1: Issue 1, Article 8, 2012.

de force (« bargaining power ») est jugé trop inégal. Ce principe suppose que si le rapport de force était rééquilibré, la partie faible n'accepterait pas les termes du contrat. En d'autres termes, elle accepte l'échange uniquement parce que sa position est trop faible pour qu'elle puisse faire autrement.

Juridiquement, le principe de lésion pose de nombreuses questions et c'est pour cela qu'il est rarement appliqué. On pourrait penser que le contrat de travail de Jones est trop désavantageux, mais il faut se demander alors quelles seraient les conditions pour qu'un contrat de travail satisfasse ce principe de lésion ? Il faudrait prouver que l'employé accepte le contrat uniquement parce qu'il est contraint. Or, en pratique, sans vouloir être trop pessimiste ni minimiser l'importance du travail dans l'épanouissement personnel et le statut social, on peut penser qu'un nombre important d'employés, ne trouvant pas leur occupation salariée particulièrement épanouissante, puisse admettre ne travailler que par nécessité, et affirmer que s'ils pouvaient réellement choisir, ils préféreraient être rentiers, un argument mis en avant par le libertarien Alan Wertheimer¹².

Cette application du principe de lésion, sous cette forme non-sophistiquée, paraît trop large ; nous pourrions donc penser que ce principe est trop généreux et impraticable, puisqu'il pourrait conduire à penser que la majorité des contrats de travail sont donc illégitimes. On peut effectivement être contraint de devoir travailler plutôt que d'être rentier : cette contrainte en elle-même ne semble porter aucune conséquence morale et ne paraît pas être un motif suffisant pour dire que le consentement à travailler présente une quelconque carence. Le consentement est souvent contraint en pratique, ce qui ne l'invalide pas pour autant. On peut donc conclure que le droit américain a eu raison de ne pas invalider cette clause d'arbitrage simplement parce qu'elle était contrainte.

L'aspect qui semble poser problème dans la situation initiale de Jones porte plutôt sur ce à quoi elle consentait, sur l'objet de ce consentement, parce qu'il s'agissait d'une prise de risque très élevée. De plus, sa signature impliquait que Halliburton n'avait plus aucune obligation légale de la protéger contre des risques de harcèlement : ceci explique l'attitude méprisante avec laquelle elle dit avoir été traitée par ses supérieurs. Le fait qu'elle soit mise en danger par l'entreprise, que cette signature l'ait placée dans une situation où elle était exposée à un risque important paraît plus problématique que l'aspect contraint de son consentement.

En second lieu, il faut nous intéresser au deuxième critère de validité du consentement : le fait qu'il soit éclairé. De toute évidence, il est fort probable que Jones ignorait le sens de cette clause de renonciation. Elle dit ne pas l'avoir compris. Des études montrent que peu de gens en dehors de la profession juridique lisent réellement en détail les contrats qu'ils signent, et que, quand ils le font, ils n'en

12. Alan Wertheimer, *Exploitation*, Princeton, Princeton University Press, 1999, p. 52.

comprennent pas la portée¹³. Comment en effet comprendre que le terme « dommage personnel » recouvrait un viol ? De plus, elle ne pouvait comprendre qu'on lui demandait de signer cette clause justement parce qu'il existait un très fort risque, étant donné la multiplication de cas de viol et de harcèlement sexuel sur les bases. Halliburton lui demande de signer cette clause, précisément car l'entreprise n'est pas en mesure et ne souhaite pas garantir sa sécurité physique.

On peut s'étonner qu'en droit commun ou civil, dans la plupart des cas, signer un contrat suffise comme preuve de consentement. Nul besoin de savoir si le signataire en comprend les termes, ou même s'il les a lus. Selon un commentateur, pour que le droit estime qu'un individu a consenti à l'arbitrage, « la seule signature suffit pour exprimer un accord générique »¹⁴. La Cour Suprême américaine dit justement au sujet de l'arbitrage :

pour que ces droits soient effectivement abandonnés, la personne doit le faire de manière volontaire, mais pas nécessairement de manière intentionnelle¹⁵.

Cette distinction entre un acte volontaire et intentionnel est très étonnante. Comment un acte peut-il être volontaire sans avoir été aussi intentionnel ? Il semble qu'il y ait contradiction entre les termes, puisque le concept de volonté suppose nécessairement un degré d'intentionnalité. Dans la théorie classique du droit des contrats, le critère d'information du consentement signifie justement que les parties signataires doivent être conscientes de l'objet du contrat, sans quoi il ne peut être légitime. Et si les termes du contrat causaient un préjudice aux signataires, il s'agirait de dol ou de fraude, le contrat ne serait donc pas valable. La jurisprudence de la Cour Suprême américaine peut donc sembler absurde, puisqu'elle fonde la légitimité du contrat sur une distinction incompréhensible entre volonté et intention.

Pourtant, il semble que cette distinction ne soit pas entièrement dénuée de sens si l'on pose la question inverse : si la simple signature ne suffit pas à établir que le consentement de l'employé est informé, que faudrait-il établir de plus pour qu'un contrat soit légitime ? Dès lors que l'on exige des garanties ou preuves d'information supplémentaires, on s'expose à de sérieuses difficultés. Cela poserait un problème de charge de preuve : il est fort compliqué si ce n'est impossible de prouver *a posteriori* qu'une personne n'a pas compris la clause d'un contrat. Pour s'en assurer, il faudrait mettre en place des tests cognitifs avant chaque signature de contrat, un processus onéreux et compliqué à mettre en place.

-
13. David S. Schwartz, « Enforcing Small Print to Protect Big Business: Employee and Consumer Rights Claims in an Age of Compelled Arbitration », in *Wis. L. Rev.*, n° 33, 1997.
 14. Stephen Ware, « Arbitration Clauses, Jury-Waiver Clauses and Other Contractual Waivers of Constitutional Rights », in *Law and Contemporary Problems*, Vol. 67, Winter/Spring 2004, p. 171.
 15. Edward Rubin, « Toward A General Theory Of Waiver », in *UCLA Law Review*, n° 28, February 1981, p. 496.

Ce type de dispositif visant à s'assurer du plein consentement d'une personne est par exemple mis en place dans les pays autorisant l'euthanasie, comme la Belgique par exemple, où une personne désirant mettre fin à ses jours doit subir de nombreux examens psychologiques pour vérifier qu'elle mesure les conséquences de son choix et pour s'assurer que son souhait n'est pas dû à un épisode dépressif passager. Parce que chaque situation est unique, et parce que l'enjeu est si important – il s'agit de vie ou de mort –, l'État doit s'assurer de la solidité du consentement de la personne souhaitant mourir. Il semble donc légitime que l'on exige un consentement indubitable.

Par contre, dans le cadre des relations de travail, il paraît déraisonnable d'appliquer un niveau d'exigence de validité du consentement aussi élevé que dans les cas d'euthanasie. L'enjeu n'est pas aussi extrême et cela poserait des difficultés d'ordre pratique : il faudrait en effet demander à chaque candidat s'il comprend réellement les termes juridiques du contrat de travail qui lui est proposé. Se pose aussi une difficulté épistémique : une personne ayant absolument besoin d'un emploi pourrait contourner ces vérifications et donner son assentiment en disant qu'elle comprend parfaitement les termes bien que ce ne soit pas le cas. Il faudrait alors des tests cognitifs très poussés pour s'assurer que les candidats ne mentent pas. Ce serait une pratique coûteuse qui rendrait l'accès au travail plus long.

À l'inverse, certains considèrent qu'il est de la responsabilité du signataire de s'assurer qu'il comprend ce qu'il signe. Dans cette logique de responsabilité, on ne pourrait pas dire que ce qui est arrivé à Jones est injuste puisqu'elle aurait dû se renseigner avant de signer. C'est exactement en ces termes et pour ces raisons que la plupart des tribunaux américains légitiment les renonciations aux droits. Dans cette optique libertarienne, peu importe le contexte social et les forces économiques auxquelles l'individu est soumis, celui-ci est considéré comme un être autonome – c'est le postulat méthodologique libéral de l'individualisme, rationnel et compétent, qui agit en fonction de son intérêt.

Il existe en fait une tension entre différentes interprétations du consentement dans le droit américain. Comparons l'interprétation libertarienne du consentement dans le droit des contrats et celle du droit de la consommation. Le cas *MacPherson v. Buick Motor* (1916, NYC) a fait jurisprudence dans le droit de la consommation américain¹⁶. Il établit que le principe central de responsabilité civile n'est plus la responsabilité de l'acheteur mais celui du fournisseur. Ce dernier a donc l'obligation de s'assurer que ses produits ne sont pas défectueux et ne porteront pas préjudice

16. On voit également apparaître des clauses de renonciation dans le droit de la consommation, mais ce dernier reste éminemment paternaliste, d'une part parce que les clauses de renonciation ne portent pas sur des risques significatifs que pourraient encourir les consommateurs. D'autre part, la présence de procès de type « class action », où un nombre illimité de citoyens peut se porter partie civile face à des entreprises témoigne aussi de cette caractéristique du droit de la consommation qui vise à rétablir l'équilibre entre les citoyens et les entreprises.

au consommateur, qu'il soit consentant ou non. Ce cas portait sur l'achat de voitures usagées : le droit avait conclu que, étant donné la nature dangereuse des voitures, un individu qui consentirait à acheter une voiture usagée prendrait un risque. Par conséquent, le consentement de l'acheteur serait nul et non avenu. Le consentement n'a donc aucune valeur légitimatrice puisque le droit décide que c'est au vendeur de s'assurer de la sécurité des biens, le consentement de l'acheteur ne peut exonérer le vendeur de sa responsabilité en cas d'accident¹⁷.

En d'autres termes, le droit de la consommation est paternaliste, dans le sens où l'État se comporte comme un parent envers le citoyen, limitant sa liberté contractuelle pour le protéger contre les risques encourus. Le droit considère que le consentement ne peut être valable dans les cas d'information asymétrique présentant un réel risque pour le signataire. L'État limite la liberté contractuelle au nom de la protection des individus, car il considère que les acheteurs n'ont pas suffisamment d'information pour juger du risque que présentent certains produits jugés potentiellement dangereux, contrairement aux vendeurs qui connaissent généralement l'état réel de leur marchandise et les risques qu'ils font courir à leurs clients. L'État intervient pour protéger les clients de pratiques peu scrupuleuses. Pourtant, comme dans la plupart des cas de paternalisme légal, l'État n'agit pas seulement dans le but de protéger les consommateurs, il a aussi un intérêt propre à limiter les accidents de voiture, fort coûteux en termes d'assurances et de soins de santé. Par conséquent, le souci du législateur est aussi utilitariste que paternaliste. Quoiqu'il en soit, on voit comment, pour le droit de la consommation, le consentement individuel a finalement moins de portée.

Pour conclure, on voit que le droit américain du travail est de tendance libertarienne, mettant l'accent sur le consentement dans le cas des relations de travail. Il insiste sur la responsabilité de l'employé, alors même que ce dernier se trouve dans une situation de consentement forcé ou de prise de risque importante. *A contrario*, dans le droit de la consommation, si le consommateur se retrouve lui aussi dans une situation de coercition et d'information asymétrique, l'État décide de le prendre en charge et d'agir de manière paternaliste. Il agit comme un tiers protégeant le citoyen contre les entreprises aux pratiques peu scrupuleuses. Le seul moyen de résoudre le paradoxe entre ces deux interprétations est de constater que ce paternalisme d'État n'est jamais totalement désintéressé, puisqu'il existe un intérêt économique à limiter les risques encourus par les consommateurs. À l'inverse, ce n'est pas dans l'intérêt de l'État de surveiller de trop près ce qui se passe sur les bases militaires et paramilitaires en Irak.

Loin de constituer un principe absolu, le consentement des individus apparaît donc comme une variable soumise aux intérêts fluctuants de l'État et utilisée dans un but de protection et de profit par les entreprises.

17. MacPherson v. Buick Motor Co., 217 N.Y. 382, 111 N.E. 1050 (1916).

Extension du domaine du discours managérial néo-libéral



Penser la force du discours libéral avec Karl Polanyi

Frédéric MOULÈNE*

Nous avons fêté le soixante-dixième anniversaire de la publication de l'œuvre phare de Karl Polanyi (1886-1964), *The Great Transformation*¹. La « Grande transformation », c'est la rupture intervenue dans l'entre-deux-guerres en matière de politique économique, à savoir la réorientation vers un encadrement du marché dans un contexte où celui-ci se trouve incapable à lui seul de réguler l'économie et menace les sociétés capitalistes d'implosion. Si la portée du travail de Polanyi comme historien des faits et des idées économiques n'est plus à démontrer, il semble que la recherche n'a pas suffisamment insisté sur sa remarquable contribution à l'analyse du discours économique. Il s'agit précisément de mieux comprendre comment ce discours permet ou empêche, accompagne ou stimule les décisions politiques, d'appréhender le discours de marché dans sa prétention a-historique à se justifier comme moyen optimal de régulation. À un moment où l'économie mondiale est à nouveau secouée par une crise majeure, le « retour à Polanyi » est essentiel pour saisir les ressorts de l'argumentation néolibérale et mesurer sa force persuasive, sachant que l'auteur a vécu et écrit à une époque où les médias de masse et la communication politique n'avaient certainement pas la place qu'ils ont aujourd'hui. On peut ainsi envisager que la question de la « performance » des discours économiques – c'est-à-dire leur capacité à entraîner décisions

* Docteur en sociologie (Université de Strasbourg, laboratoire Dynamiques européennes) et professeur agrégé à l'Université de Franche-Comté.

1. Karl Polanyi, *La Grande Transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps* [1944], Paris, Gallimard/NRF, 1983.

et réformes² – se pose dès lors avec une complexité inédite. Après avoir rappelé en quoi la « Grande transformation » implique aussi une réflexion sur le discours idéologique et son efficacité, nous montrerons que ce questionnement mérite d'être renouvelé et appliqué au contexte actuel.

La « Grande transformation » comme discours et réalisation politique

Débat et discours, leviers du changement historique ?

Du travail de Polanyi, on retient essentiellement sa brillante analyse des retournements de tendance historique affectant les systèmes de régulation économique³. Ce que les sociétés européennes vivent au XIX^e siècle, c'est d'abord un processus de « désencastrament » qui voit le marché prendre une place croissante non seulement dans la vie économique mais aussi dans les rapports sociaux (création puis autonomisation du marché du travail ou du marché foncier). Mais la « Grande transformation », c'est le processus inverse qui se produit à partir des années 1930 et plus encore après 1945 : un « ré-encastrament » de l'économie dans la globalité sociale, étant donné que le marché « ne tient pas ses promesses » en matière d'autorégulation, générant faillites en chaîne, chômage de masse et misère. Or, il n'a pas été assez souligné que ces grandes ruptures successives découlent en partie des décisions politiques et derrière celles-ci, des discours économiques. Polanyi donne ainsi à voir la manière dont le débat idéologique prépare, et accompagne à la fois, les mesures destinées à administrer la société. Il s'agit ainsi pour chaque « parti » de convaincre les décideurs d'agir dans un sens ou dans un autre, pour ou contre le maintien du système de l'étalon-or dans les années 1930, par exemple. Les doctrines préconisent, affirment, expliquent, condamnent : elles sont *agissantes*, le discours qui s'exprime à travers elles est *prescriptif*. Plus précisément, celui-ci est à envisager ici comme toute action politique :

Cette action vise à produire et à imposer des représentations du monde social qui soient capables d'agir sur ce monde en agissant sur la représentation que s'en font les agents. [...] La politique commence, à proprement parler, avec la dénonciation de ce contrat tacite d'adhésion à l'ordre établi qui définit la doxa originaire; en d'autres

2. John Langshaw Austin, *Quand dire, c'est faire*, Paris, Seuil, 1970, 188 p.

3. Nous prenons le parti-pris ici de nous limiter à *La Grande transformation*, tout en étant conscient que d'autres textes de Polanyi sont éclairants, tels « La fallace de l'économicisme » (*Bulletin du MAUSS*, n° 18, juin 1986).

termes, la subversion politique présuppose une subversion cognitive, une conversion de la vision du monde⁴.

Selon Jérôme Maucourant, « la grande thèse du récit polanyien est le rôle structurant des représentations dans la fabrique de la société⁵ ». Ou comme l'explique de son côté Nicolas Brisset :

Les représentations collectives ont été un moteur du mouvement engagé au milieu du XIX^e siècle, le vecteur performatif des idéologies libérales, ce qui faisait dire à Hutchison en 1851 : « Nous sommes dirigés par les philosophes et les économistes »⁶.

Ainsi le libéralisme exclut la régulation par l'État en partant du principe que le marché serait par essence générateur d'équilibre : théoriser le désencastrement (énoncer que le marché est autorégulateur et peut régir l'*ensemble* des activités sociales), c'est incliner les esprits à penser que la réalité est ainsi faite. En outre, il ne s'agit pas seulement de défendre ici une idée, mais de rejeter l'alternative comme inconcevable.

Dès lors, si le marché s'impose au XIX^e siècle comme le lieu central (mais pas *absolu*⁷) de la vie économique, ce n'est pas seulement parce qu'il sert les appétits de puissance de la bourgeoisie ou des grandes nations occidentales (au risque de la guerre lorsqu'elle est plus bénéfique que la paix au commerce). Cette hégémonie du marché n'aurait sans nul doute jamais été possible si elle n'avait été précédée et accompagnée d'un minutieux travail d'explication et de légitimation. En d'autres termes, pour que le marché devienne effectivement dominant *en tant que fait historique*, il fallait d'abord qu'il le devienne *comme idée historique*. Or, c'est justement ce qui se produisit à l'époque : la confiance dans le libéralisme *se propagea* peu à peu non seulement parmi les assemblées et cercles politiques mais également au sein de la communauté scientifique. Cette « psychologie de marché⁸ » s'imposa par un effet comparable à celui de la « LTI » analysée par Victor Klemperer⁹ : le discours politique pénètre alors peu à peu les modes de parler des individus y compris chez ceux qui au départ ne sont pas « prédisposés » à l'adopter – les éléments

4. Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982, p. 149-150.

5. Jérôme Maucourant, *Avez-vous lu Polanyi?*, Paris, La Dispute, 2005, p. 130.

6. Nicolas Brisset, « Polanyi ou la science économique vue comme une institution influençant l'évolution des systèmes économiques », in *Revue Européenne des Sciences Sociales*, vol. 50, n° 1, 2012, p. 29.

7. Dans la conception polanyienne, le désencastrement « intégral » n'est qu'une utopie, l'essence de l'humanité résistant forcément à l'immixtion en son sein des forces du marché. Nous renvoyons le lecteur aux travaux d'anthropologie économique du même auteur.

8. Polanyi, *ibid.*, p. 73.

9. Victor Klemperer, *LTI, la langue du III^e Reich. Carnets d'un philologue [1947]*, Paris, Albin Michel, « Agora », 1996, 376 p.

d'opposition sont d'autant mieux désarmés qu'ils ont tendance à se laisser insidieusement contaminer. *A contrario*, la « mort du libéralisme » ne trouve pas seulement son origine dans son incapacité à supporter l'épreuve des faits : durant la Grande crise, le marché se révèle en effet incapable de régir non seulement l'économie mais aussi la société. Cette « mort » est également causée par un renversement de situation dans l'ordre du discours et du débat : la « Grande transformation » est en effet tout autant alternative idéologique que chambardement politique. À la suite de Robert M. MacIver, préfacier de l'édition américaine de 1944, il faut louer Polanyi pour avoir apporté « une nouvelle compréhension [...] de la bataille des idéologies à propos de l'économie¹⁰ ». À partir des années 1830, on assiste en effet selon l'auteur à un « changement d'état d'esprit » : « le libéralisme économique éclate comme un esprit de croisade passionnée et le laissez-faire devien[t] une foi militante »¹¹. Il ne s'agit rien de moins que la « prétention du libéralisme économique à être le principe organisateur fondamental de la société¹² ».

La rhétorique en croisade pour changer le réel

Polanyi ne fait pas que s'intéresser à l'histoire des idées qui président aux changements historiques, il examine également les ressorts du discours libéral. Trois types d'arguments clés apparaissent ainsi de façon récurrente.

Le premier défend l'idée que le marché serait naturel, universel, d'ordre divin. Mais les libéraux sembleraient oublier « que tous les systèmes économiques qui nous sont connus jusqu'à la fin de la féodalité en Europe occidentale étaient organisés selon les principes soit de la réciprocité ou de la redistribution, soit de l'administration domestique soit d'une combinaison des trois¹³ ». En d'autres termes, toutes les économies traditionnelles ou pré-industrielles sont encadrées dans le social. Ce sont même des « sociétés contre l'économie » au sens de Bernard Perret et Guy Roustang¹⁴ dans la mesure où elles tendent à contrôler l'activité productive et la redistribution des ressources. Le tour de force auquel les libéraux s'attellent ici renvoie à un enjeu de taille car si l'homme est *forcément* doté d'une « psychologie de marché », la société ne peut *qu'*être une société de libre marché. L'argument a donc pour effet de *naturaliser* le marché mais aussi de le *diviniser* en lui apportant une caution transcendante : lois du commerce, lois naturelles, lois de Dieu.

On croit désormais que le marché autorégulateur découle des lois inexorables de la Nature et qu'il est débarrassé de toute entrave¹⁵.

10. Polanyi, *op. cit.*, p. 396.

11. *Ibid.*, p. 186.

12. *Ibid.*, p. 192.

13. *Ibid.*, p. 85.

14. Bernard Perret et Guy Roustang, *L'Économie contre la société. Affronter la crise de l'intégration sociale et culturelle*, Paris, Seuil, 1993.

15. Polanyi, *op. cit.*, p. 174.

La philosophie morale anglaise de l'époque, notamment chez William Townsend¹⁶, cherche également à transposer à la société humaine des réalités constatables entre espèces animales (régulation des chèvres en surnombre par les chiens sur l'île de Robinson). La fable des abeilles de Bernard Mandeville (1705) obéit au même principe: les forces de la Nature qui pousseraient chaque espèce et membre de la même espèce à agir de façon *aveugle* et *égoïste* aboutiraient à un résultat équilibré et bénéfique à tous (et au contraire recourir à la loi pour imposer de force l'intérêt général risquerait de gripper les mécanismes naturels et d'aboutir à une situation néfaste pour chacun).

Le deuxième argument repose sur l'idée que l'État s'oppose au marché et lui nuit forcément; il découle d'ailleurs du précédent: les lois humaines sont nécessairement inefficaces en ce sens qu'une force supérieure, *naturelle*, immanente s'impose à nous. Dans sa forme générale, l'idée accrédite le « mythe libéral de la conspiration collectiviste ». Herbert Spencer (1820-1903) voit ainsi dans chaque réglementation une atteinte au marché autorégulateur alors même que souvent ces règles n'ont pas de visée socialisante mais cherchent à favoriser l'ordre public. Or la dualité marché-État ne résiste pas à la critique de Polanyi :

Le monde des affaires capitalistes lui-même avait besoin d'être protégé contre le fonctionnement sans restriction du mécanisme de marché. [...] La Banque centrale moderne a constitué en effet un dispositif destiné à fournir la protection sans laquelle le marché aurait détruit ses propres enfants, les entreprises commerciales de toute espèce.¹⁷

Le marché a été la conséquence d'une intervention souvent consciente et souvent violente de l'État, qui a imposé l'organisation du marché à la société pour des fins non économiques¹⁸

La politique libérale repose infailliblement sur des réglementations et restrictions, lois et contraintes pénales. Ainsi la loi anglaise sur la journée de 10 heures de 1847 a-t-elle été défendue par des conservateurs – tentés comme le chancelier Bismarck trente ans plus tard de couper l'herbe sous le pied au « péril rouge ». La société capitaliste a donc souvent besoin de l'intervention étatique pour se maintenir et pas seulement du point de vue économique: « la protection sociale est l'accompagnement obligé d'un marché censé [être] autorégulateur¹⁹ ». Ainsi comme l'écrit Sébastien Plociniczak, Polanyi met-il en lumière « le rôle pivot joué par l'appareil étatique et législatif anglais dans le processus de construction d'une sphère

16. William Townsend, *Dissertation on the Poor Laws*, 1786, in Polanyi, *op. cit.*, p. 152.

17. Polanyi, *op. cit.*, p. 254.

18. *Ibid.*, p. 321.

19. *Ibid.*, p. 265.

marchande à vocation autorégulatrice²⁰». Il ne saurait donc y avoir de libéralisme sans État libéral comme en témoignent encore les lois antisyndicales de 1791 en France et 1800 au Royaume-Uni, sauf à oublier que l'État a le monopole législatif²¹. D'ailleurs la contradiction des libéraux éclate parfois manifestement au grand jour :

Aussi longtemps que le système de marché n'est pas en place, les tenants de l'économie libérale doivent réclamer que l'État intervienne pour l'établir et, une fois qu'il est établi, pour le maintenir.²²

Enfin, selon le troisième argument, l'histoire confirmerait la toute-puissance bienfaitrice du marché y compris sur le plan social. Polanyi parle de « préjugé économiste²³ » lorsque certains libéraux en arrivent à l'occasion à « nier que la société ait eu le moindre besoin d'être protégée²⁴ » : le marché favoriserait ainsi l'enrichissement de tous, y compris des classes laborieuses :

L'Enfer du jeune capitalisme, à leur dire, n'a jamais existé ; les classes laborieuses, loin d'être exploitées, ont été les gagnantes du point de vue économique. [...] Car comment peut-il y avoir eu une catastrophe sociale là où on trouve indubitablement une amélioration économique?²⁵

Car si le marché est forcément efficace, le corollaire est que l'État est tout aussi nuisible étant donné qu'il fait obstacle aux mécanismes d'ajustement « spontanés ». Tout effort de l'État pour protéger la population ou sauver les emplois est donc condamné à l'échec ; l'idée va notamment se propager dans toute l'historiographie, de Henry de Gibbins à Arthur D. Innes²⁶ :

Les apologistes [du libéralisme] répètent [...] que sans les lignes politiques préconisées par ceux qui le critiquent, le libéralisme aurait tenu ses promesses, que les responsables de nos maux ne sont pas le système concurrentiel et le marché autorégulateur, mais les ingérences dans ce système et les interventions sur le marché²⁷.

-
20. Sébastien Plociniczak, « Au-delà d'une certaine lecture standard de la Grande Transformation » in *Revue du MAUSS*, 2007, n° 29, p. 210
21. La position de Polanyi est à distinguer de celle de l'ordolibéralisme allemand (en dépit de l'insistance dans les deux cas sur un cadre légal propice au fonctionnement du marché) qui défend par exemple le principe d'indépendance des banques centrales : elles doivent être en effet *dépolitisées par l'instance politique elle-même*.
22. Polanyi, *ibid.* p. 201.
23. *Ibid.*, p. 217.
24. *Ibid.*, p. 211.
25. *Ibid.*
26. H. de B. Gibbins, *The Industrial History of England* (1895) et A. D. Innes, *England under the Tudors* (1932), in Polanyi, *ibid.*, p. 62-63.
27. Polanyi, *op. cit.*, p. 194.

Et même lorsque les apparences sont contre lui, le marché est efficace – comme si les témoignages du réel étaient toujours trompeurs ou du moins que les mesures engagées n'étaient pas assez radicales :

Les dogmes séculaires d'une organisation sociale embrassant l'ensemble du monde civilisé ne sont pas délogés par les événements d'une décennie. En Grande-Bretagne comme aux États-Unis, des millions d'affaires et d'entreprises indépendantes devaient leur existence au principe du laisser-faire. Son échec spectaculaire dans un domaine n'a pas supprimé son autorité dans tous les autres. En fait, son éclipse partielle a peut-être bien renforcé son emprise, puisqu'elle a permis à ses défenseurs de soutenir que c'est à l'application incomplète de ses principes que sont dues les difficultés, quelles qu'elles soient, que l'on met à son passif²⁸.

Retour à Polanyi pour penser la « contre-transformation » néo-libérale

La rupture néolibérale des années 1980, renforcée à la fin de la décennie par l'effondrement du communisme soviétique, a pu être comprise comme un démenti sans appel au travail critique que Polanyi adresse à la « politique de marché ». Il semble au contraire que l'analyse de ce dernier conserve toute son actualité, notamment parce qu'elle aide à décrypter les nouvelles formes de « mise en acceptabilité »²⁹ du discours libéral. Nous le soulignerons à partir de deux exemples : l'austérité économique en Europe aujourd'hui (et notamment dans la zone euro) et les réformes affectant le système de protection sociale depuis la fin des années 1970.

La rhétorique de l'austérité économique : de l'étalon-or à la zone euro

Dans la *Grande Transformation*, Polanyi prend position contre l'orthodoxie des années 1920-1930. Il rejoint ainsi les attaques de J. M. Keynes contre l'acharnement de Winston Churchill à revenir à l'étalon-or³⁰ :

La stabilisation des monnaies est devenue le point focal de la pensée politique des peuples et des gouvernements ; la restauration de l'étalon-or est devenue le but suprême de tous les efforts organisés dans le domaine de l'économie. On a reconnu le remboursement des prêts étrangers et le retour à une monnaie stable comme les pierres de touche de la rationalité en politique, et on a considéré qu'aucune souffrance personnelle, aucun empiètement sur la souveraineté n'était un sacrifice trop

28. *Ibid.*

29. Jean-Pierre Faye, *Le Langage meurtrier*, Paris, Hermann, « Savoir », 1996, 290 p.

30. John Maynard Keynes, « The Economic Consequences of M. Churchill » in *Essays in Persuasion*, London, MacMillan, 1932, 390 p.

grand pour recouvrer l'intégrité monétaire. Les privations des chômeurs auxquels la déflation avait fait perdre leur emploi, le dénuement des fonctionnaires congédiés, sans même une retraite de misère; et même l'abandon de droits de la nation et la perte de libertés constitutionnelles ont été jugées comme un prix équitable à payer pour répondre aux exigences de budgets sains et de monnaie solides, ces *a priori* du libéralisme économique³¹.

Cet exemple est édifiant en ce sens qu'il met en lumière le parallèle entre la situation de l'entre-deux-guerres et celle que l'on peut constater aujourd'hui non seulement pour ce qui est des politiques menées mais aussi du *discours d'accompagnement*. D'abord, si l'attachement des libéraux à la stabilité monétaire s'est maintenu en se renouvelant (autrefois l'arrimage à l'étalon-or, aujourd'hui le choix d'un euro fort « à l'allemande »), l'argument mobilisé pour la défendre et l'imposer n'a pas changé: il n'y aurait pas d'autre choix tenable que celui de la stabilité et peu importent les sacrifices « consentis » par les citoyens grecs ou espagnols. Or dans les années 1920 comme aujourd'hui, « l'accusation d'inflationniste » représente un « argument efficace contre les corps législatifs démocratiques³² ». Il s'agit de mettre en échec la « facilité », le « populisme » de ceux qui demandent un assouplissement des politiques économiques et cette accusation ne date visiblement pas d'hier: selon Polanyi, tout désordre monétaire au temps de Churchill était déjà qualifié de laxisme et de complaisance à l'égard de la « rue ».

Les partis qui se souciaient de la sécurité de la monnaie protestaient autant contre le déficit budgétaire menaçant que contre les politiques de monnaie bon marché, s'opposant ainsi à l'« inflation du trésor » tout autant qu'à l'« inflation du crédit », ou, plus pratiquement, dénonçant les charges sociales et les salaires élevés, les syndicats et les partis ouvriers³³.

Là encore, il est difficile de ne pas penser à la manière dont certains pays comme la France sont régulièrement épinglés sur le plan de la politique sociale: le SMIC est encore récemment accusé de générer structurellement du chômage³⁴ comme l'assurance sociale l'était déjà dans les années 1930³⁵. Et qu'importe si la rigueur est imposée aujourd'hui comme alors aux salariés et que même les syndicats « radicaux » hésitent à revendiquer une hausse – ne serait-ce que contenue – des salaires,

31. Polanyi, *op. cit.*, p. 192-193.

32. *Ibid.*, p. 294.

33. *Ibid.*

34. *The Economist*, 24 novembre 2012, en ligne sur: <http://www.economist.com/news/finance-and-economics/21567072-evidence-mounting-moderate-minimum-wages-can-do-more-good-harm> (consulté le 27 juin 2013).

35. Jacques Rueff, « L'assurance-chômage: cause du chômage permanent », in *Revue d'Économie Politique*, n° 45, mars-avril 1931, p. 211-251.

ce qui n'empêche pas des libéraux de les qualifier à l'occasion d'« irresponsables ». Et lorsque Polanyi écrit que dans l'entre-deux-guerres, « le postulat d'une monnaie saine avait un effet mutilant sur les lignes politiques favorables au peuple »³⁶, il est tentant de songer à la situation du PS actuel donnant la priorité absolue aux économies budgétaires³⁷ :

Le parti socialiste était au gouvernement mais à la condition qu'aucun embargo ne soit imposé aux exportations d'or. Le Front Populaire français n'avait donc aucune chance de réussir, puisque le gouvernement avait les mains liées sur la question cruciale de la monnaie³⁸.

La rhétorique anti-sociale : de Speenhamland au pacte de compétitivité

Polanyi est surtout connu pour avoir montré comment l'offensive libérale au XIX^e siècle a exigé le démantèlement du système dit de Speenhamland (1795-1834) qui prodiguait une aide aux pauvres sous forme de complément de salaire indexé sur le prix du pain. Il est frappant de constater que la critique de ce système par les libéraux de l'époque préfigure la critique contemporaine de l'État social. On retrouve dans *La Grande transformation* les trois procès qui sont régulièrement intentés à ce dernier depuis Margaret Thatcher et Ronald Reagan³⁹ : crise présumée de financement, d'efficacité, de légitimité. Or ces trois éléments renvoient chaque fois à un type d'argument fort ancien. Premièrement, les historiens britanniques de l'ère victorienne condamnaient déjà Speenhamland pour son coût fiscal au demeurant bien plus modeste que le Welfare State bâti un siècle et demi plus tard ; deuxièmement, les libéraux voyaient dans Speenhamland une entrave au marché du travail – pour Adam Smith, les pauvres étaient en effet attachés à leur paroisse et n'étaient donc plus mobiles et disponibles pour travailler⁴⁰ – et le même argument est utilisé pour dénoncer aujourd'hui tantôt le manque de flexibilité provoqué par un droit social jugé excessif, tantôt l'effet d'éviction des emplois « marchands » imputé aux emplois publics ou « aidés » ; troisièmement, l'État social est immoral car il favorise la paresse, idée que l'on retrouve chez Daniel Defoe (1704) ou Townsend déjà cité lorsqu'ils insistaient sur la nécessité d'entretenir « l'aiguillon de la faim » pour stimuler la production de richesse⁴¹. Bref, en secourant les pauvres, l'État affaiblit « les sentiments de charité » que Townsend juge « bien plus

36. Polanyi, *op. cit.*, p. 296.

37. *Les Échos de l'Économie*, 7 novembre 2013.

38. Polanyi, *op. cit.*, p. 296.

39. Pierre Rosanvallon, *La Crise de l'État-Providence*, Paris, Seuil, 1981, 183 p.

40. Polanyi, *op. cit.*, p. 126.

41. Daniel Defoe, *Giving Alms No Charity, and Employing the Poor a Grievance to the Nation* (1704) et W. Townsend, *op. cit.*, in Polanyi, *ibid.*, p. 152-153 et p. 157-158.

nobles que ceux qui découlent d'obligations légales rigoureuses⁴²». Quasiment deux siècles plus tard, le discours n'a pas changé sur le fond et aujourd'hui « s'exporte » même au-delà du camp conservateur :

L'éthique collectiviste du Labour a tellement rendu les individus dépendants de l'État qu'ils ont perdu tout sens de la solidarité et ne s'aident même plus eux-mêmes. Il ne peut pas y avoir, de toute façon, un État providence qui ne ruinerait la responsabilité personnelle⁴³.

Ainsi, le procès de Speenhamland apportera de l'eau au moulin des *workhouses*. Il s'agissait alors de forcer par la loi les pauvres valides à travailler de la même manière qu'aujourd'hui, les lois Hartz en Allemagne contraignent les chômeurs à accepter des offres d'emploi à très bas salaires (lorsqu'on n'envisage pas de les affecter à des tâches d'utilité générales sans contrepartie de salaire⁴⁴). En analysant la manière dont les libéraux rejettent l'intervention de l'État comme fatalement vaine, Polanyi prépare la voie au travail critique d'A. O. Hirschman dans *Deux siècles de rhétorique réactionnaire*⁴⁵ :

Que les intérêts privés prévalent aussi aisément contre la justice, on considère souvent cela comme un signe certain de l'inefficacité de la législation, et on allègue par conséquent la victoire de la tendance contre laquelle l'obstruction a été vaine comme une preuve concluante de la futilité prétendue d'un « interventionnisme réactionnaire »⁴⁶.

Toute tentative de transformation de l'ordre social est vaine, quoi qu'on entreprenne, ça ne changera rien⁴⁷.

Parallèlement, le marché est présenté meilleur que l'État non seulement économiquement mais aussi politiquement et moralement :

On prête couramment à la montée du nationalisme et du socialisme d'avoir été l'agent principal de ce changement de décor ; les associations de manufacturiers et les

42. Polanyi, *op. cit.*, p. 163.

43. Margaret Thatcher : « The collectivist ethos [of Labour] has made individuals excessively prone to rely on the State to provide for the well-being of their neighbours and indeed of themselves. There cannot be a welfare system in any satisfactory sense, which tends [...] to break down personal responsibility » in Norman Fairclough, *New Labour, New Language?*, Londres, Routledge, 2000, p. 74. Fairclough met en lumière dans cet ouvrage l'adoption du « thatchérisme social » par les néotravailleurs de Tony Blair.

44. <http://www.franceinfo.fr/europe/les-chomeurs-anglais-forces-aux-travaux-d-interet-general-1160717-2013-09-30> (consulté le 16 juin 2014).

45. Albert O. Hirschman, *Deux siècles de rhétorique réactionnaire*, Paris, Fayard, 1991.

46. *Ibid.*, p. 63.

47. *Ibid.*, p. 22.

monopolistes, les gros propriétaires terriens et les syndicats sont les méchants de la pièce. C'est ainsi que sous sa forme la plus spiritualisée, la doctrine libérale [...] se réduit à une attaque contre la démocratie politique, censée être le ressort principal de l'interventionnisme⁴⁸.

Là encore, on peut penser que Hirschman a pu s'inspirer de la critique polanyienne pour construire son analyse : l'argument de l'effet-pervers (« l'aide aux salaires devait être porteuse d'un vice propre, puisqu'elle faisait tort, comme par miracle, à ceux-là même qui en bénéficiaient⁴⁹ ») se retrouve de même dans le discours de Nicolas Sarkozy lorsqu'il tente d'expliquer, comme à Toulouse, le 12 avril 2007, que l'« assistanat » nuit surtout aux personnes aidées :

Cette gauche condamne la France à un assistanat, à un égalitarisme généralisés qui portent atteinte à la dignité de la personne humaine et qui portent en eux le germe de la régression sociale⁵⁰.

À cette idée s'associe le procédé de la « mise en péril » : « on trouvait déplaisante les grèves de solidarité, on considérait les grèves générales comme des menaces pour l'existence de la communauté⁵¹ ». Et au final, tout cet arsenal rhétorique donna un fondement à « la haine pour les secours publics, la méfiance envers l'action de l'État, l'accent mis sur la respectabilité et l'indépendance » y compris au sein de la classe populaire britannique⁵².

Comme Nicolas Brisset l'écrit, Polanyi aide à comprendre combien l'économiste en tant qu'expert et conseiller du prince « influence le monde qu'il est censé décrire *via* une emprise exercée sur les prises de décision individuelles et collectives, la science économique étant intégrée aux agencements socio-techniques⁵³ ». Nous avons voulu ici montrer comment l'auteur de *La Grande transformation* s'attelle à un travail de lecture critique de la pensée économique – en explorant la manière dont les historiens et les politiques accompagnent ces discours économiques. Il s'agit de cerner les origines de ces discours, mettre au jour leurs formes générales et étudier leur impact sur l'imaginaire des intellectuels et des

48. Polanyi, *op. cit.*, p. 196.

49. Polanyi, *op. cit.*, p. 119.

50. Frédéric Moulène, *Les Électeurs face à la thématique de la « rupture » dans la campagne présidentielle française de 2007 : loyauté ou résistance ? Une contribution sociologique à l'étude de la performance des discours politiques*, thèse de doctorat sous la direction de Roland Pfefferkorn, soutenue le 2 décembre 2011 à Strasbourg, p. 271.

51. Polanyi, *op. cit.*, p. 298.

52. *Ibid.*, p. 142.

53. Nicolas Brisset, « Les limites de la performativité des énoncés en économie : les apports de John Searle », in *CEconomia*, vol. 1, n° 4, 2011, p. 564.

politiques à partir duquel les décideurs vont proposer des mesures à appliquer. Si nous avons mis l'accent ici sur l'efficace de ces discours plutôt que sur les obstacles auxquels ils se heurtent⁵⁴, c'est parce qu'il apparaît que les procédés argumentatifs en faveur d'une politique de marché (plutôt que d'un utopique marché autorégulateur) l'ont véritablement *mise en acceptabilité*. Polanyi n'a pas vécu assez longtemps pour assister à la « révolution conservatrice » des années 1980 : il aurait pu alors constater avec Hirschman que le discours libéral semble sur le fond présenter une remarquable constance : naturalisation des mécanismes de marché, procès des dispositifs de protection sociale. On peut certes reprocher à *La Grande transformation* une fâcheuse tendance à *réifier* les idées et doctrines économiques (« le mercantilisme voulut que... », « le libéralisme détruisit... », « le capitalisme défendit l'idée que... »). Polanyi a-t-il parfois cédé à l'idée que les mouvements de pensée, loin d'être mus *ex nihilo*, ne sont rien indépendamment des hommes, des groupes sociaux et institutionnels qui en sont à l'origine ? Peut-être notre auteur est-il parfois allé un peu trop loin dans sa volonté de mettre en lumière la capacité du désencastrement à *faire en s'énonçant*. Mais Polanyi n'a jamais semblé accréditer le principe d'une performativité sans limite, d'une « parole magique »⁵⁵ : en 1929, le discours « de marché » avait beau être alors dominant à Wall Street, il n'a finalement pesé pas bien lourd face à la catastrophe.

54. Contentons-nous ici de renvoyer à la lecture de N. Brisset, selon lequel la puissance du discours se heurte à « deux limites [qui] sont d'un côté les faits bruts, de l'autre côté les faits institutionnels, qui, s'ils dépendent de l'ensemble des représentations individuelles, restent objectifs pour chaque agent dans sa pratique du monde social » (*ibid.*, p. 584)

55. Frédéric Moulène, *op. cit.*, p. 47.

Le déni des conflits et des classes sociales. Les discours sociologiques de substitution

Roland PFEFFERKORN*

Les discours économiques qui dominent les espaces académiques et médiatiques se plaisent à utiliser des catégories homogénéisantes agrégeant des individus considérés *a priori* comme équivalents, qu'il s'agisse par exemple des « consommateurs » ou des « Français ». Au fondement de leur individualisme on trouve leur oubli de l'histoire et de ses tumultes, oubli qui va de pair avec leur occultation des classes sociales et des conflits qui les opposent. À l'époque actuelle la théorie économique hégémonique dans le champ universitaire est parfois dénommée *théorie néo-classique* ou *théorie standard*, quelles que soient au demeurant les nombreuses variantes dans lesquelles elle se décline. Ses traductions médiatiques et/ou politiques manient avant tout le lieu commun et l'argument d'autorité : elles proposent des versions encore plus triviales que celles élaborées par la théorie savante. Ces discours économiques tournent tous le dos à la prise en compte des classes sociales qui faisait pourtant partie du b.a.-ba des classiques de la pensée économique antérieure, qu'il s'agisse de Quesnay, Smith, Ricardo, Malthus, ou bien entendu Marx. Ces derniers plaçaient au cœur de leurs analyses économiques les rapports entre les classes sociales. Il a fallu une singulière myopie pour arriver à faire disparaître ces dernières de la plupart des discours économiques contemporains, du moins de ceux qui arrivent à se faire entendre, dans les colloques ou les amphis, dans les médias ou

* Professeur de sociologie. Université de Strasbourg (Laboratoire Dynamiques Européennes).

les tribunes politiques. Les économistes *standards* considèrent que le monde n'est plus peuplé que d'individus, atomes ou monades isolés.

Même si elle n'est pas exempte de critiques importantes, par exemple l'un des auteurs fondateurs de la discipline considère que les conflits au sein de la société relèvent de la pathologie, la sociologie naissante a été relativement épargnée par ce type d'aveuglement. Les Weber, Simmel, Halbwachs, Simiand n'ignorent pas les classes, bien au contraire, même si leurs conceptions et leurs analyses sont loin d'être toujours convergentes. Après la seconde guerre mondiale, durant les décennies 1950-1970, période au cours de laquelle les inégalités entre les classes semblaient se réduire, voire se réduisaient effectivement, il allait pourtant de soi pour la quasi-totalité des sociologues, britanniques ou français par exemple, de tous les courants théoriques, que les classes sociales et leurs rapports conflictuels constituaient des fondamentaux incontournables.

À partir des années 1980 nous avons assisté à un accroissement considérable des inégalités sociales et à l'accentuation de la segmentation, de la hiérarchisation et de la conflictualité au sein des sociétés capitalistes contemporaines, et singulièrement de la société française¹. Cette inversion de tendance par rapport aux décennies antérieures rend particulièrement caricaturales les théorisations et rhétoriques iréniques qui ont fait leur apparition puis dominé dans une certaine mesure la sociologie française contemporaine, au cours des années 1980-2000. Alors que les inégalités sociales s'accroissaient ces discours savants avaient tendance à faire l'apologie du consensus et de la cohésion sociale et à nier l'existence des classes. Ces discours profondément incapables de penser le conflit ont bénéficié, voire bénéficient encore, d'un écho médiatique et politique considérable.

Nous nous intéressons dans cette brève contribution aux catégories de pensées utilisées par ces discours, moins pour rendre compte des clivages sociaux croissants qui traversent les sociétés capitalistes contemporaines, davantage pour justifier, voire pour masquer ces clivages. Le premier registre de ces discours de substitution qui s'est imposé dès les années 1980 est celui qui associe l'*individualisation* et la *moyennisation*. Par la suite dans les années 1990, avec la montée des inégalités, le discours de l'*exclusion* va s'affirmer tant dans l'espace public que dans l'espace académique. Sur un plan plus conceptuel, on notera aussi au cours de la même période la substitution du concept de rapport social par la notion irénique de *lien social*. Ce faisant on retrouvera dans les années 1980 et 1990 la tendance séculaire de la sociologie française à l'occultation du conflit.

1. Alain Bihl et Roland Pfefferkorn, *Le Système des inégalités*, Paris, La Découverte, 2008, 124 p. Voir aussi des mêmes auteurs, *Déchiffrer les inégalités*, Paris, La Découverte-Syros, 1999 [1995], 418 p., et, sous leur direction, le *Dictionnaire des inégalités*, Paris, Armand Colin, 2014, 444 p.

Le discours de l'individualisation et de la moyennisation

En sociologie les années 1980 ont été les années du reflux des approches en termes de classes sociales. Le contraste par rapport aux décennies antérieures est saisissant². Le *Dictionnaire critique de la sociologie* de Raymond Boudon et François Bourricaud, publié en 1982, enregistre symboliquement ce tournant. Il est vrai que Boudon est alors la principale figure de l'individualisme méthodologique, ce courant qui a contribué à importer dans la sociologie les présupposés atomistiques de l'école néo-classique. Cet ouvrage publié dans une collection prestigieuse ignore l'entrée « classe sociale » au profit de l'entrée « stratification sociale », alors qu'en France (mais aussi en Grande-Bretagne ou en Italie) les approches en termes de strates étaient restées relativement marginales pendant les années qui ont suivi la seconde guerre mondiale, contrairement aux États-Unis ou en Allemagne.

L'ouvrage d'Henri Mendras, *La Seconde Révolution française : 1965-1984*, qui paraît en 1988, est peut-être plus emblématique encore de la dénégation explicite des classes, qui se développe durant cette période. L'auteur de *La Fin des paysans* n'hésite pas à annoncer explicitement la disparition des classes sociales :

On voit clairement que les grandes structures sociales du XIX^e siècle s'écroulent : quatre classes massives et antagonistes s'émiettent en une multitude de groupes qui gravitent autour d'une constellation centrale³.

Il poursuit plus loin :

En disparaissant, bourgeois, paysans et prolétaires font disparaître en même temps un système de classes au sens fort du terme, c'est-à-dire d'une part des univers de civilisation qui englobaient toute la vie, toute la personnalité et toutes les ambitions de ses membres et, d'autre part, des macro-groupes en lutte pour le pouvoir et la domination de la société globale⁴.

Le paradoxe de la thèse de Mendras c'est qu'elle est systématisée à un moment où précisément la tendance à la réduction des inégalités sociales a clairement amorcé son inversion avec le tournant intervenu à la fin des années 1970 et au début des années 1980⁵.

-
2. Pour un aperçu des analyses de la structure sociale mises en œuvre dans les années 1950-1970, voir Roland Pfefferkorn, *Inégalités et rapports sociaux. Rapports de classe, rapports de sexe*, Paris, La Dispute, « Le genre du monde », 2007, 412 p., voir notamment les pages 57-77.
 3. Henri Mendras, *La Seconde Révolution française 1965-1984*, Paris, Gallimard, 1988, p. 24.
 4. *Ibid.*, p. 44.
 5. Pour un aperçu précis du tournant intervenu, voir Alain Bihr et Roland Pfefferkorn, *Déchiffrer les inégalités*, 2^e édition entièrement refondue et mise à jour, Paris, Syros – La Découverte, « Alternatives économiques », 1999 [1995]. Voir aussi Alain Bihr et Roland Pfefferkorn, « Du système des inégalités aux classes sociales », in Paul Bouffartigue (éd.), *Le Retour des classes. Inégalités, dominations, conflits*, Paris, La Dispute, 2015 [2004], p. 47-61.

De ce point de vue, vingt ans auparavant la conjoncture a été plus favorable à John Goldthorpe et à ses collaborateurs britanniques quand ils ont publié leur trilogie à la fin des années 1960, *The Affluent Worker*⁶, dans laquelle ils défendaient des thèses apparemment proches de celles de Mendras. Cependant les travaux britanniques sont beaucoup moins simplistes. Ils réfutent aussi l'idée d'un embourgeoisement du monde ouvrier. Ces travaux britanniques prennent en compte les changements intervenus dans les modes de vie, l'accès à ce qu'on appelait alors la « société de consommation », mais ils soulignent aussi et surtout la profonde continuité dans les attitudes politiques et syndicales du monde ouvrier. Autrement dit, si on lit correctement Goldthorpe, la posture de classe demeure présente même si elle connaît des changements.

« L'immense groupe central⁷ » de Valéry Giscard d'Estaing ou la « constellation centrale⁸ » de Mendras sont appelés à inclure l'essentiel de la société, ne laissant aux marges que des franges réduites d'exclus et de privilégiés. Cette vision n'a rien de nouveau, elle remonte à Guizot qui l'avait déjà exposée au cours des premières décennies du XIX^e siècle.

Par certains aspects Ulrich Beck en Allemagne et Pierre Rosanvallon en France prolongent aussi la thèse de la moyennisation tout en mettant davantage l'accent sur l'individualisation⁹. Ils défendent tous deux l'idée de l'individualisation des inégalités sociales couplée à celle de la disparition des classes sociales. En outre ils ont tendance à occulter la destruction systématique des solidarités collectives et des acquis sociaux qui a contribué partiellement à faire exister cet individualisme. La casse du droit du travail, l'augmentation du chômage et la concurrence accrue entre les travailleurs qui en résulte fragilisent fortement les salariés. Par ailleurs la franche adhésion de la social-démocratie européenne à l'économie de marché et l'embourgeoisement des directions syndicales, obligées de courir après l'État et le patronat pour préserver leur statut d'interlocuteurs sociaux, conduisent en effet beaucoup de travailleurs, de plus en plus isolés, à se replier sur eux-mêmes¹⁰. Ces auteurs prennent certes acte de la montée des inégalités sociales, mais ils considèrent bizarrement que ce phénomène est pour l'essentiel déconnecté de l'existence des classes sociales

-
6. John H. Goldthorpe, D. Lockwood, F. Bechhofer, and J. Platt, *The Affluent Worker*. Trois volumes : *The Affluent Worker: Industrial Attitudes and Behaviour*; *The Affluent Worker: Political Attitudes and Behavior*; *The Affluent Worker in the Class Structure*, Cambridge, Cambridge University Press, 1968 pour les deux premiers volumes et 1969, respectivement 206, 95 et 248 pages.
 7. Valéry Giscard d'Estaing, *Démocratie française*, Paris, Fayard, 1976, p. 56.
 8. Henri Mendras, *La Seconde Révolution française 1965-1984*, *op. cit.* p. 24.
 9. Ulrich Beck, « Le conflit des deux modernités et la question de la disparition des solidarités », *Lien social et politiques*, n° 39, 1998, p. 15-25 ; Jean-Paul Fitoussi et Pierre Rosanvallon, *Le Nouvel Âge des inégalités*, Paris, Seuil, 1996, 232 p.
 10. Voir sur ce point Isabelle Garo, *L'Idéologie ou la pensée embarquée*, Paris, La Fabrique éditions, 2009, p. 84-121.

dont ils postulent la disparition. Avec d'autres, ils vont jusqu'à remettre en cause la pertinence des catégories socioprofessionnelles pour l'analyse statistique des phénomènes sociaux, estimant que ces catégories seraient désormais obsolètes et ne saisi- raient plus « qu'une part limitée de la société¹¹ ».

Avec le recul les choses sont encore plus claires : l'évolution socio-économique enregistrée au cours des deux dernières décennies du XX^e siècle et au début du XXI^e infirme totalement la thèse centrale de Mendras qui voyait se profiler la « moyen- nisation » d'une société « apaisée », débarrassée des « grandes discordes nationales ». S'il est vrai que la diminution de la conflictualité sociale à la fin des années 1970 et surtout durant la décennie 1980 et la première moitié des années 1990 pouvait corroborer à la limite l'image d'une société « apaisée », il n'en reste pas moins que des conflits sociaux sectoriels importants marqueront l'ensemble de la période. Suivant la formule judicieuse utilisée dès 1994 par un observateur avisé, « le mythe de la classe moyenne a été un expédient et un cache-misère qui se brise aujourd'hui¹² ». Bref, à peine imprimée la thèse de la moyennisation de Mendras se révèle caduque et sera remplacée presque du jour au lendemain par un autre dis- cours qui lui va s'installer plus durablement : celui de l'exclusion. Il est vrai qu'il pourra s'appuyer sur les conséquences délétères de l'évolution en cours.

Le discours de l'exclusion et l'accent mis sur le lien social

À la fin de la décennie 1980 et au cours des années 1990 la thématique de l'exclusion va progressivement s'imposer en France. Le succès de ce discours assez trivial au demeurant s'expliquait aussi par l'intervention de certaines catégo- riques d'agents de l'État et la médiatisation de certains débats intellectuels qui s'est accompagnée d'un renforcement des tendances à simplifier les questions et plus largement d'un recul de la pensée critique¹³. En 1996, un gros volume de type encyclopédique a proposé de baliser « l'état des savoirs » sur ce thème¹⁴. Dans cet ouvrage, l'exclusion est envisagée sous l'angle de la « rupture du lien social » et éle- vée à la dignité de « paradigme sociétal ». Pour autant cette notion a-t-elle contri- bué à rendre compte des principales transformations économiques et sociales du monde contemporain ? Rien n'est moins certain.

11. Jean-Paul Fitoussi et Pierre Rosanvallon, *Le Nouvel Âge des inégalités*, op. cit., p. 25.

12. Nicolas Tenzer, « La fin du modèle français de la classe moyenne » *Le Banquet*, n° 4, 1994, http://www.revue-lebanquet.com/reposoir/docs/a_0000079.html (consulté le 2 avril 2012). Voir aussi sur la même question Jean Lojkine, *L'Adieu à la classe moyenne*, Paris, La Dispute, 2005, 246 p.

13. Voir aussi pour une analyse précise de l'invention de la notion d'exclusion : Sylvie Tissot, *L'État et les quartiers. Genèse d'une catégorie de l'action publique*, Paris, Seuil, 2007, 308 p.

14. Paugam Serge (éd.), *L'Exclusion, l'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 1996, 583 p.

D'une part cette notion n'est rien d'autre qu'une variante de la thèse de la moyennisation, puisque selon Alain Touraine, une minorité d'«exclus» et de «privilegiés», encore moins nombreux, viendraient compléter une «immense classe moyenne¹⁵». Il propose la vision suivante de la structure sociale : en bas, 15 % d'exclus, en haut 3,5 % de privilégiés et au centre plus de 80 % de classes moyennes urbaines qualifiées. Surprenant diagnostic d'un sociologue de renom quand on sait que les catégories socioprofessionnelles Ouvriers et Employés, réunies, rassemblent au moment où il s'exprime autour de 60 % de la population active!

D'autre part, le succès de cette notion au cours des années 1990 s'explique par sa contribution à la dilution, voire à l'occultation du paradigme du conflit, et plus précisément celui de la lutte des classes, en rendant imperceptibles et inintelligibles les transformations économiques et sociales en cours, en termes d'aggravation de l'exploitation et de la domination, de montée des inégalités sociales et d'affaiblissement de la résistance que suscitent ces transformations?¹⁶

On pourrait répéter *mutatis mutandis* à propos de la notion de lien social les critiques que nous avons adressées à celle d'exclusion. Notion essentiellement métaphorique, relevant de l'image plus que du concept, notion *leitmotiv*, elle sert à faire écran et obstacle à un autre concept, celui de rapport social. Il est tout à fait remarquable, en effet, que ce dernier concept ait connu un destin comparable au concept de classe sociale et que son usage dans les sciences sociales et politiques ait régressé considérablement pendant une vingtaine d'années, remplacé qu'il a été précisément par la notion de lien social. Or, s'ils peuvent sembler voisins, voire synonymes, les deux concepts n'ont en fait pas du tout la même pertinence théorique et épistémologique. La notion de rapport social indique d'emblée que le monde social est une combinaison d'identités et de différences, d'unité et de divisions, de cohésion et de conflits. Il met l'accent tout aussi bien sur ce qui réunit les êtres humains vivant en société, que sur ce qui les divise, les oppose, les déchire. Il permet de penser la société comme étant à la fois *unité et lutte*, dialectiquement : unité dans/par/contre la lutte et lutte dans/par/contre l'unité. Alors que la notion de lien social met unilatéralement l'accent sur ce qui lie et réunit les êtres humains entre eux, au détriment de ce qui les divise et les oppose dans leur unité même. Le concept de rapport social englobe par conséquent celui de lien social, il permet de penser le lien *et* l'opposition, alors que la notion de lien social empêche de penser l'opposition, la division et plus largement le conflit¹⁷.

-
15. Touraine Alain, «Le gouvernement a un déficit au centre - Entretien avec Joseph Mace-Scaron», Alexis Lacroix, *Le Figaro*, 17 632, 18 avril 2001, p. 14-15.
 16. Pour des critiques de la notion d'exclusion voir notamment Alain Bihr et Roland Pfefferkorn, «L'exclusion. Les enjeux idéologiques et théoriques d'un "nouveau paradigme" sociologique», in *Revue des sciences sociales*, n° 28, 2001, p. 123-128.
 17. Pour approfondir ces quelques remarques, voir Alain Bihr, *Les Rapports sociaux de classe*, Lausanne, Éditions Page Deux, « Empreinte », 2012, 142 p. ; et Roland Pfefferkorn, *Genre et rapports sociaux de sexe*, Lausanne, Éditions Page Deux, « Empreinte », 2012, 139 p.

L'occultation du conflit marque en effet profondément la tradition sociologique française dans son ensemble, à de très rares exceptions près, telle qu'elle s'est construite progressivement et telle qu'elle s'est institutionnalisée, notamment sous l'influence d'Émile Durkheim. Le schème du conflit a longtemps été secondaire, si ce n'est absent. Pour le fondateur de l'École française de sociologie le conflit relève en effet du pathologique: il forge le concept d'anomie à cette fin. À l'opposé, quoique de façon différente selon les auteurs, le conflit est présent dans la sociologie allemande, notamment chez Max Weber ou Georg Simmel. Mais malgré cette prise en compte dans la sociologie compréhensive du début du XX^e siècle, c'est aussi le discours de l'harmonie sociale qui prédomine dans la sociologie allemande qui se développe postérieurement au nazisme et à la seconde guerre mondiale. Bien entendu, nous ne développons pas ici ce point, le conflit, notamment sous la forme de la lutte des classes, joue un rôle central dans la pensée de Karl Marx.

Comment expliquer le succès de ces discours de substitution ?

Ce ne sont pas tant les résultats des enquêtes statistiques ou ethnographiques qui conduisent à l'abandon d'un discours de classe en sociologie, c'est plutôt la rhétorique métasociologique qui change sous l'effet à la fois des transformations objectives des structures sociales, du contexte sociopolitique d'ensemble et des changements qui interviennent aussi sur le plan subjectif. Le succès académique, médiatique et politique que l'ensemble des discours de substitution ont rencontré en France, en Grande-Bretagne, en Allemagne ou ailleurs, au cours des années 1980-1990, ne s'explique que difficilement par la vertu de leurs qualités argumentatives ou leur adéquation au monde réel. La période, marquée par le tournant néolibéral, se caractérise en effet, comme nous l'avons rappelé plus haut, par un renforcement considérable de la polarisation sociale objectivée par différents travaux dès les années 1990¹⁸. Prétendre analyser dans ces conditions la structure sociale comme se caractérisant par la moyennisation, l'individualisation, l'« invisibilisation » des inégalités sociales, voire le déclin, sinon la mort des classes sociales, va très vite relever de la gageure. En France, à la suite du mouvement social de novembre 1995 et de ceux qui lui ont succédé jusqu'à aujourd'hui, il est devenu plus difficile de nier, d'occulter ou de minimiser le conflit entre les classes comme paradigme organisateur. Les classes pouvaient amorcer leur retour.

18. Alain Bihr et Roland Pfefferkorn, *Déchiffrer les inégalités*, op. cit. ; Gérard Duménil et Dominique Lévy, « Rapports de production et structure de classe du capitalisme 150 ans après », in *Cahiers marxistes, 150^e anniversaire du Manifeste*, 1998, p. 131-161 ; et « Costs and Benefits of Neoliberalism. A class analysis », in *The Review of International political Economy*, 2001, p. 578-607.

La quasi-disparition d'un « discours de classe en tant que discours de type scientifique à prétention politique » a fréquemment été attribuée à trois facteurs principaux qui n'épuisent cependant pas la question : l'affaiblissement des liens entre les intellectuels et le Parti communiste français¹⁹ ; l'effondrement du noyau central de la classe ouvrière industrielle ; l'invasion de nouveaux discours et pratiques managériales.

Mais ce rejet du discours de classe est probablement à inscrire aussi dans un mouvement plus vaste : la quasi-disparition dans les sciences sociales de variables structurelles comme celles qui constituent l'ossature de la démographie, de l'économie, de la technologie, de la géographie, enfin la focalisation des spécialistes sur la petite échelle. Les identités ont remplacé les structures au cœur des disciplines, de plus elles sont multiples et instables, et, selon les nouvelles orthodoxies postmodernes, elles ne sont désormais construites que de « manière discursive ».

La remise en cause de l'« État social », la promotion du marché comme instance ultime de régulation compensée éventuellement par l'action caritative et la montée de l'individualisme contractuel n'ont pas été sans effet sur les lectures proposées de la structure sociale. Dans la vulgate libérale, sur un marché il y a des individus atomisés, acheteurs et vendeurs, éventuellement négociateurs ou plaideurs, il n'y a pas de classes sociales. La forte montée des inégalités sociales depuis le début des années 1980 et le renouveau des conflits sociaux, a cependant conduit une part croissante de sociologues à (re)prendre au sérieux les analyses en termes de classes et à abandonner la rengaine de l'individualisation du social. Et ceux qui n'avaient jamais abandonné les travaux mobilisant les concepts de classes, de rapport de classe ou de lutte des classes ont à nouveau été entendus : qu'il s'agisse ici des collègues qui ont travaillé sur la bourgeoisie ou sur telle ou telle fraction de la classe des travailleurs. Le retour en force d'analyses portant sur les classes confirme en outre l'existence de véritables cycles conceptuels. La présence dans le discours sociologique, et plus largement dans le débat public, de la notion de « classes sociales » suit en effet une alternance de phases hautes et de creux. Ces cycles des concepts et des idées semblent correspondre à d'autres cycles renvoyant aux rapports de force tels qu'ils s'expriment dans la société, notamment ceux que d'aucuns appelaient autrefois les « cycles de la lutte des classes ».

Des années 1950 aux années 1970 les concepts de classe et de rapports de classe faisaient partie du b.a.-ba des sciences sociales. Des controverses parfois vives portaient sur la manière d'aborder les classes, mais il y avait très majoritairement accord, du moins dans des pays comme la France, l'Italie ou la Grande-Bretagne, sur l'importance même du concept et de la réalité des classes sociales. Le

19. Voir Claude Dubar, « Sociétés sans classes ou sans discours de classe ? », in *Lien social et politiques*, n° 49, 2003, p. 35-44. De plus, après le parti socialiste, le parti communiste français normalise aussi sa rhétorique politique, par exemple il délaisse à son tour le mot *travailleur* en 2007.

mouvement paradoxal qui intervient au cours des années 1980 et 1990 (concomitance de la montée des inégalités sociales et du recul du discours de classe en sociologie et plus largement en sciences sociales) est particulièrement étrange.

Les futurs historiens de la sociologie risquent fort de s'étonner de l'audience rencontrée par la rhétorique de la fin des classes couplée à celles de l'*individualisation* et de la *moyennisation*, au moment même où la polarisation sociale était en train de s'accroître²⁰. Car une analyse méthodique des inégalités entre catégories sociales, telles qu'elles peuvent être appréhendées, par exemple en France à travers la nomenclature des catégories socioprofessionnelles de l'Insee sur la base d'une exploitation secondaire d'un très grand nombre de données produites par l'appareil statistique public, permet d'invalider une telle rhétorique et valide le recours aux concepts de classe ou de rapports de classe²¹.

Une analyse des inégalités permet en effet de montrer que les sociétés contemporaines, et en particulier la société française, restent *segmentées, hiérarchisées et conflictuelles*. De très nombreuses études, en premier lieu les enquêtes quantitatives menées à intervalle régulier, produisent des séries statistiques longues qui fournissent un matériau empirique irremplaçable permettant de mettre en évidence une telle structuration. Ces trois caractéristiques réunies, *segmentation, hiérarchisation et conflictualité*, nous permettent de plaider en faveur d'une lecture de la société, française en particulier, en termes de classes sociales²². Les divisions, inégalités et conflits qui la traversent opposent non pas des individus en tant que tels mais bien des groupements d'individus partageant précisément une commune position dans la société. Cette position doit être appréhendée à la fois sur le plan objectif et sur le plan subjectif. Il s'agit d'articuler la situation objective (du groupement considéré) et la subjectivité (des membres du groupement). Cette position commande leurs possibilités (inégaux) de s'approprier, ou non, avoir, pouvoir et savoir, conduisant à une accumulation d'avantages à un pôle et une accumulation de handicaps à l'autre pôle, processus sur la base desquels ces différents groupes entrent en lutte les uns contre les autres en s'organisant (plus ou moins) à cette fin. L'ensemble des arguments précédents nous paraissent du moins autoriser, justifier et valider le recours aux concepts de *classe*, de *rapports de classe* et de *lutte*, pour l'explication et la compréhension de la persistance des phénomènes de

20. Roland Pfefferkorn, *Inégalités et rapports sociaux. Rapports de classe, rapports de sexe*, op. cit.

21. Marie-Anne Paveau fait la même observation à propos des linguistiques empiriques et sociales. Voir Marie-Anne Paveau, «La langue sans classes de la grammaire scolaire», in *Le Français aujourd'hui*, n° 162, 2008, p. 29-40; et «Le parler des classes dominantes, objet linguistiquement incorrect? Dialectologie perceptive et linguistique populaire», in *Ela. Études de linguistique appliquée*, n° 150, 2008, p. 137-156.

22. Les éléments présentés dans les lignes qui suivent synthétisent nos travaux antérieurs: Alain Bihl et Roland Pfefferkorn, *Déchiffrer les inégalités*, op. cit.; Alain Bihl et Roland Pfefferkorn, *Le Système des inégalités*, op. cit.

segmentation, de hiérarchisation et de conflictualité au sein de la société française actuelle, comme plus largement dans l'ensemble des sociétés contemporaines²³.

Les remarques qui précèdent ne doivent pas pour autant conduire à minorer les autres rapports sociaux, les rapports de sexe²⁴, les rapports de génération²⁵ ou de « racisation²⁶ ». Se pose donc aussi la question de l'articulation entre ces différents rapports sociaux²⁷ et celle de la nécessaire inscription de l'ensemble de ces rapports dans le temps et dans l'espace dans la perspective de leur transformation, car tous, à des degrés certes variables, sont marqués par la domination, la discrimination, la stigmatisation et l'exploitation.

Ces discours de substitution ont irrigué les rhétoriques des partis de gouvernement alors même que les inégalités sociales s'accroissaient. Ces rhétoriques sont préparées en amont au sein de nombreux « club de réflexion », « fondations » ou « think tank », pour utiliser le terme désormais en vogue. Il y en aurait plus de 200. Le déni des classes sociales a été activement travaillé par les notes et rapports de ces cercles, aussi bien par ceux liés au parti socialiste que par les boîtes à idées plus clairement marquées à droite. Ces clubs ont activement travaillé. On peut citer notamment ceux qui ont cherché à vider la social-démocratie de son héritage (très partiellement) marxien : la Fondation Saint-Simon, la Fondation Jean Jaurès ou plus récemment *Terra nova*, dont les liens avec le Parti socialiste sont connus ; et à

-
23. Voir notamment Alain Bihr, *Les rapports sociaux de classe*, *op. cit.* ; ou Roland Pfefferkorn, *Inégalités et rapports sociaux. Rapports de classe, rapports de sexe*, *op. cit.*
 24. Voir notamment Alain Bihr et Roland Pfefferkorn, *Hommes-Femmes, quelle égalité?*, Paris, Éditions de l'Atelier, 2002, 352 p. ; Danièle Kergoat, « Le rapport social de sexe. De la reproduction des rapports sociaux à leur subversion », in *Actuel Marx*, n° 30, Paris, PUF, 2001, p. 85-100 ; Helena Hirata, Françoise Laborie, Hélène Le Doaré et Danièle Senotier (éds), *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris, PUF, 2004 [2000], 352 p. ; Roland Pfefferkorn, *Inégalités et rapports sociaux. Rapports de classe, rapports de sexe*, *op. cit.*
 25. Voir par exemple Alain Bihr et Naoko Tanasawa (éds), *Les Rapports intergénérationnels en France et au Japon*, Paris, L'Harmattan, 2004, 230 p.
 26. Voir par exemple Juan Matas et Roland Pfefferkorn (éds), *Raison présente*, n° 174, *Racisme, Race et Sciences Sociales*, 2^e trimestre 2010, 119 p..
 27. Voir notamment Xavier Dunezat et Roland Pfefferkorn (éds), *Raison présente*, n° 178, *Articuler les rapports sociaux. Classes, Sexes. Races*, 2^e trimestre 2011, 115 p. ; Danièle Kergoat (entretien avec), « Une sociologie à la croisée de trois mouvements sociaux », in Élise Palomares et Armelle Testenoire (éds), « Prismes féministes. Qu'est-ce que l'intersectionnalité? », in *L'Homme et la société*, n° 176-177, 2010, p. 36-37 ; Danièle Kergoat, *Se battre, disent-elles*, Paris, La Dispute, « Le genre du monde », 2012, 356 p. ; Roland Pfefferkorn, « Rapports de racisation, de classe, de sexe... », in *Migrations-Sociétés*, vol. 23, n° 133, dossier « Migrations, racismes et résistances », janvier-février 2011, p. 193-207.

droite : Fondapol, l'Institut français pour la recherche sur les administrations et les politiques publiques ou l'Institut Montaigne²⁸.

L'écho de ces discours de substitution a été particulièrement important dans les médias *via* la rhétorique politique des partis de gouvernement. Si nous avons disposé de davantage d'espace il aurait été possible de présenter des exemples précis de telles rhétoriques politiques, celle développée par les « clubs de réflexions » du Parti socialiste en vue des présidentielles de 2002 et 2012 et celle utilisée par Nicolas Sarkozy lors de la campagne pour les présidentielles de 2007, qui ont en commun leur déni des classes sociales. Le renoncement au discours de classe au cours des années 1980 et 1990²⁹, tant d'une partie des sciences sociales que de la gauche gouvernementale a permis à Sarkozy de manier avec une certaine habileté deux registres contradictoires : il a repris d'une part la traditionnelle mystique droitrière du rassemblement et a développé d'autre part une rhétorique nouvelle, dont les ficelles sont au demeurant assez grossières, lui permettant de diviser le monde populaire. Il a su manier une rhétorique habile jouant des peurs, des frustrations et des jalousies³⁰. Mais, pendant qu'il maniait ces deux registres discursifs, dans le monde réel la lutte des classes se poursuivait bel et bien, et à son initiative³¹.

28. « L'Institut Montaigne est créé en 2000 par Claude Bébear, fondateur d'AXA, tandis que la Fondapol voit le jour en 2004 à l'initiative de Jérôme Monod, principal conseiller du président Chirac et cofondateur de Suez-Lyonnaise des eaux » (*Libération*, 28 juillet 2012). Quant à l'IFRAP, son positionnement politique est aussi dénué d'ambiguïté : dans son bulletin n° 1 de novembre 2010 il demande instamment à Nicolas Sarkozy de « faire les réformes pour lesquelles [il a] été élu ».

29. Certains y ont renoncé depuis plus longtemps...

30. Voir la thèse de Frédéric Moulène, *Les Électeurs face à la thématique de la « rupture » dans la campagne présidentielle de 2007 : Loyauté ou résistance ? Une contribution sociologique à l'étude de la performance des discours politiques*, thèse de sociologie (sous la direction de R. Pfefferkorn), université de Strasbourg, 2 décembre 2011, 588 p.

31. Voir Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, *Le Président des riches*, Paris, Zones, 2010, 222 p..



« Devenez vous-même »

Ève LAMENDOUR*

Essayant de regarder ma discipline, la gestion, avec des yeux d'historien, je m'interroge fréquemment sur la capacité des contemporains à voir leur époque. Que comprend-on de son temps quand on est entrepreneur, romancier ou universitaire ? S'évertuant à développer la productivité de manœuvres dans différents ateliers d'aciéries de Pennsylvanie, Taylor ne voit pas la montée de la mécanisation au tournant du XX^e siècle¹. Balzac contemporain de la Révolution industrielle ne rend pas compte de celle-ci contrairement aux romancières britanniques Elizabeth Gaskell ou Charlotte Brontë². Mon interrogation porte aussi sur ma propre capacité à saisir la nature de mon époque. Et il est un phénomène qui m'a intrigué au cours de la dernière décennie : le discours, ou plutôt l'injonction, invitant à devenir meilleur. Non pas dans le sens chrétien du terme, ce que l'on trouvait par exemple dans les livres pour enfants écrits durant les années 1930 à 1950 invitant à s'oublier soi-même pour s'engager davantage envers les autres, pour se bonifier par

* Maître de conférences en sciences de gestion. Université de La Rochelle (Centre de Recherche en Gestion - La Rochelle - Management, Organisation et Société).

1. Ce sera là un des motifs de critiques émises envers le management scientifique. Voir à ce propos François Vatin (éd.), *Organisation du travail et économie des entreprises. « Direction des ateliers » et le débat sur le taylorisme en France entre 1910 et 1920*, Paris, Éditions d'Organisation, 1990.
2. De Balzac, on peut citer *La Maison du chat-qui-pelote*, paru en 1829, ou *La Maison Nucingen* ainsi que *Les Employés* parus en 1838 qui n'évoquent cependant pas le monde manufacturier de ses cadettes britanniques qui, il est vrai, œuvrent sur un paysage industriel plus ancien, telles Elizabeth Gaskell, *Mary Barton* [1848], et *North and South* [1854-1855], ou Charlotte Brontë, *Shirley* [1849].

la relation à autrui³. Non, il s'agit plutôt d'être son propre Pygmalion pour parvenir à une meilleure version de soi-même, un individu plus beau, plus heureux, plus performant. L'investigation proposée ici cherche à mieux définir la nature de cette injonction. Nous tenterons d'y voir plus clair en reprenant la manière dont l'idée a cheminé pour s'imposer comme une évidence. Dans un premier temps, notre repérage permettra d'identifier les apparitions apparemment anodines de cette injonction dans notre quotidien (affichage urbain, articles de magazines, séries télévisées) ; ensuite, en nous focalisant sur l'enseignement et les manuels destinés aux futurs managers, nous nous attacherons à comprendre comment une telle injonction peut imprégner le vocabulaire managérial pour lui donner une tonalité d'apologie de l'individualisme.

Une idée bien excitante sur les murs de nos villes

Hiver 2007 ou 2008, une rue de Lille, entre deux cours je vais prestement chercher un sandwich et une image m'arrête. C'est une image qui m'interpelle, moi, individu de sexe féminin, universitaire, une quarantaine d'années. Cette image transmet une promesse qui me touche. Je pourrais dire que l'image me parle. Il s'agit d'une publicité (illustration 1) dans un abribus qui promeut les carrières dans l'armée de terre⁴. Cette campagne de recrutement a été déclinée sous la forme d'une série de visuels en affichage urbain et cartes postales.

Cette image me renvoie à quelque chose de familier qui ne relève pas de mon expérience (je ne peux me prévaloir d'aucune initiation à l'art de la guerre⁵, ni d'aucune pratique martiale) mais de représentations communes, partagées, issues de la littérature (Fabrice à Waterloo mais aussi le lord Jim de Conrad), du cinéma, des séries télévisées, du jeu vidéo. Les images des films de Cimino, Coppola, Ford, Schoendorffer trouvent comme un écho condensé dans ce visuel. Dans la

-
3. Que l'on s'attarde en particulier sur les nombreux livres pour enfants écrits par T. Trilby des années 1930 au tout début des années 1960 et parus principalement chez Flammarion pour saisir ce que ce « devenir meilleur » chrétien pouvait être. L'enfant lecteur trouve là une invitation à être meilleur vis-à-vis d'autrui en maîtrisant ses impulsions égoïstes ou colériques.
 4. Je voudrais remercier ici l'Armée de terre ainsi que les deux agences de publicité en charge de sa communication, respectivement J. Walter Thompson Paris pour la période 2004-2006 et TBWA Corporate pour 2010-2012 et les photographes Éric Lefort et Aurélien Dupuis qui ont accepté généreusement la reproduction de visuels de ces campagnes de recrutement.
 5. La photographie réalisée par Éric Lefort en 2001 à la Martinique au centre d'aguerrissement de l'Armée de Terre s'est retrouvée, comme les autres visuels de la série, cinq ans plus tard sur les murs des villes métropolitaines (en abribus, sur les flancs d'autobus, etc.). Pour apprécier la valeur iconique de l'image, il est intéressant de voir les citations qui en sont faites sur l'internet, voir par exemple : http://prland.blogs.com/prland/2006/12/ce_que_le_servi.html#more (consulté le 1^{er} juillet 2015).

campagne publicitaire, plusieurs silhouettes et situations étaient proposées. Ici l'image (plan rapproché d'un homme traversant une rivière, l'eau arrivant à hauteur du buste) est accompagnée du slogan « En plus d'apprendre un métier, vous apprendrez beaucoup sur vous-même ». Cet ensemble, image et proposition, nous est tendu comme un miroir possible. Il joue comme une promesse : quelque chose, un destin, nous attend. Nous l'avions simplement oublié. Et si je ne suis que peu vraisemblablement la cible de cette publicité, eh bien oui, j'y suis sensible. Ce qui est proposé est de plonger dans ce personnage que nous pouvons être. En cela le ressort de la communication s'apparente aux mécanismes de la fiction qui nous permet de nous projeter dans un récit héroïque.



Illustration 1 – Campagne de recrutement de l'Armée de Terre, 2004-2006. © Campagne de recrutement de l'Armée de Terre/recrutement. J. Walter Thompson Paris, 2006, photographe : Éric Lefort.

L'évolution des campagnes de recrutement de l'armée de terre est intéressante. En 2010, la promesse se fait plus précise, nietzschéenne : « Devenez vous-même » (illustration 2). « Vous-même » est encore au centre du propos, pas la nation, pas la montée du chômage, pas la peur du prochain conflit, pas le désir pour ce qui serait martial. Ambitieuse (ou coûteuse selon le point de vue), cette campagne sera déclinée sur l'ensemble des médias, l'internet compris. Dans la continuité de la campagne de 2007, le présupposé est que la motivation ne peut être extérieure à l'individu ; il ne s'agit pas de se dépasser pour une cause ou pour autrui.



Illustration 2 – Campagne de recrutement de l'Armée de Terre, 2010-2012. © Campagne de recrutement de l'Armée de Terre/recrutement. TBWA Corporate, photographe: Aurélien Dupuis.

Le slogan devient la dénomination du site internet de recrutement « *devenezvousmême.com*⁶ ». La publicité renvoie moins à une représentation sociale qu'à un discours de plus en plus audible qui repose moins sur la pensée de Nietzsche que sur le désir narcissique de tout un chacun. L'argument ne repose pas sur le désir de se projeter en un être héroïque, avatar de cinéma ou de jeu vidéo, que l'on peut abandonner en retournant à son quotidien. Il est de parvenir à l'authenticité de son être en se transformant. Il s'agit de se « dépasser » pour atteindre à sa propre essence. Qu'elle paraisse paradoxale, semble relever de la double-pensée, l'idée connaît un succès indéniable et se propage. Chacun se fait son propre Pygmalion ou s'appuie sur un tuteur extérieur (ici l'armée) pour tenter d'actualiser ses potentialités.

La diffusion d'une idée

Quels sont les vecteurs de diffusion de cette quête qui si elle n'est chimérique semble pour le moins bovaryste? Il semble que l'idée infuse en différents lieux relevant de la culture de masse comme du monde de l'entreprise. Présente dans la presse féminine, elle est reprise dans les magazines masculins, et on la retrouve dans la littérature managériale.

Les magazines féminins ou masculins se sont fait une spécialité de contribuer à notre amélioration personnelle (de *GQ* ou *Glamour* de l'éditeur américain Condé

6. De nombreux sites ont commenté cette campagne courant février 2010 et son slogan détourné temporairement par un éditeur de jeux vidéo en « *devenezplusquevousmême.com* ». Voir : http://ecrans.liberation.fr/ecrans/2010/02/23/un-jeu-video-detourne-le-slogan-de-l-armee-de-terre_957035 (consulté le 19 juin 2015), <http://www.blogamer.fr/devenez-plus-que-vous-meme-ou-pas/>, <http://www.jeuxvideo.com/forums/1-20232-145405-1-0-1-0-all-devenez-plus-que-vous-meme.htm> (consulté le 19 juin 2015).

Nast à *Elle* et *Psychologies Magazine* du groupe Lagardère Active). Le thème avant/après qui fut régulièrement traité dans les pages de *Elle* est révélateur : longtemps traité au premier degré, il permettait de montrer des lectrices avant et après l'intervention des équipes de professionnels de l'hebdomadaire. Dans cet après, la femme ou la jeune fille apparaissait mieux habillée, mieux coiffée, mieux maquillée. À ces dossiers avant/après ont succédé les articles récurrents sur ce qu'il faut attendre d'améliorations plus invasives (allant des injections à la chirurgie esthétique). Être soi-même en mieux : c'est bien la promesse répétée dans ce type de presse. Le slogan du site internet propre à *Psychologies Magazine*, « mieux vivre sa vie⁷ », qui n'en voudrait pas ? Pourtant il s'agit d'une injonction historiquement datée qui pourrait être opposée par exemple à celle de tenir un rôle « juste assez bien » promue par le psychiatre anglais Winnicott⁸ dans les années 1950 et 1960. Ce que ce dernier proposait aux mères n'était ni une expertise, ni des conseils pour atteindre l'objectif d'être une mère parfaite ou même une meilleure mère, mais une invitation à se satisfaire d'être « *a good-enough mother* ».

La recherche de « moi en mieux » a connu récemment une nouvelle expression dans de nombreux films et séries télévisées mettant en scène des jeunes hommes et des jeunes filles ordinaires s'entraînant pour modifier leurs performances physiques. Emblématique de cette tendance, la série *Arrow* diffusée depuis 2012 sur CW aux États-Unis, et depuis fin 2013 en France sur Canal + puis sur TF1 déploie à l'écran les efforts de personnages, masculins et féminins, pour parvenir à une meilleure performance de combattants⁹. L'apparence physique des acteurs est frappante (corps à la musculature hypertrophiée pour les hommes, minceur et muscles dessinés pour les femmes) et leur maîtrise de la boxe, du kendo et de la gymnastique artistique – qui semble un prérequis pour obtenir un rôle dans la série – permet la chorégraphie de combats stylisés. Le temps d'apprentissage avec sa cohorte d'épreuves est le ressort scénaristique de la série. Chaque personnage est engagé dans l'amélioration perfectionniste de son identité.

La promesse narcissique est repérable dans la littérature managériale et par suite dans les organisations elles-mêmes. Certaines notions développées par l'ingénieur Taiichi Ohno dans le Toyotisme¹⁰ résonnent comme une application à l'entreprise de la volonté de se parfaire évoquée plus haut : les termes « progrès permanent », « amélioration continue », « zéro défaut » sont centraux à cette doctrine. De façon

-
7. <http://www.psychologies.com/> (consulté le 19 juin 2015)
 8. Donald W. Winnicott, *The Child, the family, and the outside world*, Londres, Pelican Books, 1964, 238 p.
 9. La presse et les sites spécialisés s'en font l'écho. Ainsi, sur <http://reviewer.lavoixdunord.fr/fr/series/actualites/101907/arrow-saison-3-laurel-va-devoir-s-entraîner-dur-pour-etre-digne-du-costume-de-black-canary/> (consulté le 19 juin 2015) on peut lire dans un article en date du 29 novembre 2014 : « En attendant de découvrir la transformation de Laurel et les épreuves qu'elle devra traverser avant de devenir véritablement Black Canary [...] ».
 10. Taiichi Ohno, *L'Esprit Toyota*, Paris, Masson, 1989, 132 p.

explicite ils invitent les salariés à une remise en question constante. Il faut toujours faire mieux, plus efficacement, dans cette réinvention du Taylorisme¹¹. La doctrine née dans la firme automobile alors que le Japon est un pays vaincu et occupé est parfois résumée au « *lean management* ». Le terme repris à l'envi dans les manuels français d'organisation et de logistique est rarement traduit, il désigne le fait de gérer l'entreprise sans gras, au plus près de l'os. Pour un Anglo-saxon la connotation est en effet celle du régime alimentaire et de la « *lean cuisine* » dont on trouve les plats cuisinés et les livres de recettes dans les galeries marchandes où se vendent les magazines perfectionnistes cités plus haut. La métaphore culinaire se retrouve dans le vocabulaire français propre au domaine des « ressources humaines » quand le terme « dégraisser » désigne le fait de licencier une partie du personnel de l'entreprise. Par un effet de superposition naturalisant, l'idéal corporel (l'individu aminci, musclé, fuselé et tonique) devient celui de l'entreprise (réduite à l'essentiel).

De la psychologie à la gestion : privilégier l'individu au prix du collectif

De nombreuses références citées depuis le début de ce texte pourraient paraître éloignées de mon champ disciplinaire, la gestion. Jeune discipline universitaire dont le doctorat fut établi en 1974, la gestion emprunte méthodes et outils aux sciences humaines. Parmi d'autres, la psychologie dont les méthodes et concepts sont sollicités notamment dans les domaines de la gestion des ressources humaines, la négociation et le marketing. Pour apprécier la translation des notions propres à la psychologie vers la logique managériale, il va être intéressant de regarder le succès contemporain d'un auteur américain, Abraham Harold Maslow (1908-1970). En 2003, Eyrolles, éditeur parisien spécialisé dans les domaines techniques et la gestion, publie *L'Accomplissement de soi*, un ensemble de textes de Maslow. Sous ce titre, on lira de fait la traduction de deux articles publiés dans la *Psychological Review*, « Deprivation, threat and frustration » (n° 48 1941, p. 364-366) et « A theory of human motivation » (n° 50, 1943, p. 370-396) ainsi qu'un essai paru aux États-Unis en 1964, *Religions, values and peak experiences*. L'ouvrage est référencé dix ans plus tard dans pas moins de 35 bibliothèques universitaires françaises et a été réédité en 2004, 2005, 2007, 2008. La traduction tardive en français pourrait surprendre ainsi que le choix du titre, mais il convient de préciser que le nom de Maslow qui semble échapper à l'attention des étudiants en psychologie est une

11. On pourra lire sur le sujet Frédéric Gautier et Eric Pezet, « Le taylorisme, ça n'existe plus ! », in Anne Pezet et Samuel Sponem (éds), *Petit bréviaire des idées reçues en management*, Paris, La Découverte, 2010, p. 148-156.

référence pour ceux qui étudient la gestion. Aux États-Unis, il a pu être considéré dans la littérature des années 1970 comme un pionnier par certains (les historiens des organisations) quand d'autres omettaient son nom (les historiens des affaires ou *business historians*)¹². Pour l'étudiant français en formation de gestion, l'apport incontournable de cet auteur est connu sous l'intitulé de « pyramide de Maslow » ; le schéma reproduit dans quantité de manuels synthétise ce que sont les motivations humaines. Il est une grille de lecture pour comprendre les actions des salariés dans les organisations et surtout pour analyser le comportement des consommateurs dans les approches propres au marketing.

Quant au titre de cette compilation de textes, il s'inscrit dans le succès d'un secteur relativement neuf pour l'édition, celui intitulé « le développement personnel » et qui occupe un espace grandissant sur les tables et dans les rayons des librairies généralistes (Fnac) ou spécialisées (Gibert Joseph, Eyrolles)¹³. Ainsi, InterÉditions, une fois intégrée dans la maison Dunod, a vu son éditrice réorienter ses collections, à partir de 1999, vers le développement personnel. InterÉditions avait pourtant bâti sa notoriété sur le projet d'offrir « une sélection unique d'ouvrages qui répondent aux critères exigeants de la culture managériale actuelle¹⁴ » en publiant les premières traductions de qualité de Peter Drucker, Michael Porter, Regis McKenna. On trouve cette même réorientation dans la poursuite de l'effort de traduction en français des textes de Maslow chez Eyrolles. En 2008, paraît *Devenir le meilleur de soi-même* traduit de *Motivation and personality*, 1954 (réédité aux États-Unis en 1970)¹⁵. Ce texte proposant une théorie de la motivation humaine a depuis connu de nouveaux tirages en 2011, 2012 et est référencé dans 26 bibliothèques universitaires françaises. Le titre retenu pour l'édition française, faut-il le souligner, n'est pas sans rappeler le slogan d'une campagne de recrutement et fait aussi écho au précepte d'amélioration continue promu par le Toyotisme.

L'apport de Maslow, dans cet ouvrage de 1954, est de permettre une classification des motifs qui meuvent l'action humaine. Il est fondé sur une rupture méthodologique, qui abandonne le seul examen du comportement des rats pour adopter une approche plus large qui doit permettre une meilleure compréhension des comportements humains. Sa taxinomie distingue trois grands types de besoins qui sont l'appartenance sociale, l'estime de soi et la recherche d'accomplissement.

-
12. Daniel A. Wren, Robert D. Hay, « Management historians and business historians: differing perceptions of pioneer contributors », *The Academy of Management Journal*, vol. 20, n° 3, septembre 1977, p. 470-476.
 13. Notre enquête en cours sur l'édition, démarrée en 2013, comprend un volet d'observation menée dans les librairies spécialisées dans le domaine de la gestion.
 14. Catalogue InterÉditions Management 1989, 32 p.
 15. Parmi les autres traductions de Maslow, on peut signaler *Vers une psychologie de l'Être*, Paris, Fayard, 1972, traduit de *Toward a Psychology of Being*, 1968 et *Être humain : la nature humaine et sa plénitude*, Paris, Eyrolles, 2006, « Éditions d'Organisation », traduit de *The Farther Reaches of Human Nature* (1971).

Maslow détaille le caractère de chacune des motivations identifiées, en définit la hiérarchie et insiste sur le fait que «la plupart des comportements sont multimotivés¹⁶». Malgré la critique dont elle a fait l'objet, le succès de cette lecture des motivations en gestion s'explique peut-être par l'aridité des approches qui l'ont précédée, mais aussi par la traduction schématique sous laquelle elle est présentée dans les manuels de gestion. En effet, le concept repris sous la forme d'une pyramide (représentation absente du texte original et de sa traduction) n'est pas l'expression d'une pensée subtile mais un simple outil permettant de classer les attentes des salariés et consommateurs. La publication de cet ouvrage de Maslow semble représentative de l'évolution de l'édition proposée sur les tables des rayons gestion des librairies françaises.

L'édition de gestion est décrite comme un secteur «qui s'en tire bien¹⁷» par la profession et affiche de fait un réel dynamisme si on la jauge au nombre de publications: ont paru 1 196 ouvrages en 2010 pour le seul secteur de la gestion contre 875 en 2002. Dans les catalogues des éditeurs actifs sur ce secteur, l'offre dédiée aux ouvrages présentant des relations de travail individualisées est notable, parmi lesquels des témoignages de dirigeants¹⁸ et des ouvrages d'affirmation de soi. Les uns comme les autres traduisent «une conception profondément individualisée de l'humain¹⁹» privilégiant l'expression de soi à l'implication dans le collectif. Pour un gestionnaire, le «devenez vous-même» entre alors curieusement en résonance avec la vision que Frederick Winslow Taylor cherchait à promouvoir au tournant du siècle: transformer l'entreprise en ne traitant qu'avec l'individu, pas avec la masse ouvrière. Les hausses de productivité phénoménales s'obtenaient de façon progressive par l'adaptation de chaque ouvrier l'un après l'autre. Taylor invite à ne pas traiter avec le collectif ouvrier et à éviter la formation de groupes dans les ateliers²⁰.

Le propos ici était de donner à un fait contemporain une consistance historique afin de considérer nos évidences («mieux vivre sa vie», «devenir soi-même», «devenir le meilleur de soi-même»), comme autant de curiosités (le soi conçu dans la seule logique de la performance) à interroger. Et les quelques exemples sur lesquels je me suis appuyée montrent combien l'ensemble de la société est devenu poreux au vocabulaire et à la pensée managériale.

16. Abraham H. Maslow, *Devenir le meilleur de soi-même*, Paris, Eyrolles, 2008, p. 76.

17. *Livre Hebdo*, n° 881, oct. 2011, 182 p.

18. Pour seul exemple, Jack Welch, *Ma vie de patron*, Paris, Village Mondial, 2001, 448 p.

19. Élise Requilé, «Entre souci de soi et réenchantement subjectif. Sens et portée du développement personnel», *Mouvements*, n° 54, 2008/2, p. 73.

20. Frederick Winslow Taylor, *The Principles of Scientific Management and Shop Management*, Londres, Routledge/Thoemmes Press, 1993, 144 p.

Processus d'économisation et discours économique dans des écrits de cadres de santé

Emmanuel TRIBY*

Un processus d'économisation est actuellement à l'œuvre dans les pratiques de santé; celles-ci se soumettent progressivement à une dynamique productive dont la valeur est à la fois critériée et procéduralisée. Cela transparaît notamment dans le discours développé par des cadres de santé formateurs à l'occasion de l'élaboration de leur dossier réalisé dans le cadre d'une démarche de validation des acquis de l'expérience [VAE]. Un cadre de santé formateur est un professionnel enseignant dans un Institut de Formation en Soins Infirmiers (IFSI) ou un Institut de Formation des Aides-Soignants (IFAS). En quête d'une reconnaissance plus formelle de leur qualification professionnelle, ils sont actuellement nombreux à s'engager dans une démarche de validation leur permettant d'accéder à un diplôme universitaire, le Master.

Le contexte actuel de changement dans la formation des soignants permet de repérer les modalités de l'entrée en management de l'activité de soins. Cette formation est l'objet d'une recherche en cours dont les premiers résultats sont présentés ici. Cette recherche trouve son matériau principal dans les dossiers élaborés par les cadres formateurs pour obtenir la validation visée. Écrits à la première personne et centrés sur un retour méthodique sur leur expérience professionnelle qu'il s'agit de développer par l'écriture même, ces dossiers déploient un discours révélateur des valeurs, des images et des problématiques que portent leurs auteurs.

* Professeur en sciences de l'éducation. Université de Strasbourg (Laboratoire Interuniversitaire des Sciences de l'Éducation et de la Communication).

Contextes

La question de la formation des soignants est inséparable de la crise du système de santé et l'industrialisation de l'organisation de l'hôpital. Celles-ci se reflètent dans trois phénomènes liés et pourtant très différents : recherche de la performance, promotion de la certification-qualité, contraintes budgétaires. Ces phénomènes nourrissent un double discours économique, de mobilisation, quand il s'agit de mettre au jour et de promouvoir l'efficacité même de l'acte de soin, et de justification, quand il s'agit plutôt de légitimer les dispositions prescriptives et managériales mises en place dans le but de *discipliner* autant que possible les comportements et plus encore la subjectivité. Ces changements ont semblé nécessiter une réforme de la formation des soignants afin de tenter de donner un sens cohérent à ces mutations pour ces professionnels. Cette réforme comporte deux caractéristiques : *l'universitarisation*, visant l'interpellation des savoirs professionnels par les savoirs scientifiques, et l'entrée dans la « démarche compétences », considérée ici comme un moyen de formalisation de la subjectivisation du travail, un « dispositif de cristallisation¹ ».

L'universitarisation de la formation des soignants

Il n'est pas anodin que l'entrée de la formation professionnelle des soignants dans l'économie se réalise au titre de son *universitarisation*, en référence à l'institution au sein de laquelle la langue est à la fois l'objet, l'outil et le produit de la critique. Cette *universitarisation* peut être prise au sens étroit ou au sens large. Au sens étroit, le sens que l'on peut qualifier d'administratif, celle-ci correspond à l'application d'un cadre formel à la monétisation des savoirs et à leur acquisition, celui qui s'est imposé dans les universités françaises dans les années 2000. Ce cadre formel est celui des unités d'enseignement (UE) d'un diplôme, mesurées en « crédits » ou ECTS, eux-mêmes résultats d'une conversion du temps de travail de l'étudiant, sommairement décliné en temps d'enseignement et temps personnel. À ce titre, les savoirs à acquérir dans et par la formation, retrouvent les trois fonctions élémentaires de la monnaie : mesure, circulation, conservation de la valeur. En effet, les ECTS mesurent l'acquis de l'étudiant (en référence au temps de travail que l'étudiant a développé pour les obtenir) ; ils sont censés être reconnus dans tout l'espace universitaire fonctionnant avec cette unité de mesure ; ils autorisent une accumulation progressive dans différents lieux de formation supérieure ; ils comportent une certaine durée de vie, articulée à celle des certifications qu'ils représentent.

L'économisation est en ce domaine particulièrement avancée, et il n'est pas illégitime de rappeler à cet égard la « violence de la monnaie » analysée par Aglietta et

1. Jean-Yves Trépos (éd.), *Les Dispositifs modestes du souci : Expérimentation, réflexivité et modélisation dans l'intervention sociale*, Nancy, PUN, 2013, 248 p.

Orléan² lorsque cet instrument imprime sa logique pour conformer des usages et, par ce biais, des modes d'existence et de travail. Cette violence rejoint la violence des mots du management et de la valeur marchande que seul un « retour aux mots sauvages³ » pourrait réinstaller dans sa fonction critique originelle. En effet, on ne voit guère comment cette fonction de la connaissance pourrait sérieusement trouver encore sa place dans ce savoir séquencé, segmenté, des référentiels de formation, conçus davantage pour permettre une organisation industrielle de la formation et son évaluation, que pour construire une posture intellectuelle « émancipée⁴ ».

Le sens large de l'universitarisation, c'est-à-dire son sens politique, recouvre le souci d'instituer l'autorité des savoirs savants sur la formation professionnelle, sur les savoirs que celle-ci mobilise et leur hiérarchisation, et sur les modèles de pratiques qu'elle privilégie et instrumentalise. En l'occurrence, c'est la langue du soin, du travail du soin ou du soin comme travail, qui est appelée à se soumettre aux savoirs académiques produits par la recherche scientifique, peut-être plus que les démarches intellectuelles sous-jacentes au soin : *le raisonnement clinique* dont les déclinaisons – médical, infirmier, soignant... – révèlent le caractère à la fois codifié et appliqué bien plus que distancié et critique. En ce sens, la question des savoirs de référence des soignants est inséparable de celle du pouvoir des soignants face au pouvoir médical. Tenter de dépasser ce rapport inégalitaire entre les principaux acteurs du système de soin passe notamment par la définition des disciplines de référence du soin et la possibilité de construire une discipline du savoir particulière au soin.

Ainsi fondée sur ces deux principes, la réforme de la formation des soignants initiée en 2009 s'intitule : *Nouveau Référentiel de Formation* (NRF), un bel exemple de la novlangue utilisée dans la formation professionnelle. L'inventaire des normes de travail nouvelles et leur traduction en prescriptions de formation y sont développés au travers de référentiels et de documents d'évaluation inscrits dans des instructions officielles. Sur la base de ces cadres formels, la formation préserve le dispositif par alternance qui la caractérise depuis plus d'un siècle (1882 : création des premières « écoles d'infirmières »). On relèvera, à cette occasion, que cette formation a pris son essor sur le fondement de deux orientations aujourd'hui retraduites en compétences : la technicisation et la laïcisation, ou, en d'autres termes, l'industrialisation et la sécularisation⁵.

2. Michel Aglietta et André Orléan, *La Violence de la monnaie*, Paris, PUF, 1982, 324 p.

3. Thierry Beinstingel, *Retour aux mots sauvages*, Paris, Fayard, 2010, 296 p.

4. Luc Boltanski, *De la Critique. Précis de sociologie de l'émancipation*, Paris, Gallimard, 2010, 294 p.

5. Geneviève Charles, *L'Infirmière en France d'hier à aujourd'hui*, Paris, Le Centurion, 1984, 342 p.

L'approche par les compétences

Les limites économiques et sociales du taylorisme des Trente Glorieuses sont aujourd'hui avérées : productivité réduite par des ralentissements et une qualité réduite, accidents du travail et maladies professionnelles, démobilité individuelle et résistance collective plus ou moins instituée... Pour continuer de réaliser sa finalité productive et lucrative, ce mode d'organisation a besoin de redéfinir les ressources sur lesquelles il appuie sa démarche. Par ailleurs, le statut salarial qui en a accompagné l'émergence exprime aujourd'hui une rigidité – une *raideur* serait plus juste – impropre aux adaptations exigées par la globalisation de la dynamique marchande. Ce qu'on appelle « approche compétence » dans la formation des cadres de santé voudrait constituer la réponse à cette double injonction. Ce discours managérial vise l'instrumentalisation de la subjectivation dans le travail et la traduction productive du rapport que le sujet entretient avec son activité : investissement de soi, engagement dans l'action, propension à la collaboration, inscription positive dans les relations hiérarchiques. Avec la narrativité propre aux nouvelles pratiques de médiatisation et la mise en scène théâtralisée qui les accompagne⁶, ce discours prend souvent la forme d'un récit, un récit forcément *épique* puisque tout doit prendre racine dans l'expérience même des individus au travail et que rien n'est plus jamais vraiment *acquis* ; les individus s'engagent à renouveler continuellement les preuves de leur employabilité, en acceptant de se mettre à l'épreuve, de prendre des risques, de se soumettre à une évaluation régulière.

Dans le discours du management, l'approche par les compétences se développe sous la figure du récit d'une activité durablement créatrice d'un pouvoir d'agir performant ; cette activité génère une valeur ainsi mise au service de l'organisation de la production. La dynamique des compétences c'est l'inaboutissement radical du savoir-agir ajusté, la mise à l'épreuve permanente des contraintes mouvantes et souvent peu explicitées de l'organisation. Simultanément, en toute ambivalence, cette dynamique comporte le risque délétère de son enfermement dans les référentiels, sa pure normalisation, intrinsèquement improductive : le fonctionnement « à la norme » empêchant une véritable appropriation par les salariés, individuellement et collectivement, génère des dysfonctionnements récurrents.

Dans cette perspective, l'approche par les compétences est un discours de la performance, mais qui n'est pas performatif pour autant : il comporte le risque de s'épuiser dans la pure discursivité, obligé de trouver en permanence une nouvelle légitimation. Ce risque est d'autant plus grand que les organisations ont de grandes difficultés à accompagner ce discours des formes élémentaires de reconnaissance et d'assurer l'entretien des conditions de travail favorables à son plein développement (non-remplacement des absents, gestion serrée des ressources matérielles...). La légitimation continue se réalise à travers un renouvellement

6. Pierre Legendre, *Argumenta et dogmatica*, Paris, Les Mille et une nuits, 2012, 178 p.

incessant du vocabulaire, des images et des outils mis en œuvre pour continuer de faire exister le discours de la performance. La formation est bien évidemment appelée à accompagner ce changement permanent pour rendre le récit managérial plausible et le discours relativement efficace, performatif. Ce récit est porté principalement par les « cadres de proximité » (ou managers) dont c'est la fonction progressivement principale; à l'hôpital, ce sont les « cadres de santé » qui assument cette tâche proprement idéologique.

Démarche de questionnement

Notre recherche initiale sur les écrits de santé ne portait pas sur l'économisation des activités sociales, mais sur l'identification des effets « constructifs » de l'expérience, particulièrement quand elle est l'objet d'une mise à l'écrit. Cependant, l'importance des matériaux collectés dans nos recherches⁷ en cours permet une exploitation assez ouverte, notamment vers l'analyse des représentations des acteurs et du poids du contexte sur ces représentations.

Le dispositif d'accès au Master par la VAE

La démarche de validation des acquis de l'expérience (VAE) est utilisée avec des cadres de santé formateurs en IFSI pour deux fonctions distinctes mais complémentaires: la reconnaissance de leurs acquis et la formation. La conjugaison de ces deux fonctions est indispensable car si les cadres de santé formateurs peuvent légitimement revendiquer un diplôme de Master, son obtention effective laisse apparaître un *écart* entre les savoirs que le candidat à la validation peut développer par sa seule expérience et les savoirs correspondants du diplôme. Le droit d'accès à un diplôme qu'exprime le droit à la VAE ne garantit pas que l'expérience sera suffisante pour apporter la « preuve » (« *evidence* ») que les savoirs acquis correspondent aux savoirs du diplôme visé. La « quête de reconnaissance » commence par l'identification de cet écart; il constitue simultanément l'horizon même de la démarche de validation et la condition de l'apprentissage par cette démarche. La finalité de celle-ci n'est pas de faire disparaître cet écart mais littéralement de l'activer. Cette activation passe par l'écriture; ce *passage* à l'écrit est la *contribution* de soi au récit de son expérience, concourant à transformer la rédaction du dossier de validation en la construction d'un *récit épistémique*. Ce dernier n'est pas un véritable récit d'apprentissage voire d'initiation, même si le travail réflexif et scriptural produit

7. Nous disposons d'une trentaine de dossiers en cours ou terminés, correspondant à des écrits de 40 à 80 pages soit près de 2000 pages rédigées à la première personne afin d'apporter la « preuve » (c'est l'expression consacrée) de la mobilisation des cadres et de leur maîtrise des savoirs du diplôme visé dans leur activité de formateurs. Sans compter toutes les traces des interactions effectuées à distance à partir de ces écrits (mails, commentaires sur les textes...).

de réelles découvertes chez leurs auteurs : il est d'abord l'occasion d'identifier des savoirs en jeu dans une expérience.

C'est un récit épistémique car le savoir ou plutôt les savoirs qui le composent en constituent à la fois le matériau et la trame. C'est un récit car le texte du dossier de validation est un discours élaboré pour instaurer une cohérence entre des faits, à la fois logique et temporelle. Il y a clairement une dimension narrative, sans laquelle, non seulement le texte ne peut affirmer sa cohérence, mais surtout l'auteur du dossier, candidat à la validation, aura bien du mal à entrer dans l'écriture. Les conflits entre les savoirs forment une véritable « dramatique⁸ » dans ce récit, l'enjeu en étant de pouvoir valider un savoir essentiellement issu de l'expérience par un jury porteur des savoirs de référence du diplôme visé ; le rapport au savoir de l'auteur et son évolution au cours même de la construction du texte vont concourir à nouer la trame de ce récit, dont le dénouement se réalisera dans une mise en débat des savoirs. En ce sens, la démarche VAE – récit épistémique visant la validation d'une formation – est un bon moyen d'entretenir une distance critique avec l'approche par les compétences – récit épique à l'usage des cadres de proximité⁹ ; il est épique parce qu'il développe une narration autour d'un idéal productif largement imaginaire au regard des conditions réelles de l'activité offertes à l'engagement des soignants. En effet, sur le terrain, ce mode de subjectivation par les « compétences » s'accompagne d'une intensification du travail soignant produisant un nombre croissant de cas d'épuisement professionnel (« *burn-out* »). Cela pourrait expliquer pourquoi, spécifiquement dans le système de santé, les cadres de proximité expriment une grande résistance à entrer dans la démarche par les compétences qui leur paraît très éloignée du réel de l'activité dans les services hospitaliers.

Le matériau de l'investigation

Le matériau de notre investigation est essentiellement constitué par les textes produits dans les dossiers de validation en construction ; des écrits descriptifs, informatifs et narratifs d'abord, puis progressivement plus analytiques et critiques, dans lesquels le candidat confronte son savoir professionnel aux « savoirs du diplôme » (comme une « extension du domaine de la lutte... »), par le développement en une cinquantaine de pages de trois ou quatre « missions » qu'il considère comme particulièrement significative de son expérience. Particulier à notre « terrain », le

-
8. Au sens qu'en donne Yves Schwartz, notamment dans l'expression « dramatique de l'usage de soi ». Yves Schwartz et Louis Durriive (éds), *Entretiens sur l'activité humaine (II). L'Activité en dialogues*, Toulouse, Octarès, 2009, 286 p.
 9. Il convient de préciser que, dans le système de santé, les cadres de santé exerçant dans un service hospitalier comme « cadre de proximité » et les cadres exerçant comme formateur à l'IFSI relèvent d'un même cursus de formation ; les premiers se sont orientés après leur diplôme de cadre vers le « service actif » à l'hôpital, les seconds vers la formation ; seuls les seconds sont susceptibles d'entrer dans la démarche de validation proposée.

questionnement initial, fondateur de tout le dispositif et générateur des écrits, s'est opéré dans une démarche de mise en question selon deux modalités :

- des séminaires thématiques déployant à la fois la problématisation et la conceptualisation propres à ce champ d'activité et de formation. Ils sont également l'occasion de mettre en discussion le questionnement du chercheur qui anime le séminaire et accompagne la construction des dossiers ;
- l'accompagnement individuel et collectif de la démarche d'élaboration des dossiers de validation. L'occasion pour le chercheur d'être au plus près du questionnement des professionnels et de mettre au jour leur mode de problématisation et de conceptualisation de leur activité.

À travers cette double intervention du chercheur, le récit épistémique peut se construire, se co-construire, jusqu'au point où il pourra être présenté devant un jury pour sa validation effective ; à ce stade d'élaboration, il sera *ipso facto* suffisamment stabilisé *et* questionné pour constituer un matériau de recherche significatif pour la recherche.

Le travail sur le matériau

Pour rassembler la matière de cette contribution, trois éléments sont très classiquement intervenus : un cadre conceptuel, des hypothèses, une démarche d'investigation. *Le cadre conceptuel* a nécessairement un poids décisif. Il s'appuie ici sur deux orientations : la première est la recherche du « discours économique ». Ceci constitue en soi une posture simultanément théorique et épistémologique. En effet, parler ici d'un *discours*, c'est soupçonner quelque chose de composite et de justificateur, donc quelque chose qui ne peut relever de la théorie « pure » et encore moins de la science ; et ce discours économique ne peut être l'apanage d'un acteur particulier, certainement pas des seuls économistes, il fait partie d'un univers social médiateur, actuel et situé, qui le nourrit et s'en nourrit. La seconde orientation est la conceptualisation. Celle-ci n'est pas une fonction réservée au chercheur ; elle est inhérente à tout discours sur le réel quand bien même l'auteur n'a pas forcément conscience de ce réel¹⁰. Il y a seulement différentes modalités de conceptualisation, constitutives d'un même « régime de vérité » à une époque donnée. Pour le professionnel, il s'agit moins de comprendre le réel que de se donner des explications instaurant une cohérence apparente dans et pour l'agir.

Les idées directrices (hypothèses) dérivent pour une grande part de notre cadre conceptuel. Nous en avons formulé deux :

- comme expression d'un discours de « non spécialistes » ou de non experts, l'économique apparaît sous la forme de traces, pas forcément liées ou articulées entre elles ; ce sont de plus des traces secondes, c'est-à-dire qui n'apparaissent que dans un deuxième temps, le temps de la réflexion (de l'auteur

10. Gérard Vergnaud, « Héritages », in Maryvonne Merry (éd.), *Activité humaine et conceptualisation. Questions à Gérard Vergnaud*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2007, p. 19-43.

de l'écrit) et le temps de la critique (de l'accompagnateur de la démarche et simultanément chercheur) ; car le premier abord du réel par un professionnel de santé n'est pas économique ; il en serait même l'opposé.

- l'économique dont il est question se situe au-delà de celui des économistes, des « spécialistes » ; il s'inspire autant de Georges Bataille qui, avec la « part maudite », était à la recherche d'une théorie de l'économie généralisée¹¹, que de Pierre Bourdieu et son « économie des pratiques¹² ». L'économique est une façon de nommer la trame fonctionnelle et matérielle des activités humaines ; à ce titre, elle est à la fois microsociale, au plus près des pratiques et des normes mises en œuvre pour les organiser, et macrosociale, anthropologique, structurant l'agencement des discours et des règles de vie commune.

La démarche d'investigation s'appuie sur les écrits en leur appliquant une analyse de contenu, essentiellement thématique et construite à partir des hypothèses. En l'occurrence, il s'agit de « faire parler » un discours narratif et analytique, écrit pour faire émerger des savoirs latents ou déjà constitués, en lui appliquant un autre savoir, censément « de référence », pour faire émerger les traces d'un discours économique et managérial.

Résultats

Le terme « résultats » est sans doute excessif pour caractériser des propositions qui restent encore aujourd'hui largement partielles et à discuter. Il s'agit pourtant de repères suffisamment établis pour marquer une étape dans un travail de conceptualisation qui va se poursuivre.

Ils concernent bien sûr d'abord le contenu de ces traces de « discours économique », ensuite les paradoxes et les tensions conceptuelles qu'elles font apparaître, pour se clore enfin par l'identification des normes actuelles du *devoir-agir* à l'hôpital.

Les modalités de reconnaissance du poids de l'économique

Dans les écrits des cadres formateurs soumis à l'enquête, le poids de l'économique (et du management) exercé sur l'activité constitue une réalité reconnue par ces professionnels, même s'il n'est pas identifié comme tel ; il apparaît surtout selon trois modalités. Cette prégnance prend forme d'abord dans l'activité même de soin à travers les contraintes que ces cadres de santé pensent être obligés de subir, et cela de façon renforcée depuis quelques années : tâches nettement

11. Georges Bataille, *La Part maudite*, Paris, Minuit, 1949, 232 p.

12. Pierre Bourdieu, *Le Sens pratique*, Paris, Minuit, 1980, 480 p.

circonscrites et moyens matériels drastiquement comptés, personnel non remplacé, limitation des interventions coûteuses et multiplication des activités qui leur sont demandées ou auxquelles ils sont soumis (logique de « pôle », mobilités internes, renseignements de documents de suivi...). Même si cette situation n'a, *a priori*, pas de rapport direct avec la mise en place du NRE, ce fonctionnement « à l'économie » trouve un écho dans la formation par l'importance accordée à l'évaluation et l'apprentissage des protocoles d'action.

Le poids de l'économique apparaît également à travers un autre usage du temps : d'un côté les temps de la formation, dans le dualisme propre à l'alternance et aujourd'hui renforcé au risque de la tension, de l'autre les temps de l'évaluation des acquis, qui ponctuent de façon très régulière et intense le cours de cette formation. Enfin, ce poids de l'économique se signale par l'impossibilité dans laquelle ces cadres seraient de donner une place à ce qui constitue pour eux le « cœur » de leur métier : le raisonnement clinique, la posture éthique, une réflexivité critique. Ces éléments renvoient à ce que beaucoup nomment encore les « valeurs » de leur métier.

Il apparaît ainsi que ce poids de l'économique ne provient pas seulement de la crise financière actuelle et des politiques dites « néolibérales » qui en sont issues. Le processus d'économisation de la santé, et notamment des soins à l'hôpital, est beaucoup plus ancien et semble lié à la constitution même du soin comme une activité professionnalisée au sein d'une activité de plus en plus industrialisée, et aux modes historiques d'organisation de la formation dans ce domaine. Ainsi, les écrits produits grâce à la démarche VAE sont l'occasion de révéler une tension entre le métier (« soignant ») et les contraintes de l'investissement de soi, et, pour les cadres soignants, entre deux responsabilités apparemment de plus en plus éloignées l'une de l'autre : l'encadrement et la formation. De nombreuses transactions sociales sont ainsi mises au jour : lors des « transmissions », dans la définition des « missions » des stages ou dans l'évaluation des étudiants, des différences de position et de positionnement professionnel se mettent en place ; elles accompagnent les réajustements identitaires et les tentatives d'émancipation dans une organisation du travail de plus en plus contrainte. D'une certaine façon, la VAE pourrait constituer une forme d'expression originale du processus historique d'individuation dans une activité professionnelle en mutation.

Paradoxes de la justification

Les modalités multiples sous lesquelles s'exerce le poids de l'économique mettent au jour certaines tensions dans l'activité de ces professionnels qui prennent la forme d'un discours de justification traversé d'oppositions voire de contradictions. Nous avons pu relever certains champs particuliers de tension de ce discours que nous qualifierons ici de paradoxes, du fait des écarts que ce discours paraît entretenir avec le réel de l'activité.

Le paradoxe du discours de la qualité. Les cadres expriment à la fois un souci d'exigence accru en matière d'efficacité professionnelle et le sentiment de ne pas

réellement pouvoir être efficaces. Cette tension apparaît nettement lorsqu'il est question de la qualité ou des différentes modalités de certification et d'homologation dont le secteur est particulièrement friand. Les cadres reconnaissent à la fois le bien-fondé de ces procédures particulièrement formalisées et expriment comme un malaise vis-à-vis de la réalité du soin et de sa pratique effective.

Le paradoxe du discours du soin. « Prendre en soin », comme il est dit aujourd'hui dans le milieu sanitaire, c'est l'affirmation d'un souci de l'autre, une volonté de prise en charge, autant qu'il est possible, et, simultanément, une rhétorique de l'autonomisation du patient dont on présume que plus il s'engagera lui-même dans la prise en charge de sa maladie, plus il ira vers la guérison. Le « souci de soi » reste en retrait alors même que les contraintes de l'activité s'amoncellent ; le souci de l'autre peut apparaître comme une manière de se décharger d'une responsabilité que ces mêmes contraintes rendent plus insupportables.

Le paradoxe du discours pédagogique. Les cadres formateurs prônent la réflexivité et l'apprentissage par la recherche mais, simultanément, défendent un dispositif de formation qui multiplie les épreuves d'évaluation et instrumentalise un processus de sélection qui se révèle inapte à identifier véritablement les professionnels à venir. L'incapacité à traiter efficacement le cas des étudiants en difficulté est à cet égard révélatrice : d'un côté, les tuteurs sur le terrain développent souvent des attitudes qui empêchent de formuler un jugement d'évaluation et, d'un autre côté, en centre de formation (l'IFSI), les cadres formateurs regrettent que les modalités de sélection des étudiants à l'entrée et la multiplication des épreuves d'évaluation empêchent de poser la question de l'adéquation de ces candidats au métier.

Ces différentes composantes d'un discours de justification chez les cadres de santé illustrent le sentiment, apparemment largement partagé, de ne pas être capables de donner du sens à de nombreuses tâches que la réforme du NRF mais aussi les changements à l'hôpital semblent aujourd'hui exiger. C'est sans doute cela l'essentiel dans un milieu professionnel fortement marqué par des valeurs du métier que de ne pas pouvoir vraiment se faire à l'empreinte de la valeur économique, sous ses modalités actuelles de production et de répartition. C'est aussi la confirmation que ces cadres de santé sont bien des « cadres de proximité », apparentés aux « managers » de l'économie « servicielle », particulièrement soumis aux injonctions contradictoires d'une organisation qui maîtrise de moins en moins les contraintes qu'elle-même a bien du mal à identifier et à anticiper¹³.

Les normes actuelles du devoir-agir à l'hôpital et les exigences de la formation des soignants

Sous l'avatar de la *contrainte budgétaire*, l'économie à l'hôpital et dans le système de santé produit une limitation et une déstabilisation permanentes, qui font

13. François Hubault, « Le travail du management », in *Travailler*, n° 29, 2013, p. 81-96.

obstacle au développement durable tant des personnes que des organisations. Le régime très particulier de normes que cette contrainte budgétaire génère se déploie entre l'application stricte de règles parfois dérisoires et mouvantes, d'un côté, et la nécessité de bricoler avec le manque et les aléas, de l'autre côté¹⁴. Cette tension se retrouve des « deux côtés » de l'alternance, à l'IFSI et dans les services hospitaliers.

Parce qu'elle croise des déterminations macrosociales et politiques, d'une part, des contraintes locales et managériales, d'autre part, l'organisation de l'activité semble ne pouvoir fonctionner que sous la modalité de l'injonction paradoxale, sous couvert de « professionnalisation » ; celle-ci agit elle-même comme une mise en tension permanente de l'activité des acteurs, constituant progressivement une sorte de *régime d'action* élémentaire, quotidien, particulier,

un mode d'articulation de dimensions macrosociales (des situations et des comportements pré-agencés, ayant une validité plus grande que telle ou telle situation particulière) et de dimensions *microsociales* (des situations localisées et des acteurs individualisés)¹⁵.

En somme, les cadres de santé suggèrent dans leurs écrits que l'organisation de l'hôpital à laquelle est censée correspondre la formation des soignants vise l'instauration de l'activité des professionnels comme un *dispositif*. Dans une conception du dispositif qui emprunte à Agamben¹⁶, l'activité est ainsi réduite à son économie, et surtout, au fait que celle-ci, par son organisation et ses contraintes, peut influencer le cours même de l'action des professionnels, le *discipliner*. Le discours de l'institution est à cet égard au moins aussi prégnant que l'organisation elle-même, et fait apparaître le projet de « normalisation disciplinaire » (Foucault) qu'elle porte, tant pour l'exercice du soin, les comportements attendus des usagers que les savoirs légitimes qu'il convient de partager.

Discussion

Sans souci d'exhaustivité, nous ferons porter la discussion sur deux points : la formation par alternance et sa réflexivité en abyme, d'une part, et le sens de ce « discours économique » entre économisation et économicisation, d'autre part.

14. Stéphane Legrand, *Les Normes chez Foucault*, Paris, PUF, 2007, 315 p.

15. Philippe Corcuff, « Justification, stratégie et compassion : apport de la sociologie des régimes d'action », *Bulletin d'information scientifique de l'Institut de Recherche sur le Maghreb Contemporain*, Tunis, 1998, en ligne sur <http://boltanski.chez-alice.fr/texte/corcuff.pdf> (page consultée le 15 juin 2014).

16. Giorgio Agamben, *Qu'est-ce qu'un dispositif?*, Paris, Payot, 2007, 64 p.

Le sens de l'alternance dans la « société du savoir »

La dualisation d'un dispositif de formation par alternance s'appuie sans doute davantage sur la *dissociation*, entre les contraintes du terrain et les exigences de la formation, entre les implications de la « rigueur » en matière de gestion et les attentes d'un monde professionnel largement portées par des valeurs. Celle-ci laisse accroire qu'il peut y avoir des compromis possibles entre les valeurs du métier et la valeur structurant le discours économique; en somme, que l'on pourrait faire l'économie des conflits de valeurs au sein d'une activité qui aurait trouvé sa raison d'être. En fait, la réalité de l'activité *économisée*, c'est l'arrangement temporaire sous la contrainte du résultat, une configuration opportuniste soumise à l'exigence de pérennité.

Dans cette perspective, il nous paraît que c'est par les savoirs, et plus précisément par « l'hybridation des savoirs », les savoirs d'expérience partagés, autorisant des « apprentissages coopératifs¹⁷ » que pourrait se constituer une alternative à cette économisation; simultanément pourrait s'élaborer un discours de la formation en rupture avec le discours économique et gestionnaire. Sur le terrain même de la formation, il convient de construire une démarche qui rende probable ce discours alternatif.

Dans ce but, alors que le poids du discours économique et du management ne peut que s'alourdir encore, si l'on s'en tient aux strictes exigences de la formation professionnelle des soignants dans ce contexte, on ne peut guère que revenir aux fondamentaux de la pensée occidentale, prônant la réflexivité, une réflexivité tendanciellement plus structurée et plus outillée: cartes mentales, « schéma d'actions », référentiels d'activités, analyse de pratiques... Cette posture serait utile, non pour se prémunir contre un processus d'économisation de plus en plus envahissant, mais pour *garder la bonne distance* qui seule permet à la fois de continuer d'être efficace et d'exister dans son activité, entre les contraintes du prescrit et l'intelligence au travail¹⁸.

Les conditions actuelles de la formation par alternance suggèrent l'articulation de plusieurs réflexivités emboîtées ou, mieux encore, une sorte de réflexivité en abyme. La réflexivité est considérée comme le point central dans l'activité des soignants, moyen de se défaire de la mécanique hospitalière et la routinisation. En conséquence, elle ne peut occuper qu'une place centrale dans la formation des étudiants en soins infirmiers. À ce titre, elle constitue l'objet de la réflexivité, la matière du travail de mise en question, des formateurs de ces étudiants, et simultanément, sur le terrain, l'objet de la réflexivité des cadres de santé qui les accueillent; mais également, avec la montée des pratiques d'éducation du patient,

17. Alain Penven, « La fabrique du social: croisement des savoirs et apprentissages coopératifs », in *Socio-logos*, n° 8, 2013 (en ligne) p. 8, <http://socio-logos.revues.org/2756> (consulté le 19 juin 2015).

18. Guy Jobert, *Exister au travail*, Toulouse, Érès, 2014, 408 p.

l'objet de la réflexivité du patient... qui elle-même devrait devenir objet de la réflexivité des élèves soignants si l'on admet que la construction du bon positionnement professionnel en santé doit intégrer le point de vue du patient! On remarquera que ces différentes réflexivités recouvrent à la fois un glissement de leur objet et un déplacement du regard porté sur l'action. Ajoutons que ces réflexivités emboîtées n'ont que peu de chance de se déployer si elles ne sont pas redoublées par une mise en débat au niveau collectif, public, l'instauration d'une controverse à l'endroit de la question du soin aujourd'hui.

Le discours économique entre économisation et économicisation

À l'ère de la globalisation et de la « crise financière », il convient de prendre une autre mesure du poids des discours économiques, car, finalement, l'économie pourrait s'avérer bien plus « encastrée » dans le social aujourd'hui qu'elle ne le fut jamais¹⁹. Cet effort d'une plus juste appréciation du poids de ce discours suppose d'abord d'opérer une certaine clarification des termes, particulièrement entre économisation et économicisation. La tâche étant délicate, on se contentera ici de quelques pistes exploratoires.

L'économisation est en somme à concevoir comme la dialectique entre les normes et le marché, ou, beaucoup plus sommairement, entre les valeurs et la valeur. En la matière, la conception foucauldienne de « la discipline » et de la « normalisation disciplinaire » serait sans doute à mettre à contribution. Non exclusives l'une de l'autre, deux conceptions peuvent être ainsi évoquées, entre Foucault et les « situations dans lesquelles des logiques économiques se voient promues comme une alternative à des logiques politiques », et Callon et les « opérations par lesquelles se produit et se reproduit l'ordre de la réalité économique²⁰ ». Ceci est une façon de rappeler le lien intime de l'économique et du politique, mais aussi de préciser que ce lien d'interdépendance radicale a évolué selon des tournures et des modalités variées.

Dans cette tendance à l'économisation des activités sociales, il convient de concevoir les actions et les politiques sociales comme des compensations, comme la tentative de réintégrer les déviations et les dysfonctionnements dans l'organisation économique générale. « Les politiques sociales, quels que soient les États sociaux qui les portent, sont de l'ordre du souci : la sollicitude inquiète pour les égarés, l'aide solidariste et le soin (au sens de recours à une technique)²¹ ». La multiplication actuelle des avatars de « l'accompagnement » – entre l'aide à l'insertion et le coaching – est directement inscrite dans ce mouvement compensatoire. Cela

19. Jean-Yves Trépos, « Ontologies monétaires », in *Le Portique*, n° 19, 2007, p. 1-8.

20. Dominique Linhardt et Fabian Muniesa, « Tenir lieu de politique », in *Politix*, vol. 24, n° 95, 2011, p. 9-21.

21. Jean-Yves Trépos, *Les Dispositifs modestes du souci : Expérimentation, réflexivité et modélisation dans l'intervention sociale*, op. cit.

renvoie à la figure de «la gouvernementalité libérale» (Foucault) conçue moins comme un ensemble organisé d'actions convergentes que comme une posture, un positionnement du pouvoir politique préoccupé d'abord de ne pas entraver la logique du marché, au risque de laisser le marché s'entraver lui-même...

L'économicisation semble être l'objet d'une plus grande indétermination sémantique, entre «l'endossement d'une finalité économique» par une institution sociale et «la fonctionnalisation économique d'une institution²²»; ou, peut-être plus simplement, la «pénétration du raisonnement économique dans un domaine de connaissances²³». En ce sens, elle a quelque chose à voir avec l'économisme. Plus roborative est l'approche proposée par B. Hamel²⁴ pour l'analyse d'un domaine particulier de connaissances: «dire l'économicisation des relations internationales, c'est dire la pollution des théories en relations internationales par les différents paradigmes économiques». C'est moins un jugement de valeurs que comporte le terme de pollution qu'un mode de diffusion que ce terme suggère, une écologie des savoirs pénétrée par un discours dominant à visée normalisatrice. Et B. Hamel ajoute: «c'est aussi dire l'importance des rapports économiques comme déterminants des théories des relations internationales». Ainsi, l'économicisation comporterait deux niveaux d'interprétation: un niveau résolument discursif et orientée vers la conceptualisation elle-même des faits sociaux; un niveau plus articulé aux réalités matérielles, rejoignant l'économisation, mais sous l'angle des théories interprétant les faits sociaux.

L'erreur serait de distinguer trop nettement le phénomène, l'économisation, et le discours autorisé sur le phénomène, l'économicisation, comme si le phénomène ne contenait pas de discours, ou le discours n'exerçait pas d'influence réelle et que l'on niait la capacité performative du discours. L'économicisation pourrait être définie comme un métadiscours sur une réalité sociale marquée par l'économisation. Ce métadiscours serait principalement porté par les savants (pour reprendre la catégorie de Max Weber), mais également par tous ceux qui réalisent quotidiennement la mise en débats des connaissances produites par les savants, notamment dans les sciences humaines et sociales²⁵: détenteurs du pouvoir économique et

-
22. Philippe Bongrand, «La mise en système et l'économicisation de l'enseignement en France au début des années 1950: la fonctionnalisation d'une institution», *in Politix*, n° 98, 2012, p. 35-56.
 23. Daniel Benamouzig, *L'Économicisation de la santé. Le cas du développement de l'économie de la santé en France (1950-1990)*, Communication au Congrès de l'AFS, 2004, <http://www.melissa.ens-cachan.fr/spip.php?article641> (consulté le 15 juin 2014).
 24. Bruno Hamel, «L'Économicisation des relations internationales», Communication à l'université de Sainte Foy, Québec, 1995, http://www.ieim.uqam.ca/IMG/pdf/Hamel_Economicisation_relations_internationales.pdf (consulté le 15 juin 2014).
 25. Philippe Steiner, *Sociologie de la Connaissance économique*, Paris, PUF, 1998, 285 p.

leurs relais « de proximité » (ingénieurs, managers), professionnels de la communication et des médias.

Dans cette écologie cognitive, les cadres de santé formateurs, en élaborant leur dossier de validation, ont à tenter de comprendre l'économisation des pratiques et des discours dans le système de santé; cela les autorise à mettre au jour les tensions propres à l'économique entre une logique développementale et une dynamique plus délétère, au sein de la laquelle la « destruction » n'est pas forcément la condition du développement. La critique de l'économicisation des discours managériaux et plus encore de la rhétorique des responsables du système de santé (politique d'établissement, rapports d'experts) est d'un autre ordre; elle relève d'une démarche de méta-analyse que seuls le débat théorique et la controverse peuvent mettre en question. Pour les professionnels notamment, l'enjeu est davantage qu'un partage des savoirs; il s'agit à proprement parler de la constitution conjointe d'un savoir de référence susceptible à la fois de mettre au jour la domination d'un certain savoir économique et de fournir un instrument d'analyse plus ajusté aux besoins générés par les contraintes de leur activité professionnelle.



La mise en marché du patrimoine mondial : démarche économique ou discours de justification ?

Lionel PRIGENT*

Porter un raisonnement économique sur l'inscription au patrimoine mondial semble un exercice délicat tant les motivations à la demander peuvent être antagonistes. Pourtant, le processus de patrimonialisation, surtout lorsqu'il vise la liste de l'UNESCO, s'accompagne souvent de commentaires sur les effets économiques positifs qui seraient traduits en termes d'attractivité touristique, de recettes générées et d'emplois créés. Cette exigence plus forte de mise en valeur, en particulier touristique, des biens patrimoniaux, demande à être interrogée.

Le vocabulaire utilisé n'est jamais anodin, comme on le voit dans les entretiens menés par l'anthropologue Saskia Cousin dans sa thèse¹. La relation ambivalente entre patrimoine et tourisme s'appuie avec force sur la question patrimoniale. Les propos d'un directeur d'office de tourisme lui apparaissent ainsi révélateurs d'un contexte : « le tourisme, ça, c'est de l'économie ». Plus loin, le même explique : « Je sais, je suis un épicier. J'arrive avec ma blouse grise et je compte les sous² ». Par cette affirmation, il revendique une appartenance à un ordre social, celui des marchands, qui n'est pas le sien. Un autre directeur d'office de tourisme définit sa mission comme une action pour capter une clientèle : « Il y a le musée des Beaux-Arts [mais]

* Maître de conférences en aménagement de l'espace et en urbanisme. Université de Bretagne occidentale (Institut de Géoarchitecture).

1. Saskia Cousin, *L'Identité au miroir du tourisme culturel. Usages et enjeux des politiques de tourisme culturel*, thèse de doctorat, Paris, EHESS, 2003, 580 p.
2. *Ibid.*, p. 180-181.

l'objectif, c'est que les gens qui viennent [...] restent six heures [...] et dépensent beaucoup de fric³». Un troisième, enfin, insiste sur la production d'un décor, d'une caution à une démarche mercantile: «L'aspect culturel en ville est très important, parce que c'est un moyen de monter le niveau de l'image. On fait ses courses avec une garantie patrimoniale, on vient dépenser en ville sur un fond culturel⁴».

Dans tous ces extraits, ce qui lie culture, patrimoine et tourisme, c'est bien entendu l'économie. La référence à un ordre marchand⁵ permet de justifier un discours de gestionnaire et d'agent commercial, par opposition à celui de la culture. Pourtant, les mêmes responsables se gardent bien de considérer toutes les dimensions et les conséquences de leur posture marchande :

- ils négligent l'interaction entre les signes marchands et les signes patrimoniaux ;
- ils oublient la mise en concurrence des villes que leur logique implique *in fine*. Au contraire, ils affirment partager les mêmes objectifs : changer ou améliorer l'image de leur ville, au moyen de propositions culturelles, pour la « mettre en tourisme » ;
- enfin, ils appliquent un discours qui est étranger à leur pratique car ils sont d'abord des responsables institutionnels.

Ils ne sont pas les seuls... L'existence d'un bien patrimonial est souvent présentée comme une source de développement économique. Ainsi, l'inscription d'un site sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO est accueillie avec enthousiasme. Elle fait espérer pêle-mêle une augmentation de la fréquentation, des créations d'emplois, une plus grande notoriété, une attractivité auprès des investisseurs étrangers. Les lauréats, tant à l'échelle nationale que locale, se félicitent de l'annonce et la traduisent en heureux présage : une augmentation de la fréquentation touristique et, surtout, une source de développement économique.

En août 2010, un article d'un quotidien national relatait l'issue favorable du dossier de la ville d'Albi : «Albi est en fête. [...] la ville du Tarn a touché le jackpot : l'inscription sur la liste du Patrimoine mondial de l'UNESCO [...]»⁶.

D'autres villes ne sont pas en reste. Ainsi, à Bordeaux, en juin 2007, le maire de la ville, Alain Juppé, commentait la décision favorable de l'organisation internationale : «C'est le réveil de la Belle endormie [...]. Ce classement constitue un atout supplémentaire pour l'attractivité culturelle et économique de Bordeaux et

3. *Ibid.*, p. 178.

4. *Ibid.*, p. 179.

5. Luc Boltanski et Laurent Thévenot, *De la justification. Les Économies de la grandeur*, Paris, Édition Gallimard, 1991, 483 p.

6. Florence Évin et Olivier Faye, « Quel est l'impact du classement au patrimoine mondial de l'UNESCO? », *Le Monde*, 27 août 2010.

son agglomération». Très vite, était annoncée une hausse «de 20 % à 30 %» de la fréquentation touristique.

M. Rufenacht, maire du Havre, a vu dans la reconnaissance de l'UNESCO :

le symbole de la modernité qui imprègne toute la vie du Havre. [...]. [La ville] est industrielle et populaire, mais elle veut s'ouvrir, attirer les touristes [...]. Ce classement représente une force d'attraction et un nouveau vecteur de développement économique pour toute l'agglomération.

Au Mont-Saint-Michel, l'un des lieux les plus touristiques de France, le maire s'exprime encore plus clairement : «Je veux que les touristes viennent plus nombreux, restent plus longtemps et dépensent plus d'argent⁷». Il entend bien maintenir, voire dépasser, les 3 millions de touristes qui arpentent les remparts chaque année, achètent glaces et souvenirs, se prennent en photo et produisent chaque jour plusieurs tonnes de déchet. Et pour assurer cette fréquentation, le projet de «rétablissement du caractère maritime» entend transformer le paysage du site, réorganiser son approche pour «lui rendre sa nature». Coût de l'opération pour les finances de l'État et des collectivités territoriales : plus de 200 millions d'euros⁸.

Rejoindre la liste semble parfois constituer l'objectif symbolique des projets de mise en valeur, qui mobilisent les acteurs locaux, mais aussi les vacanciers, à l'instar du projet attaché à la grotte Chauvet, en Ardèche, dont le classement a été annoncé le 22 juin 2014.

Pourtant, en 2010, l'UNESCO précisait que «[la] proposition d'inscription [...] ne [devait] pas être motivée principalement par des perspectives de développement économique». Mais l'avertissement ne suffit pas à refréner l'espérance de prospérité que soulèvent l'existence d'un bien patrimoine patrimonial et son attraction touristique. L'économique est présent, dans les actions de communication publique ou dans les articles de journaux. Le dossier de presse de la ville du Havre au moment de sa candidature précise ainsi :

L'inscription [...] va démultiplier [le] potentiel et devenir un élément central d'une nouvelle offre touristique de portée internationale. Induites par l'ensemble de ces changements, des retombées économiques positives sont également attendues à plus long terme. L'image de marque renouvelée du Havre ainsi que la lisibilité internationale du label UNESCO permettront [...] de développer une dynamique commerciale et la venue d'investisseurs⁹.

7. Table ronde, colloque «Villes et territoires réversibles», 20-22 septembre 2010, Cerisy.

8. Il s'agit ici du montant global approximatif rendu public dans la presse quotidienne régionale, par exemple par *Ouest France* le 28 juin 2011.

9. Ville du Havre. «Le Havre. La ville reconstruite par Auguste Perret. Patrimoine mondial de l'Humanité», Dossier de presse, 7 juillet 2005, p. 1-21.

Les responsables du tourisme de la ville d'Albi annoncent une augmentation de la fréquentation touristique et des recettes financières. Bordeaux ou Le Havre sont dans la même dynamique.

Les articles de la presse nationale ou régionale sont également dithyrambiques. Sur la base de témoignages enthousiastes des adjoints au maire en charge du tourisme de Chartres, Amiens et Bourges, un journaliste de *La Dépêche* conclut à un effet positif en une formule enthousiaste : « s'ils le disent tous les trois ! » (1^{er} août 2010).

Mais ce ne sont pas seulement les acteurs locaux qui diffusent de tels messages. La Vice-présidente d'ICOMOS France indique que les retombées directes, indirectes et induites sont considérables (21,13 milliards d'euros) et le rapport de l'euro investi est de 1 à 30¹⁰. Cela ne ressemble-t-il pas à une version moderne de la « poule aux œufs d'or » ? La communication qui repose sur la participation à la liste prestigieuse de l'organisation internationale entend dépasser l'esprit de la convention de 1972 qui visait d'abord la protection et la transmission¹¹ et y parvient en recourant à un vocabulaire plus usuel dans l'univers de l'entreprise : compétition, concurrence, fructifier, richesses, talents...

Nous sommes pourtant en présence d'une idée assez communément partagée selon laquelle il faudrait un sérieux de gestionnaire pour entretenir notre patrimoine, ce qui renvoie d'ailleurs aux acceptions premières (tant étymologiques qu'historiques) de la notion de patrimoine. Le recours au langage managérial (davantage qu'au discours économique d'ailleurs) traduirait la prise de conscience d'une indispensable efficacité de gestion. Tous ces arguments rebattus sont destinés à convaincre, sur le ton de l'évidence, qu'il s'agit d'un processus normal, d'une gestion que l'on pourrait dire « en bonne économie »... Et ce pourrait être vrai si les arguments relevaient bien de l'économie. Or, il y a des raisons d'en douter.

Il faut envisager cet usage du vocabulaire économique selon trois logiques :

- l'assimilation du patrimoine à un bien économique ordinaire qui pourrait se conformer à une mise en marché...
- le discours performatif des effets directs et indirects sur la fréquentation touristique, mais aussi sur le reste de l'activité économique ;
- enfin, l'emprunt du vocabulaire de l'économie en dehors de son contexte : ainsi la plaquette publicitaire pour l'inscription du champagne évoque-t-elle la « valeur ajoutée » du label.

10. Michèle Prats, *Les Retombées économiques du patrimoine culturel en France. Le patrimoine moteur du développement*, Paris, ICOMOS, 2011, p. 745-753.

11. UNESCO, *Actes de la Conférence générale*, 17^e session, Paris, du 17 octobre au 21 novembre 1972, 174 p.

Il nous faut donc revenir à cette notion ambiguë de patrimoine et en marquer la particularité dans le champ de l'économie. Quel qu'il soit, un objet n'est pas destiné à devenir un patrimoine. Il le devient par un processus qui en modifie l'usage et la propriété, en raison des caractéristiques identifiées par Riegl dès 1903¹² : l'historicité, l'exemplarité, l'unicité et l'authenticité. Ce sont ces motifs qui nous permettent de retenir, comme des témoins remarquables de l'histoire, des sites comme le Mont-Saint-Michel, Chambord ou la pyramide de Cheops.

La mise en patrimoine devient, dans le cas de l'UNESCO, une convention performative¹³ qui relève de l'application de trois critères¹⁴ : un critère de communication car l'objet symbolise une histoire et transmet des valeurs ; un critère de scientificité car il présente une valeur historique et artistique qui confère unicité et non-reproductibilité ; un critère économique par lequel une disparition constituerait une perte pour la société. Ce processus a fait appel à des médiateurs (experts, historiens) qui reconnaissent l'exemplarité et le caractère exceptionnel du site ou de l'objet. Cette caractéristique est primordiale dans un raisonnement pourtant circulaire : exceptionnel parce que patrimoine ; patrimoine parce qu'exceptionnel. L'usage courant se voit modifié et complété par un processus dont les ressorts semblent échapper à la logique économique. Pourtant, l'engagement patrimonial implique toujours d'envisager une utilisation des objets patrimoniaux car c'est une condition nécessaire pour pouvoir à leur entretien¹⁵.

La valeur patrimoniale doit ainsi se trouver complétée par une valeur d'usage. Dans les sites touristiques, ce sont les services fournis par les biens patrimoniaux, et les images associées, qui expriment cet usage. « Pour qu'il y ait patrimonialisation, il ne suffit pas que l'héritage ciblé ait acquis du sens pour un groupe, [...] ni qu'il y ait une légitimation scientifique par les spécialistes du patrimoine : il faut [...] acquérir une valeur économique¹⁶ ». Mais cette valeur ne peut être réduite à la seule production des services touristiques. C'est pourquoi il faut percevoir l'originalité de la dimension économique du processus.

En effet, l'approche économique repose ordinairement sur des catégories traditionnelles : stock, capital, droits de propriété qui peuvent s'échanger. Or, un objet patrimonial échappe à ces catégories ordinaires : comme bien public et comme bien singulier.

-
12. Aloïs Riegl, « Le culte moderne des monuments », *Socio-anthropologie*, 2003 [1903], p. 1-3.
 13. Jean-Louis Tornatore, « L'esprit de patrimoine », in *Terrain*, n° 55, 2010, mis en ligne le 30 août 2010 sur <http://terrain.revues.org/index14084.html> (consulté le 30 juin 2014).
 14. Jean-Michel Léniaud, *L'Utopie française : essai sur le patrimoine*, Paris, Mengès, 1992, 182 p.
 15. Xavier Greffe, « Le patrimoine comme ressource pour la ville », in *Annales de la Recherche Urbaine*, 14 octobre 2004, n° 86, p. 29-38.
 16. Xavier Greffe, *La Valorisation économique du patrimoine*, Paris, La Documentation française, 1993, 384 p.

Les biens publics sont reconnaissables à deux propriétés :

- la non-exclusion : il est impossible, en principe, d'empêcher la consommation de ce bien (« consommation » signifiant ici voir un site ou le visiter) ;
- la non-rivalité : la consommation par un agent économique n'empêche pas la consommation par un autre agent.

Il est impossible de lier la quantité consommée à un prix, impossible de créer un dispositif marchand.

Quant à la singularité, elle exprime aussi la défaillance du mécanisme d'allocation par les prix. Toutes choses égales par ailleurs, le prix est en effet un critère inadapté pour distinguer la visite du vieux Lyon de celle de Petra en Jordanie ou l'écoute de Mozart de celle des Beatles. La concurrence par les qualités l'emporte sur la concurrence par les prix¹⁷ et conduit à une incertitude du consommateur, qui ne peut évaluer la qualité réelle d'une visite qu'après son achat. Pour qualifier le patrimoine mondial, est récemment apparue la notion de « bien public global ».

Pour construire son jugement et anticiper la qualité de sa visite, le consommateur a besoin d'informations : relations interpersonnelles, guides touristiques, et surtout marques et labels. L'incertitude liée à l'absence d'information se mue alors en excès, tout aussi défaillant à orienter les choix. Il y a même construction de cette défaillance : les actions de promotion rivalisent de superlatifs pour décrire les espaces touristiques. Dans ce contexte, la liste du Patrimoine mondial donne une sorte de garantie *a priori*, sans doute la plus forte aujourd'hui, par son caractère universel et par sa relative rareté. Ce signal crée une rente potentielle. L'Organisation mondiale du tourisme observe ainsi une polarisation d'intérêts (médias, guides, visiteurs) sur les sites du patrimoine mondial. Surtout lorsque les groupes de touristes visitent plusieurs pays en un seul voyage.

Mais l'effet n'est évident que si le site avait déjà une vocation touristique avant son inscription dans cette liste. En fait, la labellisation renforce sa position dominante en protégeant et confortant sa singularité.

Le succès de fréquentation encourage d'autres touristes à adopter l'avis général. Les touristes réduisent le coût de l'information en partageant leur expérience sur leurs réseaux sociaux. La logique ressemble à celle des *Blockbusters* au cinéma, par laquelle l'offreur le plus fort renforce sa position dominante. La France ne vend ainsi sous forme touristique (au moins 100 000 entrées annuelles), qu'un peu plus de 200 lieux culturels représentant 0,5 % du patrimoine culturel¹⁸.

Mais les quelques succès, longuement commentés, décrits, modélisés renforcent les appétits, déjà suscités par les promesses de croissance du nombre de touristes dans le monde. C'est pourquoi nous vivons un âge d'or du patrimoine à vocation

17. Lucien Karpik, *L'Économie des singularités*, Paris, Gallimard, 2007, 384 p.

18. Saskia Cousin, « Le "tourisme culturel" un lieu commun ambivalent », in *Anthropologie et Sociétés*, vol. 30, n° 2, 2006, p. 153-173.

touristique. La notion ne cesse de s'étendre à de nouvelles dimensions: culturelle, naturelle, et même immatérielle, comme la gastronomie française et le fest-noz.

Françoise Choay, en observatrice avertie, parle d'une inflation patrimoniale, relevant du complexe de Noé¹⁹. Nous classons, protégeons, réhabilitons de plus en plus d'objets: du mobilier, des abbayes, des châteaux, puis des usines, des ports et même des quartiers entiers²⁰. Dans le cas d'une ville, il ne s'agit pas d'identifier un monument symbolique, mais de reconnaître la conjonction d'un site, d'un modèle habité et vivant dans un périmètre défini. Cette inflation patrimoniale et les changements de discours qui l'accompagnent ne manquent pas d'atteindre les organisations internationales, comme l'UNESCO.

Alors qu'elle ne réunissait qu'une dizaine d'inscriptions dans les années 1970, la liste du patrimoine mondial comprend, en 2013, 962 sites répartis dans 157 États. Le nombre de biens inscrits ne cesse de croître d'une vingtaine chaque année, et le nombre de candidats plus encore. La France y est bien représentée avec 38 inscriptions, dont une vingtaine en ville.

Dans la convention de l'UNESCO, la seule allusion au tourisme envisage la « menace de disparition due à une dégradation accélérée ». Aujourd'hui, l'activité touristique est la première fonction affectée à la plupart des sites.

En réalité, de nombreuses études font état de réserves. On connaît mal l'impact de l'inscription sur le développement économique et social²¹. Les statistiques sur les visiteurs sont trop rares, trop incomplètes et trop discutables pour en tirer des enseignements significatifs²².

À Bordeaux, le bilan 2008 de l'office de tourisme illustre l'impact de la labellisation: « 40 % de fréquentation supplémentaire, de nombreux sites [...] ouverts [...] pour l'occasion ». Mais il évoque ici la fréquentation lors des journées du patrimoine, qui sont un événement gratuit. Et s'il donne bien un taux de croissance, il ne présente aucun des arguments qui en permettent le calcul.

Une enquête menée sur des sites naturels européens a conclu à la complexité des effets. Certains sites du patrimoine mondial sont beaucoup moins connus que les parcs nationaux. Les plus récents inscrits ont enregistré une faible augmentation de leur fréquentation.

19. Françoise Choay, *L'Allégorie du patrimoine*, Paris, Seuil, 1992, 278 p.

20. Jean-Yves Andrieux, *Patrimoine et Société*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1998, 322 p. Henri-Pierre Jeudy, *La Machine patrimoniale*, Belval, Les éditions Circé, 2008, 130 p.

21. Maria Gravari-Barbas et Sébastien Jacquot, *Impacts socio-économiques de l'inscription d'un site sur la liste du patrimoine mondial: une revue de littérature*, Paris, Université de Paris 1, 2011, 61 p.

22. Rémy Prud'homme, « Les impacts socio-économiques de l'inscription d'un site sur la liste du patrimoine mondial: trois études », *Note préparée à la demande du Patrimoine mondial de l'Unesco. 10 juillet 2008, 26 février 2009, 20 p.*

Quelle part l'attractivité lyonnaise doit-elle au Patrimoine mondial et quelle part revient aux programmations culturelles qui attirent un large public? L'impact du patrimoine mondial semble lié à d'autres éléments comme les ressources propres du site, les équipements d'accueil, les animations, la nature de l'économie locale, les structures de gouvernance, et les individus impliqués.

Or, l'incertitude des effets constatée par nombre d'économistes et d'observateurs, ne conduit guère les décideurs, élus, responsables techniques des collectivités ou entrepreneurs, à une communication prudente sur les effets d'un label patrimonial. Au contraire, l'incertitude encourage à affirmer davantage l'hypothèse d'un décollage économique.

Pourquoi une telle obstination?

Le Mont-Saint-Michel est de ce point de vue un exemple archétypal... Il réunit la reconnaissance d'un patrimoine universel, l'intervention publique et la promesse de retour sur l'investissement au travers de services et de produits marchands. *La Mère Poulard* est devenue une marque incontournable au Mont-Saint-Michel: biscuits, liqueurs, terrines, boîtes de sardines bénéficient de la réputation de la célèbre omelette. Ils sont aujourd'hui une des raisons du Mont. Le groupe agroalimentaire emploie 1 200 personnes. Le Mont, en lui-même, n'est pas mis en marché. Il sert de support, d'instrument publicitaire pour distribuer d'autres biens, sous une forme résolument marchande, cette fois, et dans une optique de profit.

La Mère Poulard n'est pas seule à tirer avantage du site. Trois communautés de communes revendiquent leur proximité d'avec le Mont-Saint-Michel. Enfin, les exploitants de l'activité mytilicole se sont engagés dans une démarche d'Appellation d'Origine Contrôlée. La logique de la marque ou du produit d'appel joue pleinement.

Il faut aussi que le site soutienne sa réputation. L'investissement public vient opportunément aménager le paysage dans le sens attendu par les clients (visiteurs mais pas seulement), et remettre le site dans l'actualité... Il faut donc interroger les liens entre le politique et le marchand qui prennent dans le cadre d'un site aussi remarquable et touristique que le Mont, un tour très particulier. En effet, le maire de la commune du Mont-Saint-Michel est aussi le propriétaire de la société *La Mère Poulard*. Il possède près de la moitié des hôtels, des restaurants et des magasins de souvenir du rocher et des alentours, qui vendent les produits alimentaires. La plupart des autres commerces, hôtels et restaurants appartiennent au groupe concurrent: la Sodetour.

Les deux parties de ce duopole fourbissent leurs projets pour accueillir davantage de touristes, tandis que Véolia gère les stationnements, éloignés de deux kilomètres, ainsi que les navettes qui conduisent les touristes vers les zones commerciales, puis vers l'îlot.

Présentée comme une opération destinée à «redonner au Mont sa vérité», le programme de travaux a donc eu pour effets conjoints de transformer les conditions

de visite, mais aussi de réveiller les rivalités commerciales qui se complètent de rivalités politiques et de convocations au tribunal pour prises illégales d'intérêt. Mais il ne s'agit là que de quelques effets secondaires sans conséquence réelle (quelques milliers d'euros d'amende...): la réalisation du programme de grands travaux est le fruit d'un compromis qui n'est plus aujourd'hui discuté.

Un questionnement serait sans doute salutaire pour tenter de comprendre et d'expliquer l'écart entre les promesses actuelles et l'incertitude des résultats. La première proposition d'explication est un discours compétitif tenu par les animateurs de territoires, et en particulier les élus des grandes villes et la technostructure qui les entoure. Depuis une vingtaine d'années environ, la question de l'aménagement du territoire a changé de nature: d'une recherche des équilibres d'un espace national, nous sommes passés à une logique de la compétitivité, qui est une autre manière d'exprimer le principe de concurrence. Ce processus n'est pas seulement subi dans les territoires, il est aussi saisi, par certains d'entre eux, comme une opportunité, et plus particulièrement par les mieux dotés.

Les grandes villes se sont trouvées une nouvelle manière de se distinguer et de se compter en devenant « métropoles ». Elles revendiquent, par ce mot, leur capacité d'attractivité. Un directeur d'une agence de développement économique explique ainsi :

C'est bien l'enjeu des métropoles: attirer des hommes et des femmes porteurs de richesses, de talents, d'esprit d'entreprise, des hommes et des femmes qui font le choix d'une ville où se réaliser, où faire fructifier leurs talents, où élever leurs enfants, où s'inscrire dans des réseaux de relations vivants... une ville où exister et vivre vraiment, une ville où être tout simplement. Et pour cela, toutes les métropoles sont en compétition²³.

Ce responsable local se place ainsi dans la droite ligne des stratégies de développement dictées par les tenants de la ville créative²⁴, en particulier leur chef de file, Richard Florida. Importé des États-Unis, le message est clair: pour réussir dans la compétition mondialisée, il faut en priorité séduire les élites créatives, attirer les talents, artistes, journalistes, entrepreneurs... Et on ne peut les attirer sans leur donner les meilleures conditions de vie. En particulier, il faut assurer un cadre de vie agréable, dans un espace urbain recherché, qui assure la distinction.

23. Jacques de Chilly, éditorial de la *Lettre de l'Aderly, agence de développement économique de la région lyonnaise*, juin 2009.

24. Elsa Vivant, *L'Économie créative*, Montréal, teluq.uqam.ca, 2010, 71 p.; Richard Florida, *Cities and the Creative Class*, New-York-Londres, Routledge, 2004, 204 p.

Le label de l'Unesco est ici un argument majeur, car il met en scène l'existence d'un lieu exceptionnel à portée universelle. Il permet beaucoup d'approximation sur les périmètres protégés et une sorte d'abus de langage dans nombre de situations : alors que seule une partie de la ville de Lyon a été inscrite, c'est toute la ville qui est « classée » selon l'agence de développement. Bordeaux, Le Havre ont fait de même. L'approximation du vocabulaire révèle sans doute les intentions, qui utilisent résolument le patrimoine et le label comme un outil de marketing urbain. Ce discours justificatif se sert des mots de l'économie mais n'a pas besoin de se fonder sur une démonstration économique rigoureuse. Il fait autre chose : partant de l'hypothèse d'une compétition entre les territoires, il participe à l'objectif de faire grandir la ville, mais pour d'autres raisons que celles qui sont affichées. Il met en valeur les réhabilitations et redynamisations des centres-villes, et accompagne les animations (illuminations, festivals...).

Cependant, s'agit-il d'une condition obligatoire ? D'autres exemples traduisent la même stratégie. C'est le cas de Nantes, ville dépourvue d'un patrimoine susceptible d'être reconnu par l'Unesco... Elle a donc inventé son patrimoine et ses animations pour participer à la course : l'île de Nantes et ses machines, le mémorial de l'esclavage, le palais des ducs de Bretagne sont mobilisés.

Lille et Marseille se sont positionnées comme capitale européenne de la culture, la première en 2004, la seconde en 2013. Marseille prépare par ailleurs un dossier pour l'Unesco !

Nous pourrions encore citer Metz ou Lens qui viennent d'ouvrir leurs annexes respectives de Pompidou ou de Beaubourg. Il s'agit d'entraîner toute la population, tous les acteurs, souvent bien au-delà de la ville principale. Le discours économique sert alors à montrer que tout le monde est gagnant. Encore faut-il accepter de jouer... On pourrait reprendre ici le slogan d'une célèbre loterie : tous les gagnants ont tenté leur chance !

L'argument économique est ainsi un discours performatif porté par les décideurs et prescripteurs qui leur permet de justifier leur territoire d'action et leur compétence : élus, représentants d'organisations internationales comme ICOMOS ou encore représentants de l'UNESCO qui exigent un plan de gestion touristique pour le Mont-Saint-Michel. L'argument économique est mobilisé car il fournit, dans un contexte d'incertitude, des motifs utilitaristes et rationnels à la conservation d'un patrimoine. Qu'importe la réalité du développement économique, l'autorité du discours et des porteurs de ce discours suffit à écarter la contradiction :

- si les emplois et le développement local sont au rendez-vous, ce sera la démonstration du bien-fondé de la labellisation ;
- sinon, cela signifiera simplement que des obstacles sont intervenus (mauvaise communication, équipement hôtelier insuffisant...).

Bref, quelle que soit l'issue, il ne sera plus possible, ni utile, de réinterroger le programme engagé. Le processus de labellisation est trop souvent perçu comme

mécanique et statique, sans processus de régulation. Or, la vocation pseudo-économique affectée au patrimoine est aussi une manière d'entrer dans un cycle qui entretient le principe de compétition.

L'inscription est un moyen d'affirmer une singularité et de conforter un statut privilégié qui doit produire une forme de rente de notoriété qu'il convient de transformer en développement économique.

Dans le même temps, les mesures de protection et l'évolution des marchés immobiliers peuvent sélectionner certains acteurs au détriment d'autres. C'est ainsi que les avenues accueillent désormais les mêmes enseignes commerciales, plus ou moins luxueuses, de Vienne à Paris, de Lyon à Bordeaux.

Ce processus conduit donc à une homogénéisation, en partie souhaitée et permise par les touristes et les habitants... Le bien singulier se banalise...

L'augmentation du nombre des sites inscrits tend à banaliser ceux-ci et à renforcer la situation de concurrence. Le patrimoine perd de sa puissance symbolique.

La rente touristique et patrimoniale est diluée. Une action est nécessaire pour confirmer la singularité du site. Les villes comme Bordeaux et Lyon, déjà engagées dans des processus de valorisation patrimoniale, sont donc conduites à évoluer pour répondre à des critères qualitatifs de plus en plus élevés : l'inscription au patrimoine mondial relève alors de la quête du Graal.

Tel est le paradoxe du patrimoine porté à accomplir son destin économique. La faiblesse des indicateurs concernant la réalité des effets d'une inscription au Patrimoine mondial ne suffit ni à réduire les appétits en termes de fréquentation, ni même à vérifier la corrélation entre tourisme et développement local. Même les effets sur les activités marchandes restent incertains. Cependant, les stratégies de distinction et de construction présentent une trop forte cohérence et imitent suffisamment les concepts économiques pour que les choix d'une telle labellisation paraissent motivés. Mais il ne faut pas s'y tromper, nous ne sommes pas seulement à la fabrication d'un message fictionnel car il produit dans le temps les arguments de sa propre réalité.

La référence récurrente à une « grandeur marchande » apparaît tout d'abord comme une sorte de justification pour concilier une triple exigence : la conservation sans doute, puis l'adaptation au présent, enfin, l'exutoire d'une compétition entre territoires. Cette triple exigence, qui se durcit au fil du temps, est sans fin. Surtout, elle n'a besoin ni d'un régulateur, ni de la caution d'une démonstration scientifique pour s'auto-alimenter. La promesse d'Hayek²⁵ est en passe de se vérifier : il y a auto-régulation des « ordres sociaux spontanés » – et le marché en est une des formes les plus sophistiquées. C'est pourquoi nombre d'acteurs sociaux uti-

25. Voir Éléonore Le Jalle, « Hayek lecteur des philosophes de l'ordre spontané : Mandeville, Hume, Ferguson », in *Astérian*, n° 1, 2003, mis en ligne le 5 avril 2005, <http://asterion.revues.org/17>, (consulté le 19 juin 2015).

lisent aujourd'hui ces références au marché, même et surtout en dehors du cadre qui lui a donné naissance : l'économie.

Et les avertissements d'économistes n'y changent rien. C'est pourquoi la critique de l'économie ou du prétendu discours économique ne suffira pas²⁶ :

Nous n'en avons pas fini avec le néolibéralisme. [...] Il n'est pas seulement une politique économique qui donne au commerce et à la finance une place prépondérante. [...] Le néolibéralisme définit [...] une certaine norme de vie [...] [qui] enjoint à chacun de vivre dans un univers de compétition généralisée, elle somme les populations d'entrer en lutte économique les unes contre les autres, elle ordonne les rapports sociaux au modèle de marché, elle transforme jusqu'à l'individu, appelé désormais à se concevoir comme une entreprise.

[...] Les circonstances de ce succès normatif ont été souvent décrites, [...] sous son aspect politique, sous son aspect économique [...], sous son aspect social, [...] sous son aspect subjectif. Ce sont là les dimensions complémentaires de la *nouvelle raison du monde*. [...] Elle est « mondiale » et [...] elle tend à totaliser, c'est-à-dire à faire monde par son pouvoir d'intégration de toutes les dimensions de l'existence humaine. Raison du monde, elle est en même temps une « raison-monde ».

26. Pierre Dardot et Christian Laval, *La Nouvelle Raison du monde*, Paris, Éditions La Découverte, « Poche », 2009, p. 5 et 6.



II

Album





Call Me DominiK

Un album de questions

par jean-charles massera

Call Me DominiK [2014-2016 - Production : Travail & Culture / Vendredi]

est un film

construit sur la base de (et par des)

**témoignages de
téléopérateurs et téléopératrices employé(e)s dans
le nord de la France et la région de Casablanca au Maroc**

qui participent à la construction d'une représentation

**encore floue
de ce métier pourtant central dans le développement
de l'économie de services planétarisés
et des vies qui tentent de s'organiser autour,**

**en articulant des dimensions
sociales, intimes et professionnelles
des téléopérateurs et téléopératrices rencontré(e)s**

qui tente de donner à voir

des modes de subjectivation,
des pratiques de vie,
des états de conscience,

où se mêlent
logiques de déréalisation, d'abstraction, de séparation,
ou encore
de renonciation et nécessités
d'inventions de pratiques de vie

pour

tenir,
lutter,
s'en sortir
ou tout simplement faire avec,
rester un minimum en phase
avec un environnement qui n'est plus le leur...

Balançoire (maison parentale)

Casablanca 57 km





Appel n°	Nom		
Duquel service ?			
Motif de l'appel			
Grille de notation des écoutes		Non conforme 0 point	Conforme 3 points
ACCUES			
Prise en compte de votre personnalité		0	
Engagement que vous se pour vous ?			
Amabilité			
Accueil clair et compréhensible			
REFORMULATION			
Reformulation du motif d'appel			
Prise en charge du client		0	
Evénels correcte implication / présence du conseiller			
Identification			
Confirmation par le client de son nom et présence de demande à propos			0
Confirmation par le conseiller de la suite et la suite à avoir fairez bien de... à... à			0
Confirmation par le client de l'absence de téléphone fixe ainsi possible		0	
Confirmation par le client de l'envoi de demande		0	
Remerciements		0	
REPONSE A LA DEMANDE			
Pertinence du questionnement sur la demande/la demande du client téléphonique			
Technique			
Formulation positive des questions		0	

C'est très intéressant...
on apprend **beaucoup** de choses...
on attend aussi de nous **beaucoup** de choses...

Sauf que,
d'après mon expérience...
la qualitéééééé...

c'est pas quelque chose de...
rentable.

Les patrons ou bien les directions,
dans les centres d'appels,
ils insistent trop sur :
la prod, la production, le **nombre** d'appels pris, le **nombre** de mails traités, le **nombre** de courriers, le **nombre** de fax...

La qualitéééééé...
à mon avis, d'après mon expérience,
c'est comme s'ils considèrent la qualité comme un **frein** à la production.

Ça les **freine** en termes de facturation aux clients, tout ça...

Nous, on nous demande

de mettre une certaine **pression** à nos équipes
pour **atteindre** les **objectifs**.

Alors après chacun manage...

Chaque superviseur est libre
de manager comme il veut,
mais nous par exemple on a des opérations dites d'entraide
où ben les superviseurs sont debout sur le plateau
et vont voir les conseillers qui sont
à plus de 15 minutes de communication
en leur disant :

Ben pourquoi t'as pas fini ?
Qu'est-ce qui s'passe ?

Alors qu'on sait très bien qu'y a des problématiques
en 15 minutes, on peut pas les gérer.

Donc, ben le conseiller,

il va l'faire une fois, deux fois, trois fois,
la troisième fois, y va nous dire :
ben tu veux mon casque
pour savoir comment on peut faire

ou alors au bout d'12 minutes

y va raccrocher au nez du client
en lui prétextant une excuse
pour éviter d'être embêté

par quelqu'un pour savoir où il en est dans l'appel.

TOTALHELP

Certificat d'Excellence



Ce certificat a été spécialement établi pour certifier que

Est nommé (s) le meilleur collaborateur ayant réalisé
la meilleure performance de son activité en 2010 sur le centre Médias Ecos

Monsieur *Philippe L.*
Directeur Centre Médias Ecos

Fait à Casablanca le 10 juin 2010

[Signature]

TOTALHELP

En même temps, il fallait

qu'on envoie les chiffres
heure par heure.

on recevait un mail du directeur
qui nous demandait

Chaque heure

où on en était

Donc, il fallait

récolter les **résultats**
et tout ça en faisant
des doubles écoutes

En fait, c'est simple

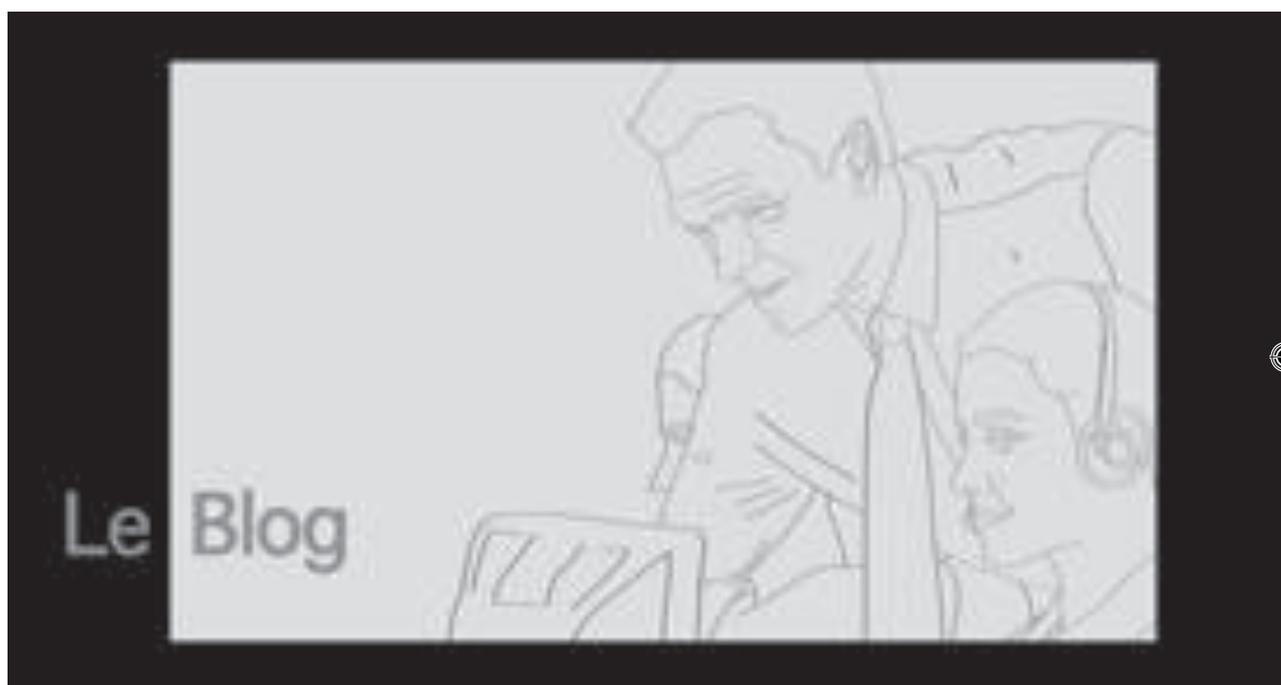
j'ai **perdu**
10 kilos en 6 mois



La formation vise à adapter les compétences de chacun
aux besoins de la société dans un esprit "Win + Win".

JEFF ÉTAIT LE MEILLEUR D'ENTRE NOUS...

PREMIER ARRIVÉ... DERNIER À PARTIR...



*ESPACE MENTAL ENTièrement OCCUPÉ
PAR LE BON FONCTIONNEMENT DE LA BOÎTE...*

On connaît le truc classique du client
qui est prospecté 50 fois par jour
et donc qui s'énerve sur nous

et justement, un des points forts du management
c'était de leur dire,
c'est pas sur VOUS que le client s'énerve,

c'est **sur** NICOLAS LEFORT,

c'est **sur** JULIE DUEZ.

Donc forcément c'est amené avec un argument
qu'est plutôt positif à la base.
Mais effectivement, quand on est dans la réussite...

c'est un peu frustrant.

De toute façon,

on s'appelle DOMINIK VERDIER

on craint rien...

On n'est pas responsable de ce qui s' passe parce qu'

on s'appelle DOMINIK VERDIER



UN ESPRIT

WIN - WIN

On n'avait pas cette pression **permanente**

Attention y a la **concurrence**
y a le **offshore...**

On nous dit **tous les jours**

Toi, tu fais mal ton travail,
à cause de **toi**, on va perdre
le contrat.





C'est dit comme ça.

Le Blog

Quand je ne t'accable pas avec mes 10 blogs, tes objectifs sont clairement en danger de ton entreprise. Tu es comme moi, capable de travailler parce que tu n'es pas au travail et pas au travail.



ACW vs DISPO

Project Performance Report - Q3 2023

Report Period: Q3 2023

Task ID	Task Name	ACW	DISPO	SV	CV	PC	PI	SI	DI	LI									
1	Task 1	100	100	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
2	Task 2	150	120	30	30	80	80	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
3	Task 3	200	250	-50	-50	120	120	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
4	Task 4	120	100	20	20	83	83	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
5	Task 5	180	180	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
6	Task 6	140	160	-20	-20	114	114	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
7	Task 7	160	140	20	20	88	88	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
8	Task 8	110	130	-20	-20	91	91	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
9	Task 9	130	110	20	20	85	85	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
10	Task 10	170	170	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
11	Task 11	190	190	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
12	Task 12	150	150	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
13	Task 13	120	120	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
14	Task 14	180	180	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
15	Task 15	140	140	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
16	Task 16	160	160	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
17	Task 17	110	110	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
18	Task 18	130	130	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
19	Task 19	170	170	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
20	Task 20	190	190	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
21	Task 21	150	150	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
22	Task 22	120	120	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
23	Task 23	180	180	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
24	Task 24	140	140	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
25	Task 25	160	160	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
26	Task 26	110	110	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
27	Task 27	130	130	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
28	Task 28	170	170	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
29	Task 29	190	190	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
30	Task 30	150	150	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
31	Task 31	120	120	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
32	Task 32	180	180	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
33	Task 33	140	140	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
34	Task 34	160	160	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
35	Task 35	110	110	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
36	Task 36	130	130	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
37	Task 37	170	170	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
38	Task 38	190	190	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
39	Task 39	150	150	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
40	Task 40	120	120	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
41	Task 41	180	180	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
42	Task 42	140	140	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
43	Task 43	160	160	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
44	Task 44	110	110	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
45	Task 45	130	130	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
46	Task 46	170	170	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
47	Task 47	190	190	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
48	Task 48	150	150	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
49	Task 49	120	120	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
50	Task 50	180	180	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
51	Task 51	140	140	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
52	Task 52	160	160	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
53	Task 53	110	110	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
54	Task 54	130	130	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
55	Task 55	170	170	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
56	Task 56	190	190	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
57	Task 57	150	150	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
58	Task 58	120	120	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
59	Task 59	180	180	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
60	Task 60	140	140	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
61	Task 61	160	160	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
62	Task 62	110	110	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
63	Task 63	130	130	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
64	Task 64	170	170	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
65	Task 65	190	190	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
66	Task 66	150	150	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
67	Task 67	120	120	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
68	Task 68	180	180	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
69	Task 69	140	140	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
70	Task 70	160	160	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
71	Task 71	110	110	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
72	Task 72	130	130	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
73	Task 73	170	170	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
74	Task 74	190	190	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
75	Task 75	150	150	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
76	Task 76	120	120	0	0	100	100	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
77	Task 77	180	180																



Merci, Et de quel côté se trouve l'équipement de l'actuel ?

C'est bizarre quand même cette idée de travailler pour être plus économe et non de travailler pour vivre...

Le Blog



Te crois-tu prêt pour la révolution
des comportements participatifs et pour
à l'épanouissement du genre humain ?
J'ai de gros doutes là...

Faudrait déjà améliorer les conditions
de l'extermination, celle de la classe.
La classe à l'école : tout ça se passe
en termes de marchés et non de pays...

Le Blog

En rentrant,

c'est là que le vrai combat commence

**parce qu'on est fatigué,
on a une tête, grosse comme ça,
on supporte plus
d'écouter les gens parler,
on supporte plus
le téléphone...**

En fait, il y a tellement de choses à faire...
Justement le courage, il est là.

**Dans ce genre de travail,
c'est pas d'y aller,**

c'est de revenir et de dire
que la vie recommence toujours quoi...
Et réfléchir à ce qu'on va faire en rentrant,

Mais ouais,
le vrai combat,
il est en dehors du travail...

Ça m'a modifié...





III

Les discours fictionnels et littéraires de LAMEN



Quand la littérature dit l'économie



De Balzac à Reinhardt : le roman à l'épreuve de l'argent et vice-versa

Alexandre PÉRAUD*

Éric Reinhardt est un auteur balzacien. Bien qu'il place Joyce et Mallarmé aux premiers rangs de son panthéon littéraire, comment ne pas penser au père de *La Comédie humaine* quand on considère la manière dont Reinhardt met en scène la réalité, y compris la plus triviale, donne le premier rôle à l'argent et construit, à l'échelle de récits qui se répondent par le système du retour des personnages, une fresque des turpitudes de notre temps? Ce romancier partage surtout avec Balzac cette écriture du possible économique. Ses fictions ne se contentent pas de décrire des existences mues ou fascinées par l'argent, elles montrent combien le parcours des individus est le fruit de déterminismes économiques et ne peuvent s'énoncer qu'en termes économiques. La complexité des arcanes économiques qui président aux destinées contamine en effet un récit qui ne semble pouvoir éviter digressions et arabesques. Alternant considérations esthétiques méta-romanesques et tartines de théorie financière, l'histoire de *Cendrillon* (2007) croule sous les « farcissures » théoriques, ploie sous un amas de définitions techniques et hoquette au rythme des norias des chiffres et valeurs qui scandent le déroulement diégétique. On a bien affaire à un récit-limite qui n'est pas seulement le symptôme d'une époque soumise à l'argent, mais une tentative poétique pour rendre compte de l'empire que l'argent a acquis sur les hommes et la société. Le fait que Reinhardt écrive à la veille de la grande crise financière sous le régime duquel nous vivons toujours

* Maître de conférences en littérature française. Université Bordeaux-Montaigne (Textes, Littératures: Écritures et Modèles).

– à tel point qu'on a voulu voir dans *Cendrillon* la fable prophétique de l'aventure Kerviel – n'est évidemment pas anodin. L'œuvre réaliste capte quelque chose de son temps, voire relève d'une poétique de l'argent que nous avons étudiée par ailleurs¹. Il ne s'agit donc pas seulement d'appréhender en quoi ce roman témoigne des réalités financières, mais également d'identifier les ressorts poétiques qu'il convoque pour dire l'argent, c'est-à-dire d'analyser les enjeux poétiques de la mise en texte de l'argent.

Héritier de la poétique financière de *La Maison Nucingen*², *Cendrillon* déploie une joyeuse agilité boursière et ne nous épargne aucune des complexités de l'argent. Ce récit touffu se compose de 17 chapitres qui croisent le parcours de quatre personnages, Thierry Trockel, Patrick Neftel, Laurent Dahl et un certain Éric Reinhardt, narrateur auctorial obsédé par l'automne, pilier du Nemours au Palais-Royal, ami du chorégraphe Preljocaj et fort occupé par une énigmatique invitation à une prestigieuse conférence à Gênes. On comprend rapidement, par un jeu d'interchangeabilité des noms et des déterminations communes, que ces quatre personnages sont autant de variations sur le même. « Avatars synthético-théoriques³ » du narrateur, Trockel, Neftel et Dahl sont tous de brillants élèves, témoignent d'une même passion pour Joyce et Mallarmé et se caractérisent par une vie ou des aspirations sexuelles plus ou moins pathologiques, ou par une absence, non moins pathologique, de confiance en soi mêlée d'un désir de reconnaissance sociale⁴. Ils ont surtout fait la même expérience, enfants, de l'humiliation économique et sociale que leur père, cadre moyen dans une entreprise d'informatique, a subie après avoir été renvoyé par un chef qu'il avait protégé. L'échec et la faiblesse paternels constituent le point nodal de leur histoire, la source d'un sentiment de minorité qui pour être commun connaît cependant des traductions différentes.

De ce point de vue, le destin le plus dramatique est celui de Patrick Neftel. Son existence bascule le jour où son père, excédé par les provocations hystériques d'un fils qui lui jette sans cesse ses échecs à la face, se suicide au beau milieu d'un dîner familial. Ce suicide dont il porte la culpabilité ravageuse ruine sa vie et le transforme en une épave violente. Neftel n'envisage plus que le terrorisme comme revanche, exutoire et mode de justification de lui-même. Moins dramatique, le

-
1. Alexandre Péraud, « La fictionnalisation de l'argent au XIX^e siècle ou l'invention d'un sous-genre romanesque », *Épistémocritique*, vol. 12, printemps 2013, *Littérature et économie*, <http://www.epistemocritique.org/spip.php?article318> (consulté le 28 avril 2014).
 2. L'exposé à l'origine de cette contribution esquissait une généalogie souterraine entre *La Maison Nucingen* et *Cendrillon*, comparaison qui n'a pu être reprise dans le cadre réduit de cet article.
 3. Éric Reinhardt, *Cendrillon*, Paris, Stock, 2007, p. 434.
 4. On trouve le récit consacré à Patrick Neftel p. 242, à Laurent Dahl p. 236 et au narrateur auctorial p. 244.

parcours de Thierry Troquel, occupe une place plus réduite. Ce géologue sérieux et apprécié de ses chefs ne semble avoir qu'une seule faiblesse, son désir d'échangisme qu'il tente de faire partager à sa femme. Reste Laurent Dahl. Brillant sujet pourtant handicapé par son manque de confiance en lui, il parvient malgré tout, grâce à la recommandation de son beau-père, à entrer dans une grande banque. Relégué dans les bas-fonds du *middle-office*, il rencontre Steeve Still, camarade de lycée avec lequel il crée le *hedge fund* Igitur en mettant sa plume mallarméenne au service de la spéculation la plus effrénée. Ces quatre parcours, qui ne se croisent pas mais se superposent, forment ainsi le matériau à partir duquel se construit l'expérience de laboratoire – autre trait balzacien – visant à analyser comment des individus aux déterminations identiques peuvent décrire des trajectoires différenciées dans un monde capitaliste censé ouvrir les possibles. En cela, *Cendrillon* est bien fils du libéralisme, moins par son ancrage ou son message idéologique que par cette conception de l'individu comme réservoir de possibles. Libéral, il l'est encore en mettant l'argent de la spéculation au cœur du récit, au propre et au figuré. Une large leçon d'économie qui s'étale sur 25 pages occupe en effet le centre géométrique du roman et livre au lecteur – via son narrateur auctorial fasciné – les clefs de compréhension de la finance contemporaine.

Si l'introduction de cette indigeste leçon de finance moderne illustre spectralement la manière dont Reinhardt nourrit sa fiction d'emprunts directs au réel, elle n'épuise cependant pas la variété des modes de référence convoqués par *Cendrillon*. On pourrait même, en détournant une expression de Jacques Neefs, évoquer les « trois étages du mimétique⁵ » d'un récit qui combine la reproduction, la représentation et la refiguration, trois modalités qui vont de l'insertion pure et simple de *realia* jusqu'à l'inscription au cœur du tissu narratif des logiques et mécanismes financiers. Le premier étage, celui de la reproduction, est un stylème caractéristique de l'écriture de Reinhardt et consiste à installer dans la fiction des faits ou des personnages véritables, directement issus de l'actualité. On croise ainsi tout à trac l'attentat terroriste du 11 septembre 2001 ou la tuerie de Nanterre perpétrée le 28 mars 2002 par Richard Durn, la *Médée* créée en 2004 par Preljocaj, ainsi qu'une galerie de personnages et d'émissions télévisuels où, par exemple, les prestations et propos de Michel Drucker ou Mathilda May sont rigoureusement retranscrits. Plus ou moins anecdotique, l'insertion de ces objets réels non retraités relève d'une fonction assertive et tire le récit vers le document. Si l'on reprend les catégories développées par Gérard Genette dans « Vraisemblable et motivation », on considérera que ce régime de référence relève du degré zéro de la *mimesis* puisque les choses ne

5. Nous empruntons cette expression à Jacques Neefs, « Les trois étages du mimétique dans *La Comédie humaine* », *Balzac, œuvres complètes, le « Moment » de La Comédie humaine*, textes réunis et édités par Claude Duchet et Isabelle Tournier, Saint Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 1993, p. 149-156.

sont pas représentées, mais simplement rapportées, telles quelles. Les larges développements théoriques plaqués dans le récit relèvent du même régime mimétique car quand bien même leur énonciation est assurée par les personnages ou par le narrateur impliqué, ces parenthèses sont faiblement intégrées au corps du récit. Ces inflations discursives sont fort ambivalentes puisqu'elles produisent, tout en répondant aux nécessités du réalisme, sidération voire ennui... ce qui n'est pas dépourvu d'intérêt. De fait, l'effet de réel dispute à un autre enjeu pragmatique consistant à susciter un sentiment de confusion chez le lecteur. Le paradoxe n'est qu'apparent puisqu'en abandonnant le lecteur à son incompréhension, le récit restitue bel et bien le sentiment des contemporains à l'égard d'une logique financière absconse. Il en va de même avec la convocation de référents réels qui sont mis en fiction soit de manière codée – le « philosophe marxiste » (Étienne Balibar), le ministre des finances victime de ses pulsions sexuelles (Dominique Strauss-Kahn... bien avant ses déboires judiciaires) – soit de manière explicite, à l'instar du long entretien qu'accorde Louis Schweitzer au narrateur (p. 480 *sqg*). Toutefois, bien qu'elles participent d'un même effet de vraisemblance, renforcé d'une forme de connivence avec le lecteur, ces personnalités prennent part au récit et contribuent, de manière plus ou moins faible, à en orienter le cours. Il ne s'agit donc plus de corps étrangers, mais d'acteurs qui font le pont entre réel et fiction.

Cette fictionnalisation minimale esquisse la deuxième modalité mimétique consistant à re-présenter le réel de manière dramatique et non plus seulement strictement référentielle. Il est ainsi intéressant d'identifier quelques-unes des figures convoquées pour exprimer – et non pas seulement condamner ou dénoncer – la réalité de l'argent. Observons d'abord l'abondance des chiffres qui sature *Cendrillon*. Par leur profusion, les chiffres incarnent certes l'empire du quantifiable, le règne de la « pensée calculante » et l'obsession de la mesure qui dit combien l'argent est devenu la mesure de toute chose. Mais ils impliquent plus globalement la représentation d'une société qui mathématise les existences, la réduction des individus à l'état de courbes à laquelle s'abandonne même notre narrateur-poète lorsqu'il commande une étude statistique sur la perception du printemps. L'entassement de chiffres participe de l'effet de tournis et confine à l'écoeurement quand il s'énonce sur le mode mi-émerveillé mi-halluciné qui caractérise un David Pinkus ou un Steeve Still.

C'est un ÉNORME produit dérivé. C'est le PREMIER produit dérivé. C'est le plus GROS produit dérivé. C'est absolument GIGANTESQUE le marché des futures. LA MOITIÉ DU MONDE TOURNE EN FUTURES! (p. 288)

Et ça les futures, c'est GIIIIIIIGANNNNNTESQUE! c'est GIIIIIIIGANNNNNTESQUE! CE SONT DES MILLIAAAAAARDS TOUS LES JOURS! Le mot milliard, j'aurais dû chronométrer, a duré une dizaine de secondes: David Pinkus n'avait plus d'air dans ses poumons pour ajouter le moindre mot (p. 292)

Jouant de la ponctuation expressive et des graphies, le narrateur se fait le héraut complaisant d'une hyperbole qui confère à l'énumération une signification pathologique et en fait, de manière plus générale, le symptôme ou la manifestation sensible de l'accumulation capitaliste. Structure obsédante du récit, la figure stylistique de l'accumulation revient sans cesse : cours des actions, délires pornographiques de Thierry Trockel (chapitre 15, p. 507 *sqq*), lectures des différents protagonistes, etc... Contaminant tous les domaines et registres de l'existence, la liste exprime par son impossible clôture, la vérité d'un désir capitaliste que rien ne peut satisfaire et qui repousse toujours plus loin la satisfaction, illustrant ce que Bernard Stiegler identifie comme le passage d'une économie libidinale, fondatrice du premier capitalisme, à une économie pulsionnelle. Mais celle-ci n'engendre pas seulement un individu insatisfait, puisque

L'exploitation illimitée et destructrice de la libido comme énergie est la *destruction de l'humain*, et, comme règne de la bêtise et du cynisme induits par la misère symbolique et spirituelle, c'est *l'ère de l'inhumain* qui apparaît lorsque, l'énergie libidinale ayant été détruite par l'économie libidinale capitaliste, et le désir étant anéanti comme pouvoir de liaison des pulsions, le capitalisme devient littéralement pulsionnel, et en cela absolument *barbare*, et non seulement sauvage [...]⁶.

Cendrillon constitue, à maints égards l'illustration de ce devenir barbare de la civilisation capitaliste. En relèvent la mise en scène des comportements violents de Patrick Nefel, évidemment, mais également la récurrence des professions de foi boursières qui ponctuent le récit à l'instar de ce morceau de bravoure où l'anaphore et la répétition s'unissent en une rhétorique cynique.

Nulla conscience politique. Nulla conscience du collectif. Nulla conscience de l'intérêt général. Nulla conscience du bien public. [...] Ce sont des notions qui n'existent plus. [...] Si tu t'engages dans cette logique tu vas jusqu'au bout. Comme l'écrivain qui se lance dans un roman : s'il est ambitieux il va jusqu'au bout. Et la logique du système c'est de supprimer ce qui n'est pas indispensable à la rentabilité maximale de l'entreprise. [...] Quelles que puissent être les conséquences humaines, sociales, économiques, géographiques. Notre seul problème : le profit : le plus de profit possible. (p. 302)

Mais l'analyse de Stiegler permet aussi de comprendre la place obsédante qu'y tient le désir sexuel. *Cendrillon* est le roman de la pathologie sexuelle et de la prostitution puisque tous les personnages – y compris le narrateur – sont pris dans des perversions, plus ou moins ravageuses. Ici, c'est le narrateur qui, par-delà son attrait pathologique pour les pieds et escarpins, nous gratifie de ses longs ébats avec son *Executive President* – que l'on retrouvera dans le roman suivant – ou

6. Bernard Stiegler, *Réenchâter le monde. La valeur esprit contre le populisme industriel*, Paris, Flammarion, 2006, p. 65.

avec sa mystérieuse voisine ; là, c'est Steeve Still qui décide de spéculer à outrance contre les dot.com après avoir « gratifié » sa Polonaise de 19 orgasmes – les chiffres, encore ; ailleurs, ce sont les fantasmes échangistes de Trockel ou les délires cathodiques de Patrick Neftel. Il s'agit moins de reproduire – avec la même complaisance – la liste des turpitudes accumulées par les protagonistes du récit que de souligner l'association systématique de l'argent et de la sexualité. Tout se passe comme si – dans cette économie de bordel⁷ – la recherche de plus en plus hasardeuse du profit était corrélée à la quête de plaisirs sexuels de plus en plus extrêmes. Par-delà l'assimilation freudienne – au demeurant assez contestée – entre fèces et argent, le roman établit un rapport de similarité, voire de nécessité, entre l'obsécénité qui caractérise la société médiatique et la débauche d'argent. Ce n'est pas un hasard si la dépravation masturbatoire de Patrick Neftel est excitée, c'est-à-dire aggravée, par la richesse qui dégoûline des écrans télévisuels. Neftel n'est que la victime hyperbolique du « spectacle obscène d'une connivence, d'un contentement, d'une prospérité généralisée » (p. 401). L'argent devient ob-scène dès lors qu'il est, étymologiquement, mis au-devant de la scène. Au-devant de la scène médiatique, mais aussi, d'une scène romanesque qui semble ne pas pouvoir se soustraire à son déferlement, à son exhibition. Et c'est bien cette mise à nu qui conditionne l'assimilation de l'argent et du sexe, la promotion perverse – détournée de ses fins – d'un emblème (l'argent/le phallus) qui devient à lui-même sa propre fin. Aussi convient-il de prendre au sérieux cette pornographie de l'argent en se gardant de n'y voir qu'un tropisme d'auteur⁸. La pornographie est le symptôme d'une évolution tragique. Quand Frédéric Lordon estime que « l'argent est la monnaie comme objet de désir – ce “condensé de tous mes biens dont il n'est plus guère de joie qui ne soit accompagnée de son idée comme cause”⁹ », il énonce un axiome qui vaut pour le premier capitalisme, celui du système balzacien et d'un large XX^e siècle, mais qui ne fonctionne plus dans le monde « culbuté » de Reinhardt. Décrochée de tout référentiel réel, la valeur se perd et s'égaré dans les mirages d'un désir lui-même privé d'objet de référence.

Le passage à cette forme d'économie pulsionnelle ne s'épuise toutefois pas dans les manifestations spectaculaires de la pornographie. Elle affecte jusqu'à la temporalité du sujet, phénomène que le récit de Reinhardt va s'employer à rendre sensible par des moyens narratifs à même de restituer cette expérience singulière du

-
7. Comment ne pas penser à la maison close mise en scène par Robbe-Grillet quand des financiers, qui engloutiront 2 milliards de dollars, baptisent leur fonds spéculatif du doux nom de *Gradiva* ?...
 8. On pourrait en effet relever un semblable devenir pornographique du capitalisme dans des fictions contemporaines telles que *La Société de l'information* d'Adrien Bélangier ou *Cosmopolis* de Don de Lillo.
 9. Frédéric Lordon, *Capitalisme et servitude*, Paris, La Fabrique, 2010, p. 28.

temps de l'argent. On voit que cette poétique du temps de l'argent nous conduit à franchir une étape supplémentaire, à abandonner le niveau figural ou énoncif – le motif ou le thématique – pour passer au niveau formel supérieur que nous appellerons avec Ricoeur celui de la refiguration, notre troisième étage du mimétique. *Cendrillon* ne se présente-t-il pas explicitement, par son seul titre, comme une fable sur le temps? Figure tutélaire du récit, Cendrillon incarne l'irréversibilité; elle soumet l'ensemble des personnages – voire le mouvement même de la narration – à la coupure fatidique (minuit pour la souillon, le 31 décembre pour les héros de Reinhardt) au-delà de laquelle toute action est forclosée et où l'individu semble promis à sa propre abolition. Symptôme de cette modalité temporelle, la prolepse – ou récit par anticipation – s'impose comme la structure narrative principale. Non seulement parce que le récit commence par la fin avec la fuite du trader Laurent Dahl, mais également parce que chacun des fils narratifs nous est d'emblée donné par sa fin. Nous faisons connaissance avec Thierry Trockel lorsqu'il est en route pour un manoir de Düsseldorf, voyage dont on comprendra qu'il est destiné à satisfaire son fantasme échangiste longuement ruminé (p. 47); Patrick Neftel apparaît pour la première fois alors qu'il s'appête à commettre la tuerie qu'il fomenté depuis plusieurs mois, conduisant sa voiture « avec la détermination de celui qui accomplit son destin. Sa dignité reconquise... » (p. 65) tandis que le parcours du père de Neftel-Trockel-Dahl est d'emblée évoqué par son licenciement. Même si elle participe au stylème d'un roman contemporain qui refuse de se soumettre au romanesque et à l'histoire, cette propension systématique à raconter par avance semble moins relever d'une interprétation déceptive qu'expressive. Il s'agit de mettre en évidence le caractère inéluctable de l'argent et, partant, le tragique intrinsèque du récit d'argent. Quoi qu'on fasse, c'est l'argent qui gagne, c'est la loi de l'argent qui prévaut¹⁰.

Mais cette mise en texte de la fatalité de l'argent reste un phénomène « objectif » qui s'impose au sujet sans pour autant permettre d'accéder au vécu subjectif de l'individu aux prises avec l'argent. Cette expérience singulière du temps de l'argent, on ne peut en faire un objet de discours, parce qu'on ne saurait *expliquer* la manière dont le sujet est mis en minorité par l'argent. Il faut la faire *ressentir* au lecteur de manière quasi physique car, et ce sont là des commentaires méta-romanesques tirés de *Cendrillon*,

il y a ce qui est dit, formulé, intellectualisé par le texte. Et il y a ce qui peut être transmis par sa matière: structure, tessiture, énergie, événements grammaticaux, collisions verbales [...] (p. 376).

10. Le récit réaliste fait très précocement ce constat puisque Balzac, mais aussi tous ses épigones populaires (Souvestre, Véron...) useront et abuseront de prolepses qui constituent des figures récurrentes de la fiction économique. Sur ce point, voir notre article déjà cité « La fictionnalisation de l'argent au XIX^e siècle ou l'invention d'un sous-genre romanesque ».

ce que j'essaie de faire en transmettant une connaissance par l'expérience sensible du texte. [...] La mise au point de ces dispositifs nécessite naturellement un long travail. [...] Ce qui suppose que le lecteur accepte de se soumettre à l'épreuve du texte (p. 377).

Cela nous renvoie à un dispositif typique de *La Comédie humaine* qui, parallèlement aux jeux sur l'ordre du récit, travaille la vitesse du récit de telle sorte que, avec une régularité absolue, les périodes d'endettement et d'enrichissement sont systématiquement traitées sur le mode du résumé, voire, dans certaines œuvres tardives, de l'ellipse, tandis que la « période astringente » du remboursement occasionne un ralentissement drastique du récit qui tend vers la scène. Cette loi, qui s'applique à la fiction d'argent du XIX^e siècle, montre comment le roman invente des formules poétiques pour restituer l'expérience singulière du temps de l'argent. Bien que le récit de Reinhardt n'ait pas la linéarité de son aïeul dix-neuviémiste, la temporalité de *Cendrillon* est totalement conforme à la loi balzacienne comme le montre la comparaison des trois épisodes consacrés à l'aventure du *Hedge fund* Igitur située entre la fin 1996 et la fin 2000. Le premier acte débute en avril 1997 avec la parution d'un article du *Financial Times* qui salue les 20 % de performance accomplis en 4 mois (p. 404) et se clôt, fin 1998 « avec une performance exceptionnelle de 34 %. [...] Les 800 millions de dollars du fonds, sur lesquels ils réalisèrent une plus-value d'environ 260 millions de dollars, rapportèrent à Steeve Still et Laurent Dahl, respectivement 27 millions de dollars » (p. 421). Dans cette première phase, dix-sept pages permettent de rapporter un épisode de deux années qui « équivaut » à 360 M\$ de profits et permet d'établir l'équation chronomonétaire selon laquelle 1 M\$ = 2 jours = 1,5 ligne. Puis commence le deuxième acte qui s'ouvre logiquement début 1999 lorsque Steeve Still décide de « shorter » les valeurs technologiques et s'attaque à l'action Softbank qui vaut le 5 février 904 yens (p. 450). Le pari est tellement « contrariant » – c'est-à-dire contraire au marché – que la stratégie inquiète Laurent Dahl, inquiétude justifiée puisque le titre atteint la cote de 6 444 le 17 novembre (p. 472), moment où Steeve Still entre dans la spirale du « trader en chute libre » (p. 470), enfermé dans sa certitude et son mépris des autres. Ce deuxième épisode marque un premier ralentissement puisque là où 17 pages permettaient de restituer deux ans, 22 pages couvrent désormais une dizaine de mois, infléchissement redoublé par l'obsession du temps qui gagne les protagonistes : « on perd un peu plus de thune à chaque heure qui passe » (p. 454) ; « *il faut qu'on gagne du temps. C'est ça la stratégie : il faut qu'on gagne du temps avant que les dot.com elles partent en vrille* » (p. 457). La marche du temps est comme alourdie. Toute une série de mentions concourent à marquer le ralentissement (« après quelques secondes de cette lente compulsion », p. 459) ou la stagnation. Parallèlement, un jeu d'anaphores (« Et tous les jours » reprises quatre fois p. 469) ou de répétitions – on compte une cinquantaine de mentions du cours de l'action Softbank en une vingtaine

de pages – composent la rhapsodie où le sujet s'abîme dans un nouveau rythme chronomonétaire qu'il comprend ne plus pouvoir maîtriser.

Avoir tort. Avoir tort chaque matin quand on arrive. Avoir tort chaque soir quand on repart. Avoir tort quand on s'absente du bureau à l'heure du déjeuner. Avoir tort à chaque heure. Avoir tort à chaque minute. Avoir tort à chaque seconde. Avoir tort à chaque fois, toutes les secondes, toutes les minutes, tous les quarts d'heure, que Steeve Still regarde sur son écran le chiffre infâme qui lui donne tort. (p. 467).

Le dernier acte de *Cendrillon*, la reprise du récit des déboires d'Igitur ressuscite l'hypnotique ballet des cours de l'action Softbank qui, de 6722 le 18 novembre, passe à 8088 le 22 décembre. Ces 19 mentions – clin d'œil ironique aux 19 orgasmes polonais qui avaient décidé Steeve Still? – sonneront le glas d'un *hedge fund* qui aura englouti plus de trois milliards de dollars en 2 ans et en aura brûlé 2,4 durant les 40 jours couverts par le dernier chapitre. L'équation chronomonétaire suit alors la même pente, le récit ralentissant (40 jours sur 13 pages) à mesure que le passif explose¹¹.

Mais cette structure narrative qui figure l'autonomisation du temps de l'argent et, partant, la subversion des rythmes subjectifs, n'a pas qu'une portée psychologique. Elle revêt également une valeur sociale en illustrant la nature fondamentalement projective, voire irréversible, du temps capitaliste. Car le capitalisme ne vit que du mouvement de l'individu qui se projette hors de lui-même, la somme de ces logiques conquérantes individuelles étant censée, selon la *doxa* classique, conférer au tout social son unité et son dynamisme productif. De prime abord, on peut être tenté de retrouver cette dynamique au centre d'un roman qui est, nous l'avons vu, tout entier conçu sur le principe du possible : quatre jeunes hommes issus de la classe moyenne et pourvus de qualités identiques vont décrire des trajectoires différentes et connaître des destins extrêmement contrastés en fonction des aléas de la vie. *Cendrillon* recréerait cette configuration idéale-typique de l'individu moderne en régime libéral, *individu* auquel le libre jeu d'intérêts permet ou promet une ascension sociale. En cela, le héros de Reinhardt serait conforme à cet *homo œconomicus* libéral que l'ambition incite à se projeter hors de lui-même pour conquérir le monde. Les personnages de *Cendrillon* ne souscrivent cependant à cet idéal que pour mieux en illustrer le revers. En attestent les phénomènes de confusion identitaire qui altèrent leur cohérence et les permanents courts-circuits qui

11. Le fait que Laurent Dahl soit l'unique protagoniste de ce dernier épisode – au côté d'un Steeve Still fantomatique – n'est pas anodin car il est bien celui qui, tout au long de sa vie, aura essayé de maîtriser son existence et sa temporalité. Comme le narrateur auctorial, il tente de préserver une relation primordiale au temps, au présent, posture épiphanique qui rend sans doute plus douloureuse encore le tourbillon et la fuite en avant dans laquelle l'entraîne la logique financière.

régissent les destinées de Laurent Dahl, Thierry Trockel et Patrick Neftel ainsi que les usurpations d'identité dont est victime le narrateur auctorial¹².

Tout se passe plutôt comme si les individus étaient devenus interchangeable et voyaient leurs spécificités effacées par une machine capitaliste aléatoire qui les autorise à évoluer, mais ne leur offre qu'une marge de manœuvre factice. Sans doute l'existence en régime capitaliste est-elle toujours le monde des possibles (Cendrillon n'est-elle pas la souillon, la déshéritée qui peut conquérir un nouveau statut social par sa grâce?), mais cette ouverture est tout sauf euphorique. Elle est source d'angoisse et de pathologies sociales car la mobilité sociale est devenue instabilité sociale et ce au plan tant individuel que collectif. Là réside la double critique, fondamentale, que Reinhardt exerce à l'encontre du capitalisme. D'une part, contrairement à ce que colporte la fable libérale, l'indépendance ne confère aucune liberté car elle dégénère en conflit, suscite l'angoisse, le chaos intérieur et la refente de l'être. Il apparaît d'autre part, au rebours du dogme economiciste, que l'union des libertés ne mène plus à l'harmonie. David Pinkus, pourtant peu suspect de sympathies gauchistes, fait d'ailleurs la théorie de cette faillite du modèle classique en déniaisant un narrateur auctorial qui reprend ou récite le catéchisme libéral :

– Mais vous pourriez trouver, comment dire, une sorte de péréquation entre les profits réalisés et l'intérêt général... Une sorte de régulation délibérée dont l'objectif serait de contenter les différentes parties... – Je suis bien d'accord avec toi. Mais c'est du pur conte de fées ton aspiration à l'équilibre harmonieux. (p. 301)

Le concept d'«équilibre harmonieux» n'est pas lâché par hasard. Il reprend l'une des métaphores lexicalisées les plus fondamentales identifiées par Deirdre Mc Closkey au sein de la rhétorique de l'économie politique¹³. Pinkus donne, contre toute attente, bel et bien congé à l'équilibre général et théorisé par Adam Smith au concept de marché auto-régulé que la théorie libérale engendrera...

Jeux sur l'ordre et la temporalité du récit, décomposition des individualités jetées dans l'arène économique, condamnation de la spéculation – aussi bien morales qu'économiques – formulées par les protagonistes... tout concourt donc à faire de *Cendrillon* une virulente critique de l'argent. Mais cette conclusion bien pensante est cependant relativisée par le jeu des tonalités narratives, comme si le discours du récit venait contredire les discours dans le récit. Il suffit en effet de considérer la complaisance avec laquelle sont restitués les épisodes de spéculation (tout au moins jusqu'au seuil du chapitre 14) pour se convaincre de cette ambivalence. On assiste à de véritables morceaux de bravoure financiers dont l'énergie tranche avec les épisodes consacrés à la peinture des dégâts humains provoqués par

12. Qu'on se souvienne du message de Bussy Rabutin qui inverse les sexes, la pornographique usurpation de l'identité numérique du narrateur...

13. Deirdre Mc Closkey, *The Rhetoric of Economics*, Madison, The University of Wisconsin Press, 1998 [1985], 223 p.

les structures socio-économiques. Cette euphorie semble d'autant plus démonétiser les prises de position des personnages qu'elle est redoublée par les témoignages d'admiration dont bénéficie Steeve Still de la part du narrateur : « Steeve Still avait la grâce. Il tradait comme un Dieu depuis des mois. Tous ses oracles se concrétisaient les uns après les autres. La sensation d'être infaillible le rendait de plus en plus délié, aérien » (p. 415). Quant à David Pinkus, cet être schizophrène qui affiche sans fard son a-moralité en confectionnant avec *maestria* une omelette, il apparaît « sympathique » (p. 303) à un narrateur qui semble saluer ses qualités littéraires.

Les mots vont vite. Ils ont l'air d'être aspirés par un énorme ventilateur mental, funeste, disposé à l'horizon de la spéculation. David Pinkus traduit de cette manière la tragédie du trader en chute libre, l'urgence incandescente à laquelle il se trouve acculé par le système qui se retourne contre lui. (p. 287)

Ce type est un artiste. Un musicien. Il a la grâce. (p. 294)

Narrateurs et personnages peuvent vitupérer et dénoncer une machine économique et financière inique et désastreuse dans ses effets, cette dernière fait tourner le monde et a le dernier mot. Chez Reinhardt, la preuve de ce constat désabusé est à découvrir au cœur des enchâssements temporels. Si l'on s'attarde sur la datation des aventures respectives de Steeve Still et du narrateur auctorial et que l'on remet *en ordre* les différents éléments du récit, il apparaît que la rencontre du narrateur avec le trader survient « le vendredi 2 novembre 2004 » (p. 257)... alors même que l'épisode Igitur s'est déroulé entre 1997 et fin 2000. Morale de l'histoire, le trader alcoolique, drogué au sexe et à la cocaïne qui a creusé un trou de 3 milliards de dollars semble s'être refait – peut-être après avoir chargé Laurent Dahl, en fuite – puisqu'il « a monté un *hedge fund* à New-York » (p. 105) et prospère en terrasse du Nemours... Reinhardt écrit trop ses romans pour que cet ordre chronologique procède d'une négligence. Il faut bien plutôt voir dans ce discret mais implacable constat la caractéristique d'une fiction économique qui, comme chez Balzac, ne cherche à exercer aucun magistère moral explicite. La neutralité axiologique du récit d'argent tient à la fois d'une forme de réalisme – au sens où l'on emploie ce terme en sciences politiques – et d'une forme de cynisme puisque la fiction se nourrit des concaténations et rebondissements que la mécanique de l'argent et de la spéculation autorise.

En un sens, le roman vit – telle une plante épiphyte – de cet argent *pharmakon* et hérite de son ambivalence. Celle-ci semble caractériser un récit dont la structure narrative circulaire abandonne le lecteur à son indécision. Les différentes branches du récit forment des boucles, se replient sur elles-mêmes, mais n'achèvent aucun des parcours biographiques. Hormis le phénix Steeve Still dont l'indiscrétion susmentionnée permet de deviner qu'il s'est refait une virginité (Still, *habent nomina sua fata!*), nous ne savons rien de la fin de Thierry Trockel, nous ignorons si Laurent

Dahl échappera à la justice ou si son père ira au bout du suicide commandé par le fils... Tous les protagonistes sont laissés au bord du précipice sans que l'on sache jusqu'à quel point l'irréversible surviendra, dessinant par là même la structure apocalyptique du récit. Le silence du roman est l'annonce du possible voire du probable chaos, individuel ou collectif, que les personnages, chacun à leur manière, annoncent ou préparent. Ici, les « signes indiscutables d'une errance immanente du désastre » (p. 112) que « détectait » Thierry Trockel sont confirmés par un David Pinkus, toujours plus disert :

Je vais te dire un truc, me confie David Pinkus. Il faut être con pour travailler dans l'entreprise. Et le bug du système il est là. Je suis sérieux. Quelque chose ne va pas. Quelque chose ne fonctionne pas. Et je vais même te dire on va droit dans le mur. Et ça va finir par se savoir. Ça va finir par s'ébruiter. Ça va finir par se répandre dans l'opinion. [...] On va finir par se rendre compte que David Pinkus gagne chaque année 5 millions de dollars. On va finir par être informé que Steve Still [...] gagne 60 dolls par an. On va finir par comprendre que Plutus, le hedge fund de fous furieux que j'évoquais tout à l'heure, verse chaque année [...]. Le jour où ça va péter [...] les premiers à qui ils seront tentés de s'en prendre, ce sera nous [...] Je comprendrais fort bien que le peuple il ait envie de m'assassiner. (p. 304)

Là, Patrick Neffel qui, en « appela[n]t de ses vœux du plus profond de sa tristesse, du plus profond de sa révolte, [...] une immédiate dislocation » (p. 242), nourrit longuement le projet de tuerie qui le lavera des humiliations subies

des tueries auraient lieu en direct à la télévision, dans des entreprises, dans des fonds d'investissement, offrant le spectacle d'un déchaînement suicidaire sans précédent, aussi mondialisé que les flux financiers et l'aura des grandes marques. (p. 525)

Autant de « rêves » qui justifient la question posée par le narrateur.

Alors je pose la question, un jour peut-être (quand l'exaspération des individus sur le problème de la justice sociale aura atteint un tel degré d'incandescence que les diversions distrayantes des talk-shows deviendront des agressions injustifiables), le voyeurisme se transmuera peut-être en hostilité, en désir de vengeance, [...]. Et c'est alors que surviendront de vrais problèmes. (p. 402-403)

Alors que dans la fiction économique du XIX^e siècle, la ruine, morale et financière, des protagonistes coïncide toujours avec une remise en ordre finale, la structure apocalyptique propre au récit contemporain montre qu'il n'y a plus d'ordre possible. La meilleure preuve de ce chaos réside dans le fait que, chez Reinhardt, aucun des personnages ne rembourse ses dettes. Laurent Dahl, qui s'appête à partir en laissant trois milliards d'impayés, a même l'impudence de vouloir que son père rembourse, en se suicidant, la dette qu'il aurait contractée à son endroit : « *tu nous le dois, tu le dois à toi-même ce geste réparateur... ce geste de rédemption [...] C'est une sorte de dette que tu as contractée, d'une certaine manière, tu ne penses pas ?* »

(p. 573). Là où le roman du XIX^e siècle intériorisait si profondément l'impératif bourgeois de la restitution au point d'en faire une loi narrative (si bien qu'aucune intrigue, chez Balzac, Zola ou dans le roman populaire, ne pouvait se refermer sans que les dettes ne soient apurées¹⁴), Reinhardt suspend la narration dans le vide des dettes pendantes. On est entré dans l'ère du déséquilibre et de la « logique culbutée » (p. 290) où les destinées inachevées sont la métaphore d'une économie capitaliste en crise qui contrevient à ses principes fondamentaux. Que cette loi – la clef de voûte d'une économie politique qui se fonde sur le principe du marché auto-régulé et de l'équilibre de l'offre et de la demande – puisse être enfreinte et c'est la panique, le déchaînement de violence financière et sociale qu'engendrerait la concaténation des dettes et faillites. On pourrait ainsi avancer une nouvelle explication, complémentaire, à l'inachèvement circulaire de *Cendrillon*. Puisque ce monde dérégulé n'offre plus aucun cadre normatif, l'œuvre réaliste, en rupture avec le récit de facture classique, n'aurait plus cure de la perfection narrative et diégétique qui veut qu'on mène à leur terme le destin des personnages. Dès lors qu'il n'y a plus d'ordre extra-textuel, il ne s'agirait plus que de faire prévaloir la logique esthétique d'une œuvre qui ne se préoccupe désormais que de sa propre perfection et de sa cohérence formelle. Le langage de l'art gagne... même si cette victoire-là est évidemment décevante.

14. Pour un exposé plus précis de cette loi de fer du récit économique balzacien, nous nous permettons de renvoyer à notre ouvrage, *Le Crédit dans la poétique balzacienne*, Paris, Garnier, 2012, chapitre « Crises et tensions de la fiducia ».



Le système romanesque du libéralisme dans les œuvres d'Éric Reinhardt

Françoise CAHEN*

Les œuvres d'Éric Reinhardt décrivent avec acuité les réalités du monde du travail et la fuite en avant du libéralisme. Dans ses cinq romans, le monde de l'entreprise, les réalités économiques constituent une source d'inspiration majeure. L'expérience professionnelle de l'auteur dans le monde de l'édition est transposée dans *Demi-Sommeil* (1998), roman sentimental d'inspiration autobiographique. *Le Moral des ménages* (2002) rend les ménagères économes de la *middle class* responsables de la crise économique contemporaine et le narrateur, Manuel Carsen, dénonce la soumission de son père, représentant en informatique, aux valeurs libérales de ses patrons qui l'écrasent. *Existence* (2004) raconte comment la vie professionnelle et personnelle de Jean-Jacques Carton-Mercier, un cadre polytechnicien prétentieux et misanthrope, se fracasse dans une farce cruelle et burlesque. *Cendrillon* (2007) établit un parallèle entre les trajectoires de quatre personnages : un trader, un maniaque sexuel, un exclu apprenti-terroriste et un avatar de l'écrivain lui-même, permettant d'aborder entre autres le thème des déviances du capitalisme financier. *Le Système Victoria* (2011) aborde la mondialisation à travers l'histoire d'amour entre la DRH d'une multinationale et un responsable de chantier d'une tour de La Défense. Enfin, *Élisabeth ou l'équité* est paru en novembre 2013 : cette pièce de théâtre, mise en scène par Frédéric Fisbach au théâtre du Rond-Point, décrit les négociations syndicales en vue de la restructuration d'une usine chimique française dépendant d'un fonds de pension américain.

* Professeur dans l'enseignement secondaire.

« Je veux comprendre le monde dans lequel on vit » écrit Éric Reinhardt dans *Cendrillon*¹.

C'est bien ce qu'entreprennent ces romans, qui forment un véritable parcours « du plus petit pour aller au plus grand² », explorant des réalités d'abord personnelles, puis familiales pour aller vers une analyse du monde toujours à plus grande échelle, mais aussi partant des classes moyennes pour s'intéresser ensuite aux cadres, de plus en plus élevés. Sa pièce de théâtre, qui décrit aussi bien le comportement des dirigeants que celui des syndicalistes, pourrait être d'ailleurs considérée à cet égard comme une synthèse de ce parcours social.

Au moins deux caractéristiques originales émergent de l'écriture reinhardtienne des réalités économiques.

D'abord, Éric Reinhardt, et c'est là sa véritable marque de fabrique, décrit le libéralisme à travers le prisme des expériences sensibles de ses personnages. « Pour moi, rien n'est plus important que l'incarnation³ » affirme l'auteur. Les dérives du système économique se manifestent dans des symptômes physiques qui atteignent les êtres. Ainsi l'angoisse des personnages de pères écrasés par leurs échecs professionnels qui se transmet à leurs fils est un thème récurrent dans l'œuvre, notamment dans *Le Moral des ménages* et dans *Cendrillon*, angoisse qu'on retrouve aussi dans *Le Système Victoria* avec le personnage de David Kolski, soumis à des pressions terrifiantes par les différents commanditaires de la tour qu'il doit construire. De même, la sexualité est importante, particulièrement dans ce dernier roman, où la voracité de Victoria en la matière semble être une des manifestations de son hyper-libéralisme. « Le sexe était du côté des hippies dans les années 1970, il est du côté des DRH dans les années 2000⁴ », affirme David. Le trader fou de *Cendrillon*, Steve Still, a une sexualité effrénée, et un langage parfois vulgaire. Comme Victoria, il semble ainsi incarner la frénésie des excès du libéralisme. Les personnages qui ont le pouvoir sont souvent représentés en sueur : c'est le cas dans l'une des premières scènes d'*Élisabeth et l'équité* ; Victoria sue beaucoup pendant l'amour, de même que David Pinkus pendant sa fameuse leçon de *trading* dans *Cendrillon*. Là encore, ce débordement liquide des personnages, parfois sensuel, parfois grotesque, fonctionne comme un symptôme physique de leurs excès.

D'autre part, de véritables analyses macro-économiques se trouvent insérées dans le corps de la plupart des romans, et ont une dimension didactique, malgré leur tonalité souvent satirique. Dans *Le Moral des ménages*, l'enquête INSEE éponyme donne lieu à des réflexions développées sur le rôle de l'épargne dans la crise, et notamment sur la responsabilité des « ménagères de la *middle class* » qui « nous

1. Éric Reinhardt, *Cendrillon*, Paris, Le livre de poche, 2007, p. 305

2. Entretien d'Éric Reinhardt avec Christine Rousseau au Centre Pompidou, Archives sonores de la BPI, 2012.

3. *Ibid.*

4. Éric Reinhardt, *Le Système Victoria*, Paris, Stock, 2011, p. 282.

ont foutus dans la merde⁵». Dans *Cendrillon*, on peut lire, inséré dans le roman, un entretien que l'auteur a réellement eu avec Louis Schweitzer, qui insiste sur le pouvoir croissant des actionnaires, l'impuissance des États, et dresse le portrait d'un monde sans issue « conduit par le désir d'enrichissement », peuplé d'êtres qui se conduisent vis-à-vis de l'argent « comme des psychopathes vis-à-vis du sexe⁶ ». Mais la leçon d'économie la plus fameuse de son œuvre, qui est d'ailleurs utilisée depuis dans certaines écoles de commerce à l'attention des étudiants, est donnée par un trader, David Pinkus, dans *Cendrillon*⁷. Y sont formulées des définitions précises des fonds de pensions, des *mutual funds*, des *hedge funds*, du *leverage*, des options, des *futures*, etc. Ce sont des notions complexes en termes de logique financière mathématique – *a priori* étrangères à l'univers d'un roman – expliquées très clairement, sans que l'auteur se départe d'un comique satirique, ainsi que le montre l'utilisation des majuscules d'imprimerie, qui semblent faire hurler le texte, à l'image de David Pinkus, exalté par ses propres explications, mais qui soulignent aussi l'énormité littérale du système. Éric Reinhardt nourrit constamment son œuvre de ses rencontres personnelles avec des autorités du monde économique et s'inspire ici de l'entretien qu'il a mené avec un trader réel.

Pourtant l'essentiel de mon propos ne sera pas d'analyser le contenu même de ces leçons d'économie, ni leur forme originale. Si le capitalisme et ses dérives sont bien un sujet majeur des romans d'Éric Reinhardt, je voudrais avant tout démontrer que le libéralisme y ressemble de plus en plus à un système romanesque, et construit ses propres fictions. Le monde capitaliste moderne fabrique des illusions, secrète des histoires cousues de fil blanc, parce qu'il se nourrit d'impostures.

Le mythe stérile de la réussite matérielle, qui est celui des pères (de Manuel Carsen dans *Le Moral des ménages*, de Thierry Trockel ou de Laurent Dahl dans *Cendrillon*) et qui les mène à l'échec, s'est substitué aux rêves personnels authentiques auxquels il a fallu renoncer. Ces pères (qui sont en fait des sortes de clones romanesques) ont failli devenir aviateurs, mais de cruels concours de circonstances les ont obligés à renoncer à ce rêve originel. « Instruments crédules⁸ », ils manifestent une confiance naïve envers leurs chefs, envers le système compétitif de l'entreprise, (« Il n'oubliera jamais les efforts que j'ai faits pour l'aider⁹ » dit de son chef le père de Manuel Carsen) mais celui-ci ne fait que les tromper pour finalement les broyer tout à fait. Ils en perdent presque leur identité : ce sont des personnages pratiquement sans nom ni prénom, et c'est à peine si une fois dans chaque roman, au détour d'une page, certains sont appelés « Jean-Pierre » par une secrétaire ou par leur épouse. Ces pères douloureusement naïfs ressemblent à David Kolski

5. Éric Reinhardt, *Le Moral des ménages*, Paris, Le livre de poche, p. 78-80.

6. Éric Reinhardt, *Cendrillon*, *op. cit.*, p. 523-529.

7. *Ibid.*, à partir de la page 305.

8. Éric Reinhardt, *Le Moral des ménages*, *op. cit.*, p. 138

9. *Ibid.*, p. 86.

du *Système Victoria* qui, lui aussi, a renoncé à ses rêves d'architecte pour devenir maître d'œuvre; comme les pères revenus de leur aveuglement, il se sent trahi par le patron de l'entreprise de BTP qui l'emploie et pour lequel il était prêt à risquer l'impossible. Même Jean-Jacques Carton-Mercier, le héros d'*Existence*, manifestait une foi aveugle dans le modèle de réussite que lui avait imposé son père dès le plus jeune âge, et s'y était conformé en tout: mais soudain, l'univers se dérobe sous lui, il est trahi et tous ses repères sont annihilés. Le monde du travail pour cette série de personnages est bien « un monde d'illusions¹⁰ », à l'image de l'utopie pavillonnaire à l'américaine, artificielle et trompeuse, des lotissements « Lewitt » où les pères de Manuel Carsen ou de Laurent Dahl ont choisi d'installer leur famille.

C'est que les représentants les plus brillants du modèle libéral sont de vertigineux affabulateurs. Les pères fragiles cités précédemment sont victimes de la mauvaise foi de leurs chefs: Saint-Hippolyte, le patron qu'ils ont aidé dans la difficulté, les accable dès qu'il se sent mieux. Ceux qui les écrasent reprennent hypocritement leurs réussites à leur compte. Dans *Existence*, Carton-Mercier est victime d'une farce que lui ont jouée ses collègues de travail, et notamment Thierry Trockel, en lui fixant au mauvais endroit un rendez-vous important avec son patron. Dans ces romans, l'univers professionnel est bien associé au mensonge.

Mais l'affabulation se joue à un niveau supérieur dans *Cendrillon, Le Système Victoria* et *Élisabeth ou l'équité*. Déjà, jeune étudiant, Steve Still, le trader de *Cendrillon* inspiré par Nick Leeson (qui causa la faillite de la banque d'affaire britannique Barings en 1995) et rapproché *a posteriori* de Jérôme Kerviel, était un farceur provocateur qui s'était déguisé en mendiant dans son cours de classe préparatoire: « Je vous ai bien eus! » dit-il de façon prophétique à ses camarades admiratifs¹¹. Bien plus tard, son associé Laurent Dahl et lui doivent masquer la réalité de leurs pertes immenses – qui se chiffrent en milliards – aux investisseurs de leur *hedge fund* « Igitur »: en achetant une société qui ne vaut rien et en faisant croire qu'elle vaut beaucoup, par exemple, mais aussi en écrivant des *newsletters* mallarméennes, dont le langage adopte une poésie étrange, destinée à tromper leurs richissimes clients. Les traders ont horreur de la réalité, c'est ce que souligne David Pinkus: leur hantise serait par exemple de devoir réellement se faire livrer les barils de pétrole achetés à bon compte pour les revendre plus cher à un autre client; cela supposerait des pétroliers à gérer, un port à trouver, des équipages, etc. Ces barils doivent absolument rester une entité abstraite, immatérielle. L'« univers à la logique culbutée¹² » des traders repose sur des fictions grossières, des spéculations énormes dont le monde est dupe.

10. Éric Reinhardt, *Le Moral des ménages*, op. cit., p. 99.

11. Éric Reinhardt, *Cendrillon*, op. cit., p. 112.

12. *Ibid.*, p. 315.

Dans *Le Système Victoria*, enfin, il s'agit bien pour la flamboyante héroïne, DRH-monde d'un grand groupe industriel, de créer des mondes parallèles, « une vie à étages¹³ », des fictions où elle est à la fois elle-même et une autre. Son système repose sur une forme de travestissement et des identités différentes (DRH, amante, épouse, mère). Elle mêle « la vérité de l'être au mensonge de l'entreprise¹⁴ ». Victoria profite de la rapidité du mode de vie contemporain, qui permet l'ubiquité, l'accumulation des activités.

Sa vie est une fiction où elle embrasse éperdument le monde réel [...]. Victoria possède la faculté de dépasser les vérités qui l'embarrassent pour en inventer d'autres un peu plus haut où elle agit métamorphosée, comme une déesse dont les pouvoirs sont sans limites¹⁵.

Elle ment constamment : aux syndicalistes de l'usine sidérurgique de Lorraine, elle cache le fait qu'ils vont être revendus à des Brésiliens, en leur déclarant qu'ils font partie de l'identité du groupe. « Vous êtes pas réglo avec nous, on le sent », « Vous cachez votre jeu »¹⁶ sentent-ils obscurément même si elle se vante du fait qu'« ils n'y avaient vu que du feu »¹⁷. À David, elle fait une proposition de travail qui lui donne l'illusion de pouvoir renouer avec son projet professionnel initial d'architecte¹⁸. Il se laisse convaincre par le scénario de rénovation du siège social de Kiloffer que lui présente Victoria même s'il devine confusément que leur entretien professionnel à ce sujet a tout de la « mascarade¹⁹ ». À son mari, qu'elle trompait déjà quand il l'a demandée en mariage, et à ses filles, elle fait croire qu'elle est à Francfort quand elle est à Paris...

Qui était cette femme ? Comment parvenait-elle à dire telle chose et son contraire 15 jours plus tard ? D'où lui venait cette faculté à être toujours insaisissable, à ne jamais se laisser capturer [...] ? C'est parce qu'elle était en mouvement : Victoria frôlait la réalité sans jamais s'y attarder²⁰.

Victime de son propre emballement, elle connaît une fin tragique. Le commissaire qui enquête sur sa mort révèle la sincérité de ses sentiments pour David, qui pourtant n'y croyait pas : son mode de vie rendait toute confiance en elle impossible.

Dans la pièce *Élisabeth ou l'équité*, « le mensonge éhonté, la tromperie décomplexée » dénoncée par la CGT dans la scène 15 s'applique en fait à tous les

13. Éric Reinhardt, *Le Système Victoria*, *op. cit.*, p. 394.

14. *Ibid.*, p. 212.

15. *Ibid.*, p. 271.

16. *Ibid.*, p. 449.

17. *Ibid.*, p. 433.

18. *Ibid.*, p. 367.

19. *Ibid.*, p. 371.

20. *Ibid.*, p. 451.

niveaux : Peter Dollan, le président du fonds de pension propriétaire de l'entreprise, avec la complicité du directeur général Couvelaire, manipule Élisabeth Basilico, la DRH, en lui cachant qu'ils veulent vendre l'usine à des Chinois alors qu'elle est chargée des négociations pour sa restructuration. Elle leur sert alors de fusible. Et la pièce, de façon beaucoup plus inattendue, montre que les sympathiques syndicalistes aussi, pour défendre leurs intérêts, sont capables d'une mauvaise foi comparable. Ainsi la DRH passe publiquement pour coupable d'une dissimulation qu'elle n'a pas commise, parce que cela arrange bien tout le monde. Mais Élisabeth Basilico, comme son nom et son prénom l'indiquent, est à sa manière une reine, il ne faut pas la sous-estimer...

Une des constantes des romans d'Éric Reinhardt, c'est que chacun se laisse aisément contaminer par ce système d'impostures. Ainsi, l'angoisse des pères se transmet à leurs fils, et le monde du travail vu par les enfants à travers l'image paternelle est terrifiant. Manuel Carsen, petit, imagine Poggibonzi, le patron de son père, « comme un catcheur en costume sombre, gigantesque et moustachu²¹ » et il imagine fréquemment son père « battu à mort par des hommes musculeux, des voyous d'une violence folle qui lui brisaient les membres ». David Kolski, dans *Le Système Victoria*, victime des pressions qui s'exercent sur lui pour construire le gigantesque bâtiment le plus vite possible, devient à son tour celui qui manipule les ouvriers, dans ses discours enflammés où il arrive paradoxalement en jouant sur leur fierté, à démontrer à ses équipes que respecter les échéances, c'est se révolter contre les patrons²². On a l'impression que c'est Victoria elle-même qui, à ce moment, lui transmet son énergie mystificatrice, sa rhétorique habile. Lui, l'homme de gauche aux idéaux (mollement) généreux, se laisse entraîner par l'énergie et la duplicité de cette femme fascinante, à l'opposé de ses valeurs. À la fin, il se laisse compromettre et accepte une valise de billets de la part de mystérieux commanditaires qui ont intérêt à faire ralentir le chantier.

Dans ces œuvres, le libéralisme apparaît donc comme un système romanesque, une machine à fabriquer des fictions, qui aurait contaminé toutes les couches de la société. Éric Reinhardt décrit un monde du travail complexe où la mauvaise foi de chacun et le désir de pouvoir construisent des fictions impossibles – à vrai dire des tragédies – où chacun se laisse entraîner.

21. Éric Reinhardt, *Le Moral des ménages*, op. cit., p. 37.

22. Éric Reinhardt, *Le Système Victoria*, op. cit., p. 251.

La condition économique dans le roman : Michel Houellebecq et Philippe Vasset

Reynald LAHANQUE*

Le roman européen s'est très tôt intéressé au monde du travail et de l'économie, le roman animé par le sens du réel, tourné vers la vie concrète, vers les individus ordinaires et leurs conditions sociales d'existence. Rappelons que l'une des œuvres fondatrices du réalisme romanesque, sous la forme du *novel* anglais, se trouve être le roman qui a fait entrer le travail, pour la première fois, dans une œuvre de fiction, à savoir le *Robinson Crusoé* de Defoe (1719). Le naufragé en effet consacre l'essentiel de son temps à travailler la terre et à bâtir, produisant bien au-delà des besoins de sa survie, mimant en cela l'accumulation primitive qui allait jouer un rôle décisif dans l'essor de l'économie capitaliste au XVIII^e siècle. De même, le grand roman réaliste du siècle suivant, avec Balzac ou Zola, a conféré une place éminente au monde des affaires, aux entrepreneurs, à l'industrie, à la finance, et, en un mot, aux effets puissamment transformateurs de l'infrastructure économique sur les diverses sphères de la vie des individus et des sociétés. La condition humaine a commencé alors à se dévoiler comme étant une condition économique. Une condition à bien des égards malheureuse, définie par une rivalité généralisée, le déchaînement des ambitions, une impitoyable guerre de concurrence, où se donne libre cours le grand conflit de l'intérêt et de la morale.

Qu'en est-il aujourd'hui ? Nombre d'écrivains continuent de parier sur les pouvoirs du roman, sans ignorer les crises que cet art a traversées : ils estiment qu'on peut encore par ce biais dire le monde et l'histoire en train de se faire, s'interroger

* Professeur émérite de littérature française et comparée. Université de Lorraine.

sur les mutations profondes des sociétés, rendre perceptibles les nouvelles évidences et les discours que les agents économiques se tiennent à eux-mêmes. À bien des égards, ce que cherchent à décrypter les modernes romans du discours économique, ce sont les ressorts du « nouvel esprit du capitalisme¹ » : les justifications qu'il doit se donner, sa « novlangue » et ses moyens de séduire, de susciter l'adhésion ou d'exiger le consentement, d'inculquer ses « valeurs », de promouvoir son « option Paradis² ». Ces romans explorent du même coup les dimensions existentielles de la condition économique des hommes sous sa forme la plus récente, et plus conflictuelle que jamais. Leur ambition est de sonder la profondeur anthropologique de la mutation en cours. Parmi l'abondante production éditoriale, il fallait choisir. Avec ce qu'il a d'arbitraire, mon choix a été le suivant : faire le point sur les avancées proposées par les romans de Michel Houellebecq³, puis les confronter à des œuvres très récentes, qui se distinguent par les problèmes formels qu'elles affrontent et par la qualité de leur regard. J'ai privilégié à ce titre les deux romans en forme de « journal intime » de Philippe Vasset⁴, en regrettant de ne pas parler ici de romans comme *Les Heures souterraines* de Delphine le Vigan, *Un homme jetable* d'Aude Walker, *Assommons les pauvres* de Shumona Sinha, *Les Effondrés* de Mathieu Larnaudie, ou de textes comme ceux de Jean-Charles Massera.

De Michel Houellebecq, on a tout dit et son contraire, mais peut-être pas suffisamment qu'il était, à sa façon, un romancier du travail et de l'économie. Sa psychologie et sa sociologie romanesques sont clairement construites sur ce terrain. Dès ses deux premiers romans, son ironie s'est exercée envers « l'alliance historique du libéral et du libertaire⁵ », envers les illusions de « la génération lyrique », celle qui a cru en l'avènement d'un monde neuf, libéré des entraves du passé, un monde éternellement jeune⁶ ; un monde orgueilleusement matérialiste et modestement moral : « le monde comme supermarché et comme dérision⁷ ». Le narrateur

1. Voir le livre de Luc Boltanski et Ève Chiapello, *Le Nouvel Esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999, 843 p.
2. Voir le roman de François Taillandier publié sous ce titre (Stock, 2005), premier volet du cycle de cinq volumes intitulé *La Grande Intrigue* (réédité dans la collection « Folio »).
3. Pour mémoire : *Extension du domaine de la lutte* (1994 ; J'ai lu, 1997), *Les Particules élémentaires* (1998 ; J'ai lu, 2000), *Plateforme* (Flammarion, 2001), *La Possibilité d'une île* (Fayard, 2005), *La Carte et le territoire* (Flammarion, 2010). Nos citations renverront aux éditions ici mentionnées.
4. *Journal intime d'un marchand de canons* (2009) et *Journal intime d'une prédatrice* (2010), chez Fayard.
5. La formule est de Denis Tillinac, dans son article sur les *Particules* dans le numéro 18 (1999) de *L'Atelier du roman* (p. 40-42).
6. Voir les remarquables analyses de François Ricard dans *La Génération lyrique. Essai sur la vie et l'œuvre des premiers nés du baby-boom*, Boréal (Québec), 1994, 282 p.
7. Voir Houellebecq « Approches du désarroi », dans *Rester vivant et autres textes*, Paris, Libro, 1999, p. 49.

du premier roman, *Extension du domaine de la lutte*, est analyste-programmeur dans une société de services en informatique, il a « un joli pouvoir d'achat », il peut « espérer une progression significative au sein même de son entreprise » et s'estimer « satisfait de son statut social⁸ ». Mais pour être un tant soit peu heureux de son sort, il lui faudrait être en accord avec son métier et sa vie, se réjouir d'appartenir à « une société performante », « une bonne boîte », car, dit-il : « Bien avant que le mot ne soit à la mode, ma société a développé une authentique *culture d'entreprise*⁹ ». Or, il manque d'enthousiasme, il n'y croit pas, à la différence de certains de ses collègues, tel Bernard :

Il n'arrête pas de parler de fric et de placements : les sicav, les obligations françaises, les plans d'épargne-logement... tout y passe. Il compte sur un taux d'augmentation légèrement supérieur à l'inflation [...] Qu'est-ce qu'il peut bien faire de sa vie ? Acheter des disques laser à la FNAC¹⁰ ?

Ou tel Jean-Yves, convaincu que la croissance des interconnexions, grâce à la mondialisation du réseau, se traduira par une augmentation des degrés de liberté. Le premier correspond à ce que l'auteur appellera dans son second roman « les individus symptomatiques », ceux qui sont portés par l'évolution de leur société et qui ont fait en outre le choix d'y adhérer – ils « ont en général une vie simple et heureuse¹¹ » ; le second pourrait appartenir à la catégorie des « prophètes », acteurs éventuels d'un changement de direction impulsé aux événements (la révolution informatique). Entre les deux se situe la catégorie des « précurseurs », qui à la fois sont parfaitement adaptés à leur époque et prônent de nouveaux comportements (ou en popularisent qui sont encore peu pratiqués) – c'est le cas de la mère des deux garçons (Janine) dans *Les Particules*, qui a été une pionnière de la libération des mœurs et de la liberté prise d'avec les fastidieuses tâches parentales. Et c'est de même le cas de son second mari (Serge), qui a compris avant d'autres (dans les années 1950) que « la chirurgie esthétique offrait des possibilités d'avenir considérables à un praticien ambitieux », grâce à « l'extension progressive du marché de la séduction » et à « l'éclatement concomitant du couple traditionnel¹² ». Comme quoi l'expansion de nouveaux marchés n'est pas étrangère à la mutation des mœurs, la relation étant probablement circulaire entre les deux ordres de choses.

Précisément, dans le premier roman, ce qui était fortement affirmé est la parenté entre le libéralisme économique et le libéralisme sexuel, qui sont deux systèmes de différenciation. On y observe les mêmes phénomènes de prospérité et de paupérisation absolue, les mêmes effets de « loi du marché », la même « extension

8. *Extension du domaine de la lutte*, op. cit., p. 15.

9. *Ibid.*, p. 17.

10. *Ibid.*, p. 18.

11. *Les Particules élémentaires*, op. cit., p. 25.

12. *Ibid.*, p. 27.

du domaine de la lutte à tous les âges de la vie et à toutes les classes de la société». Dans les deux cas, on a des gagnants et des perdants. «Certains gagnent sur les deux tableaux; d'autres perdent sur les deux». Les entreprises, les hommes, les femmes, tous se livrent à d'âpres batailles de concurrence, si bien que «le trouble et l'agitation sont considérables¹³». Pour les moins bien dotés en pouvoir d'achat ou en capital de séduction, la frustration est permanente, et si douloureuse qu'elle conduit à envisager la possibilité du crime ou du suicide – le très disgracieux Raphael Tisserand, poussé par le narrateur, est tenté de poignarder un beau gosse, n'y parvient pas, et ne réussit qu'à rouler à fond dans le brouillard et à s'écraser contre un camion. Son drame est d'avoir tout de même voulu jouer sa partie, et donc d'avoir fait siennes des règles du jeu qui le condamnent. Michel, lui, joue la carte du retrait, il n'essaie même pas de lutter, mais il s'expose à ne connaître aucune satisfaction puisqu'il ne croit ni aux valeurs du travail ni à celles de la consommation. Ainsi, d'une part, il sait que sa hiérarchie attend de lui qu'il soit plus performant, que le stage en province lui a été présenté comme une seconde chance, qu'un arrêt de travail le discréditerait sur-le-champ si le motif en est un diagnostic de dépression, mais rien n'y fait, il lui est impossible de jouer durablement la comédie de la lutte¹⁴. Et, d'autre part, s'il sombre dans la dépression, c'est qu'aucune compensation ne lui vient de ce qui s'achète, de la promesse de bonheur et de nouveauté enclose dans les biens de consommation¹⁵. Il ne fait pas de doute, à ses yeux, que son mal est celui de l'époque, tant l'écart s'est agrandi entre le grand rêve d'accomplissement (de libération des entraves) et la certitude inébranlée du vieillissement et de la mort. Ne demeure que «l'amertume, une immense, une inconcevable amertume. Aucune civilisation, aucune époque n'ont été capables de développer chez leurs sujets une telle quantité d'amertume». Tel est bien le terme qui, selon lui, résume «l'état mental contemporain¹⁶».

Dans les *Particules*, le diagnostic est tout aussi désenchanté, en ce qui concerne l'«extension rapide de la consommation érotique¹⁷» (dans les années 1970), l'essor de l'industrie du divertissement, et spécialement de la culture «jeune», commercialement très pertinente¹⁸. Le personnage de di Meola incarne cette autre forme de réussite pionnière, la production de disques, et ce fils d'anarchiste italien comprend très vite l'intérêt de miser sur la culture hippie naissante. Quant à son propre fils, il rêve tout naturellement de devenir une rock star, puisqu'on touche là désormais au «sommet de la hiérarchie sociale», à «la vraie gloire, la gloire

13. *Extension du domaine de la lutte*, *op. cit.*, p. 100-101.

14. Voir le récit de son entrevue avec le chef de service, p. 135.

15. Voir la scène du supermarché, «Chaque jour est un nouveau jour» (p. 66-67).

16. *Ibid.*, p. 148.

17. *Les Particules élémentaires*, *op. cit.*, p. 48.

18. Une culture «essentiellement basée sur le sexe et la violence», et qui «ne devait cesser de gagner des parts de marché au cours des décennies ultérieures» (p. 68).

médiatique¹⁹», et cela en conjuguant richesse, célébrité et image de rebelle²⁰. L'ironie de l'histoire est bien que les idéaux libertaires, en principe situés dans une perspective de contestation du capitalisme, s'accordent avec l'extension du domaine de la marchandise et des contre-valeurs qui l'escortent (« destruction des valeurs morales judéo-chrétiennes, apologie de la jeunesse et de la liberté individuelle²¹ »). Au moment où « la compétition narcissique » trouve un élan nouveau, la réussite économique semblait encore accessible, mais cela ne devait pas durer :

Plus tard, la mondialisation de l'économie donna naissance à une compétition beaucoup plus dure, qui devait balayer les rêves d'intégration de l'ensemble de la population dans une vaste classe moyenne généralisée au pouvoir d'achat régulièrement croissant ; des couches sociales de plus en plus étendues basculèrent dans la précarité et le chômage. L'âpreté de la compétition sexuelle ne diminua pas pour autant, bien au contraire²².

Le développement de ce que Houellebecq appelle « *une anthropologie matérialiste* », tournée vers « la consommation libidinale de masse », fait passer au second plan « les problèmes de valeur de la vie humaine », mais sans les supprimer, si bien que leur résistance contribue « à l'établissement d'un climat général dépressif, voire masochiste²³ ». Dans un tel climat, Bruno incarne à nouveau la défaite de celui qui accepte la compétition alors qu'il est dépourvu des moyens d'y faire bonne figure, à l'instar d'une majorité de ses contemporains²⁴, tandis que Michel pousse à l'extrême la solution du divorce d'avec un monde totalement décevant. Bruno vit dans « un monde mélodramatique », coloré et cruel, son frère dans « un monde absurde », rythmé par des « cérémonies commerciales » (le tournoi de Roland-Garros, Noël, le 31 décembre, etc.) pour lesquelles il n'est pas une bonne cible, étant un « consommateur sans caractéristiques²⁵ ». En d'autres termes, Michel n'est en rien représentatif de l'homme nouveau que fabrique une société modelée en profondeur par l'extension à toutes les sphères de la vie de la logique économique libérale ; il ne participe pas de l'institution du nouvel individu social dans les conditions du triomphe de la marchandisation.

À partir de *Plateforme*, Houellebecq prend pour personnages principaux, non plus des perdants ou des inadaptés, mais des agents de ce monde ouvert, libéré, qui

19. *Ibid.*, p. 193.

20. « Rien dans l'histoire humaine, depuis la divinisation des Pharaons dans l'ancienne Égypte, ne pouvait se comparer au culte que la jeunesse européenne et américaine vouait aux rock stars » (p. 84).

21. *Ibid.*, p. 55.

22. *Ibid.*, p. 64.

23. *Ibid.*, p. 70.

24. *Ibid.*, p. 178.

25. *Ibid.*, p. 122.

«font de la thune» en collaborant à la nouvelle anthropogénèse. Michel et Valérie ont pour mission de transformer tout individu solvable en *homo touristicus*, en s'affranchissant des derniers tabous, en spéculant sur cette «situation d'échange idéale»: d'un côté, des millions d'Occidentaux qui ont tout mais «n'arrivent plus à trouver de satisfaction sexuelle», de l'autre des millions de pauvres «qui n'ont plus rien à vendre que leur corps²⁶». Vive le tourisme sexuel, c'est la conclusion logique, et la justification de leurs ambitieux projets. Dans *La Possibilité d'une île*, Isabelle, rédactrice d'un magazine féminin, explique:

Ce que nous essayons de créer c'est une humanité factice, frivole, qui ne sera plus jamais accessible au sérieux ni à l'humour, qui vivra jusqu'à sa mort dans une quête de plus en plus désespérée du fun et du sexe; une génération de kids définitifs²⁷.

Vous serez tous comme des enfants, stade ultime de la condition économique. Dans son dernier roman, *La Carte et le territoire*, Houellebecq prête au personnage principal (Jed) quelques traits révélateurs: «Les études de Jed avaient été purement littéraires et artistiques, et il n'avait jamais eu l'occasion de méditer sur le mystère capitaliste par excellence: celui de la formation des prix.» Avec ses premiers succès d'artiste peintre, il observe la manière dont se fixe «son prix sur le marché²⁸». Son sujet de prédilection est précisément le travail, il peint la série des «métiers simples» avant la série des «compositions d'entreprise», œuvres dont la réussite tient à ce qu'elles offrent sur «les conditions productives de la société de son temps» un «spectre d'analyse particulièrement étendu et riche²⁹». Voici qui le conduit tout naturellement, pour obtenir la rédaction d'un catalogue, à s'adresser à un certain Michel Houellebecq, ce «vieux décadent fatigué» (p. 173), convaincu que les artistes sont eux aussi «des produits», appelés à être «frappés d'obsolescence»: «le fonctionnement du dispositif est identique [...] seule demeure l'exigence de nouveauté à l'état pur» (p. 172). Quant à l'une des œuvres les plus abouties de Jed, un «Bill Gates et Steve Jobs s'entretenant du futur de l'informatique», Houellebecq (le personnage) estime qu'un bon sous-titre en serait «Une brève histoire du capitalisme», car Bill Gates lui apparaît, «dans sa vérité profonde, comme un être de foi»: sa «conviction absolue, inébranlable» est que «le marché, au bout du compte, a toujours raison», que «le bien du marché s'identifie toujours au bien général» (p. 191). Happé lui-même par la loi du marché, connaissant un succès considérable, Jed assiste, incrédule, à l'invraisemblable montée de sa cote:

26. *Plateforme*, p. 252; voir dans ce roman la réflexion sur l'argent comme «médiateur universel», qui a permis d'assurer «une équivalence précise à l'intelligence, au talent, à la compétence technique», en même temps qu'une «standardisation parfaite des opinions, des goûts, des modes de vie»; un médiateur intrinsèquement démocratique, qui ne connaît que sa loi propre (p. 307).

27. *La Possibilité d'une île*, *op. cit.*, p. 37.

28. *La Carte et le territoire*, *op. cit.*, p. 93.

29. *Ibid.*, p. 121.

« Sept cent cinquante mille euros... se dit-il, ça n'avait aucun sens. Picasso non plus, ça n'avait aucun sens ; encore moins, probablement, pour autant qu'on puisse établir une gradation dans le non-sens » (p. 232). Ceci concerne le portrait que Jed a peint de Houellebecq ; et pour pousser les choses jusqu'à l'absurde, le prix de ce tableau atteindra bientôt une hauteur astronomique, qui vaudra à son propriétaire, Houellebecq lui-même, d'être sauvagement assassiné (par un cambrioleur psychopathe), dépecé et mis en pièces. Le voici mué en un Orphée dérisoire, une dernière fois soumis lors de ses obsèques à la volonté de rationalité économique : comme les lambeaux du cadavre ne forment qu'un petit tas compact, « les employés des Pompes funèbres générales avaient cru bon d'employer un cercueil d'enfant, d'une longueur d'un mètre vingt » (p. 322). Il n'est pas interdit d'entendre dans ce lugubre gag, un écrivain en charpie dans un cercueil de *kid*, la voix singulière du romancier : une voix qui, mêlant le rire et les larmes, s'afflige de la perte des valeurs et s'interroge sur l'effacement du visage humain.

Philippe Vasset compose lui aussi ce qu'on pourrait appeler des « scènes de la vie professionnelle », si ce n'est que le modèle balzacien est désormais inopérant à ses yeux, comme d'ailleurs à ceux de Houellebecq, qui se sait voué à ne pratiquer qu'« un réalisme restreint³⁰ », sans peinture de caractères ni accumulation de détails réalistes, sans narration d'aventures palpitantes, et sans non plus de savantes analyses des stratégies de distinction. Le problème de Vasset tient davantage au fait d'être confronté à un monde par lui-même saturé de fictions, fictions qui ont pour effet de rendre le réel presque invisible. Son projet est donc de contourner « ces histoires prémâchées » en arrière-plan desquelles « s'agite un réel globalisé dont on ne sait rien ou presque : échanges confus, soubresauts incompréhensibles, violence irraisonnée... » Avec *Journal intime d'un marchand de canons*, il entend entamer une série de livres dont chacun décrira « le fonctionnement d'un pan de l'économie mondialisée habituellement soustrait aux regards ». Il veut y conjuguer un parti pris radical de véracité (« rien n'y sera inventé », événements, noms propres, dates) et un point de vue interne, grâce à une narration en première personne, ce qui suppose d'inventer un personnage de narrateur, certes vraisemblable mais bel et bien fictif³¹. Avec les deux titres publiés, on a donc bien affaire à des romans, même si Vasset avance le terme d'« enquête littéraire » pour mettre l'accent sur leur côté très documenté, le premier sur le commerce des armes, le second sur les possibles avantages économiques à tirer de la fonte de la banquise. Ces romans-enquêtes ne sont donc pas vraiment des « journaux intimes », l'expression ne se justifiant que par le procédé du récit à la première personne, et cela selon deux modalités très différentes.

30. Voir Philippe Dufour, *Le Réalisme*, Paris, PUF, 1998, 339 p.

31. Tout ceci est formulé dans l'Avertissement de *Journal intime d'un marchand de canons*, *op. cit.*, (p. 9-10).

Le premier roman consiste en un récit rétrospectif: le marchand de canons raconte, dans le désordre, ses trente ans de métier à mesure qu'il s'emploie à faire un grand ménage dans ses archives, en brûlant les pièces les plus compromettantes, car il sent se rapprocher la menace d'un scandale lié aux ventes d'armes. Il a plutôt bien gagné sa vie, mais sa motivation était ailleurs, comme l'indique d'emblée la toute première phrase: «Je me suis toujours beaucoup préoccupé du degré romanesque de ma vie³²». Après ses études de commerce, il a choisi ce métier pour «l'inattendu, le hors-norme, le spectaculaire», pour vivre des situations semblables aux scènes des romans d'espionnage, une littérature qu'il dévore avec ferveur, comme tout le monde dans son milieu. Il précise: ces romans étaient «les seuls à présenter notre commerce comme une aventure et non comme un fléau³³». C'est dire, du même coup, qu'il ne s'est jamais posé le moindre problème moral. Quand, par exemple, il vend des missiles Matra à l'Irak (de Saddam Hussein), il explique:

[...] on ne vendait plus de la dissuasion ni de la haute technologie, mais de la destruction, de la ruine, des hôpitaux surchargés et des cimetières débordant leur périmètre. Rien de tout cela n'entamait mes convictions, au contraire [...] j'étais impatient de me salir les mains³⁴.

Il a même caressé le rêve de passer du commerce légal au trafic d'armes, encore plus grisant, et peut-être moins sujet aux moments de faible intensité. Car, au quotidien, l'écart est parfois considérable entre le romanesque escompté et la routine du métier. Les négociations peuvent être très longues, fastidieuses, et non couronnées de succès – là encore, la concurrence est féroce (en Géorgie, les Américains raffent la mise *in extremis*, en Inde c'est un groupe allemand). Elles sont aussi sous contrôle de l'État, à travers le CIEEMG³⁵. Ainsi, tentant de vendre des sous-marins Scopène au Venezuela (de Hugo Chavez), il frémit de croiser dans les ministères quantité de personnages étranges, dans «une atmosphère lourde d'intrigues, un climat de complots et de manipulations», mais le «bourdonnement de fiction» ne prend pas, «les intrigues cassaient comme des cheveux trop secs³⁶». Et bien des fois, l'aventure s'est dérobée, il aura même un jour l'impression que sa vie n'était pas différente «de celle d'un vendeur de machines agricoles³⁷». À la fin, souhaitant publier

32. *Journal intime d'un marchand de canons*, op. cit., p. 11.

33. *Ibid.*, p. 98.

34. *Ibid.*, p. 24.

35. Le Comité interministériel pour l'étude des exportations de matériels de guerre (voir p. 51). Par exemple, quand le narrateur propose ses services à des industriels civils à propos des formidables opportunités offertes par la Lybie de Kadhafi (une fois l'embargo levé), il s'entend dire que son expérience commerciale n'est pas probante puisque c'est l'État qui est le véritable maître d'œuvre en matière de ventes d'armes (p. 165).

36. *Ibid.*, p. 46.

37. *Ibid.*, p. 95.

un récit de son expérience, il décline la proposition d'un éditeur qui aurait aimé en faire « une fiction outrée aux péripéties toc, un feuilleton plein de rebondissements spasmodiques et de personnages caricaturaux³⁸ ». La réalité est plus plate et plus éparpillée, ainsi que le suggère le livre que nous, nous lisons.

Le refus de respecter l'ordre chronologique peut être considéré comme un refus de conférer une unité et une cohérence factices à ce qu'a vécu le personnage. Tout au plus son expérience donne-t-elle lieu à des récits, éclatés, qui livrent des aperçus successifs sur la réalité du métier. Et en passant d'un théâtre d'opérations à un autre, comme d'une époque à une autre, ces récits font apercevoir quelque chose de la singularité d'une économie qui ne connaît pas de frontières. Ce qu'on apprend de ce commerce ? Par exemple, que « les petites attentions envers les acheteurs [en] constituent un rouage essentiel³⁹ », qu'il ne faut pas craindre d'user sans relâche des « mêmes arguments usés, entrecoupés de déclarations de principe, de nombre d'emplois créés et de mains sur le cœur⁴⁰ », étant entendu que si l'on tergiverse il y aura toujours un concurrent, moins scrupuleux, pour emporter le marché. On y apprend (ou on y voit confirmé) que les commissions occultes y sont la règle, mais surtout qu'elles relèvent d'une science très délicate, qui réclame de recourir à des intermédiaires capables d'identifier les désirs des bénéficiaires et de concevoir les montages financiers appropriés. La corruption, « c'était la part magique, insaisissable de notre activité », et à défaut de vivre la vie légendaire des intermédiaires, comme en Arabie Saoudite, il y a ceci, qui se déroule sans éclat : « Chez nous aussi, il y avait des commissions à payer : les responsables politiques réclamaient de l'argent pour leur parti, et les cadres qui s'étaient échinés pour un contrat réclamaient leur part⁴¹ ». Tout aussi indispensable est le lobbying, auprès des journalistes, des ambassadeurs, d'anciens ministres, mais aussi de spécialistes du pays concerné. Par exemple, s'agissant de la Géorgie :

[...] il me fallait des chercheurs pour relayer mes opinions pro-géorgiennes [...] j'étais prêt à financer des thèses et à acheter des articles, j'approchais de jeunes universitaires sans le sou et les professeurs découragés avec des offres de billets d'avion et de séjours tout frais payés⁴².

Enfin, il faut apprendre à naviguer dans la « vaste famille dysfonctionnelle » formée par les acteurs de ce beau métier, à savoir : les militaires reconvertis, « raides mais affables », les directeurs commerciaux, « colériques et orduriers », les ingénieurs de l'armement, sérieux et incompris, les directeurs financiers, venus d'autres secteurs et s'efforçant de faire bonne figure. En résumé, du point de vue

38. *Ibid.*, p. 173.

39. *Ibid.*, p. 53.

40. *Ibid.*, p. 59.

41. *Ibid.*, p. 114-115.

42. *Ibid.*, p. 138-139.

du narrateur marchand de canons, se dessinent ainsi les contours d'un modèle économique fort séduisant, un modèle de rêve, parfois frôlé dans la réalité :

Cette capacité à vendre à un belligérant, puis à un autre, voire aux deux en même temps, était à mes yeux la marque même d'une vie d'aventures. C'était affranchir le commerce des armes de toute règle diplomatique et morale, en faire une activité souple et dynamique, ouverte à toutes les opportunités. C'était sortir du discours convenu des « partenariats stratégiques » et des « accords de défense » pour mettre en place des opérations inédites, hors norme, indescriptibles parce que choquantes, mais dont le récit, après les faits, devenait vite légendaire. C'était considérer l'économie non pas comme une langue dans laquelle s'exprimeraient les besoins des individus et des nations, mais comme une sphère codée, sans arrière-fond, un jeu de forces abstraites dont on pouvait profiter, pourvu que l'on comprenne comment il s'équilibre⁴³.

Ce qu'on sent ici de fascination pour ce que l'économie recèle d'abstraction, de ferment pour la spéculation, se retrouve sous une autre forme dans le second roman de Philippe Vasset. Le dispositif narratif de *Journal intime d'une prédatrice* est surprenant : le narrateur en première personne n'est plus ici le personnage désigné par le titre. C'est le plus proche conseiller de celle qui est appelée « la prédatrice » qui raconte, c'est son point de vue qui nous est livré sur cette femme qui dirige un fonds d'investissement (icecap), et devant qui cet homme s'efface aussi complètement que possible : comme narrateur, il ne parle presque jamais de lui, et comme personnage il revendique de cultiver une discrétion rigoureuse envers elle, celle qu'il n'appelle jamais autrement que *Elle*, avec majuscule. Elle est un modèle admiré de tous, et pas seulement de lui. L'effacement du narrateur se traduit aussi par le fait que tout ce qui relève de sa plume, donc du récit d'événements, est présenté entre parenthèses, il ne rapporte directement que les paroles prononcées par Elle (et parfois par ses interlocuteurs). L'effet d'objectivité produit par ce dispositif est renforcé par l'insertion systématique entre les chapitres de documents bruts (note à l'intention des nouveaux employés, plans d'action pour emporter un marché, carton d'invitation, calendrier publicitaire, communiqués, etc.) – quinze en tout, placés entre les seize chapitres. Ce qui est raconté, de façon chronologique cette fois, c'est le projet ambitieux de convaincre de multiples acteurs de se préparer à la future exploitation de l'Arctique, la fonte de la banquise ouvrant des perspectives alléchantes. Elle explique que « le *business model* d'icecap est d'anticiper les transformations probables des régions polaires et de placer ses fonds en conséquence⁴⁴ ». Cette société travaille avec des méthodes de modélisation financière peu différentes de celles des climatologues, « il s'agit dans les deux cas d'effectuer des calculs de probabilités, de procéder à des simulations

43. *Journal intime d'un marchand de canons*, op. cit., p. 118-119.

44. *Journal intime d'une prédatrice*, op. cit., p. 26.

et de prendre des positions en fonction des résultats⁴⁵ ». On a donc affaire à une spéculation au carré, où la prise de risques est redoublée, mais prometteuse. Cette spéculation ne connaît pas non plus de frontières, et le roman nous transporte en des lieux multiples (Londres, New York, Las Vegas, etc.) – ce qui répond au projet de l'auteur se saisir ce qui est aux limites du saisissable, les flux d'une économie mondialisée. Nous sont décrites de multiples opérations de communication et de négociation : une chasse aux phoques chez les Inuits, une entrevue avec Sarah Palin (gouverneur de l'Alaska), une participation à des manœuvres militaires (où l'on expérimente des armes adaptées à un conflit polaire), un défilé de mode tendance *New Arctic* (Karl Lagerfeld a été sollicité), une opération de promotion du futur tourisme polaire (attractions, casinos), ou encore, une remontée en bateau du passage du Nord-Est avec envoi quotidien de vidéos.

Si la directrice du fonds est appelée « la prédatrice », c'est bien sûr qu'elle est prête à tout pour s'emparer de positions favorables : « Elle a des trésors de rouerie, ne recule devant aucune manipulation, promet emplois et dispensaires. Elle finance de nombreuses causes indigènes⁴⁶ ». Quand elle comprend qu'elle ne pourra pas miser sur la cause des femmes dans les régions boréales, elle met au rancart son féminisme affiché et se rapproche des petits investisseurs locaux qui ont déjà pris des participations dans les secteurs qui comptent, « mines d'uranium, concessions pétrolières, oléoducs ou mines de diamants⁴⁷ ». Elle se déploie sans compter, et soigne son image de femme « décidée, visionnaire, élégante⁴⁸ ». Seul son conseiller, notre narrateur, ne s'y trompe pas, il perçoit les failles du personnage, les signes de vieillissement sous le maquillage outrancier, les trucages de ses mises en scène, mais aussi sa propension au romanesque, sa vanité (qui lui fait prétendre, par exemple, que ses montages financiers sont beaux comme des créations artistiques), et ce que peut avoir parfois de mégalomane son enthousiasme de conquérante. Faisant visiter à ses collaborateurs le site d'une ancienne mine de charbon où elle prévoit d'installer le futur siège mondial d'icecap, elle clame son admiration pour la Russie soviétique, grâce à qui des hommes avaient « arraché leur pitance à la banquise⁴⁹ ». Et cette héroïne du capitalisme le plus avancé aime invoquer les grandioses entreprises de Staline, tentatives pour inverser le cours des fleuves qui se jettent dans l'Arctique ou fondation d'une cité minière à Norilsk, la ville la plus septentrionale du monde⁵⁰. Tout ne semble pas joué chez Elle, elle

45. *Ibid.*, p. 25.

46. *Ibid.*, p. 42.

47. *Ibid.*, p. 47-48.

48. *Ibid.*, p. 78.

49. *Ibid.*, p. 70.

50. Son conseiller l'a souvent conjurée de taire en public sa fascination pour l'URSS, sachant que la cité minière de Norilsk, par exemple, « a été construite par des prisonniers du goulag et que 16 000 d'entre eux y ont péri » (*Journal intime d'une prédatrice, op. cit.*, p. 71).

est animée d'une vraie foi, elle peut se montrer lyrique⁵¹, elle vit dans l'adhésion totale à ses propres projets, ce qui ne va pas sans aveuglement. Elle se prend vraiment pour « la Reine des glaces », comme l'avait baptisée un magazine, sur la foi de la biographie retouchée concoctée par son conseiller (il avait su tourner à son avantage des débuts dans la vie très médiocres).

L'auteur ménage une péripétie qui à la fois accuse le portrait et contribue à l'effondrement final du personnage. N'existant qu'à travers l'image flatteuse qu'on lui renvoie et à laquelle elle s'identifie, elle ne peut supporter la moindre altération de ce scénario. Du jour où sa jeune protégée (nommée A.), son émule et héritière putative, capte toute l'attention, elle se venge, elle n'a de cesse de discréditer sa rivale. Et comme cette dernière la quitte pour créer son propre fonds d'investissement, la guerre est déclarée. Le piquant est que A. mise sur l'hypothèse inverse, à savoir que le réchauffement de la planète pourrait susciter une prise de conscience planétaire et qu'il faut donc investir au plus vite dans les technologies de refroidissement du climat. Elle aussi conçoit des projets grandioses, et comme elle a été formée à bonne école, elle n'oublie pas de spéculer sur le marché des droits à polluer. La rivalité des deux femmes les conduit à des audaces fatales, elles perdent la confiance des investisseurs, les bulles spéculatives éclatent simultanément, lors d'une grande réception à Oslo. Pour la première fois, la prédatrice consent à ce que son conseiller (amoureux transi, on l'aura compris) s'approche d'elle, qui l'invite à mettre les mains autour de son cou. L'on peut croire que la glace est sur le point de fondre, mais il comprend qu'elle n'a pas d'autre désir que d'être étranglée par son très fidèle serviteur. Il exauce ce désir, puis maquille la scène pour faire du suicide masqué de son idole un crime véritable et ainsi « transformer sa chute en apothéose⁵² ».

Relire ces lignes du Boltanski et Chiapello nous tiendra lieu de conclusion :

Le capitalisme est, à bien des égards, un système absurde : les salariés y ont perdu la propriété du résultat de leur travail et la possibilité de mener une vie active hors de la subordination. Quant aux capitalistes, ils se trouvent enchaînés à un processus sans fin et insatiable, totalement abstrait et dissocié de la satisfaction de besoins de consommation, seraient-ils de luxe. Pour ces deux genres de protagonistes, l'insertion dans le processus capitaliste manque singulièrement de justifications⁵³.

51. « Notre devoir est de dessiller les yeux du monde et de lui montrer que l'enfer glacé qu'on lui a appris à craindre est en réalité une terre d'abondance. Longtemps fermé aux hommes, le sésame de ce vaste coffre-fort s'ouvre devant nous : l'opportunité est historique ! Il faut être à la hauteur de l'événement ! L'humanité doit préparer son transfert vers le septentrion ! » (*Ibid.*, p. 71-72).

52. *Ibid.*, p. 206.

53. *Ibid.*, p. 41.

Les personnages de Vasset en sont réduits à ne chercher de justifications à leur vaine agitation que dans un enthousiasme de confection, et dans une recette très classique : tenter de faire de sa vie un roman. Ceux de Houellebecq s'exposent à l'amertume et la frustration, qu'ils jouent le jeu de la compétition ou qu'ils s'en abstiennent. Ni les uns ni les autres ne se rendent maîtres de quoi que ce soit, tous se retrouvent bel et bien « enchaînés » à un « système absurde ». Leur commune condition économique les prive pareillement de « justifications ».





Faut-il en rire ?

La défamiliarisation des discours du management et du néo-libéralisme dans trois romans contemporains

Corinne GRENOUILLET*



Au milieu des années 1980, le roman français a opéré un « retour » à la réalité, après des années marquées par l'expérimentation formelle issue du Nouveau roman des années 1960 et 1970. L'année 1982 est présentée comme symbolique de ce tournant, avec la publication de deux livres consacrés au monde de l'usine, jusque-là mis en sourdine dans la représentation littéraire, *L'Excès l'usine* de Leslie Kaplan et *Sortie d'usine* de François Bon¹. Mais il faut attendre les années 2000 pour que se développent les romans d'entreprise, notamment les romans de bureau, qui sont désormais l'objet d'études nombreuses et de thèses en cours². Ces romans présentent une double caractéristique : ils inscrivent leur fiction dans le cadre d'entreprises fictives et ils réfléchissent (sur) les discours managériaux qui se sont mis à proliférer dans les entreprises réelles.

* Maître de conférences en littérature française. Université de Strasbourg (Centre d'Étude sur les Représentations : Idées, Esthétique et Littérature – Configurations Littéraires).

1. Dominique Viart et Bruno Vercier, *La Littérature française au présent : héritage, modernité, mutations*, Paris, Bordas, 2005, 511 p.
2. Stéphane Bikialo et Jean-Paul Engélibert (éds), *Dire le travail : fiction et témoignage depuis 1980*, Rennes, France, Presses universitaires de Rennes, 2012, 314 p. – Sylvie Servoise-Vicherat et Solange Chavel (éd.), *Raison publique n° 15. Le Travail sans fin*, Paris, PUPS, 2011, 353 p. – Domingues de Almeida J. (éd.), *Intercâmbio, Revue d'Études Françaises / French Studies Journal: La Littérature et le monde du travail*, série II, n° 5, Porto, 2012. <http://ler.letras.up.pt/uploads/ficheiros/10566.pdf> consulté le 8 juin 2014.



Réfléchir est à entendre au sens de *réfléter* aussi bien qu'à celui d'*exercer sa réflexion*, car l'écriture romanesque *pense* comme l'a montré entre autres Thomas Pavel³, de manière aussi sérieuse que les sciences humaines qu'elle rencontre bien souvent. Mais elle pense par des procédés qui lui sont propres et que critiques littéraires ou philosophes ont tenté de mettre en évidence, tel l'*ostranienie*, mot russe traduit par « procédé de singularisation », « défamiliarisation » ou encore « représentation insolite ». L'historien Carlo Ginzburg l'a baptisé, de son côté, l'*estranagement*⁴. Selon Chklovski qui en est le concepteur⁵, nous n'avons conscience ni de nos actes, ni des choses qui nous entourent – et j'ajouterais ni des énoncés que nous entendons –, parce que nos perceptions se sont émoussées, que nous sommes livrés à des automatismes et des habitudes. L'art revêt dès lors une fin, qui est de procurer « une sensation de la chose, mais une sensation qui soit une vision, et non pas seulement une reconnaissance⁶ ». En d'autres termes, l'art (et il faut dans ce terme inclure la littérature) sert à *voir* vraiment une chose familière, c'est-à-dire à la comprendre, et non à la retrouver telle que nous pensions la connaître. La sensation produite par l'art/la littérature aboutit donc à une forme spécifique de connaissance.

Pour montrer comment la littérature, en défamiliarisant les discours de l'économie et du management, les rend *visibles*, tout en dénonçant leur emprise dans l'univers des discours et de la pensée réels, j'ai choisi de porter mon attention sur trois textes. Les années 1990 voient émerger timidement une tendance (écrire le travail, l'économie) qui s'affirmera plus tard et qu'expriment deux grands succès littéraires de la décennie : *Extension du domaine de la lutte*, le premier livre de Michel Houellebecq (1994) et *Stupeur et tremblements*, le neuvième roman d'Amélie Nothomb (1999) tous deux abondamment réédités dans des collections de poche. *La Boîte* de François Salvaing, publié en 1998, a connu une audience moins importante, mais comme les deux livres qui viennent d'être cités, c'est un roman réaliste « grand public », qui fait siens les principes de l'écriture balzacienne ou zolienne. La vie professionnelle d'un cadre s'élevant peu à peu dans la hiérarchie de son entreprise, la bien nommée « boîte Goubert », une fabrique d'emballage familiale bientôt absorbée dans un groupe plus important, s'inscrit dans l'histoire des années Mitterrand (le livre couvre les années 1981-1991), dont elle épouse les espoirs et les désillusions. François Salvaing, qui a été journaliste et communiste, a mené l'enquête, rencontré le DRH d'une grande entreprise⁷ avant de se lancer dans l'écriture. Quelques années auparavant (1993), Lydie Salvayre publiait son

3. Thomas G. Pavel, *La Pensée du roman*, Paris, Gallimard, 2003, 436 p.

4. Carlo Ginzburg, *À distance : neuf essais sur le point de vue en histoire*, traduit par Pierre Antoine Fabre, Paris, Gallimard, 2001, 248 p.

5. Viktor Chklovski, *Sur la théorie de la prose*, traduit par Guy Verret, Lausanne, L'Âge d'homme, 1973, 300 p.

6. Nous choisissons ici la traduction de P. A. Fabre dans Carlo Ginzburg, *À distance*, op. cit., p. 16.

7. Thierry Guichard, « La Boîte », *Le Matricule des anges*, février 1999, n° 25.

troisième roman, *La Médaille*, dans laquelle elle s'attache, elle aussi, à la peinture d'un monde industriel en pleine mutation, l'automobile, mais sur un mode plus expérimental et quasi théâtral : lors d'une cérémonie de remise des médailles du travail, les différents cadres de l'entreprise Bisson prononcent à tour de rôle les éloges des récipiendaires et ceux-ci prennent la parole pour remercier et répondre. Le roman est ainsi constitué des prises de parole directes alternées des deux parties (direction/ouvriers), structure qui suggère un antagonisme toujours présent dans la réalité sociale. *United Problems of Coût de la Main-d'Œuvre*, publié en 2002 chez P.O.L, un des premiers textes écrits par Jean-Charles Massera – en 1999 –, opère, lui, des choix esthétiques plus radicaux, en pastichant le genre de l'interview économique journalistique dont il confie la réalisation, non à un spécialiste, mais à une femme ordinaire, sinon du peuple... Ces romans s'adressent à des profils de lecteurs différents qui vont du lecteur de bons romans traditionnels (Salvaing) à l'amateur de structures formelles plus audacieuses (Salvayre), voire postmodernes⁸ (Massera).

Ces romans s'offrent assurément comme des critiques du capitalisme, plus exactement du néolibéralisme mondialisé qui s'instaure au tournant des années 1990, en en présentant un point de vue français sur les effets de la mondialisation sur la structure des entreprises (Salvaing), leur management (Salvaing, Salvayre) ou les discours de la presse (Massera). Ils paraissent en effet à une époque où s'infléchit brutalement la direction des grandes entreprises : restructuration et délocalisation s'accroissent au moment où la prise en main par la finance des destinées des groupes industriels oblige à des coupes sombres dans le personnel. Les années 1990 ont constitué un moment de basculement économique majeur, marqué par la dérégulation financière, la globalisation, la transformation du tissu productif et du travail. Dans cette même séquence historique paraissent plusieurs ouvrages de sciences sociales, tel *Le Mythe de l'entreprise*, de Jean-Pierre Le Goff, qui met en examen l'idéologie managériale, encore marquée en 1992, par les théories du *management participatif* qui promouvaient une « entreprise du troisième type⁹ ». Le livre majeur de Luc Boltanski et Ève Chiapello, qui fondent leur concept de « troisième esprit du capitalisme » sur l'étude des textes de management des années 1989-1994, date, lui, de 1999¹⁰. Tout se passe donc comme si, dans la même décennie, sociologie et littérature prenaient acte des transformations majeures de l'économie du monde du travail et entreprenaient de les comprendre.

8. Voir ici-même l'article de Sonya Florey qui qualifie ce dernier livre d'« altermoderne ».

9. Georges Archer et Hervé Serrieyx, *L'Entreprise du troisième type*, Paris, Seuil, 1988, cité par Jean-Pierre Le Goff, *Le Mythe de l'entreprise : critique de l'idéologie managériale*, Paris, La Découverte, 1995 [1992], 307 p.

10. Luc Boltanski et Ève Chiapello, *Le Nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999, 843 p.

Le management – en français la gestion ou l'administration du personnel – n'est pas *d'abord* un discours, il est une pratique, voire un art, affichant parfois les grandes valeurs humanistes du *courage*, de l'*exemplarité* ou de l'*efficacité* (si l'on en croit des vidéos mises en lignes en 2013 par l'école de management de Strasbourg¹¹). Il s'agit de « convaincre plutôt que contraindre » comme le dit à la manière d'un slogan un personnage de *La Boîte...* convaincre que l'exécution d'une tâche a de la valeur, du sens, qu'il vaut mieux, pour un salarié, la réaliser plutôt que s'abstenir de la faire. Convaincre donc par l'argumentation et la persuasion, c'est-à-dire par des discours, des énoncés proférés par des *managers* et des *leaders* et destinés à leurs *collaborateurs*. Ces termes ont désormais remplacé on le sait les *directeurs*, les *employés* ou les *ouvriers* en gommant au sein des mots nouveaux les connotations de conflits et de hiérarchies attachées aux mots anciens.

Quant au discours néo-libéral (comme le nomme Thierry Guilbert), ou ultra-libéral, son sens ne recouvre pas exactement celui de *discours du management*, même s'il a partie liée avec ce dernier et prend appui, tout autant que lui, sur une idéologie parfaitement cohérente, mise en lumière par Alain Bihr dans ses travaux : l'« individualité », pierre angulaire de cette cohérence, présuppose que les individus sont sujets au sens « d'êtres autonomes, capables d'agir, de décider et de penser par eux-mêmes, en fonction de leurs seules déterminations propres¹² ». De ce concept découlent ceux de *propriété* (privée), de *liberté* (individuelle) et d'égalité (formelle) et une « seconde triade » : le *marché* (concurrentiel), la *société civile* et l'*État* (de droit).

Les énoncés néo-libéraux ont colonisé la société tout entière par le biais du travail, mais aussi de la presse, la télévision, les chroniques et éditoriaux pléthoriques dont nous sommes quotidiennement abreuvés, mais surtout la langue française contemporaine, comprise comme un « produit social » où se cristallisent des concepts¹³ et sans doute nos pensées. Au même titre que la langue allemande des années 1930 avait fini par s'imprégner insidieusement des formules et des stéréotypes des énoncés du Troisième Reich, les énoncés néo-libéraux deviennent peu à peu familiers et inaperçus.

Le nazisme s'insinua dans la chair et le sang du plus grand nombre à travers des expressions isolées, des tournures, des formes syntaxiques qui s'imposaient à des millions d'exemplaires et qui furent adoptées de façon mécanique et inconsciente¹⁴

-
11. Master Class de l'EM Strasbourg Business School de février et mars 2013, par exemple le courage : <https://www.youtube.com/watch?v=ud2biLxxP-o>, vidéo consultée le 23 juin 2014.
 12. Alain Bihr, « L'idéologie néolibérale », in *Semen*, n° 30, *Les Langages de l'idéologie. Études pluridisciplinaires*, 2011, p. 43-56. En ligne : <http://semen.revues.org/8960>, page consultée le 19 mai 2013.
 13. Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, édition critique préparée par Tullio de Mauro, Paris, Payot, 1985 [1916], p. 25.
 14. Victor Klemperer, *LTI, la langue du III^e Reich : carnets d'un philologue*, Paris, A. Michel, 1996, p. 38.

Contre cette mécanisation de la parole (chacun répète, à son niveau, les énoncés entendus, nourrissant sans en avoir conscience ce qu'il dit des *mots* d'autrui), le rôle premier de la littérature est d'obliger à une prise de conscience, liée à une salutaire *distanciation* (l'*ostranienie* de Chklovski a donné naissance à la *distanciation* brechtienne). C'est dans cette optique qu'on peut examiner les livres que nous avons retenus (mais d'autres aussi, où ces procédés peuvent être identifiés).

Comment nos trois romans réfléchissent-ils les discours de l'économie et du management? En les étudiant séparément pour davantage de clarté (chaque texte ayant sa cohérence esthétique propre) et en m'appuyant sur l'analyse de discours¹⁵, je tenterai de montrer comment ces discours sont défamiliarisés après avoir été extraits de leur « répertoire » d'origine comme dirait Iser¹⁶, et comment ils sont également évalués, de manière critique, notamment par l'ironie et le comique burlesque.

La Boîte: quand le roman historicise la langue du management

Une thèse se dégage clairement de l'intrigue de *La Boîte*, en particulier de la fin du roman. Le protagoniste, Bardeilhan, apparaît tout d'abord comme une figure de gagnant de la « nouvelle donne¹⁷ » économique: idéaliste et homme de gauche, il croit à son travail et l'exécute dans l'enthousiasme, assuré qu'il est de concilier ses idéaux humanistes et son travail; réactif, léger, mobile – plusieurs déménagements rythment son ascension sociale –, il est conforme à l'*homme léger* des réseaux décrits par Boltanski. Mais Salvaing en fait aussi un être peu à peu miné par la désillusion et la conscience, vacillante, de ce à quoi il est tenu de participer, c'est-à-dire les restructurations et les « dégraissages » de personnel. Le point de basculement de son parcours réside dans le rapt dont il est victime. Le jeune adolescent qui le kidnappe est en effet le fils d'un homme qui a été licencié puis a sombré dans l'alcoolisme. Après cet épisode qui se termine, tragiquement, par le suicide de l'enfant, Bardeilhan s'enfonce dans la dépression, puis disparaît en mer. Le suicide de l'enfant, dont le père a été « dégraissé », et celui, vraisemblable, de Bardheilhan l'auteur du dégraissage, ont pour effet d'invalider les choix professionnels du protagoniste et les discours auxquels il adhérait pleinement. C'est donc la structure de la fiction et la composition du roman qui formulent une critique des discours du management en montrant la réalité des malheurs individuels (chômage, alcoolisme) que ceux-là ont pour vocation à dissimuler.

15. Notamment les travaux de Thierry Guilbert (*Le Discours idéologique ou la Force de l'évidence*, Paris, L'Harmattan, 2008, 271 p.). Voir ici-même l'article de ce linguiste, p. 53-66.

16. Wolfgang Iser, *L'Acte de lecture: théorie de l'effet esthétique*, traduit par Evelyne Sznycer, Bruxelles, Belgique, P. Mardaga, 1976, 405 p.

17. François Salvaing, *La Boîte*, Paris, Librairie générale française, 2000 [1998], p. 129. Les citations dans le texte renverront dorénavant à cette édition.

La Boîte rend compte du changement historique qui a affecté l'économie durant les années Mitterrand et s'est traduit par une transformation et une intense « modernisation » de la langue, valorisée par les tenants du pouvoir économique. Le narrateur présente parfois ce vocabulaire nouveau comme de simples adaptations lexicales sans conséquences. Ainsi a-t-on renommé de nombreuses professions, *vendeur* et *ouvrier* devenant « attaché commercial » et « opérateur », *directeur du personnel*, « responsable aux ressources humaines ».

Les termes de « nouvelle donne » (p. 129) et de « nouvelle vision » (p. 16 ou p. 104), qui élargissent « le champ d'action des entreprises à l'Europe » (p. 105) connotent positivement pour le personnage la refondation de l'entreprise et du monde du travail dans le cadre de la mondialisation des échanges : « Regardons-nous comme les architectes de l'entreprise nouvelle, dit et répète Patrick Bardheilhan à ses collaborateurs » (p. 193). Salvaing place ainsi son personnage dans une situation d'adhésion profonde aux changements impulsés par l'économie. Il le fait participer à l'invention de la « culture d'entreprise » (p. 18), de la « communication d'entreprise » (p. 27), ou des journaux internes (p. 66). Prenant des notes dans un livre de management (p. 66), Bardheilhan incarne clairement la révolution managériale : il introduit dans son entreprise la flexibilité (p. 36), les « horaires à la carte » et les « horaires modulés » (p. 65) ; il imagine mettre en place un « entretien annuel » d'évaluation (p. 50), un groupe de réflexion, se heurte aux réticences de « collaborateurs » qui estiment que les « cercles de qualité » et les « ressources humaines » ne sont que « chichis » (p. 57)... bref, il se comporte comme un « missionnaire » (p. 27), animé par le feu sacré du management moderne. Par l'invention de ce personnage, par son implantation dans un univers économique, par l'adhésion et l'enthousiasme qu'il lui prête au regard des transformations économiques et managériales, Salvaing offre à son lecteur une compréhension des processus historiques et des bouleversements sociologiques affectant le travail. Cette légère distance par rapport à son personnage est sensible tout au long du texte, par exemple dans la manière dont l'auteur pastiche l'invention d'acronymes si courant dans les livres de management :

– En avant la Pampa ! criait-il joyeusement, traversant landes ou forêts.

À son tour de jouer les conférenciers. On l'écoutait par petits groupes à Vitré, Laval ou Pontivy. Il réclamait chaque fois des représentants de chaque service. Décloisonner, maître mot. La gestion des ressources humaines devait être l'affaire de tous. Il énumérait les objectifs à poursuivre. Et à réunir. Cinq, comme les doigts de la main. Personnalisation. Adaptation. Mobilisation. Partage. Anticipation. P-A-M-P-A. Présenté comme ça, on l'assurait qu'on retiendrait. Un type très agréable, tonique¹⁸.

Les cinq lettres ingénieuses de cette « PAMPA » rappellent bien sûr la fameuse méthode des « 5 S ». Issue du toyotisme (cinq verbes japonais commençant par

18. *Ibid.*, p. 27.

le son « s ») et diversement traduite en français, parfois par l'acronyme ORDRE (Ordonner, Ranger, Découvrir des anomalies, Rendre évident, Être rigoureux...), elle vise à l'accroissement constant de la productivité par la participation de tous.

Un des procédés récurrents utilisés par Salvaing consiste à mettre en évidence le moment historique de la constitution d'« unités phraséologiques¹⁹ », qui apparaissent comme des pièces maîtresses du discours économique néo-libéral. Les formules figées que les linguistes désignent de la sorte consistent en l'association de mots qu'on ne peut plus considérer comme « libres », mais se trouvent associés – durablement ou non – en « unités indissolubles », telle la formule « partenaire État » dans la citation suivante :

La Boîte Goubert lançait un échelon intermédiaire entre le siège et les unités. Des répliques régionales de la structure centrale, pour coller au plus près – Bardeilhan adorait l'expression, la reprenait dans des circonstances et à des fins privées – du **partenaire État**²⁰.

L'écrivain utilise aussi de façon massive le procédé de la « modalisation autonymique » étudiée par Jacqueline Authiez-Revuz²¹, soit des formules qui montrent qu'une expression est utilisée à la fois en toute transparence (en *usage*), mais qu'elle l'est aussi en *mention* (elle est désignée comme expression). La modalisation autonymique est une pratique très fréquente dans la vie ordinaire, lorsque les locuteurs veulent prendre leur distance par rapport à une expression, en montrant qu'elle n'est pas entièrement *leur*. Elle sert alors en quelque sorte de « guillemets » à cette dernière. Dans la citation précédente, l'incise : « Bardeilhan adorait l'expression, la reprenait dans des circonstances et à des fins privées » montre bien que le personnage (mais plus encore, derrière lui, l'auteur) prend ses distances d'avec l'expression *coller au plus près du partenaire État*. Ce procédé de modalisation autonymique se retrouve dans les deux exemples qui suivent (en italique) et sert à mettre à distance les termes qui figurent en gras :

Les deux entreprises n'avaient pas le même **métier**, *comme on commençait à dire*²².

En politique, ils [Bardeilhan et sa femme] votent d'ordinaire différemment mais *apprécient tous deux la vogue du mot consensus et ne savent pas d'adjectif et de substantif plus dépréciateurs que dogmatique et doctrinaire*²³.

19. La formule est de Charles Bally. Voir Stéphane Bikialo, « “J'ai un clou sur la langue”. Phraséologie néo-libérale et langue littéraire au XXI^e siècle », *L'Information grammaticale* n° 130, juin 2011.

20. François Salvaing, *La Boîte*, op. cit., p. 26.

21. Jacqueline Authiez-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, 2 volumes, Paris, Larousse, 1995.

22. François Salvaing, *La Boîte*, op. cit., p. 12.

23. *Ibid.*, p. 171.

L'auteur prête à ses personnages une conscience attentive au changement linguistique, aux anglicismes, à l'émergence de l'américain d'affaire comme langue véhiculaire; l'anglais y est décrit comme « la langue de ce qui marche, ce qui conquiert, la langue de la séduction » (p. 243).

La faillite de la structure était aussi un échec personnel. Bien saisir cela et rebondir. Question de *guts*. William Lévêque n'abusait pas, usait parfois de mots ou de locutions *made in USA*. Là aussi sa diction mettait en relief, donnant à remarquer à la fois l'excellence de son accent et qu'il raillait l'américanomanie²⁴.

Les verbes de parole soulignent le moment historique de constitution des discours managériaux de la nouvelle donne :

Elle *parle de repositionnement*, souvent Élisabeth Grandjean a quelques semaines d'avance sur Patrick Bardeilhan dans l'utilisation des mots en vogue²⁵.

Les personnages de Salvaing ne sont donc pas englués dans la novlangue qui émerge dans les années 1980, mais sont des êtres conscients qui savent prendre leur distance face à elle, et font preuve de réactions vraisemblables. Ils sont amusés, ironiques, supérieurs... En confiant à ses personnages ce recul métalinguistique, en les amenant à accepter cette nouvelle langue, mais aussi à jouer avec elle, Salvaing oblige le lecteur à la prendre en considération avec le même détachement. La forme romanesque dans laquelle il s'inscrit suppose en effet une identification (même partielle) aux personnages principaux et à leurs comportements²⁶.

La Médaille: un dispositif ironique

Les dispositifs ironiques sont légion dans les romans « expérimentaux » qui opèrent un travail sur la voix et la profération, qui triturent et malaxent une matière d'abord linguistique. Définie par Philippe Hamon, l'« ironie littéraire » s'attaque principalement aux discours « routinisés », relevant d'une forme de *mécanisation* du langage et de la pensée. Cette routine est celle des « clichés, stéréotypes et poncifs en tout genre » mais aussi des « chaînes de raisonnements, d'argumentations ou de déductions²⁷ ».

Dans son livre sur *Le Rire* (1900), le philosophe Henri Bergson a montré comment la *mécanisation* était un des ressorts les plus efficaces du comique, lequel

24. *Ibid.*, p. 91.

25. *Ibid.*, p. 207.

26. Sur l'importance de cette identification qui a longtemps été contestée, voir Vincent Jouve, *L'Effet-personnage dans le roman*, Paris, PUF, 1992.

27. Philippe Hamon, *L'Ironie littéraire: essai sur les formes de l'écriture oblique*, Paris, Hachette, 1996, p. 67.

résulte pour lui du *mécanique plaqué sur du vivant*. Voir un homme qui trébuche sur une pierre fait sourire car il semble un pantin, incapable d'une adaptation souple et vivante à l'obstacle qui se trouve devant lui. Chez Salvayre, lire l'allocution du directeur de la productivité de l'entreprise Bisson est désopilant car ce dernier répète comme une marionnette des discours figés qui ne témoignent pas d'une pensée vivante.

Dans *La Médaille*, l'invalidation des discours du management découle également de la structure générale du roman. Les allocutions des directeurs célèbrent de manière outrancière les vertus du capitalisme mondialisé et du management participatif, et les réponses des ouvriers mettent l'accent sur leur vie saccagée ; l'un d'eux reçoit d'ailleurs sa médaille à titre posthume après son suicide intervenu au terme d'une maladie professionnelle fictive qui l'avait défiguré, et *assombri* à tous les sens du terme (sa peau avait noirci et il s'était mis à déprimer). C'est sa veuve qui vient chercher la médaille.

En montrant l'endroit et l'envers de la médaille, Lydie Salvayre dénonce la mystification à l'œuvre dans le discours du management. Mais elle souligne aussi sa puissance. À la fin du roman, outrancière comme le reste du livre, des ouvriers qui s'étaient rebellés pendant la cérémonie en viennent à réclamer des médailles « en chocolat », tandis que leur ardeur se voit réduite à néant par le discours du dernier médaillé et par l'allocution finale du PDG. Le dernier médaillé, un ancien établi maoïste converti aux nouvelles valeurs de l'Entreprise, célèbre les vertus de la Collaboration. Quant au PDG, il se félicite de la croissance « planétaire » de son Groupe :

Nous venons d'implanter une usine à Rio de Janeiro qui utilisera plus de trois mille individus. Nous n'hésitons jamais à embaucher sur place une main-d'œuvre qui, pour être inculte et famélique, n'en est pas moins industrielle. Car c'est *l'amour des hommes* qui nous guide²⁸.

Il est bien évident qu'aucun PDG réel n'oserait se référer à « l'amour des hommes », mais cette formule grossit jusqu'à l'absurde le procédé fréquent qui consiste à faire appel à de grandes valeurs universelles pour légitimer des actes critiquables et souvent néfastes (ici, une délocalisation), réalisés dans un but de pur profit. L'Industrie, le Progrès, les Lumières, l'Entreprise – toujours avec Majuscule dans cette allocution – sont d'autres éléments d'un « sacré montré », voire *brandi* par ce PDG, pour reprendre les termes de Thierry Guilbert²⁹, et auquel nul ne saurait résister car ils renvoient à des « valeur[s] mobilisatrice[s], partagée[s],

28. Lydie Salvayre, *La Médaille*, Paris, Seuil, 2004 [1993], p. 165.

29. Thierry Guilbert, *L'« Évidence » du discours néolibéral: analyse dans la presse écrite*, Bellecomben-Bauges, Éditions du Croquant, 2011, 133 p.

évidente[s] (que chacun s'accorde à reconnaître comme essentielles)³⁰. Qui donc en effet pourrait s'élever contre *l'amour des hommes* ?

Avec cet exemple, on entre de plain-pied dans un procédé privilégié par Lydie Salvayre : elle utilise des bribes de discours sérieux (qu'on pourrait trouver dans la bouche de managers réels) ou des procédés du discours sérieux (l'appel aux grands principes), mais les subvertit et les dénonce par l'ironie. Cette dernière est ici assurée par le contraste entre la profession de foi d'*amour* pour les hommes et le mépris exprimé par les adjectifs évaluatifs, *inculte et famélique*, qualifiant la main-d'œuvre brésilienne, et dans l'ensemble du roman par des « signaux » d'ironie évidents. Lydie Salvayre joue en effet continuellement avec le contraste entre les mots, la distance entre des contenus éloignés et co-présents dans l'énoncé, la boursoufflure et les figures de style, une ponctuation expressive surabondante, la typographie, qui sont les grands moyens de l'ironie et du burlesque. Pour endiguer la « vague de suicide », « épidémie » qui sévit dans son entreprise, le directeur de la productivité propose une « campagne de lutte » aux accents guerriers. Ces expressions sont des unités phraséologiques installées en langue avant « l'épidémie de suicide » de France Télécom en 2009 ou du Technocentre de Renault à Guyancourt en 2007. Le management, ici, se révèle particulièrement musclé, puisqu'il ne s'agit pas moins que d'« abattre la bête du pessimisme » :

Quoique la vague, et j'ose dire, la vogue des suicides (rires dans la salle) contribue à réduire très légèrement le chiffre du chômage, nous ne pouvons que blâmer et punir un aussi fatal pessimisme. Le pessimisme, Mesdames, Messieurs, est la bête à abattre. Nous l'abattrons³¹.

Salvayre se moque aussi dans ce passage de l'humour cynique et peu inspiré de son directeur fictif. Elle met en scène en les grossissant les procédés utilisés dans le management réel, comme le fait de donner des conseils applicables à la vie privée. Le « directeur de la productivité » enjoint à ses ouvriers démoralisés de « fonder une petite famille » :

Mariez-vous ! Ce ne sont pas les femmes qui manquent ! Il est beau de pouvoir décharger son cœur et le reste sur une femme agréée et qui vous appartient en propre³².

Il brandit en clair ce qui est assurément dissimulé dans les discours réels, à savoir la menace, toujours présente au-dessus de la tête du salarié non conforme, du syndicaliste par exemple, d'être placé sur un poste punitif³³, ici au contact de produits toxiques :

30. *Ibid.*, p. 39.

31. Lydie Salvayre, *La Médaille*, *op. cit.*, p. 107.

32. *Ibid.*, p. 108.

33. Voir le témoignage de Robert Linhart, *L'Établi*, Paris, Minuit, 1978, 180 p.

À chaque tentative de suicide ratée, le coupable subira une mise à pied d'une semaine, suivie d'une mutation irréversible dans un atelier de haute dangerosité.

Nos ateliers de haute dangerosité sont réservés à nos usines de sous-traitance. Nos usines de sous-traitance accueillent les maigres, les masochistes, les mongoliens, les Nègres, les nerveux, les nonchalants, les Arabes sains ou malsains, les terroristes repentis, les pessimistes (ce sont les pires), les périmés, les podagres, les sujets dispensés d'efforts en raison d'une hernie inguinale ou de toute autre affection, et cetera.

Mais nous tenons à vous rassurer. Chez les individus susnommés, les effets mortifères des substances toxiques n'apparaissent pas avant une vingtaine d'années. Il n'y a pas de quoi en faire un plat! Du reste, cancer et leucémies bénéficient, grâce aux progrès constants de la science moderne, de traitements chimiques tout à fait appropriés.

Finie la sensiblerie!

De la poigne!

Peu après ce passage, le directeur affirme la nécessité d'une « petite opération de réajustement » : la suppression de deux mille emplois...

ASSAINISSONS!

Assainissons l'entreprise. Débarrassons-nous de la racaille qui infecte le troupeau. Nous voulons des hommes propres dans une usine propre³⁴.

L'auteur joue ici avec les images banales dans le monde économique (*l'assainissement* ou le *dégraissage*), mais les porte à leur paroxysme en les frottant à d'autres registres (le langage familial – *en faire un plat*, ou au contraire très soutenu – *podagre*), à des détournements de proverbes ou d'adages, des énumérations fantaisistes, etc. ; elle utilise des unités phraséologiques ordinaires (*l'opération de réajustement*) qui masquent des vérités désagréables (les licenciements), mais les enfle de manière à ce que le lecteur ne puisse pas ignorer ce que cache la langue euphémistique du néo-libéralisme³⁵. Ses personnages inventent des slogans (« Assainissons! ») qui rappellent l'omniprésence de la « communication » dans les entreprises et singent le nouveau *credo* du néolibéralisme : l'autonomisation du salarié sommé d'exercer un autocontrôle sur son travail³⁶, ou voué à être externalisé comme entrepreneur indépendant (« Exploitez-vous vous-même! » lit-on p. 85), la concurrence établie entre les salariés (« Haïssez-vous les uns les autres! », p. 86), l'élargissement du secteur privé à tous les domaines de l'existence (« Privatisez votre vie privée! », p. 91).

34. Lydie Salvayre, *La Médaille*, op. cit., p. 109.

35. Éric Hazan, *LQR. La Propagande du quotidien*, Paris, Raisons d'agir, 2006, 122 p.

36. « On peut [...] voir, dans le passage du contrôle à l'autocontrôle et l'externalisation des coûts de contrôle, autrefois assumés par l'organisation, sur les salariés et les clients, les traits les plus marquants de l'évolution du management des trente dernières années » (Luc Boltanski et Ève Chiapello, *Le Nouvel esprit du capitalisme*, op. cit., p. 126).

Les allocutions des directeurs de *La Médaille* condensent ainsi de nombreux traits du discours managérial actuel, que le roman dévoile comme discours de la mystification et de la virilité (« Finie la sensiblerie »), comme l'a montré Christophe Dejours³⁷. Les valeurs que ces directeurs prônent sur un mode positif : autonomie, indépendance, émulation des individus entre eux, ou élargissement du secteur marchand sont ici retournées en leur exact contraire : exploitation, haine ou privatisation.

L'ironie est sans doute moins un procédé de défamiliarisation que de dévoilement, mais elle a aussi pour fonction d'atteindre une forme de vérité.

Massera : le montage de textes

United Problems of Coût de la Main-d'Œuvre se révèle être au plus proche des discours néolibéraux, tout d'abord parce qu'il recopie, sans la citer, l'interview d'un homme d'affaires renommé et influent, Félix Rohatyn, parue dans *L'Expansion* le 21 février 1999. Si Massera s'était contenté de la recopier intégralement sans y changer une virgule, le seul fait de la signer et la publier chez un éditeur littéraire, P.O.L, aurait suffi à *défamiliariser* le texte, en lui donnant une signification autre que celle qu'il avait dans *L'Expansion*³⁸.

Mais l'écrivain va plus loin, en transformant de fond en comble cette interview par l'insertion de passages de son cru. Ce montage féroce distend et discrédite le texte source par la représentation insolite : ce n'est pas un animal qui prend la parole, selon l'exemple donné de « représentation insolite » par Chklovski, mais une femme ordinaire, confrontée à différents problèmes de nature économique – la « boîte » de son mari a été rachetée, elle est inquiète pour sa fille –, qui conduit l'interview du spécialiste en économie. Et ce dernier lui répond dans un verbiage néo-libéral qui prend toutefois en considération la situation propre de son interlocutrice.

Voyons un extrait de ce texte ; en gras figurent les insertions de l'écrivain, rares à cet endroit :

La sœur à Christian, qui elle arrive en fin d'droit est aujourd'hui très critique sur le système financier international auquel elle attribue la responsabilité de son licenciement. Est-ce également votre analyse ?

37. Christophe Dejours, *Souffrance en France : la banalisation de l'injustice sociale*, Paris, Seuil, 1998, 197 p.

38. Comme le montre aussi Pierre Bayard, *Et si les œuvres changeaient d'auteur?*, Paris, Minuit, 2010, 156 p.

Tout le monde cherche la formule qui permettrait de trouver la stabilité financière économique idéale **pour la sœur à Christian ou votre fille**. L'action du FMI et de la banque mondiale aura au moins permis d'endiguer la contagion. Faut-il aller plus loin, en contrôlant les flux de capitaux à court terme? C'est peut-être souhaitable, mais je ne sais pas du tout si c'est possible. J'ai bien peur qu'en imposant des contrôles, on ne fasse plus de tort aux entreprises que de bien à **la sœur de votre Christian ou à votre fille**³⁹.

Il correspond au texte source, paru dans *L'Expansion* du 21 février 1999⁴⁰, sauf que dans l'original, « George Soros », un « financier réputé », occupait la place de « la sœur à Christian, qui elle arrive en fin d'droit ».

L'interview originelle de F. Rotahyn présente plusieurs exemples de phraséologie néo-libérale; les « flux de capitaux à court terme » par exemple dissimulent la spéculation financière sous une métaphore à la fois familière, et peu compréhensible pour le commun des mortels: utiliser le terme *flux* suppose la grande difficulté, voir l'impossibilité à lutter contre un élément liquide. La phrase: « L'action du FMI et de la banque mondiale aura au moins permis d'endiguer la contagion », présente deux procédés bien décrits en analyse de discours par Thierry Guilbert, la « nominalisation » et l'usage d'une métaphore – celle de la maladie – qui, comme le *flux*, « naturalise » le propos. La nominalisation est une opération qui « réduit une phrase [comportant un verbe] à un groupe de mots⁴¹ »: ainsi, « l'action du FMI » réduit-elle « Le FMI a une action ». Cette nominalisation a un effet pernicieux, qui est de glisser au sein du groupe nominal des éléments implicites, en l'occurrence des présupposés⁴², c'est-à-dire des énoncés non *posés*, non affirmés et de ce fait difficilement contestables. Parler de « l'action du FMI et de la banque publique » présuppose que cette action existe, qu'elle a eu lieu avant même qu'on en parle... et qu'il n'est pas question qu'on le justifie. Quant à la métaphore de la *contagion*, elle « naturalise » le cadre, en faisant admettre que les questions économiques, c'est-à-dire relevant d'une responsabilité humaine, sont aussi naturelles qu'une maladie. Elle assure un changement de « cadre » pour reprendre l'expression d'Erwing Goffman⁴³.

39. Jean-Charles Massera, *United Emmerdements of New Order, précédé de United Problems of Coût de la Main-d'Œuvre*, Paris, P.O.L., 2002, p. 10.

40. À lire dans son intégralité sur: http://lexpansion.lexpress.fr/economie/la-meilleure-protection-sociale-c-est-un-chomage-a-4_11898.html (consulté le 8 juin 2014).

41. Thierry Guilbert, *Le Discours idéologique ou La force de l'évidence*, op. cit., p. 47.

42. La prédilection pour « les tournures nominalisées » a déjà été observée dans la langue économique du XIX^e siècle (par Alexandre Péraud). Présupposer signifie (Oswald Ducrot, *Dire et ne pas dire: principes de sémantique linguistique*, Paris, Hermann, 1980, 311 p.) faire passer, comme en contrebande, un contenu qui n'est pas l'objet du débat.

43. Erwing Goffman, *Les Cadres de l'expérience*, Minit, 1981 [1974], cité par Thierry Guilbert, *L'« Évidence » du discours néo-libéral*, op. cit., p. 76.

En migrant dans un texte publié chez un éditeur littéraire, les formules de Félix Rohatyn, ce « flux », cette « contagion », se trouvent décontextualisées, ou plus exactement recontextualisées dans un lieu qui n'est pas leur territoire originel. Et dans ce lieu, des gens ordinaires, un certain Christian ou sa sœur, qui sont au chômage, touchent des allocations, ou sont menacés de ne plus les toucher, manifestent leur présence par une langue totalement autre, et qui rend insolites, par contraste, les énoncés de Félix Rohatyn : la suppression de la voyelle dans « fin d'droit », procédé utilisé par l'auteur tout au long du texte, mime la langue orale, et surtout rappelle que la langue économique des médias n'est l'apanage que d'une infime fraction de la société, la fraction dominante... tandis que la très grande majorité, les Christian et leurs sœurs, qui appartiennent à la fraction dominée, parlent de manière très différente.

Massera fait exploser les présupposés, quand il greffe des compléments incongrus sur les noms *investissements*, *coût de production* ou *croissance*, généralement employés seuls dans la langue économique. Chez lui, la croissance est ainsi celle « d'un tas d'choses que tu peux pas t'payer avec 6 000 balles par mois » (p. 11). La formule rend visible, sans pathos mais avec drôlerie, le monde d'en bas, celui des victimes et des laissés pour compte de la mondialisation financière.

« Faut-il en rire ? » me suis-je demandé dans mon titre... Il n'y a pas de traitement uniforme des discours néo-libéraux et managériaux dans la littérature contemporaine, mais dès lors que le roman s'en saisit, c'est toujours dans une volonté critique car il est assurément dans la nature du roman⁴⁴ de se faire critique des discours, et dans la nature de l'art en général de proposer une vision à *distance* des choses. Cette distanciation peut s'opérer dans le registre sérieux comme dans le comique burlesque.

Une approche sérieuse, voire grave, prévaut dans le roman d'inspiration balzacienne, nous l'avons vu avec Salvaing. Une subversion de ces discours ou leur renversement, farcesque, s'opère dans les romans plus expérimentaux de Lydie Salvayre ou de Jean-Charles Massera...

Ces discours recèlent un potentiel de comique dès lors qu'ils sont cités et analysés. La dérision n'est toutefois pas le propre de la littérature ; elle se trouve aussi bien dans la presse, les émissions de télévision que dans les témoignages d'ouvriers, par exemple dans *Grain de sable sous le capot* de Marcel Durand⁴⁵. Qu'apporte donc la littérature ?

44. Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, traduit par Daria Olivier, Paris, Gallimard, 1987, 488 p.

45. Marcel Durand, *Grain de sable sous le capot : résistance & contre-culture ouvrière les chaînes de montage de Peugeot, 1972-2003*, 2^e éd. revue et augmentée, Marseille, Agone, 2006, 428 p.

- elle dénonce l'emprise mystificatrice de ces discours en montrant le destin funeste de personnages (cadres, managers) qui s'y sont laissés malencontreusement prendre ;
- elle montre le « réel du travail » nié par ces discours, elle rappelle la présence de l'homme au travail et de sa souffrance, elle exhibe les victimes des dommages collatéraux des restructurations (les chômeurs) ;
- elle défamiliarise ces discours, dont l'étrangeté (la vacuité, la fausseté) apparaît au grand jour d'autant mieux qu'ils ont été importés et greffés sur un support inhabituel ;
- elle oblige par l'ironie à une interrogation⁴⁶ sur les discours économiques qui imprègnent notre monde et suscite la prise de conscience du lecteur.

46. *Ironie* vient d'ailleurs du grec *eirônia*, interrogation.





« It's too late to say économie ».

Ou comment la littérature dit l'économie après la crise

Sonya FLOREY*

Dans *It's Too Late to Say Littérature*¹, Jean-Charles Massera, écrivain contemporain, pose un constat communément partagé et périodiquement reformulé dans le champ littéraire : la littérature fait face à une crise de la représentation. Le roman ou le récit long, si l'on persiste à les comprendre comme des formes immuables et figées, ne seraient plus pertinents pour représenter le monde. Massera propose quelques conditions pour que l'écriture littéraire soit encore possible aujourd'hui. Considérant qu'il s'agit là de pistes propres à renouveler la production littéraire de l'extrême-contemporain, nous les présentons ci-dessous, avant de les mettre en regard de *United Problems of Coût de la Main-d'Œuvre* et d'un extrait de *A cauchemar is born*, deux textes de l'auteur.

Se reconnecter à l'Histoire, voilà ce qui peut encore constituer un enjeu littéraire et esthétique aujourd'hui. Mais il ne suffit pas de représenter son mouvement, d'interroger ses mutations, d'imaginer des alternatives critiques. Encore faut-il redonner un projet à l'écriture autre que l'écriture elle-même, réinscrire une œuvre dans son contexte de production, repositionner le sujet dans l'Histoire et non dans le seul texte (« imaginer un sujet moins singulier² »). Reconnaître l'Histoire au sens de savoir à quelle Histoire on a à faire.

* Professeure-formatrice, Haute École pédagogique de Lausanne (Suisse).

1. Jean-Charles Massera, *It's Too Late to Say Littérature*, Paris, Cercle d'art, 2010.

2. *Ibid.*, p. 23.



It's Too Late to Say Littérature esquisse les contours d'une poétique détraditionnalisée: pour Massera, la singularité de l'objet (ou du thème) est première et détermine l'adoption ou la création d'une certaine forme littéraire. Autrement dit, le texte ne désigne pas seulement l'objet, mais opère dans les formes constituantes de ce dernier.

Ne plus écrire d'histoires, plutôt investir nos consciences écrivantes ou lectrices là où les logiques du sens capitaliste ne vont pas travailler pour nous, ou plutôt là où elles travaillent contre nous, à l'endroit même où elles nous assujettissent, opèrent leur déstructuration, enterrent nos dossiers. En l'occurrence dans les formes, les formats, les langages qui les servent [...] dans les langages, les processus et les systèmes de pensée et de représentation que se donnent les intérêts économiques, politiques, financiers ou encore militaires³.

C'est la «logique de l'entrisme».

Dans la perspective de Massera, on l'a compris, la littérature est consubstantielle au monde. Reste encore à définir le lien que l'écrivain / le texte entretiennent avec ce dernier. Si Massera pose les fondements d'une posture critique⁴, celle-ci se donne hors dénonciation ou militantisme actif: «Préférer par exemple et peut-être une esthétique du *faire avec* à une esthétique du *faire contre*⁵». On décèle ainsi une parenté avec «Ars industrialis», une association créée à l'initiative de Bernard Stiegler. Le manifeste rédigé en 2005 proclame que la forme actuelle du capitalisme est autodestructrice et que les individus sont en voie de prolétarianisation, car ils perdent le savoir considéré comme inutile du point de vue de la productivité économique, particulièrement, «la vie de l'esprit en tant qu'instance critique, c'est-à-dire rationnelle, capable de [...] s'autocritiquer⁶». «Ars industrialis», et c'est là une spécificité qui la rapproche de la posture de Massera, se risque à sublimer le capitalisme – plutôt que de le rejeter – ou encore à imaginer une économie de la contribution rendue possible par la technologie numérique. Il s'agit donc moins de renverser une dynamique matérialiste et utilitariste que d'en extraire les aspects potentiellement les plus moteurs. Ainsi, lorsque Massera affirme:

La société consumériste est une donnée, un contexte dans lequel il s'agit, malgré tout, de nous construire. Sa critique ne sert plus à rien. Tout comme celle du spectacle. En

3. *Ibid.*, p. 40.

4. Au sens d'une construction de l'identité littéraire, conjuguant un regard externe (interventions de l'auteur dans les médias, par exemple) et interne (construction de l'image de l'énonciateur dans les textes). Jérôme Meizoz, *Postures littéraires. Mises en scène modernes de l'auteur*, Genève, Slatkine, 2007, p. 23.

5. Jean-Charles Massera, *It's Too Late to Say Littérature*, *op. cit.*, p. 26.

6. Bernard Stiegler (avec Ars Industrialis), *Réenchâter le monde. La valeur esprit contre le populisme industriel*, Paris, Flammarion, 2008, p. 54.

outré, cette société, aussi aliénante qu'elle soit, n'est ni pire ni meilleure que celles qui l'ont précédée... [...] La question est plutôt de savoir comment se construire dans cette société, cette histoire qui est la nôtre. Mais c'est autrement plus difficile que d'expliquer que la société de consommation, c'est le mal⁷,

on comprend qu'on ne veut pas changer le monde, mais qu'on veut y vivre bien. Le mieux possible.

Grâce au Jean-Charles Massera essayiste, on dispose d'une première grille de lecture pour découvrir les textes de Jean-Charles Massera écrivain et se demander comment les discours du management, du travail, de l'économie sont mis en textes. On pourrait synthétiser les conditions présentées en trois formules :

- ne plus écrire d'histoires (« Les histoires endorment, nous absentent du monde⁸ ») ;
- ne plus écrire *sur* ou *à propos* des questions qui nous préoccupent ;
- investir les consciences à l'endroit même où la logique capitaliste nous assujettit. Dans les formes, les formats, les langages qui servent les intérêts économiques.

Évidemment, est-on tenté de dire, les textes de l'écrivain Massera répondent aux conditions que Massera l'essayiste établit. Afin d'avancer dans la compréhension de ces deux textes et d'un mouvement de littérature de l'extrême-contemporain qui s'affirme, afin de les étudier de manière inédite, originale, il nous a donc semblé nécessaire de poser un cadre dans lequel ces textes littéraires puissent s'inscrire ainsi que, plus généralement, contribuer à définir un paradigme prioritaire de notre époque. C'est, étonnamment peut-être, chez un critique d'art contemporain que nous avons découvert un cadre épistémologique qui enrichit la très connue opposition modernité/postmodernité et paraît particulièrement adéquat pour lire les activités de Massera : Nicolas Bourriaud, auteur de *Radicant*⁹.

7. Jean-Charles Massera, « *A cauchemar is born*, entretien avec Jérôme Goude », in *Le Matricule des Anges*, n° 82, avril 2007. En ligne sur : http://www.lmda.net/din/tit_lmda.php?Id=55683 (consulté le 10 mai 2014).

8. Jean-Charles Massera, *It's Too Late to Say Littérature*, op. cit., p. 39.

9. Nicolas Bourriaud, *Radicant*, Paris, Denoël, 2010.

Une définition du paradigme épistémologique à l'ère contemporaine

Dans son essai, Nicolas Bourriaud cherche à définir les valeurs, les utopies et les paradigmes¹⁰ qui ordonnent et hiérarchisent les signes artistiques contemporains : il s'appuie sur une triple métaphore botanique pour postuler que les esthétiques moderne et postmoderne sont closes et qu'émerge une nouvelle esthétique, nommée « altermodernité ». Comme tous les modèles, celui de Bourriaud peut susciter une forme de séduction ou de rejet : s'il pourra être jugé réducteur par certains, car il prétend saisir à l'aide de quelques critères seulement la tendance dominante de l'art à différentes époques, nous l'adoptons néanmoins pour lire les textes littéraires de Massera, tout en demeurant consciente des limites constitutives du modèle.

Paradigmes épistémologiques		
Racine / Arbre	Rhizome	Radicant
Modernité	Postmodernité	Altermodernité
Verticalité Transmission Hiérarchie des valeurs Finalité Universalisme	Horizontalité Communication Juxtaposition Réseau, Simultanéité Relativisme	Acclimatation Traduction Trajet Racine éphémère

La modernité est caractérisée par une « métaphysique de la racine » (voir tableau ci-dessus), nourrie de principes conscients et inconscients. Si Bourriaud choisit cette image, c'est pour représenter la quête de solidité, d'unicité, de verticalité. À ces caractéristiques en sont associées d'autres que les philosophes et sociologues ont fréquemment utilisées pour décrire l'époque moderne et sa logique de transmission longitudinale, sa hiérarchisation des valeurs, sa tension vers une finalité. En art, Bourriaud rappelle que cet obsessionnel retour à la racine a creusé le lit de certaines dérives : « Il n'est pas de véritable radicalité sans désir impératif de recommencement, ni sans un geste d'épuration qui prenne la valeur d'un

10. Nous entendons ce terme ici au sens de *παράδειγμα* (paradeigma) : une représentation du monde, une manière de voir les choses, un modèle cohérent de vision du monde qui repose sur une base définie (matrice disciplinaire, modèle théorique ou courant de pensée), une *Weltanschauung*, comme ensemble d'expériences, de croyances et de valeurs qui influencent la façon dont un individu perçoit la réalité et réagit à cette perception. Nous écartons donc ici la définition de Thomas Kuhn, qui voit dans le paradigme les valeurs et les techniques qui sont partagées par les membres d'une communauté scientifique, au cours d'une période de consensus théorique.

programme¹¹». Élaguer, épurer, soustraire, éliminer, retourner à un principe premier : la racine comme tentation du xx^e siècle moderniste est la marque de l'appartenance identitaire. Bourriaud met en lumière une tension qui lui est constitutive : d'un côté, on la revendique comme principe de discrimination, en réaction à la globalisation ; de l'autre, se multiplient les tentatives d'uniformisation, d'effacement des identités et des singularités historiques¹².

Deuxième acte. Changement de paradigme. Le discours de la postmodernité est lu par Bourriaud comme un travail de sape « contre la radicalité et contre tout ancrage esthétique partisan¹³ ». L'esthétique postmoderne renvoie à un imaginaire de la flottaison et de la fluidité¹⁴, ou encore à celui de la déterritorialisation par lequel le capitalisme se réalise, décodant les flux que même l'État ne parvient plus à recoder¹⁵. Empruntant à la métaphore de Deleuze et Guattari, Bourriaud la représente par le rhizome : dans le registre botanique, le rhizome est une tige constituée d'une prolifération horizontale de racines, et symboliquement, il est un éloge du réseau dans lequel tout point peut être connecté avec tout autre. Toute verticalité, toute unicité sont évacuées : l'ère est au relativisme, à la simultanéité, au multiple. Sur le plan artistique, au tournant des années 1980, la production culturelle vit un essor exponentiel d'œuvres et de signes, et ne dispose plus d'un concept unique pour les déchiffrer¹⁶.

Poursuivant son historique des modèles et des paradigmes influençant l'art, Bourriaud met ensuite en évidence les insuffisances des deux premiers modèles, la racine et le rhizome, pour penser les productions contemporaines, post-1980. Il convoque alors le radican. En botanique, il s'agit d'une plante qui fabrique des racines à mesure qu'elle progresse sur le sol qui l'accueille, qui s'adapte à sa surface et à ses composantes géologiques. En d'autres termes, le radican laisse une trace de son évolution et se traduit dans les formes de l'espace où il évolue¹⁷. Revenons au plan de la production artistique : l'art serait ainsi entré dans l'ère de l'altermodernité. Cela implique plusieurs conséquences. Nous en retenons deux, utiles pour notre propos sur Jean-Charles Massera. L'artiste altermoderne est un sémionaute : « il invente des parcours parmi les signes¹⁸ », construit des significations en

11. Nicolas Bourriaud, *Radican*, *op. cit.*, p. 53.

12. *Ibid.*, p. 56-57.

13. *Ibid.*, p. 53.

14. Cf. Zygmunt Bauman, *La Vie en miettes : Expérience postmoderne et moralité*, Rodez, Rouergue/Chambon, 2003 [1995]. Et du même auteur : *La Vie liquide*, Rodez, Rouergue/Chambon, 2006.

15. Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Mille plateaux*, Paris, Minuit, 1980.

16. Nicolas Bourriaud, *Radican*, *op. cit.*, p. 55.

17. *Ibid.*, p. 58.

18. *Ibid.*, p. 60.

puisant à plusieurs champs qui ne sont plus conçus comme des territoires homogènes, il transgresse les frontières disciplinaires classiques. L'artiste se crée en tant que sujet en même temps qu'il crée ses œuvres. Il (se) négocie¹⁹. Il en résulte que l'art altermoderne est un art de la traduction au sens de « déplacement » : il s'empare d'un objet et le transporte dans un autre environnement, le traduit dans une autre « langue » que la sienne. Il dépose une souche, éphémère, qui deviendra le point d'ancrage pour la souche suivante, elle-même éphémère, et ainsi de suite. Chaque arrêt dans un nouveau sol d'accueil inconnu demande un effort de traduction, d'adaptation, de réappropriation de l'étrange sous une forme familière ou de défamiliarisation de l'habituel.

Dans cette perspective, l'art ne se définit pas comme une essence qu'il s'agit de perpétuer (comme une discipline close sur elle-même), mais comme une matière gazeuse susceptible de « remplir » diverses activités humaines avant de se solidifier de nouveau sous la forme qui en constitue la visibilité en tant que telle : l'œuvre²⁰.

Le trajet, l'itinéraire, l'errance : c'est le mouvement qui permet la construction de l'œuvre.

Prenons comme exemple une artiste qu'on peut qualifier d'altermoderne dans la perspective de Bourriaud : Kim Sooja travaille sur la thématique de l'exil politico-économique, volontaire ou non. Pour son œuvre intitulée « Bottari Truck – Migrateurs. "Je reviendrai"²¹ », elle a tout d'abord récolté des draps et des vêtements provenant de chez Emmaüs, dont la diversité des couleurs figure la diversité des communautés résidant sur le territoire. Elle a ensuite assemblé ces tissus en balluchons, qu'elle a transportés à l'aide d'un pick-up truck jusqu'à l'Église Saint-Bernard à Paris, lieu aujourd'hui symbolisant la lutte des sans-papiers. Les tissus, devenus « anonymes », sont ballotés de-ci, de-là, de la Place de la Bastille à celle de la République, le long des monuments historiques de la ville. Kim Sooja a filmé ce trajet pour garder une trace de sa performance. Des actions similaires ont été conduites en France, en Inde, en Italie. Enfin, le film ainsi que des images de la performance ont été exposés dans différents musées.

L'œuvre d'art n'est pas ici le résultat d'un processus, d'un geste maîtrisé. L'œuvre réside dans le processus lui-même, dans la traduction de ces balluchons dans divers territoires. La trace filmique n'est qu'un artifice pour garder une mémoire. L'art est bien dans le trajet.

19. *Ibid.*, p. 61.

20. *Ibid.*, p. 61.

21. Performance à Paris, 10 novembre 2007 et installation au MAC/VAL, Paris, 2008.

Ce que deux textes de Jean-Charles Massera disent du discours néolibéral

Revenons à présent à la littérature et analysons deux textes de Jean-Charles Massera à la lumière du paradigme épistémologique de l'altermodernité.

United Problems of Coût de la Main-d'Œuvre se présente sous la forme d'un dialogue entre deux interlocuteurs : la première, une femme ordinaire qui s'institue en porte-parole de « [s]a fille », « [s]on mari », « la sœur à Christian », « ceux du troisième », « ceux d'en face » ou encore « un mec comme Francis », et qui cultive une perspective éminemment locale sur le monde économique ; le second, un expert de la finance, rompu aux règles du jargon économique, dont le référent est le marché global. On le devine : le dialogue, factice, fait émerger des points de vue fondamentalement incompatibles. Emporté dans le tourbillon du langage, le texte se donne comme un emblème de la perte de lisibilité d'un monde gouverné par un néolibéralisme hégémonique : l'opacité textuelle, renforcée par deux pratiques que nous développons ci-après, renvoie à la réalité, peu à peu rendue indéchiffrable.

Le premier exemple est lexical et syntaxique. La syntaxe est définie par son caractère circulaire : certaines expressions, une fois prononcées, deviennent des syntagmes figés, reproduits systématiquement à chaque désignation de l'objet. Par exemple, un vendeur qui importe en masse des articles produits dans des pays en voie de développement est désigné par la formule « boutique où tu peux trouver un service à thé pour 20 balles²² ». Or, cette expression s'impose dans la suite du texte comme l'unique dénomination de ce type de distributeurs, à vingt et une reprises. Construit sur un modèle identique, *délocaliser* (dans des pays où la main-d'œuvre est peu coûteuse) devient une longue périphrase : s'implanter « dans des pays où des gens comme ceux qu'on a vus dans l'reportage d'hier soir travaillent quinze heures par jour pour un salaire qui leur permet même pas d'nourrir leur famille, mais qu'i-z-acceptent parce qu'i-z-ont rien d'autre²³ ». Ces syntagmes figés alourdissent la syntaxe, noient le sens sous une prolifération de mots et alimentent l'idée d'un message qui tourne sur lui-même, en boucle. Si cette dilution des mots est d'abord euphémisante, car elle atténue la portée de l'information et refuse de nommer directement les faits contre lesquels on tend à « s'immuniser », un effet contraire, provoqué par la densité de répétitions des syntagmes, invite à s'interroger sur le statut de l'*homo œconomicus*.

La deuxième illustration concerne la rhétorique du personnage de l'économiste. L'horizon d'attente du lecteur est bousculé. Le niveau de langue, d'une part, est hybride : saturées de termes spécialisés, les prises de parole de l'expert

22. Jean-Charles Massera, *United Problems of Coût de la Main-d'Œuvre*, Paris, P.O.L, 2002, p. 26.

23. *Ibid.*, p. 11.

sont également ponctuées d'expressions caractéristiques du langage oral (« un tas d'choses », « tu peux pas t'payer ») ou énonçant des trivialités (« les pays où tu t'rends compte qu'on est pas si mal quand on r'garde c'qui s'passe dans d'autres pays », « mais qu'i-z-acceptent parce qu'i-z-ont rien d'autre »). D'autre part, l'expert établit des liens de causalité ambigus, en recourant à ce qu'on nommera une stratégie du détour.

Par exemple, il est évident, surtout depuis la crise financière qui a frappé l'Asie, qu'une nouvelle architecture financière mondiale ne répondra pas à la nécessité de protéger un mec comme Francis, mais que, vu les connaissances qu'il a au niveau du sport et tout ça, il peut très bien trouver sa place dans l'rayon chaussures à Décathlon²⁴.

Francis retrouvera son emploi subalterne, tandis que l'Occident aura à subir un ralentissement macroéconomique : évoquer conjointement un ordre hautement individualisé et un autre, abstrait, structurel, interroge le sérieux accordé *a priori* à la logique néolibérale. La complexité du système économique est ainsi figurée, au même titre que l'imbrication des destins de l'entreprise et de l'individu et simultanément l'imperméabilité de ces mêmes réalités. Que peut « un mec comme Francis » face à « la nouvelle architecture financière mondiale » ? Que comprend-il de ce système sibyllin qui a une incidence concrète sur son existence ? À l'opacité textuelle, répond celle qui entoure le personnage et le lecteur, tous deux acteurs d'un monde – fictionnel, réel – capitaliste.

United Problems of Coût de la Main-d'Œuvre ne prend pas ouvertement position contre le système néolibéral. En utilisant mécaniquement les structures pré-existantes d'un discours, l'auteur révèle leur logique autoréférentielle et suggère leur critique : une manière de faire dire au discours économique lui-même sa vacuité et son poids aliénant, tandis que les personnages se retranchent derrière une absence de jugement. « Cette langue pensée à l'échelle des intérêts qu'elle sert et non à celle de notre subjectivité²⁵ » fonctionne comme l'emblème du système entier. C'est la « logique de l'entrisme ».

Le second texte est un extrait d'une prospective-fiction, *A cauchemar is born*²⁶, qui imagine ce qu'aurait été le XX^e siècle si l'Histoire avait été autre. Le fragment en question raconte les heures de gloire d'une stratégie économique personnifiée et le moment où elle est démasquée par « le mec déprimé ». On y lit des emprunts parodiques à *Ainsi parlait Zarathoustra* de Nietzsche, lui-même empruntant à des symboles chrétiens, ésotériques et bibliques. Le texte de Massera se réapproprie

24. *Ibid.*, p 35.

25. Jean-Charles Massera, « A cauchemar is born », entretien avec Jérôme Goude, in *Le Matricule des Anges*, n° 82, avril 2007. [En ligne]. http://www.lmda.net/din/tit_lmda.php?Id=55683 (consulté le 10 mai 2014).

26. Jean-Charles Massera, *A cauchemar is born*, Paris, Verticales, 2007.

des formes qui renvoient à ce texte-modèle : le genre de la parabole, l'utilisation du passé simple, l'usage de formules figées telles que « ainsi parlait » ou « en vérité, je vous l'avoue ».

De par le travail syntaxique, on peut parler de réappropriation et non de simple imitation : « Ainsi parlait la stratégie », ou « Ainsi parla le mec totalement déprimé », ou encore « Voici, en vérité, je vous l'avoue, je suis dégoûtée par ces petites maisons à chier et ces émissions où tout est truqué parce que qui nous dit qu'un couple par exemple Pacome et Anne n'y sont pas allés en faux couple histoire de prendre des vacances gratuites pour voir s'ils ne pouvaient pas trouver une petite amourette de vacances ». Cet extrait de *A cauchemar is born* est un cas de « parodie satirique », qui transforme « parodiquement un texte dans le but de faire la satire d'un objet extérieur à ce texte²⁷ ». En personnifiant la conduite économique, en l'assimilant à la figure de Zarathoustra, lui-même référant ponctuellement à celle du Christ, en la faisant démasquer par le « mec déprimé » – celui qui a compris et décrypté le système – le texte de Massera dit quelque chose de la manière dont le discours économique est assimilé à un discours sacré, dogmatique, qu'on n'interroge pas/plus. Qu'on respecte.

La parodie est ici croisée avec le burlesque, qui induit une discordance entre un sujet et un registre de langue ou un style de description attendu : au lieu de Zarathoustra, au lieu de la figure christique, des figures « élevées », on ne trouve que l'économie, la vacuité d'une société de consommation, le néant du divertissement donné en pâture aux téléspectateurs. Sur le modèle de la récupération et du détournement, le texte de Massera déplace une œuvre du canon sacré, au registre soutenu, en convoquant une figure référentielle basse. Le discours économique est assimilé à un discours sacré, mais dénaturé, il devient utilitariste, grossier, voire obscène.

Nicolas Bourriaud, critique d'art, lecteur de Jean-Charles Massera, écrivain

D'un côté, une démarche propre à l'art contemporain décrite par Nicolas Bourriaud. De l'autre, des textes de Jean-Charles Massera qui répondent – bien évidemment, on l'a vu – aux caractéristiques définies dans *It's Too Late to Say Littérature* : des écrits qui se reconnectent à notre Histoire et permettent de penser l'individu dans son articulation au collectif, qui pratiquent la logique de l'entrisme, qui interpellent le lecteur sans le contraindre. Et entre ces deux espaces, un parallèle généralisant, une homologie.

27. Daniel Sangsue, *La Relation parodique*, Paris, José Corti, 2007, p. 245.

Dans les deux textes analysés, Massera repère et collecte des mots, des expressions, des tons, des langages caractéristiques du discours du néolibéralisme : c'est le premier trajet, la première racine du radicaire de Bourriaud, qui va s'imprégner de ce qui fonde la société contemporaine et s'y installer momentanément. Il traduit ensuite les fonctionnements, les logiques, les dynamiques, voire les inquiétudes dans le texte littéraire : c'est le deuxième trajet, linguistique cette fois, la deuxième racine. Le troisième trajet mène au lecteur qui suit les premiers enracinements successifs et éphémères du texte littéraire : peut-être parviendra-t-il aux sources du discours économique, à son analyse ? Comme chez Kim Sooja, ou d'autres artistes contemporains, le trajet devient constitutif de l'œuvre. Voyons plus précisément comment le trajet linguistique – qui rappelle le concept de transtextualité²⁸ de Genette – est mis en scène dans les deux textes de Massera analysés.

United Problems of Coût de la Main-d'Œuvre recourt à une démarche de l'inversion : le texte ne prend pas ouvertement position contre le système économique, mais il suggère ses failles dans le conditionnement de la forme. L'utilisation mécanique de syntagmes figés qui miment le discours économique souligne leur logique autoréférentielle. Mais c'est le discours économique, certes fictionnalisé, qui dit sa vacuité et sa violence. La résistance, l'engagement, est dans la forme même. *A Cauchemar Is Born* questionne quant à lui la solennité du discours économique, l'assimilation de la logique économique à l'ordre du religieux et également l'impossibilité de s'y opposer par la raison : le trajet linguistique conduit à évaluer le néolibéralisme comme une émanation de la foi, de la croyance. Le discours biblique renvoie à des instances divines révélées, le discours philosophique nietzschéen réfère à un monde révélé également, offert à une lecture complète. Dans un rapport d'homologie, le néolibéralisme est intériorisé comme un discours sacré, une instance à qui l'on fait allégeance ; mais ce monde-là n'offre pas de garant ni de règles transparentes, et la justice ne fonctionne pas selon une logique rétributive.

Les textes de Massera que nous avons choisi d'analyser dans cet article « disent » la composante économique du monde contemporain : ils la représentent en se glissant dans sa logique propre, en la traduisant. Mais ce serait manquer la richesse de l'activité artistique et d'écriture de Massera si on la réduisait à ces deux extraits de textes. Massera écrit toujours aujourd'hui, mais sur d'autres supports. Il écrit, pour reprendre une expression que la revue *Littérature* a proposée, « hors du livre²⁹ ». En effet, la traditionnelle page devient chez Massera une scène ouverte et polymorphe avec des capsules audio, des pièces sonores diffusées sur ARTE radio, des images-textes qui associent des photographies prises par l'auteur et des phrases qu'il

28. Gérard Genette, *Palimpsestes*, Paris, Seuil, 1982.

29. Olivia Rosenthal et Lionel Ruffel, « Introduction » in *Littérature*, n° 160, *La Littérature exposée. Les écritures contemporaines hors du livre*, 2010, p. 3-13.

a entendu prononcer dans le bus ou ailleurs, des vidéos, qui mêlent travail sur le son et l'image mobile, et enfin des performances dans l'espace public. Arrêtons-nous un instant sur ce dernier exemple. Dans le cadre de la Biennale d'art contemporain de Rennes en 2009, Jean-Charles Massera a rencontré des travailleurs de la région, il leur a demandé comment on peut aujourd'hui se représenter en tant qu'employé dans un monde professionnel qui semble pensé à la mesure des entreprises et de leur rentabilité. Il a recueilli leurs paroles et en a fait des posters qu'il a affichés sur les abribus, aux carrefours, toujours dans les espaces réservés à la publicité. L'écriture de Massera, dans les livres et hors des livres, est un projet global : le résultat concret (texte, affiche, pièce sonore, vidéo) est un support, une trace, un soutien à la mémoire, mais c'est dans la démarche que semble résider le sens ultime de l'œuvre. Dans les racines qui ont pris ici et là, et qui ont continué leur progression, nourrie par la racine précédente, attirée par la racine suivante. Dans cet exemple, la logique de l'entrisme et les trajets symboliques sont incarnés dans la forme linguistique et géographique, puisque les textes sont localisés dans l'espace marchand, s'y mettent en scène, mais ne vendent rien. L'art de Massera est altermoderne, au sens où Bourriaud le définit. C'est un art qui se donne dans une dynamique, dans un achèvement non figé, dans une évolution dont le fil est constitutif de l'œuvre. Il y aurait là un engagement porté par Massera à redevenir *sujet* face à une réalité économique qui nous pense – redevenir donc un être pensant et non pas seulement consommant, qui se constitue par son ouverture, et non pas par son « opposition à ». Lorsqu'il n'abdique pas face à la réalité, qu'il accepte de la mimer, de faire un trajet vers le discours hégémonique, en ne le lisant plus à l'aide d'une grille politique ou idéologique, le sujet fait jouer sa petite singularité dans ce trajet même. S'emparer du discours de l'économie est déjà une forme d'engagement pour la sphère littéraire, une action peut-être non spectaculaire. Mais urgente.

Opérer là où ça parle à notre place (dans la langue, les formes, les formats de l'ennemi), essayer d'autres supports possibles, tous les supports – au-delà du seul et vieux livre déjà et surtout là où les logiques de domination nous font croire (nous font taire?) qu'il n'y a pas d'autres possibles, que notre condition est jouée. Sinon, nous ne parlons qu'à nous-même ou entre nous, n'écoutons ni n'entendons plus rien, manquons ce qui constitue un enjeu et une urgence aujourd'hui. Je suis hanté : ouvrir, ouvrir³⁰.

30. <http://www.jean-charles-massera.com/IMG/jpg/Mda133.jpg>



La Question humaine de François Emmanuel : le discours économique face à son témoin

Maryline HECK*

La Question humaine (2000) est un court et dense récit, d'une petite centaine de pages, écrit par François Emmanuel, auteur belge qui publie depuis 1989 des romans et des nouvelles essentiellement, et exerce par ailleurs comme psychiatre. Le narrateur – dont nous n'apprendrons qu'à la toute fin qu'il s'appelle Simon – est un psychologue d'entreprise attaché aux ressources humaines, employé par une multinationale, la « SC Farb ». Il reçoit du sous-directeur de l'entreprise, Karl Rose, l'ordre d'enquêter sur le directeur du groupe, Mathias Jüst, soupçonné de présenter des troubles psychiques qui porteraient atteinte à son travail. Or, ses recherches vont le conduire bien plus loin que ces enjeux de rivalité professionnelle. Apparaissent en effet des lettres anonymes qui installent la Shoah au cœur du livre : elles superposent, grâce à différents procédés de montage, discours entrepreneurial et discours nazi – plus précisément, des circulaires de travail du type de celles qui s'échangent entre les différents services de la « SC Farb », relatives à la production ou aux ressources humaines, et une « note technique » de 1942, élément authentique, bien connu des historiens, qui donne des suggestions d'amélioration de « l'efficacité » des camions où les prisonniers étaient gazés. Ces lettres se révèlent au final écrites par un ancien salarié, victime d'un plan de restructuration. Son enquête va amener le narrateur à un bouleversement radical de ses valeurs ; confronté à l'inhumanité de son activité, il va finir par quitter le monde de l'entreprise pour travailler dans une institution pour enfants autistes.

* Maître de conférences en littérature française. Université de Tours (Interactions Culturelles et Discursives).

Le livre reprend ainsi à son compte un certain nombre de formes qui connaissent une fortune importante dans la littérature contemporaine : le schéma de l'enquête, la figure du témoin, l'importance accordée à des documents qui relèvent de l'archive, jusqu'à la forme du « roman d'entreprise » en plein épanouissement aujourd'hui. Le discours néo-libéral est le sujet même du livre, qui se présente comme un discours, le témoignage de Simon, le narrateur. Comme chez nombre d'autres auteurs contemporains qui mettent en scène le monde de l'entreprise, ce discours est subverti – François Emmanuel ne passant pas toutefois, comme nombre d'autres (Lydie Salvayre, Emmanuelle Pireyre ou Jean-Charles Massera) par l'ironie, la caricature, mais par un autre mode de subversion, qui repose sur des procédés textuels de montage et de désignation autonymique, procédés qui visent à mettre en lumière un usage du langage dont le livre dénonce le caractère pernicieux, dans la lignée des thèses de Victor Klemperer sur la langue du III^e Reich. On s'attachera à interroger les procédés narratifs mis en place par l'auteur, afin d'éclairer sa stratégie de déconstruction du discours de l'entreprise, et d'en questionner aussi certains aspects problématiques.

Discours de l'entreprise et discours nazi : la naturalisation de l'inhumain

Le livre montre comment le discours de l'entreprise repose sur un « détournement » subreptice du langage, reposant sur l'usage d'euphémismes, de métaphores ou de parasyonymes qui permettent de faire subtilement dévier le sens et infléchir les esprits.

Ainsi, il paraît assez clairement situé, en dépit du flou volontairement entretenu concernant les repères d'espace et de temps (toujours laissés en pointillé) qui donne au récit sa dimension de fable. Situé au sein de ce « nouvel esprit du capitalisme » décrit par Luc Boltanski et Ève Chiapello dans leur livre éponyme¹. Le personnage de Simon l'incarne au début du livre, lorsque son discours reprend encore celui de la firme dans laquelle il travaillait :

[...] la société se relevait à peine d'une période extrêmement difficile. Un plan de restructuration avait été mis en place quatre ans auparavant, provoquant la fermeture d'une chaîne de production et réduisant le personnel de deux mille cinq cents à mille six cents unités. D'une manière indirecte, j'avais été impliqué dans ce remembrement, sollicité par la direction pour affiner certains critères d'évaluation autres que l'âge ou le degré d'ancienneté².

-
1. Luc Boltanski et Ève Chiapello, *Le Nouvel Esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999, 971 p.
 2. François Emmanuel, *La Question humaine*, Paris, Stock, 2000, p. 8-9.

C'est ainsi la société qui est personnifiée (elle « se relevait », comme une convalescente après une maladie grave ; société qu'il s'agit de « rappeler », selon un doux euphémisme) tandis que l'humanité des salariés est évacuée derrière le terme neutre d'« unités » : « l'euphémisme cache la violence des rapports sociaux », note Jean-Paul Engélibert³.

La « question humaine » qui donne son titre au livre est l'expression de Mathias Jüst, qui déclare au narrateur :

Et si, pendant cette longue épreuve qu'a été pour nous la restructuration, je vous ai demandé d'affiner et d'affiner encore les critères d'évaluation du personnel, c'est parce que j'ai toujours eu le souci de conjuguer le facteur humain avec les nécessités économiques⁴.

L'humain se trouve ainsi réduit à l'état de « facteur » au sein des « nécessités » économiques, ce dernier terme apparaissant comme une manière de naturaliser l'idéologie néolibérale. Boltanski et Chiapello soulignent dans leur livre cette tendance à la naturalisation du discours capitaliste, dont François Cusset décrit, dans *La Décennie*, le moment de l'affirmation, qui date des années 1980. Cusset souligne comment, au cours de cette décennie qui fait l'objet de son livre, « l'économie envahit les discours sociopolitiques, les oriente et les détermine ». Cela parce qu'elle est

assimilée purement et simplement, au cours des années 80, à une loi naturelle, un processus inéluctable. L'interminable pédagogie de la soumission imposée pendant la décennie s'appuie sur une naturalisation du changement économique et social, sorte de mue incontrôlable à laquelle il convient de s'ajuster. Les crises, l'ouverture des marchés, [...], la disparition de secteurs industriels entiers, [...]: tout relève d'un ordre naturel, d'une évolution fatale et implacable des sociétés humaines, une évolution nécessaire au sens fort du terme – inconditionnée, naturelle, sans cause.

Cusset note que « l'évolution économique est comparée ici à celle de la météo, là à celle des espèces, ailleurs à celle des organes⁵ ». Métaphore organique que l'on retrouve dans le passage du livre précédemment cité, avec le terme de « remembrement » et l'idée que l'entreprise « se relevait ».

La citation de Cusset le suggère : c'est dans et par le discours lui-même que se fait cette naturalisation. Les bouleversements idéologiques que le discours néolibéral introduit s'imposent en douce, par ces faits de langue subtils, trop souvent inaperçus que sont euphémismes et litotes, métaphores et comparaisons. Le narrateur de *La Question humaine* s'attache justement à les souligner, usant des italiques et du gras, manière de désigner le vocabulaire coupable au travers d'un usage assez

3. Jean-Paul Engélibert, « Ressources inhumaines », in *Trans*, n° 4, 2007, p. 5.

4. *La Question humaine*, op. cit., p. 33-34.

5. François Cusset, *La Décennie. Le grand cauchemar des années 1980*, Paris, La Découverte, « Poche », 2008, p. 216-217.

singulier de l'autonymie. Devenu le narrateur de l'histoire qu'il a vécue, il refait ainsi le geste qui était au départ celui de l'auteur des lettres anonymes, dans lesquelles on trouvait des mots ainsi mis en relief par la typographie, mots relatifs au vocabulaire nazi, à celui de l'entreprise ou de la psychologie du travail.

C'est précisément un tel constat d'une idéologie imposée peu à peu dans la langue qui a conduit Victor Klemperer, le philologue allemand d'origine juive, à écrire *LTI. La langue du III^e Reich*, livre qui reprend les réflexions qu'il consigna dès 1933 et ce jusqu'à la fin de la guerre au sujet de la langue employée par les nazis, afin de mettre au jour ces manipulations langagières qui échappaient si dramatiquement à ses concitoyens.

Le nazisme s'insinua dans la chair et le sang du grand nombre à travers des expressions isolées, des tournures, des formes syntaxiques qui s'imposaient à des millions d'exemplaires et qui furent adoptées de façon mécanique et inconsciente,

écrit ainsi Klemperer⁶. « Les mots peuvent être comme de minuscules doses d'arsenic: on les avale sans y prendre garde, ils semblent ne faire aucun effet, et voilà qu'après quelque temps l'effet toxique se fait sentir⁷ ». Le philologue fait ainsi le constat que l'idéologie nazie en vient à contaminer le discours de tous, y compris des opposants et des victimes. Or, remarque-t-il,

le Troisième Reich n'a forgé, de son propre cru, qu'un très petit nombre des mots de sa langue, et peut-être même vraisemblablement aucun. [...] Mais [la langue nazie] change la valeur des mots et leur fréquence, elle transforme en bien général ce qui, jadis, appartenait à un seul individu ou à un groupuscule, elle réquisitionne pour le Parti ce qui, jadis, était le bien général et, ce faisant, elle imprègne les mots et les formes syntaxiques de son poison⁸.

Il donne l'exemple du mot « Volk » (peuple), accolé à autant de vocables que possible, en vertu de la possibilité de la langue allemande à créer des mots par concaténation; du mot « historique » également :

Et voilà le mot avec lequel, du début jusqu'à la fin, le national-socialisme a fait preuve d'une prodigalité démesurée. Il se prend tellement au sérieux, il est tellement convaincu de la pérennité de ses institutions, ou veut tellement en convaincre les autres, que chaque vétille qui le concerne, tout ce à quoi il touche, acquiert une signification « historique ». Il prend pour « historique » chaque discours du Führer, et peu importe s'il répète cent fois la même chose, il prend pour « historique » chaque rencontre du Führer avec le Duce, même si elle ne change rien à la situation

6. Victor Klemperer, *LTI. La Langue du III^e Reich*, Paris, Pocket, 1996 [Reclam Verlag, Leipzig, 1947], p. 40.

7. *Ibid.*

8. *Ibid.*

du moment ; la victoire d'une voiture de course allemande est « historique », l'inauguration d'une autoroute est « historique » et chaque route, chaque portion de route est inaugurée⁹...

LTI. La Langue du III^e Reich, livre de référence sur la langue nazie, est très probablement l'une des sources d'inspiration de F. Emmanuel, qui s'attache à son tour à souligner comment le vocabulaire de l'entreprise repose sur de telles manipulations langagières. Ainsi du changement de sens des mots « remembrement » ou « restructuration », dans le passage précédemment cité. François Emmanuel fait résonner dans le livre ce mot de « restructuration » avec celui de « réinstallation » : Mathias Jüst, le directeur du groupe, est le maître d'œuvre du fameux plan de restructuration. Or, son père, pendant la guerre, a participé en tant que policier à un « programme de *réinstallation* » (le mot est en italiques dans le texte). Les deux termes se font écho, mettant en miroir univers de l'entreprise et univers nazi. La proximité des deux vocabulaires est au cœur du livre, dont la scène centrale est la description minutieuse des cinq lettres anonymes reçues par Jüst, qui font se superposer ou se contaminer de diverses manières langue nazie et langue entrepreneuriale. Comme l'explique Arie Neumann, l'auteur des lettres finalement démasqué : « un jeu sur le nom, un mot pour un autre, une ressemblance, c'est à ce risque-là que peut apparaître le sens¹⁰ ». C'est ce phénomène de glissement sémantique qui fait que le mot « Stück » remplace le mot « Mensch » dans la note technique nazie, comme le mot « unité » remplace celui d'« employé » dans le passage déjà cité : l'euphémisme fait disparaître l'humain, et la barbarie se joue précisément dans ce mécanisme de substitution lexicale : un mot pour un autre, un léger glissement... et le sens change, et ce sens informe la réalité. C'est ce pouvoir vertigineux des signes que le livre s'attache aussi à mettre en lumière.

Un autre écrivain en a donné une illustration, Georges Perec, dans *W ou le souvenir d'enfance*, récit autobiographique de son enfance, celle d'un enfant juif pendant la deuxième guerre mondiale. L'unité que Perec manipule et tord en tous sens cette fois n'est pas le mot mais la lettre : l'écrivain fait du X le « point de départ d'une géométrie fantasmatique dont le V dédoublé constitue la figure de base et dont les enchevêtrements multiples tracent les symboles majeurs de l'histoire de [s]on enfance ». En effet, « deux V accolés par leurs pointes dessinent un X ; en prolongeant les branches du X par des segments égaux et perpendiculaires, on obtient une croix gammée », et, avec quelques rotations supplémentaires, Perec aboutit à... l'étoile juive¹¹ : un léger glissement suffit pour que les symboles antagonistes se rejoignent.

9. *Ibid.*, p. 76.

10. *La Question humaine, op. cit.*, p. 81.

11. « [...] deux V accolés par leurs pointes dessinent un X ; en prolongeant les branches du X par des segments égaux et perpendiculaires, on obtient une croix gammée (卐) elle-même

C'est notamment en m'appuyant sur *W ou le souvenir d'enfance*, en mettant en miroir le livre de Perec et celui de François Emmanuel, que je voudrais envisager à présent la manière dont ce dernier organise sa réception. Ces premières considérations le suggèrent : c'est aussi la dimension fondamentalement intertextuelle de ce récit que je voudrais souligner ici, à l'image des lettres de Neumann, qui apparaissent comme son évidente mise en abyme. Les références me semblent nombreuses, et ce sont elles aussi qui donnent à ce mince volume son épaisseur – jusqu'à en faire un texte quasi crypté, puisqu'elles ne sont jamais explicitées. Son titre le place déjà dans le double voisinage de Robert Antelme (*L'Espèce humaine*) et de Sartre (*Réflexions sur la question juive*). Outre Perec, Klemperer, Boltanski et Chiapello, on pourrait convoquer Levinas (sur la question du visage), Walter Benjamin (sur le document d'archive et son montage¹²), Georges Didi-Huberman (pour sa réflexion sur les images de la Shoah, notamment dans *Images malgré tout*), Zygmunt Bauman (pour son analyse du génocide de la deuxième guerre mondiale comme extension du système bureaucratique et industriel moderne dans *Modernité et holocauste*, livre qui a de toute évidence nourri la réflexion d'Emmanuel), ou encore *Shoah*, le film de Lanzmann¹³.

Je voudrais donc à présent envisager le texte d'Emmanuel du point de vue de sa réception. En effet, sa narration me semble mettre en place des mécanismes d'organisation voire de détermination de la réception, ce qui amène à s'interroger sur l'adéquation du dispositif narratif déployé et du propos du texte, qui s'attache précisément à démonter les mécanismes autoritaires de la langue, à montrer comment les êtres sont déterminés par le langage.

facilement décomposable par une rotation de 90° d'un des segments en Σ sur son coude inférieur en sigle \mathbb{S} ; la suppression de deux V tête-bêche aboutit à une figure (XX) dont il suffit de réunir horizontalement les branches pour obtenir une étoile juive (\star). C'est dans la même perspective que je me rappelle avoir été frappé par le fait que Charlie Chaplin, dans *Le Dictateur*, a remplacé la croix gammée par une figure identique (au point de vue de ses segments) affectant la forme de deux X entrecroisés (\mathbb{X}). » Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Gallimard [1975], « L'imaginaire », p. 110.

De la même manière, il suffit de quelques lettres, de quelques modifications dans les sonorités, pour qu'un nom propre, pendant la guerre, voue à la vie ou à la mort. Perec note ainsi que, « entre 1940 et 1945, lorsque la plus élémentaire prudence exigeait que l'on s'appelle Bienfait au lieu de Bienenfeld, Chevron au lieu de Chavranski, ou Normand ou lieu de Nordmann, on a pu me dire que mon père s'appelait André, ma mère Cécile, et que nous étions bretons » (*ibid.*, p. 55).

12. Voir sur ce point Walter Benjamin, « La crise du roman », in *Œuvres II*, Gallimard, « Folio essais », 2000, p. 189-197.
13. La note technique nazie qui est au cœur du livre d'Emmanuel clôt d'ailleurs la première partie du film de Lanzmann, après des heures de témoignage.

L'organisation de la réception

Le livre de F. Emmanuel se caractérise tout d'abord par sa manière d'immerger son récepteur dans le texte, via la narration à la première personne, assumée par le personnage principal. Le lecteur est embarqué dans la lecture des signes à laquelle se voue ce dernier, qui cherche inlassablement à saisir chez ses interlocuteurs ce que peut cacher ou trahir tel geste ou telle intonation de voix. Le lecteur l'accompagne d'autant mieux dans sa quête que ce narrateur-témoin fait le choix de raconter les événements au fur et à mesure, tels qu'il les a vécus sur le moment, sans aucun effet d'anticipation. La révélation se fait ainsi progressivement, les informations sont distillées au compte-gouttes. Cette stratégie narrative fait toute l'efficacité du livre, et participe aussi, évidemment, de sa dimension policière : François Emmanuel a l'art de ménager du suspense, et même, de déstabiliser le lecteur, d'instaurer un certain malaise. On avance à tâtons, d'autant que les commentaires de la part du narrateur sont rares, et que son ton est particulièrement froid et neutre. Ainsi, le montage et l'autonymie, les deux procédés essentiels sur lesquels repose la critique du discours libéral, sont des techniques qui fonctionnent sans interprétation.

Or, ces modalités narratives ne sont pas sans évoquer celles que Perce met en place dans *W ou le souvenir d'enfance*. Dans les deux livres d'ailleurs, le propos tourne autour de la superposition entre une réalité contemporaine connotée « positivement » (l'idéal olympique d'une part, le monde de l'entreprise de l'autre – donc, à chaque fois, un monde de la compétition) et la réalité nazie. Il faut rappeler la singularité du livre de Perce, qui alterne deux récits, une fiction et une autobiographie ; la fiction présente une île utopique où le sport est roi, fondée sur un idéal olympique dont le narrateur présente petit à petit la véritable teneur, à savoir que l'idéal se dégrade peu à peu au cours de la lecture, l'île s'avérant le décalque d'un camp de concentration. Chacun des deux livres fonctionne ainsi sur le mode de l'allégorie, la réalité nazie représentant à chaque fois un sous-texte – au sens le plus littéral, dans le cas de *La Question humaine*, avec les lettres de Neumann qui font se superposer discours entrepreneurial et prose nazie.

Chez Perce comme chez Emmanuel, la narration se caractérise par un ton froid, neutre ; par une absence remarquable de commentaires, d'interprétation de la part du narrateur, d'autant plus dérangeante dans le cas de *W* que le lecteur est décontenancé par l'alternance des chapitres fictionnels et autobiographiques. Perce avait en effet initialement prévu une troisième série de chapitres, destinée à expliciter les liens entre ces deux séries. Le montage joue donc un rôle aussi essentiel dans *W*, même s'il intervient cette fois au niveau de la structure du livre, fondée sur le montage parallèle des deux récits, l'alternance entre fiction et autobiographie.

Philippe Lejeune, analysant l'effet de ce montage de deux séries et de la suppression de la troisième, a montré comment tout l'enjeu de ces procédés est de programmer la réception : le dispositif inventé par Perce oblige son lecteur à être actif, à faire des liens entre les deux récits, à prendre en charge le commentaire

absent. Et tout particulièrement «l'insupportable», la vérité qui autrement n'est dite qu'entre les lignes, à savoir la mort de la mère du narrateur à Auschwitz¹⁴.

On touche là à une différence fondamentale entre les deux livres: ce qui fait, pour Lejeune, «l'insupportable» du récit de l'île utopique, c'est non seulement que la narration est froide est distanciée, mais aussi qu'elle est assumée par un narrateur hétérodiégétique, n'apparaissant donc pas comme personnage dans l'histoire qu'il raconte, quand, dans la première partie de la fiction, la narration était assumée par un narrateur homodiégétique (qui apparaît donc comme personnage qui raconte sa propre histoire), comme dans *La Question humaine*; comme dans le récit d'Emmanuel également, on avait affaire dans cette première partie à une narration à la première personne, effectuée par un narrateur qui se présente comme un témoin, le témoin d'une catastrophe dont il serait l'unique survivant et dont, nous dit-il, il va entreprendre le récit – on le voit, c'est aussi avec la première partie de la fiction de Perec que des échos se tissent. Dans la deuxième partie du récit de fiction de *W ou le souvenir d'enfance*, il n'y a donc plus d'«instance de médiation» entre le lecteur et l'histoire, ce qui «contraint le lecteur à assumer lui-même la régie et l'interprétation du récit». L'absence de narrateur homodiégétique a selon Lejeune pour conséquence que

le lecteur est privé de tout lieu d'identification. Il est privé du guidage paternel qu'assure le narrateur classique. [...] Le lecteur qui accepte de s'embarquer va en fait revivre ce qu'a été le calvaire du narrateur. Représenter ce calvaire explicitement, c'eût été en affaiblir l'effet¹⁵.

Or, le projet de faire assumer au lecteur la révélation, le bouleversement qui est au cœur du livre me semble tout aussi fondamental chez François Emmanuel. Mais il passe par un tout autre procédé, plus classique, si l'on peut dire: l'identification à un narrateur-personnage, incarné dans le livre. Une identification facilitée par le fait que la narration se donne comme une restitution de l'enquête «en temps réel» (voir l'absence de prolepses) et qu'elle se fait à la première personne, dans la mesure où le personnage de Simon est remarquablement dépourvu d'individualisation, ce qui concourt à faciliter l'identification du lecteur. En effet, il ne dévie jamais, dans son discours, d'un fil de l'objet de son enquête, de sorte que nous ne saurons jamais rien de sa situation familiale, de ses goûts, ni même de son apparence physique; nous ne connaissons jamais son nom de famille, et n'apprenons son prénom qu'à la toute dernière page, incidemment, parce qu'il est le même, nous dit-il, que celui d'un enfant autiste dont il s'occupe. L'enfant apparaît ainsi comme son double – et l'on peut noter au passage que chacun des personnages

14. Philippe Lejeune, *La Mémoire et l'oblique*, Paris, P.O.L., 1991, p. 61: «W[...] est une machinerie à laquelle le lecteur doit collaborer pour accéder à l'insupportable, à cette vérité qui n'est pas dite et qu'il doit prendre en charge».

15. *Ibid.*, p. 91.

principaux a un double : Mathias Jüst, le directeur de la firme, a pour homonyme le Jüst auteur de la circulaire nazie ; Karl Rose est le presque homonyme de Karl Kraus, le célèbre pamphlétaire autrichien, cité dans l'une des lettres de Neumann. Les jeux de miroirs ainsi instaurés entre les personnages confirment la place de cette dynamique identificatoire au cœur du livre. Ainsi, malgré la langue neutre, blanche, du narrateur, le livre semble bien ménager les conditions de l'empathie.

Ce narrateur affirme d'ailleurs, au cours de son récit, que « les événements, les histoires dont nous ne voulions être que les témoins, les acteurs secondaires, les narrateurs parfois, resserrent un jour sur nous le spectre de leur évidence¹⁶ ». Ce « nous » résonne dans le texte comme un appel au lecteur. Le témoignage de Simon semble en effet appeler, de la part du lecteur, qu'il endosse à son tour la défroque du témoin. Qu'il se fasse témoin à la place du témoin, c'est-à-dire, qu'il assume le rôle de celui qu'on appelle le *vicarious witness*, le témoin délégué, le témoin de substitution¹⁷. Celui qui offrirait une réponse à l'aporie énoncée dans un célèbre vers de Paul Celan tiré du poème « Aschenglorie » (gloire de cendres) : « Niemand zeugt für den Zeugen », « personne ne témoigne pour le témoin ». Mais donc par un procédé « inverse » à celui mis en place dans le livre de Perec, puisque c'est grâce au « guidage paternel » du narrateur que le passage de relais est assuré.

Non seulement ce guidage n'est jamais abandonné dans *La Question humaine*, mais, autre différence majeure avec *W*, le « calvaire » est représenté « explicitement », et même de manière particulièrement spectaculaire. Il s'agit de l'avant-dernière scène du livre, qui met en scène l'advenue quasi épiphanique de la vision, par le narrateur, des corps des déportés déchargés d'un camion – qui renvoie à la circulaire nazie concernant le gazage des prisonniers enfermés dans des véhicules –, lors d'un concert dans une église où l'on joue *Fratres* d'Arvo Pärt, morceau à l'intensité dramatique particulièrement forte :

quand, sur fond de bourdon continu, les premières notes prirent leur essor, je vis ce que je n'avais pas pu voir, ce que je n'avais pas voulu voir, ces images soudain trop nettes de l'ouverture de la porte métallique après le basculement de la traverse, la masse noire des corps, le monceau de cadavres mous, enchevêtrés, **Ladung, Ladegut**, sous l'ampoule grillagée jaunâtre, et qui glissait avec l'inclinaison lente du plancher, laissant apparaître ici une main, une jambe, là un visage écrasé, une bouche tordue, sanguinolente, des doigts aggripés à l'étoffe d'un sous-vêtement poisseux, sali par l'urine, le vomi, le sang, la sueur, la bave, **Flüssigkeit**, et l'ensemble des corps, **Stücke**, roulant flasques les uns sur les autres [...] ¹⁸

16. *La Question humaine*, op. cit., p. 74.

17. Sur le concept du *vicarious witness*, voir l'article de François Hartog, « Le témoin et l'histoire », in *Gradhiva*, n° 27, 2000, p. 1-14.

18. *La Question humaine*, op. cit., p. 91.

La description se poursuit sur ce mode, très précise et spectaculaire; y resurgissent des termes de la note nazie, en gras dans le texte, de sorte que l'explicitation paraît totale. Cette advenue à la vision de la solution finale va être le point d'orgue de ce que l'on peut appeler la « conversion » du personnage. En effet, il explique à la toute fin du livre avoir trouvé un autre emploi, dans une institution pour autistes: « c'est un travail inconfortable et mal payé mais je n'ai pas envie de le quitter¹⁹ ».

Le terme de « conversion » correspond bien à une symbolique religieuse que le texte paraît activer – La Bible en constituant, en ce sens, encore un autre intertexte. « Simon » est un prénom biblique, celui de l'un des douze apôtres. Or, dans La Bible, Simon est précisément un témoin (il a assisté à la vie de Jésus, à plusieurs miracles) et un converti (il a décidé de quitter sa famille pour suivre le Christ). Mais aussi un repent, puisque « Simon » est le vrai prénom de Pierre, celui qui a renié le Christ et s'en est repenti – comme le narrateur semble faire acte de repentance en allant s'occuper d'enfants autistes. En ce sens, le motif du témoignage dans notre livre aurait aussi un autre modèle, celui de la confession.

Le récit de François Emmanuel peut ainsi apparaître, au final, un peu trop exemplaire peut-être: avec ces deux scènes, on est face à une fin de roman quasi didactique; le mystère des lettres se résout, le narrateur opère sa conversion. La boucle est entièrement bouclée puisque celui-ci va jusqu'à énoncer, à propos de son nouveau métier: « c'est ma réponse à Tiergarten 4 » (« Tiergarten 4 » étant le nom de code du programme nazi d'éradication des malades mentaux, assimilé par Neumann, dans l'une de ses lettres, aux ressources humaines mises en place dans le monde de l'entreprise).

La situation de cette scène de révélation dans le récit d'Emmanuel invite aussi à s'interroger sur la théorie de l'histoire qui y est mise en œuvre. La scène apparaît comme le point (presque) final de la parabole qui se déploie dans tout le texte, et qui laisse apparaître en filigrane un modèle d'histoire bien identifié, celui de l'histoire messianique de Walter Benjamin, telle qu'elle est notamment décrite dans les fameuses « Thèses sur le concept d'histoire ». Il semble assez clair que la trame du récit d'Emmanuel repose tout entière sur la pensée historique du philosophe allemand, mélange de marxisme et de théologie, qui fait du document une figure incontournable. Pour Benjamin, les potentialités de l'histoire passée peuvent être libérées par l'historien qui se confrontera aux documents, ou qui se fera monteur de documents, proche en cela des surréalistes ou de cinéastes comme Eisenstein. Selon Benjamin, la tâche de l'historien est de faire surgir les potentialités inexprimées du passé en se confrontant de manière critique aux récits historiques autorisés. Remonter le passé, c'est donc se donner la possibilité de faire surgir une image inédite de l'histoire, l'éclairer sous un nouveau jour: « en se ramassant dans

19. *La Question humaine, op. cit.*, p. 93.

la forme d'un instant – d'une image dialectique –, le passé vient alors enrichir la mémoire involontaire de l'humanité²⁰».

François Emmanuel, on l'a vu, contrairement à un auteur comme W. G. Sebald (pour qui Benjamin est également une référence essentielle), ne met pas en scène la dimension intertextuelle de son texte. Cette occultation pourrait-elle ici s'expliquer par l'usage assez orienté qu'il fait de la référence benjaminienne? En effet, le Benjamin qu'il utilise se trouve singulièrement réduit à sa part messianique: plus de traces du matérialisme critique de l'auteur allemand dans *La Question humaine*. Le narrateur est un être qui ne semble pas avoir beaucoup de prise sur ce qui lui arrive, il apparaît comme un individu pressé par l'Histoire, qu'une force extérieure semble entraîner depuis la réception des lettres jusqu'à l'extase finale – loin, donc, de l'historien matérialiste décidé à en découdre avec la *doxa* historique grâce aux outils fournis par un marxisme hétérodoxe. La scène de concert, à défaut d'être chargée d'une dimension critique qu'il reviendrait au lecteur de libérer, paraît ainsi surtout saturée d'une idéologie dissimulée ou naturalisée.

Dans un texte consacré à *L'Espèce humaine*, Georges Perec écrivait d'Antelme qu'il choisit dans son livre «de refuser tout appel au spectaculaire, d'empêcher toute émotion immédiate, à laquelle il serait trop simple, pour le lecteur, de s'arrêter²¹». Or, il y a, me semble-t-il, précisément chez F. Emmanuel quelque chose qui relève d'un tel appel au spectaculaire et à l'émotion immédiate – jusqu'au paradoxe de cette proposition qui nous est faite de passer au-delà des images ou du spectacle grâce à une autre image et un autre spectacle. C'est aussi courir le risque que le lecteur justement «s'arrête», comme la narration se ferme à la fin sur le changement de destin du personnage de Simon, dans un bouclage du livre sur lui-même qui pourrait bien compromettre le passage de témoin qu'il entend ménager.

L'autre aporie à laquelle le récit paraît conduire serait celle de la mise en place d'une position d'autorité vis-à-vis du lecteur, dans un ouvrage qui s'attache à dénoncer le pouvoir de coercition de la langue. Une telle position pourrait s'instaurer via l'usage de la narration à la première personne, où certes le «je» affirme une position de subjectivité mais fonctionne aussi comme «guidage» du lecteur; elle tient aussi à la dimension de palimpseste du livre, qui permet certes une lecture à plusieurs niveaux, mais induit un cryptage du texte, puisque les références ne sont jamais explicitées, alors même que François Emmanuel fait usage d'un intertexte riche et compliqué, dont il gauchit parfois le sens original. On pourrait y voir une manière de reconduire un acte d'autorité, dans la langue, envers le lecteur, dans la mesure où le texte «naturalise» ainsi – pour reprendre le terme de

20. Voir Walter Benjamin, «Les thèses sur le concept d'histoire», in *Écrits français*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque des idées», 1991 [1940], p. 349.

21. G. Perec, «Robert Antelme ou la vérité de la littérature», *L. G., une aventure des années soixante*, Paris, Seuil, «La librairie du XX^e siècle», 1992, p. 94.

Cusset à propos du néo-libéralisme – certaines options théoriques et idéologiques qui demeurent tues. Comment envisager un récit qui nous appelle à passer par-delà les apparences si, dans le même temps, l’auteur nous dissimule ses orientations? La question engage celle de la portée, sinon politique, du moins éthique d’un texte dont la vocation morale est pourtant affirmée²².

22. Voir la conférence donnée par François Emmanuel dont le texte figure sur son site, dans laquelle il revient sur *La Question humaine* en ces termes: « ne nous faut-il pas relire aujourd’hui cette lettre technique pour prendre conscience de l’extraordinaire pouvoir d’annulation que porte en soi – dans la langue et dans la pensée – le procédé de réduction technique dans tous les domaines où l’humain a une place centrale? Aussi scandaleuse peut paraître [*sic*] à certains la mise en perspective d’un tel document au milieu d’un récit qui veut parler de notre monde d’aujourd’hui, ne sommes-nous pas ici dans la visée que nourrit toute littérature lorsqu’elle se cherche un nouveau substrat mythique pour mieux appréhender la postmodernité. Car quoique nous le voulions, nous sommes héritiers en 2007 de ce moment d’inhumanité absolue dont la lettre technique du 5 juin 42 est un effroyable reliquat. À nous désormais de tout faire pour ne plus détourner nos yeux du *visage de l’autre*, du respect qu’il impose comme de la rencontre qu’il appelle, à nous de nous souvenir du programme *Tiergarten 4* [...], à nous d’être aussi vigilants que possible sur les pouvoirs déshumanisants de la langue dès l’instant où lui est appliqué le procédé de réduction technique, soit ce procédé où *l’humain n’est pas reconnu pour ce qu’il est mais pour l’opération qu’il nécessite* ». En ligne sur: <http://www.francoisemmanuel.be/leshommes.html> (consulté le 15 juin 2013).

Quand la littérature dit l'entreprise



Désarmer le discours de l'entreprise.
Quelques stratégies narratives
(Thierry Beinstingel, Nicole Caligaris, François Emmanuel)

Jean-Paul ENGÉLIBERT*

Représenter le travail est une exigence de la littérature française la plus autonome depuis le début des années 1980¹. Or représenter le travail aujourd'hui ne va pas de soi, mais suppose une interrogation sur la langue, puisque les entreprises ont développé et diffusé massivement, dans la même période, un discours assez formalisé, homogène, pseudo-savant, pour exprimer les nouvelles réalités du travail selon les intérêts patronaux. Ce discours, qu'on peut appeler pour faire vite celui du néomanagement, s'entend partout : dans les prises de parole publiques des représentants des « entrepreneurs », anglicisme préféré à « patrons » depuis que Medef a remplacé le CNPF, dans les brochures de communication interne et externe des entreprises et administrations qu'ils dirigent et dans les médias qu'ils utilisent comme relais de leur parole. Ce discours omniprésent nous imprègne et

* Professeur de littérature comparée. Université Bordeaux - Montaigne (Textes, Littératures, Écritures et Modèles).

1. Précisément, on peut dater de 1982 l'émergence d'un intérêt littéraire pour le monde du travail avec la parution quasi simultanée de *L'Excès-l'usine* de Leslie Kaplan chez P.O.L et de *Sortie d'usine* de François Bon chez Minuit. Ces deux livres font entrer la représentation du travail ouvrier au centre du champ littéraire. Pour la première fois depuis des décennies, la littérature la plus autonome et la plus légitime s'intéresse à une sphère sociale jusque-là abandonnée aux productions populaires et/ou militantes. Voir Dominique Viart, *François Bon, étude de l'œuvre*, Paris, Bordas, 2008, p. 16.

rend difficile de parler et d'écrire sur le travail, puisque le lexique spécialisé est désormais suspect, à commencer par les mots d'« entreprise » et d'« économie » qu'il ne faudrait plus prononcer qu'entre guillemets. Ainsi Dominique Viart constatait-il récemment que les écrivains d'aujourd'hui les plus conséquents sont les plus attentifs aux

perturbations que l'organisation contemporaine du travail induit dans l'ordre du langage; [...] si le travail, et, derrière lui, le présent nous sont de plus en plus imposés sous la forme d'un lexique à visée contraignante, alors la littérature d'aujourd'hui la plus innovante n'est sans doute pas celle qui produit fictions et témoignages sur le monde professionnel, mais celle qui nous apprend le mieux à ne plus être parlés passivement par la langue².

Mais il n'y a pas d'opposition nécessaire entre la littérature qui produit des fictions et des témoignages sur le monde professionnel et celle qui nous apprend à ne plus être « parlés ». Au contraire, les plus exigeants des auteurs qui s'intéressent au monde professionnel sont aussi ceux qui nous apprennent comment nous sommes parlés par lui et qui inventent des manières de sortir de cette passivité. Dans un travail précédent, j'ai distingué deux directions prises par la littérature française contemporaine quand elle se donne pour objet le discours de l'entreprise: d'un côté la reprise parodique, dans un « faire avec » insistant sur la vacuité des mots d'une tribu décérébrée ou cynique (dont j'ai trouvé des exemples chez Nicole Caligaris et Jean-Charles Massera), de l'autre la prise de distance qui entend préserver le sujet des effets délétères d'une langue perverse (les exemples étaient alors Thierry Beinstingel et Nathalie Kuperman³). Je concluais en affirmant que la première piste excluait la possibilité d'un discours autonome; on n'y envisageait l'écriture qu'à partir de ce qui semblait signer son impossibilité. La seconde paraissait moins aporétique en ce qu'elle prétendait témoigner de la persistance d'une subjectivité au travail et donc d'une écriture malgré la langue entrepreneuriale et contre elle.

Ici, je voudrais revenir sur cette distinction et nuancer ce qu'elle peut avoir d'abrupt: entre ces deux pôles, ajouter des éléments peut-être discordants et tenter d'autres rapprochements pour problématiser ces quelques stratégies de résistance littéraire au discours de l'entreprise qui sont au principe de quelques-uns des efforts les plus stimulants des auteurs contemporains. Ce parcours me fera poursuivre la lecture de deux des auteurs cités plus haut et la prolonger en abordant, très brièvement toutefois, un troisième texte. Je mettrai ainsi mes premières interprétations

-
2. Dominique Viart, « Écrire le travail: vers une sociologisation du roman contemporain? », in *Raison publique*, n° 15, « Le Travail sans fin », automne 2011, Paris, PUPS, p. 13-34, citation p. 34.
 3. Jean-Paul Engélibert, « Que faire du novlangue de l'entreprise? Quelques exemples contemporains (Beinstingel, Caligaris, Kuperman, Massera) », in *Raison publique*, n° 15, p. 51-65.

à l'épreuve de l'essai de Nicole Caligaris *Les Chaussures, le drapeau, les putains*, du roman de Thierry Beinstingel *Retour aux mots sauvages* et du récit de François Emmanuel *La Question humaine*⁴. Ce parcours permettra peut-être de repérer une autre voie de résistance : l'analyse du discours du travail, telle que Nicole Caligaris la mène dans cet essai.

Nicole Caligaris publie en 2003 un court essai, *Les Chaussures, le drapeau, les putains*, dans lequel elle étudie le personnage de Mordo Nahum, dont elle fait une figure du travailleur moderne. Elle n'est pas la première à s'intéresser à lui. Mordo Nahum apparaît dans le récit autobiographique de Primo Levi *La Trêve*, dans lequel il se trouve au centre de trois épisodes⁵. Il faut rappeler comment Levi décrit ce personnage avant d'en venir au commentaire de Nicole Caligaris. Le narrateur de *La Trêve*, tout juste sorti d'Auschwitz, partage une semaine de « vagabondage⁶ » en Pologne avec Mordo Nahum. Cette semaine donne lieu à un chapitre de son récit, qui est consacré à l'examen des valeurs de cet homme qui l'étonne, le fascine et pour qui il finit par éprouver des sentiments complexes et contradictoires : « un élan d'amitié, nuancé d'une reconnaissance ténue, de mépris, de respect, d'animosité, de curiosité et du regret de ne plus le revoir⁷ ».

Pour le rescapé qu'est le narrateur, malade, souffrant de la faim et du froid et craignant de ne pas survivre à l'épreuve qu'est la sortie du camp, Mordo Nahum est une planche de salut. Il se lie avec lui d'abord par intérêt : « l'importance de son sac et [...] sa qualité d'habitant de Salonique, ce qui équivalait, comme chacun le savait à Auschwitz, à une habileté commerciale raffinée, à la faculté de se tirer d'affaires en toutes circonstances⁸ ». En effet, les marchandises qui emplissent le lourd sac de Mordo Nahum, volées à la sortie du camp, et sa débrouillardise permettront aux deux hommes de survivre. Mais ce qui impressionne le narrateur est surtout l'*ethos* particulier de son camarade. Il le décrit comme un homme du travail : « le fondement de son éthique était le travail, qu'il entendait comme un devoir sacré⁹ ». Tout l'intérêt de ce « devoir sacré » vient du sens singulier qu'il lui accorde. Il doit être utile, rentable et libre : « par travail, il entendait tout et uniquement ce qui profite sans restreindre la liberté¹⁰ ». Ainsi, la contrebande, le vol, l'escroquerie y sont compris, comme le travail libre du laboureur ou la quête du succès par un

4. Nicole Caligaris, *Les Chaussures, le drapeau, les putains*, Paris, Verticales, 2003. Thierry Beinstingel, *Retour aux mots sauvages*, Paris, LGF-Livre de poche n° 32670, 2012 [2010]. François Emmanuel, *La Question humaine*, Paris, Stock, 2000.

5. Primo Levi, *La Trêve* [1963], trad. par Emmanuelle Genevois-Joly in *Ceuvres*, Robert Laffont, « Bouquins », 2005.

6. *Ibid.*, p. 179.

7. *Ibid.*, p. 195.

8. *Ibid.*, p. 183.

9. *Ibid.*, p. 187.

10. Primo Levi, *La Trêve*, p. 187-188.

écrivain qui tire à la ligne, mais la contemplation ou les préoccupations esthétiques relèvent d'un « entêtement répréhensible » et les emplois salariés sont rejetés en bloc parce qu'ils sont « serviles¹¹ ».

Doté de cette éthique, Mordo Nahum est un ex-détenu bien équipé pour la survie. La première fois que Primo Levi le voit, il remarque ses chaussures « en cuir, presque neuves, de forme élégante ; un vrai prodige, vu le temps et le lieu¹² ». Plus loin, il admire sa capacité à séduire les soldats italiens qui les hébergent en leur parlant des sujets qui leur plaisent : « il n'était rien d'autre qu'un marchand, un peu bandit, expert en filouterie, sans scrupule, égoïste et froid », mais dans ces circonstances révélait « une chaleur nouvelle, une humanité insoupçonnée, singulière mais authentique, riche en promesses¹³ ». Dur au mal, travailleur infatigable, négociateur habile et tenace, Mordo Nahum est aussi bateleur, amuseur public et pilier de comptoir si ses intérêts l'exigent : son humanité se révèle à la mesure de ses intérêts. Bon camarade quand il le faut, bon vivant quand c'est nécessaire, et toujours avec la même sincérité. C'est ainsi qu'après cette semaine passée avec lui, Primo Levi le revoit deux fois. La première en mai 1945 quand les Grecs fêtent leur départ de Pologne : Mordo Nahum marche en tête de la colonne, il porte le drapeau – visiblement heureux de rentrer au pays et premier parmi les siens – prodige, il tire de son sac, toujours bien rempli, un pantalon qu'il offre au narrateur qui est, lui, toujours aussi démuné. La deuxième fois, en juillet, il tombe sur lui au hasard de son voyage de rapatriement, en Russie : Mordo Nahum, « rendu presque méconnaissable par son embonpoint somptueux et par l'uniforme soviétique qu'il portait », lui demande s'il a « besoin d'une femme » et lui montre une vingtaine de « créatures blondes et roses » à sa disposition. Et il commente : « une bonne affaire : et parfois, *moi aussi j'y prends mon plaisir*¹⁴ ». Il n'a pas été rapatrié en Grèce, mais le sens des affaires ne l'a pas quitté.

De *La Trêve*, Nicole Caligaris ne retient que ce personnage et ses trois attributs successifs, les trois emblèmes de son extraordinaire capacité à survivre. Elle en fait un « dieu du travail » dont l'intelligence est celle d'Ulysse, la *mêtis*, « astuce, pensée vive, mouvante, mutable¹⁵ », qui s'exerce pour le meilleur et le pire. La *mêtis* est « partie sagesse, partie tromperie », c'est la mobilisation des ressources de l'esprit, poursuit l'essayiste, non pour creuser

le sillon régulier de toujours, le métier aux principes collectifs et aux fins collectives, [mais pour] l'impossible surpassement de tous, à commencer par nous-mêmes, et moins en force qu'en stratégie, autrement dit en ruse¹⁶.

11. *Ibid.*, p. 188.

12. *Ibid.*, p. 180.

13. *Ibid.*, p. 187.

14. *Ibid.*, p. 246.

15. Nicole Caligaris, *op. cit.*, respectivement p. 11 et p. 20.

16. *Ibid.*, p. 21.

Mordo Nahum embobine tout le monde : dans les conditions les plus précaires, c'est son atout contre la mort. Sa ruse rejoint, montre Nicole Caligaris, celle d'Ulysse, qui elle-même rejoignait celle de celui que Sophocle, et après lui toute une tradition gréco-latine, affirmait être son père, Sisyphe. On connaît l'image de Sisyphe roulant son rocher : on sait moins souvent que *l'Illiade* l'appelle « le plus habile des hommes ». Caligaris rappelle en quelques lignes la raison de son supplice : « Condamné à mort pour s'être rendu coupable du très grave crime de divulgation d'un secret divin, Sisyphe captura Thanatos en parvenant à le convaincre d'essayer une paire de menottes, pour voir¹⁷ ». Sisyphe a vaincu la mort par la ruse. C'est plus tard, quand il meurt pour de bon, pour l'empêcher de récidiver que les dieux des enfers « assignèrent à Sisyphe une tâche qui ne lui laisserait aucun répit¹⁸ ».

Connaissant l'intelligence rusée de Sisyphe, les dieux savent que, pour le priver de liberté, il faut le priver de l'idée même de sa liberté, donc le priver du loisir de penser¹⁹.

Mordo Nahum est le filleul de Sisyphe, écrit Nicole Caligaris. Comme lui, il possède l'art de tromper la mort et fait de la parole le meilleur instrument de l'intelligence en action :

Un talent crucial dans notre médiatique aujourd'hui : transformer la réalité des choses par la façon de les nommer, en éclairer ou en estomper les contours et les liens, pratiquer toute une panoplie de masques pour parler en des noms différents et détacher la parole de sa fonction essentielle d'exprimer qui parle²⁰.

Mais ce médiatique aujourd'hui équivaut aux enfers où Mordo Nahum pousserait toujours son rocher, ayant perdu l'idée même de sa liberté et croyant la voir au lieu de son assujettissement. C'est quand il se pense libre qu'il est véritablement prisonnier, ainsi que le montre l'épisode des putains.

Mordo Nahum se dresse dans le soleil, une main tendue vers Primo, de l'autre il montre ses putains qui attendent. Lui, l'esclave à peine affranchi, fier de son organisation de la prostitution dans le secteur, voilà qu'il sert avec conviction la permanence d'un ordre qui assura sa souffrance et son humiliation. Mordo Nahum, fraternellement à Primo : *Tu as besoin d'une femme?* Tu as *besoin*. Là siège ce dernier Mordo Nahum, dans la voracité nécessaire, dans la puissance abdominale des avarés comme des prodiges, dans la priorité au cycle de la consommation²¹.

Le détenu devenu proxénète reproduit hors du camp la logique du camp : les êtres humains ne sont que des valeurs d'usage, à prendre en tant que de besoin. Il

17. *Ibid.*

18. *Ibid.*, p. 57.

19. *Ibid.*

20. *Ibid.*, p. 25.

21. Nicole Caligaris, *op. cit.*, p. 67.

ne voit pas qu'il contribue à ériger ce que Primo Levi appelle un monde de fer car il n'imagine pas que le monde puisse être autrement. L'idée même de la liberté lui a été ôtée. Dans son monde il n'y a pas de loisir, car le loisir a été absorbé par les rapports d'exploitation : de temps à autre il prend du plaisir avec les putains, mais c'est en tant que maquereau qu'il s'y autorise.

Ce monde de fer ne se combat qu'en soustrayant la parole à l'utilité ou, pour être plus précis, aux rapports d'exploitation. Pour reprendre le mot de Nicole Caligaris : il s'agit de la rendre à sa fonction essentielle d'exprimer qui parle.

La question *qui parle* est justement au cœur de nombreuses œuvres consacrées au travail. Exemplairement, c'est le cas du roman de Thierry Beinstingel *Retour aux mots sauvages*. Ce roman raconte l'histoire d'un ancien technicien des télécoms reconverti opérateur dans un centre d'appels au moment d'une série de suicides parmi les salariés de l'opérateur historique. Une des premières réalités professionnelles découvertes par « le nouveau » est qu'il doit travailler sous pseudonyme : pour les clients à qui il répond, il ne portera pas son véritable nom. Le chef de service lui demande de choisir un prénom : ce sera Éric, sans que ce choix soit vraiment motivé. Le nouvel opérateur fait ainsi l'expérience de la perte d'identité dès avant de commencer à travailler. La description de son emploi donnée par le narrateur dès son arrivée révèle l'artifice langagier dans lequel les opérateurs évoluent. Tout commence par ce pseudonyme enregistré une fois pour toutes dans le « message d'accueil » qui fait patienter le client le temps que la ligne se libère :

En réalité, on ne le prononce qu'une fois, lors de l'enregistrement du message d'accueil : X (le nom de l'entreprise), bonjour, Elizabeth (ou Juliette, Isabelle, Simone, Claudia, Adriana, Vanessa, Paul, George, John ou Ringo), que puis-je pour votre service ? Après, on ne sait plus ce qu'il devient, on n'entend plus jamais cette nouvelle identité, sauf lorsqu'un client prend un malin plaisir à vous le rappeler [...]. L'enregistrement reste dans la machine, comme on dit, sorte de vaste agglomérat technique dont la principale manifestation visible réside dans l'afficheur numérique suspendu en haut d'un mur à la vue de tous et qui rappelle que tant de clients sont en cours de traitement, que tant d'autres reçoivent en ce moment le fameux message d'accueil. [...] X (le nom de l'entreprise), bonjour, Elizabeth (ou Juliette, Isabelle, Simone, Claudia, Adriana, Vanessa, Paul, George, John ou Ringo), que puis-je pour votre service ? Vous croyez qu'Elizabeth vous parle, mais elle vient justement de dire à l'instant au revoir à un autre client vous précédant. Et s'affiche sur son écran vos nom, adresse, pedigree et services fournis si vous êtes déjà client. Vous répondez à un bonjour qu'Elizabeth ne vous a jamais formulé personnellement, mais à la cantonade et devant un microphone anonyme²².

Plus loin, le narrateur s'interroge sur l'effet que produit cet usage du discours : ne jamais dire bonjour aux clients, mais toujours au revoir. Ne jamais prêter attention

22. Thierry Beinstingel, *Retour aux mots sauvages*, *op. cit.*, p. 17-19.

aux paroles du client, qui sont oubliées dès l'appel fini. Ne jamais parler par soi-même, mais réciter machinalement des phrases « pensées par d'autres²³ ». Laisser vagabonder sa pensée, qui devient indépendante des paroles qu'on prononce. Thierry Beinstingel présente minutieusement le quotidien du centre d'appels. Un chapitre entier, qui reproduit le dialogue entre Éric et un client sans aucune intervention du narrateur, permet de mesurer la contrainte énonciative qui pèse sur l'opérateur et la mécanisation de sa parole. Un certain comique amer s'en dégage.

Dès qu'Éric s'habitue à son nouvel emploi, il en voit le caractère répétitif, plat et mensonger. Il est chargé de vendre un abonnement nommé Optimum confort, mais les mêmes mots pourraient vendre n'importe quel autre produit.

Ce pourrait être n'importe quoi, une assurance-vie, une extension de garantie automobile, le choix d'une convention-obsèques, une recette miracle, une poudre de perlimpinpin, un élixir, une jouvence, de la peinture sur une porte écaillée, un cautère sur une jambe de bois, c'est une raison d'être, d'exister dans un monde fini, achevé, sans surprise, digéré jusqu'à la nausée²⁴.

Ce rapport purement utilitaire au langage, d'où même la *mêtis* de Mordo Nahum a disparu, provoque, sans surprise, la dépression. Le travail n'a plus d'enjeu, il ne procure plus la satisfaction de l'accomplissement : même s'il est bien fait, rien n'en reste. Éric ne se sent pas utile. Le roman oppose longuement la bouche et la main : la main formée par des années de travail manuel et la bouche molle qui doit apprendre la litanie des mots imposés. Son intrigue, minimale, se noue autour d'un appel exceptionnel : un client, par pur hasard, obtient Éric, parmi des centaines d'opérateurs, deux fois, et, grâce à cette répétition fortuite, peut se faire connaître de lui. C'est le seul client avec lequel la conversation quitte les rails prescrits par l'entreprise. Éric prend son dossier en considération jusqu'à se rendre chez lui pour prendre les documents que cet homme, handicapé, ne pouvait pas déposer dans une agence. De cette démarche inhabituelle naît un rapport personnel entre les deux hommes. Ce n'est pas une amitié, juste une relation d'estime et de bienveillance réciproques, mais elle suffit à redonner du sens à la vie d'Éric. Au point qu'il se rendra plusieurs fois chez cet homme, dont un samedi entier consacré à retapisser son appartement.

Celui qui ne travaillait plus qu'avec sa bouche a retrouvé le travail de ses mains et s'est rendu utile. Il en est récompensé par un cadeau, ironiquement offert à « Éric » : il n'a pas fait connaître son vrai prénom. Si les deux hommes ne sont pas devenus proches, une solidarité, un certain sens du service, sont réapparus malgré la contrainte exercée sur le langage par le monde professionnel. Ainsi, avec les limites de son geste ainsi signifiées, Éric a repris pied dans la vie, grâce à un miracle (ce hasard qui a voulu que le même client appelle deux fois) et à son initiative. Il a situé

23. *Ibid.*, p. 28.

24. *Ibid.*, p. 43-44.

sa liberté et l'a vue ailleurs que dans la répétition d'un discours qui ne lui appartenait pas. Il a desserré l'emprise que son emploi exerçait sur lui, il a désarmé l'entreprise : il s'est affirmé comme sujet. Ce qui se traduit aussi par un hommage aux victimes de l'entreprise. Éric a gardé les coupures de presse qui rapportaient les suicides de ses collègues : il y recopie leurs prénoms et les affiche à son poste de travail :

C'est une simple feuille décrochée du carnet. Il a recopié à l'encre noire du stylo quatre couleurs les prénoms qu'il a rassemblés : Armelle, Damien, Jean-Paul, Michel, Nicolas, Stéphanie, Sylvain. La liste est affichée à côté de l'autocollant circulaire du camping trois étoiles de Pornic. À part lui, personne ne sait ce que ça signifie. Ça ressemble à une série de clients à rappeler, quelques affaires en instance, c'est discret. Le temps qu'il restera à ce poste de travail, ça sera ainsi accroché sur le revêtement bordeaux au-dessus du téléphone²⁵.

C'est un « maigre hommage », dit le narrateur²⁶. Mais c'est aussi un geste qui restaure la dignité de sujets, nommés par leurs prénoms authentiques. Comme pour rappeler l'ironie par laquelle il est « Éric », c'est au-dessus du téléphone qui l'asservit qu'il garde la mémoire de ceux qui n'ont pas tenu. C'est ainsi qu'il tient : en affichant, même si ce n'est qu'à sa propre attention, une solidarité. À la fin du roman, quelques pages plus loin, trois métaphores exposent d'autres façons de tenir.

La tactique de la tortue. Partir à point. Mais tellement de situations dans l'existence pour se sentir éparpillé, éjecté, largué. La technique de l'escargot alors, s'enrouler sur soi mais baver sur les autres. Ou la contraction du boa, étouffer quiconque²⁷.

Ce ne sont pas les « tactiques » qu'Éric a retenues. Mais ces métaphores animalières rappellent celles que Thierry Beinstingel employait dans son premier roman, *Central*²⁸, pour exprimer le procès par lequel le travailleur se faisait sujet.

Le narrateur de ce premier roman, salarié de France Télécom dans les années 1990, raconte avoir dû remplir, comme tous ses collègues, au moment de l'ouverture des télécommunications à la concurrence, un formulaire normalisé dans lequel il devait décrire précisément ses activités professionnelles. Ce formulaire, désigné comme la « description d'emploi », occupe une grande place dans le roman, puisqu'il en inspire directement la syntaxe particulière. Selon *Central*, la description d'emploi exigeait que le salarié résume toutes ses tâches en phrases impersonnelles commençant par un verbe à l'infinitif ou à la troisième personne du singulier. Les verbes à employer figuraient dans un glossaire fourni en annexe, comprenant 197 entrées réparties en sept rubriques. *Central* expose la violence de cette procédure :

25. Thierry Beinstingel, *Retour aux mots sauvages*, op. cit., p. 227.

26. *Ibid.*, p. 228.

27. *Ibid.*, p. 232.

28. Thierry Beinstingel, *Central*, Paris, Fayard, 2000.

Ainsi, s'apercevoir de la force brutale des verbes, la domination de cette littérature récupérée par l'entreprise, quand, écrivant sur la page la phrase anodine et glissante, suite de mots insensés et insensibles, « coordonner des actions de maintenance ». Car les verbes, les écrire ainsi : à l'infinitif ou à la troisième personne du singulier sans mentionner ni pronom personnel, ni sujet, celui-ci étant supposé contenu dans le nom propre, la seule chose nous appartenant, écrit une fois pour toutes en haut de la première page, déjà oublié. Et recevoir ainsi cette double claque : ne pas parler de soi à la première personne, se dépersonnaliser donc, mais en plus, utiliser la troisième personne sans mentionner « il » ou « elle ». Ne devenir ainsi qu'une chose innommée et innommable ; perdre la moitié de sa vie dans une non-existence au travail ; se fondre dans un groupe, un magma confus appelé « Entreprise », sans doute monstrueux puisque laissé à l'interprétation.

Tuer son propre visage.

Jurer d'écrire un jour avec la même puissance des verbes sans sujet²⁹.

À la fin du roman, après s'être reconquis par ce travail d'écriture, le narrateur conclut :

Ainsi avoir fait fausse route et le monde avec. S'arrêter, attendre, verbes pas prévus dans le Glossaire, pourtant le faire. [...]

Penser à cela souvent en regardant les bureaux d'en face par ma fenêtre. [...]

Comparer la rectitude des étages, vitres empilées sur vitres, cages à lapins, comparer avec l'escargot de ma quête, l'enroulement du boa. Avoir tourné en spirale, autour du pot, dans les choses immatérielles du travail avant de chercher des preuves, un Glossaire, des téléphones éventrés sur la moquette, enfin quoi, des choses donnant de la profondeur, des excuses, du temps à celui passé au boulot depuis vingt ans, soit trente-six mille heures, quatre mille cinq cents jours, neuf cents nuits de dimanche à lundi. M'être rapproché d'un milieu encore plus improbable, fuyant, mystérieux et alambiqué qu'une coquille d'escargot, qu'un boa enroulé.

Puis, sans trop savoir où vraiment, s'asseoir au cœur de ces circonvolutions et espérer vaguement ni qui ni quoi.

Avoir atteint le point central.³⁰

Opposer la spirale de son écriture au quadrillage des bureaux, les métaphores animales à la rigidité de l'architecture tertiaire et s'installer dans son texte comme un escargot dans sa coquille, c'est, dans *Central*, affirmer une force supérieure à celle du Glossaire. Les métaphores de la spirale et de l'enveloppement apportées par le boa et l'escargot reviennent à la fin de *Retour aux mots sauvages* pour affirmer la force retrouvée d'Éric. Mais elles sont presque prises à revers. Il ne s'agit plus de

29. *Ibid.*, p. 48-49.

30. *Ibid.*, p. 250.

s'installer « au cœur de ces circonvolutions » pour se protéger dans l'enveloppe animale du soi reconquis. Il s'agit désormais de se situer par rapport aux autres : l'escargot bave, le boa étouffe sa proie. Le sujet se retrouve dans des animaux froids et ambivalents, comme s'il ne pouvait pas éviter le sentiment d'être soumis à la concurrence d'autrui et d'avoir à la vaincre.

À la fin de *La Question humaine* de François Emmanuel, le narrateur, qui a travaillé comme psychologue à la direction des ressources humaines d'une grande entreprise, est licencié et retrouve du travail dans une institution pour enfants autistes. Il les décrit comme des enfants « qui ont perdu langue avec les hommes³¹ ». Mais ce qui, chez eux, l'attire c'est qu'ils « voient tout, [...] ne laissent rien passer de nos ruses, de nos habiletés, de nos faiblesses³² ». La méfiance à l'égard du langage les rend attentifs aux stratégies des autres. Comme le narrateur lui-même, qui s'est trouvé pris au cœur d'un complot, a pu observer les ruses des hommes avides de se débarrasser d'un rival ou de se venger de leur propre culpabilité. Les autistes, mutiques et lucides, apparaissent comme les juges mélancoliques des hommes prisonniers de leurs propres ruses. Comme si la langue entière avait été capturée par l'entreprise, son utilitarisme et ses enjeux de pouvoir. La langue tout entière devient suspecte. Quand elle a perdu tout à fait la fonction d'exprimer qui parle, on s'installe dans la mélancolie du travailleur qui ne se connaît plus comme sujet, qui pousse son rocher comme Sisyphe aux enfers et qui n'y voit aucun tragique.

C'est la conclusion de Nicole Caligaris :

Nulle part nous n'engageons notre puissance et notre ambition comme dans le travail ; c'est là désormais que nous prenons part aux rituels, aux jeux qui sont les nôtres et il n'est guère d'autre cause d'action pour nous. Nulle part nous ne sommes engagés si entièrement dans notre temps, l'oubli tiré une fois pour toutes sur l'énigme du sphinx. Or, l'enquête d'Œdipe arrête le temps, le monologue de Hamlet arrête le temps ; il n'y a pas d'examen possible sans cette suspension, ce retrait du *curriculum vitae*. Nous, perdus à nous-mêmes, notre conscience fixée au travail, notre au-delà circonscrit au délai des vacances, temps compté encore, laps accordé du travail suspendu, qui bien sûr n'est pas celui de la pensée mais celui du divertissement, nous poussons³³.

31. François Emmanuel, *La Question humaine*, op. cit., p. 104.

32. *Ibid.*

33. Nicole Caligaris, op. cit., p. 72.

Le théâtre vinavérien du travail ou l'osmose du privé et du professionnel

Marianne NOUJAIM*

L'essentiel de l'œuvre théâtrale vinavérienne, considérée comme une « chronique du monde de l'entreprise¹ », se consacre à diagnostiquer cet univers dont elle décrit les transformations et les effets sur la subjectivité des personnages. Alors que certaines de ses pièces comme *Iphigénie Hôtel* (1959), *Par-dessus bord* (1969), *Les Travaux et les Jours* (1977), *À la renverse* (1979) ou *King* (1998), se situent de plain-pied dans l'entreprise à partir de laquelle elles donnent à voir l'intimité des personnages, d'autres, placées sous l'enseigne du « Théâtre de chambre », évoquent le travail et l'entreprise à partir du contexte familial des personnages employés ou chômeurs en quête de travail : *Nina, c'est autre chose* (1976), *La Demande d'emploi* (1973), *Les Voisins* (1984) ou *L'Émission de télévision* (1988).

Si, dans le paysage littéraire et dramatique français des années 1960 à 1990, l'auteur s'intéresse à ce point et si tôt à l'entreprise, c'est parce que son activité d'écrivain a longtemps été concomitante de sa carrière au sein de la société Gillette France : Michel Vinaver, alias Michel Grinberg, y entre, par erreur, se plaît-il à dire, comme stagiaire en 1953 et en devient PDG en 1966. Il continue jusqu'en 1982 à occuper plusieurs postes clés dans le groupe Gillette, pour lequel il négocie entre autres l'acquisition de la société S.T. Dupont dont il devient président huit ans durant. Nourri de l'observation quotidienne de l'entreprise, dont il gravit

* Professeur assistant en lettres. Université Libanaise (Beyrouth, Liban).

1. Catherine Naugrette, « La chronique et la poésie », in Catherine Naugrette (éd.), *Michel Vinaver, Côté texte / Côté scène, Registres*, Hors Série n° 1, 2008, p. 16.

les échelons pour en devenir un agent central, Vinaver écrit ses pièces alors même que son statut d'écrivain demeure longtemps méconnu chez Gillette. C'est cette double carrière qui lui permet d'être à la fois en dehors et au-dedans de l'entreprise, d'en établir à la fois la chronique et la critique.

Nous nous proposons de voir comment évolue chez Vinaver la représentation de l'emploi dans l'entreprise et plus particulièrement comment se forge la poétique dramatique vinavérienne à partir du mélange du professionnel et de l'intime. Pour ce faire, nous aborderons deux pièces qui se situent dans l'entreprise elle-même : *Par-dessus bord* (pièce écrite entre 1967 et 1969, soit peu de temps après sa nomination comme PDG de Gillette France et qui ouvre le bal des pièces sur le capitalisme et l'emploi) et *Les Travaux et les Jours* (pièce écrite dix ans plus tard, en 1977).

Ce qui m'intéresse, [avoue Vinaver], c'est de donner sa pleine densité à la relation des personnages avec leur humus, et leur humus, aujourd'hui, c'est le travail. C'est le lieu où se nouent les sentiments, les tensions, les passions, les conflits. Tout ce qui fait la substance traditionnelle du théâtre, les jeux de pouvoir, de rivalité, d'amour, a aujourd'hui migré vers le champ économique, alors que s'affaiblissaient les grands champs précédents : l'État, la patrie, le quartier, le château, la chambre à coucher²...

Nous verrons donc comment l'économique investit dans les pièces vinavériennes les champs public et privé, menant à la dévastation du social et de l'intime, d'abord dans *Par-dessus bord* puis dans *Les Travaux et les Jours*. En conclusion, seront pointés les procédés développés par le théâtre pour contrer cette dévastation.

*Par-dessus bord*³ ou le temps de l'expansion

Quatrième pièce de Vinaver, écrite après mai 68, elle est qualifiée par la critique d'« épopée du capitalisme » et représente, aux dires de Vinaver lui-même, l'âge d'or ou l'âge homérique du capitalisme effervescent. L'intrigue principale raconte

-
2. Michel Vinaver, « Michel Vinaver, dramaturge du réel », Entretien avec Fabienne Darge, *in Le Monde* 2, *Michel Vinaver, homme de théâtre*, n° 258, 24-30 janvier 2009, p. 25.
 3. L'auteur a publié quatre versions de cette pièce : la version intégrale (1972), la version brève (2004), la version super-brève (1986) et la version hyper-brève (2003) à laquelle nous nous référerons dans la suite de l'article. C'est Roger Planchon qui monte la première représentation de la pièce, dont il a lui-même élaboré une version avec l'accord de l'auteur, au Théâtre national populaire – Villeurbanne en 1973 puis au Théâtre national de l'Odéon en mai 1974. Plus récemment, une adaptation japonaise de la version hyper-brève, qui en transpose l'action dans le Japon d'aujourd'hui, a été effectuée par Oriza Hirata et mise en scène par Arnaud Meunier en 2010. Notons également que seuls Charles Joris et Christian Schiaretti ont entrepris la mise en scène de la version intégrale de l'auteur, respectivement à La Chaux-de-Fonds, par le Théâtre populaire romand, le 3 juin 1983 (8 heures avec deux entractes), et au Théâtre national populaire – Villeurbanne, du 8 mars au 13 avril 2008 (6 heures avec entractes).

les combats et bouleversements au sein d'une entreprise familiale française de taille moyenne qui perd du terrain face à l'envahissement du marché du papier hygiénique par Softies, le produit dernier-né d'une multinationale américaine. Benoît Dehaze, le fils illégitime – le « Bâtard », au sens propre comme dans l'acception que lui attribuait Marthe Robert⁴ – du vieux PDG de l'entreprise, réussit alors à achever son père affaibli et à évincer son demi-frère Olivier pressenti pour la succession. Il prend les rênes de l'entreprise, qu'il révolutionne à coup de mutations et de renvois, tout en mettant en œuvre de nouvelles méthodes de marketing importées des États-Unis par les conseillers Jack Donohue et Jenny Frankfurter. L'entreprise Ravoire et Dehaze réussit alors à battre sa grande rivale, avec laquelle elle finit toutefois par fusionner suite à un entretien entre son président, Ralph Young, et Benoît.

Sur cette action principale vient se greffer une multitude d'histoires personnelles, amoureuses et familiales, propres aux salariés et aux cadres, dont le cours fait écho aux retournements des affaires économiques : la femme de Benoît le quitte pour son frère Olivier avec lequel elle compte fonder aux États-Unis une boutique d'antiquités arrachées à la part d'héritage qui revenait à Benoît ; en même temps, des affinités amoureuses mais surtout commerciales lient Jenny et Benoît ; l'un des cadres de Ravoire et Dehaze, Passemar, qui est en réalité le double de l'auteur, est mis à l'épreuve de se « dépoussiérer » linguistiquement et mentalement pour adopter les nouvelles méthodes du marketing ; à un niveau inférieur de l'échelle, le représentant commercial de Ravoire et Dehaze, Lubin, vient proposer à la grossiste en droguerie qu'il visite régulièrement, Madame Lépine, de bénéficier des dernières offres de l'entreprise et en profite pour lui conter le désespoir de sa femme face à la relation que leur fille entretient avec un jeune homme rescapé d'Auschwitz qui organise des happenings, etc. Toutes ces histoires s'entrelacent grâce à la technique de montage propre à l'écriture vinavérienne que nous pouvons observer dans l'extrait suivant du cinquième mouvement de la pièce intitulé « Le triomphe » :

PASSEMAR. – Je ne sais pas ce qui m'a pris de prononcer un pareil réquisitoire contre moi-même peut-être étaient-ils même prêts à me laisser continuer ? [...] un échec ne s'efface pas quoi qu'on dise ça marque je me vois mal durer encore combien ? Vingt-trois ans ? [...] dans le même trou vingt-trois ans mais je ne voulais pas les entendre dire ce que je craignais qu'ils me diraient
MADAME LÉPINE. – Il n'y a rien à faire votre produit il plaît
Le bar du Plaza-Athénée.

4. Les personnages d'Olivier et de Benoît font respectivement écho aux figures littéraires anti-thétiques de l'« *Enfant trouvé* » et du « *Bâtard* » : « il n'y a que deux façons de faire un roman : celle du *Bâtard* réaliste, qui seconde le monde tout en l'attaquant de front ; et celle de l'*Enfant trouvé* qui, faute de connaissances et de moyens d'action, esquive le combat par la fuite ou la bouderie. » (Marthe Robert, *Roman des origines et Origines du roman*, Paris, Gallimard, « Têl », 1977 [1972], p. 74).

YOUNG. – Enchanté monsieur Dehaze très aimable de vous déranger [...] j'ai beaucoup admiré votre lancement [...] vous avez fait un travail vraiment professionnel vous devez réussir mais j'ai pensé que nous pourrions vous et moi parler un peu de l'avenir

LUBIN. – Et alors Softies ?

MADAME LÉPINE. – J'en écoule encore un peu de temps en temps

BENOÎT. – Ma société n'est pas à vendre

YOUNG. – Je sais bien mais je pensais que ça pouvait être utile pour vous de savoir in the back of your mind que nous disposons de moyens considérables pour aider une société française à se développer surtout si elle voit loin avec des plans de grande envergure et des difficultés à trouver les ressources nécessaires sur le plan national qui inévitablement est un peu étroit n'est-ce pas ?

BENOÎT. – Nous cherchons pour l'instant très simplement monsieur

YOUNG. – Appelez-moi Ralph [...] je peux vous appeler Ben ?

BENOÎT. – Bien sûr pour l'instant nous cherchons très simplement à vous faire mal

YOUNG. – Sacré Ben vous y réussissez vous savez ?

LUBIN. – Eh oui cette fois ils se marient [...] je l'ai vu c'est un gentil garçon

MADAME LÉPINE. – Ah bien tant mieux

LUBIN. – Pas du tout l'air juif vous savez ?

MADAME LÉPINE. – Tant mieux

BENOÎT (*au lit avec Jenny*). – Pourquoi ne veux-tu pas m'épouser ?

MADAME LÉPINE. – Et quand ça ?

JENNY. – Parce que je n'ai pas le temps je n'arrive même plus à trouver une heure tous les quinze jours pour aller chez le coiffeur quand j'ai envie ou besoin d'avoir l'air d'une dame je pique dans ma collection de perruques parce que je ne t'ai pas dit ? C'est mon nouveau hobby j'en ai déjà soixante-et-une tu sais qu'il y a là pour qui la saisira une opportunité marketing véritablement fantastique

LUBIN. – Dans un petit mois j'espère que mon épouse sera sortie de clinique maintenant qu'elle va savoir que la petite est casée

BENOÎT. – Pourquoi tu ne veux pas m'épouser ? [...] tu m'épouses je me débrouille pour acheter à Olivier sa moitié de l'affaire quand celle-ci vaut cinq ou six fois ce qu'elle vaut aujourd'hui je la vends et nous nous lançons toi et moi dans une nouvelle opportunité marketing véritablement fantastique

JENNY. – Qu'est-ce que tu fais de ta femme ?

BENOÎT. – Nous divorçons [...]

JENNY. – Donner à chaque femme le moyen et puis le besoin de se multiplier à l'infini⁵

5. Michel Vinaver, *Par-dessus bord (version hyper-brève)*, *Théâtre complet*, vol. 2, Arles, Actes Sud, 2003, p. 388-392.

L'entrelacs des situations génère la coïncidence aussi problématique pour les acteurs que pour le scénographe de quatre lieux, de quatre temporalités et de quatre lignes d'actions sur le plateau : les couloirs de l'entreprise où le cadre Passemar commente son retour à ses anciennes fonctions ; le commerce de Madame Lépine, à qui Lubin rend visite ; le bar où se retrouvent Benoît et Young, qui cherche à persuader son rival de la nécessité de fusionner avec sa multinationale ; et enfin le lit de Benoît où Jenny se substitue à sa femme. On s'aperçoit immédiatement que les sphères de l'intime et de l'économique se télescopent, d'où le constat suivant d'Ubersfeld relatif à la scénographie :

L'extrême difficulté de la mise en espace des pièces de M. Vinaver tient au fait paradoxal et monstrueux que doivent être présentés en même lieu, malgré ou à cause des collusions possibles, l'espace des relations interpersonnelles et celui du travail dans l'entreprise⁶.

Au niveau du dialogue, le passage de la langue du commerce et du marketing à la langue des relations affectives s'observe d'une situation à l'autre, d'une réplique à l'autre, voire au sein d'une même réplique. Ainsi, la vente se double chez Lubin de confidences sur ses problèmes familiaux alors que sa cliente régulière ignore jusqu'à son nom ; le lit n'est plus l'espace du désir amoureux mais celui du désir économique, c'est désormais un lieu de négociations et de transactions où chaque partie tente de faire valoir ses modèles d'accumulation de capital ; le bar est, sous l'apparence d'un lieu convivial et amical, le terrain de guerre des négociateurs. On se sert de la familiarité et de l'ambition pour augmenter ses ventes et des arguments économiques pour accroître ses chances amoureuses.

Il en va alors des alliances conjugales et professionnelles comme du capital qui ne cesse de circuler et se réinvestir pour s'accroître. Le développement, les plans de grande envergure, la création des moyens entraînant la création des besoins de multiplication et la conquête de nouveaux marchés marquent en effet l'ère épique d'un capitalisme travaillé par la quête d'un gain toujours plus grand, infini. L'écriture même de la pièce, sans « aucune économie » ni limite au niveau de la syntaxe, de l'espace et des personnages, calque le rythme exponentiel du « Système ». Cependant, la pièce montre que dans cette époque d'expansion déjà, le triomphe n'est jamais définitif. Salariés, cadres et responsables sont eux-mêmes les agents et les premières victimes de cette avidité frénétique. Le personnage de Passemar est ainsi dépassé par le cours des événements à la fois dans l'entreprise rénovée et dans le paysage théâtral contemporain contaminé par le nouveau discours du marketing, comme il l'avoue dans un passage antérieur :

[...] dans la crise actuelle il faut bien admettre que le seul théâtre qui fasse des recettes est un théâtre qui répond à la demande d'un public qui est le public de la

6. Anne Ubersfeld, *Lire le théâtre II. L'École du spectateur*, Paris, Belin, 1996, p. 72.

société de consommation alors il faut lui offrir le produit qu'il désire c'est-à-dire le marketing mix qui fait tilt chez Ravoire et Dehaze c'est le mot qui est dans toutes les bouches depuis quelques semaines moi je veux bien c'est même assez passionnant d'assister à cette transformation mais je crains que cela ne se fasse en dehors et au détriment des cadres de l'ancienne génération dont on suppose a priori qu'ils ne sont pas à même de suivre le mouvement [...]⁷

En effet, dans ces pirouettes des alliances où l'urgence fait du temps un facteur indispensable à la réussite, ceux qui s'attachent surtout à leur passé ou à leur individualité et refusent de « se multiplier jusqu'à l'infini » s'avèrent moins rentables ; ils sont jetés par-dessus bord. De nouvelles formes d'exclusion professionnelle se superposent aux formes d'exclusion religieuse, sociale et amoureuse traditionnelles : le personnage incapable ou non disposé à prouver sa flexibilité et son « employabilité » est, écrit Vinaver, « largué, détaché de ce qu'était non seulement l'emploi de son temps, mais aussi sa légitimité, pour une large part son identité⁸ ». L'échec professionnel, plus grave encore que les autres, qu'il entraîne d'ailleurs, est ici vécu comme une mise en danger ou une mort symbolique du sujet lui-même.

On voit poindre déjà dans *Par-dessus bord* le « malaise » qui s'empare des employés de l'entreprise avec les premières euphories du capitalisme. L'observation de Vinaver anticipe sur les analyses que font trente ans plus tard les auteurs du *Nouvel Esprit du capitalisme* en empruntant le concept d'« anomie » à Durkheim. L'anomie désigne, comme ils l'expliquent « les effets d'un affaiblissement des normes et des conventions tacites [...] conduisant à une désagrégation des liens sociaux », dans des sociétés où « les anciennes épreuves se trouvent désorganisées, tandis que les nouvelles, qui se sont mises en place avec le monde connexionniste, ne sont que faiblement identifiées et peu contrôlées⁹ ». Les auteurs s'interrogent aussi, dans ce contexte d'anomie, « sur la concomitance entre les modifications intervenues dans le cycle de vie au travail et dans le cycle de la vie affective et familiale » et notent une inquiétude consécutive à « [...] l'effacement de la distinction entre les relations désintéressées, considérées jusque-là comme du domaine de la vie affective personnelle, et les relations professionnelles qui pouvaient être placées sous le signe de l'intérêt¹⁰. »

7. Michel Vinaver, *Par-dessus bord*, op. cit., p. 321.

8. Michel Vinaver, « Le capitalisme et la représentation », Entretien avec Luc Boltanski, Jean-François Marchandise et Catherine Naugrette, in Catherine Naugrette (éd.), *Michel Vinaver, Côté texte / Côté scène*, op. cit., p. 57. Cette dissolution de l'individu entraînée par les déboires professionnels sera notamment illustrée dans *La Demande d'emploi*, pièce classée dans le pôle « théâtre de chambre » et écrite par Vinaver juste après *Par-dessus bord*.

9. Luc Boltanski et Ève Chiapello, *Le Nouvel Esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 2011 [1999], p. 558 sq.

10. *Ibid.*, p. 614.

La pièce montre comment se forge et se répand dès la fin des années 1960 la rhétorique monologique du travail, rhétorique qui s'impose dans les domaines public et privé, délitant les liens sociaux et la cohérence du sujet vis-à-vis de lui-même. Le travail vinavérien du texte, fondé dès les premières pièces sur la poétique de l'entrelacs ironique ou du montage-démontage, permet de rendre compte des failles et dangers pour l'individu de cette montée du discours hégémonique sur le travail :

Le montage, c'est faire apparaître, sur une surface qui est celle du texte, tous les éléments familiers qui composent [le système économique] dans un ordre, ou un désordre, tel que leur charge de terreur et de pitié et d'étrangeté éclate. Le démontage, c'est par le travail que fait le texte, mettre en évidence l'intime, dans ses pulsations les plus ténues, en interaction avec les effets lourds de la machine socio-économique¹¹.

*Les Travaux et les Jours*¹² ou le temps de la dévastation

Les effets de l'anomie s'exacerbent dans *Les Travaux et les Jours*, pièce écrite à la fin des années 1970, qui montre l'aggravation de la précarité de l'emploi due aux changements des modèles managériaux et au développement des systèmes d'information dans les entreprises. La société se nomme cette fois-ci Cosson et vend des moulins à café. L'intrigue se situe plus spécifiquement dans le service après-vente dirigé par Jaudouard où la vie se déroule au rythme des appels téléphoniques des clients pris en charge par Anne, Nicole et Yvette. On apprend au fil des conversations qu'Anne, quarante ans, ne parvient pas à gérer la rébellion de sa fille contre ses parents, et que Nicole, trente ans, perd du terrain auprès de son amant Guillermo, également employé chez Cosson, au profit de la nouvelle venue, la jeune stagiaire de vingt ans Yvette, autour de laquelle tourne également Jaudouard, armé de son pouvoir à accélérer ou à annuler sa confirmation dans l'entreprise. À tous les niveaux de la hiérarchie, les employés sont sommés d'augmenter leur productivité :

JAUDOUARD. – Quand nous aurons rattrapé l'équivalent des quatorze jours ouvrables de retard que nous avons accumulés depuis septembre en avril nous avons traité une moyenne journalière de cinquante-cinq réclamations l'objectif a été fixé par monsieur Célidon à soixante-six mais pour récupérer l'arriéré nous traiterons

11. Michel Vinaver, « Mémoire sur mes travaux », *Écrits sur le théâtre*, vol. 2, Paris, L'Arche, 1998, p. 62.

12. Publiée la première fois en 1980 aux Éditions de l'Aire, puis dans *Théâtre complet II*, Arles, Actes Sud, 1986. Nous nous référons, pour notre part, à la seconde version : Michel Vinaver, *Les Travaux et les Jours (nouvelle version)*, *Théâtre complet*, vol. 4, Paris, L'Arche, 2002.

soixante-quinze cas par jour et sans heures supplémentaires le retard sera rattrapé par une amélioration de la productivité¹³

Ces pressions constantes génèrent une grève qui s'étend à l'usine de la société. Toutefois, là encore, l'entreprise à longue histoire familiale est acquise par une entreprise plus grande qui gèle les salaires pour effectuer des analyses comparatives. Une restructuration s'opère suite à laquelle « Monsieur Bataille [est] nommé PDG¹⁴ ». La révision des salaires par les pairs et la restructuration, qui menacent d'écarter quiconque s'oppose à la direction réussissent à désamorcer le mouvement de grève. Fidèle à son nom, Monsieur Bataille édicte des décisions répétées par Jaudouard :

Oui si vous échouez c'est la porte c'est un langage qui me plaît [...] ils raccourcissent la hiérarchie je veux moins de généraux et plus de soldats davantage de délégation donc d'initiative contre le gâchis une guerre sans merci je serai le capitaine d'un navire léger et rapide rien d'inutile à bord il a dit¹⁵

Nicole, qui ose se plaindre des procédés adoptés par l'administration, est finalement licenciée. De même, en dépit de sa fidélité aveugle à l'entreprise dont il mythifie le passé et de la démultiplication titanesque de sa force de travail, Guillermo est exclu, d'une part parce qu'il s'accroche au passé, de l'autre parce qu'il apparaît comme le rival involontaire de son directeur. Anne est mutée au secrétariat du service du personnel car le service après-vente se trouve réduit à une employée, Yvette, en raison de l'informatisation du service alors que Jaudouard, qui lui enjoint de venir le visiter au bureau après le travail, est promu à l'administration des ventes. Exclue à la fois par son amant Guillermo et par la direction de l'entreprise, Nicole, qui avait commencé par déclarer la guerre à sa rivale (« Et tu sais je ne suis pas prête à le laisser partir je me battraï je te tuerai¹⁶ »), sort enfin de la logique guerrière et de toutes les contraintes qu'elle présuppose. Elle finit même par accepter de déménager avec ses deux enfants et de faire un ménage à trois avec Yvette et Guillermo en même temps qu'elle s'engage dans le syndicalisme.

Sous la froideur apparente de l'espace du travail s'enclenchent toutes sortes de guerres intestines où les chantages affectifs et les rivalités sexuelles deviennent une arme supplémentaire de pression sur les salariés. Au fur et à mesure que le discours managérial se radicalise apparaissent chez les personnages les symptômes physiques d'un malaise croissant que François Dupuy décrit chez les cadres dans un ouvrage intitulé *La Fatigue des élites. Le Capitalisme et ses cadres*¹⁷. Nicole souffre

13. Michel Vinaver, *Les Travaux et les Jours*, op. cit., p. 48.

14. *Ibid.*, p. 55.

15. *Ibid.*, p. 56-57.

16. *Ibid.*, p. 45.

17. « Compte tenu de l'enjeu de ces changements en termes de protection et de conditions du travail, les acteurs ont résisté autant qu'ils ont pu et les entreprises ont dû se confronter plus

de douleurs chroniques au cou et au dos à cause de sa « mauvaise position¹⁸ », tandis qu'Anne souffre de troubles de sommeil : « c'est un tel tumulte en moi la nuit souvent je me dresse en sursaut j'essaie de me raisonner de me rassurer je ne puis m'empêcher d'être atterrée¹⁹ ». Le malaise culminera d'ailleurs dans la pièce suivante de Vinaver, écrite un an plus tard, *À la renverse*, où un cadre se tire une balle dans la bouche au milieu de la salle de réunion quelque temps après avoir été promu car son entreprise ne parvient pas à gérer une grève des ouvriers.

Contrairement à *Par-dessus bord* dont le schéma est celui d'une conquête euphorique qui se clôt sur un « festin » final, le rythme d'écriture des *Travaux et des Jours* ressemble, comme le titre de la pièce l'indique, à une chronique du quotidien, dans laquelle toutefois les discours de la banalité quotidienne accusent les abus et les contraintes menant à la destruction de toute assise psychologique, amoureuse, familiale et professionnelle des personnages. D'ailleurs, les citations que place Vinaver en exergue de la pièce confirment ce déclin de l'humanité :

Applique-toi de bon cœur aux travaux convenables, pour qu'en sa saison le blé qui fait vivre emplisse tes granges. C'est par leurs travaux que les hommes sont riches en troupeaux et en or ; rien qu'en travaillant ils deviennent mille fois plus chers aux Immortels.

Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, VIII^e s. av. J.-C.

Si en avint si grant pestilence et si grant persecucion que onques puis les terres ne rendirent as laboureors lor travaux, car puis n'i crut ne blé ne autre chose, ne li arbre ne porterent fruit, ne en l'eve ne furent trové poisson se petit non. Et por ce a len apelee la Terre Gaste, por ce que par cel dolereus cop avoit esté agastie.

La Queste del Saint Graal, XIII^e s.

Les conditions de travail, de communication et d'échange d'une société se transforment. Il dépend de la sagesse des hommes que l'informatique apparaisse comme une contrainte nouvelle et pesante ou comme un moyen de libération [...] Une

directement à la question essentielle du management : comment obtenir des gens qu'ils fassent ce que l'on souhaiterait qu'ils fassent ? Les errements de la pensée managériale sur cette question cruciale n'ont fait qu'amplifier la pression pesant sur les cadres et donc à la fois leur désarroi et leurs tentatives pour y échapper. [...] Dans leur effort pour rassembler les troupes autour des mêmes objectifs, mais aussi et surtout pour obtenir d'elles des comportements différents, les entreprises publient des chartes, affichent des visions, proclament des valeurs, sans jamais chercher à en vérifier la compatibilité avec les situations réelles de ceux qui doivent y adhérer. Il en résulte cacophonie et incompréhension. » (François Dupuy, *La Fatigue des élites. Une Capitalisme et ses cadres*, Paris, Seuil, « La République des idées », 2005, p. 66).

18. Michel Vinaver, *Les Travaux et les Jours*, op. cit., p. 18.

19. *Ibid.*, p. 80.

période de l'histoire de l'humanité s'achève: une autre s'ouvre. Il importe que nous gardions la maîtrise de ces changements [...].

André Giraud, ministre de l'Industrie, 20 juin 1970

Et plût au ciel que je n'eusse pas à mon tour à vivre au milieu de ceux de la cinquième race, et que je fusse ou mort plus tôt ou né plus tard. Car c'est maintenant la race de fer. Ils ne cesseront ni le jour de souffrir fatigues et misères, ni la nuit d'être consumés par les dures angoisses que leur enverront les dieux. Du moins trouveront-ils encore quelques biens mêlés à leurs maux. Mais l'heure viendra où Zeus anéantira à son tour cette race d'hommes périssables: ce sera le moment où ils naîtront avec des tempes blanches. Le père alors ne ressemblera plus à ses fils ni les fils à leur père.

Hésiode, *Les Travaux et les Jours*²⁰

L'anomie créée par le totalitarisme managérial et par l'informatisation de l'entreprise entraîne une dévastation comparable à celle de la Terre Gaste et impose le fer comme seul matériau constitutif du décor de la pièce, dont les personnages doivent renouveler leurs modes de vie en s'habituant à une perte progressive des valeurs et des sentiments tant sur le plan professionnel que familial ou amoureux.

Toutefois, si la représentation de l'entreprise dit clairement chez Vinaver la dégénérescence que subit l'humain au fur et à mesure que le régime du travail en entreprise gagne en autorité et en avidité, il ne serait pas juste de conclure que sa vision est foncièrement alarmiste. Car les pièces mettent en scène, aux côtés de personnages irréversiblement formatés par le discours économique, des personnages qui réussissent à y échapper ou du moins à conserver une certaine lucidité à son égard. Ainsi, la parole autoritaire du système économique que Jaudouard ne cesse de répéter et de faire sien est franchement critiquée par Nicole, dont l'exclusion lui aura permis au moins d'échapper à son emprise. Nicole joue en effet dans la pièce le rôle typiquement vinavérien de l'objecteur, qui est réfractaire aux normes du système et cherche à tracer son chemin en dehors de ses cadres. D'autres personnages comme Anne dans *Les Travaux et les Jours* ou Passemar dans *Par-dessus bord* réussissent à survivre dans ce contexte dans la mesure où ils se maintiennent dans un état de conflit interne par rapport à la parole persuasive du « marketing mix qui fait tilt ». Or, la représentation littéraire de ce conflit joue un rôle décisif pour la libération de la « conscience individuelle » selon Bakhtine :

Cette objectivation qui met à l'épreuve la parole persuasive et la figure du locuteur, prend une grande importance là où commence déjà un conflit avec eux, où, par la voie de cette objectivation, on tente d'échapper à leur influence ou même de les dénoncer. Ce processus de lutte avec la parole d'autrui et son emprise a eu une

20. Michel Vinaver, *Les Travaux et les Jours*, op. cit., p. 7.

influence énorme pour l'histoire du devenir idéologique de la conscience individuelle. Une parole, une voix qui sont « nôtres », mais nées de celles des autres, ou dialogiquement stimulées par elles, commenceront tôt ou tard à se libérer du pouvoir de la parole d'autrui²¹.

On voit d'ailleurs se profiler l'espoir ou l'utopie de repenser le lien à soi-même et aux autres dans la dernière pièce écrite par Vinaver avant son départ de l'entreprise en 1982, *L'Ordinaire*²². Cet espoir passe à travers la prise de conscience, rapportée ou suscitée par l'écriture théâtrale, qu'une autre voie est possible, celle, aux dires de l'auteur, d'une démocratie qui pourrait ressurgir en dehors de la hiérarchie et de la rigidité du discours économique. Si la fonction de la comédie moliéresque s'avérait éthiquement utile, comme le suppose Pierre Force, parce qu'elle enseignait à l'individu la nécessité d'assimiler les règles de l'échange social et de s'y plier sans les expliciter²³, la comédie entreprise par Vinaver permet peut-être à son spectateur-lecteur et, en tout cas, à son auteur, de questionner les règles de l'échange socioprofessionnel et de s'y montrer réfractaire lorsqu'elles risquent de tourner au tragique, pour tenter de reconstruire un nouveau pacte social.

-
21. Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, trad. du russe par Daria Olivier, Paris, Gallimard, «Tel», 1978, p. 166.
 22. Michel Vinaver, *L'Ordinaire*, Arles, Actes Sud, «Babel», 2009 [1983], 256 p. Dans la pièce de Vinaver, les dirigeants d'une multinationale survolant la Cordillère des Andes voient leur jet s'écraser dans les neiges éternelles. Là, dans cet espace où toutes les données antérieures sont chamboulées, les discours de «l'ordinaire» qu'ils avaient l'habitude de proférer, truffés de stéréotypes et de déjà-dit, résonnent de manière curieusement comique en dépit des événements tragiques de la pièce. Or, hors du cadre de l'entreprise, dans le *no man's land* enneigé de la cordillère des Andes, l'impératif vital permet de questionner l'organisation autoritaire qui régissait l'espace du travail. Les personnages sont alors amenés à repenser, à leur échelle, le consensus ou le pacte social qui les lie, afin de majorer leur chance de survie.
 23. Cf. Pierre Force, *Molière ou le Prix des choses. Morale, économie et comédie*, Paris, Nathan, 1994, p. 220 *sq.* : « Il n'y a comédie que lorsqu'il y a gain ou perte dans les transactions auxquelles se livrent les personnages. [...] Les personnages sont ridicules parce qu'ils pratiquent l'échange de façon défectueuse, soit en refusant de donner, soit en refusant de recevoir, soit encore en évaluant incorrectement ce qu'ils donnent ou ce qu'ils reçoivent. » Et *ibid.*, p. 253 : « Le rôle éducatif de la comédie consiste donc à révéler, tout en les cachant, les règles de l'échange. [...] Le but de la comédie est de rendre familier et évident ce qui devrait aller de soi, mais qui constitue ordinairement un mystère incompréhensible : la différence entre les autres et moi. Cette différence constitue une énigme tant que je regarde les autres en spectateur. Or, je suis comme les autres, un personnage de la pièce, et le monde n'est pas une terre étrangère où je serais tombé venant d'une autre planète. » C'est cette contrainte-là des personnages, qui sont sommés de se plier aux lois du «Système», tout en étant tôt ou tard expulsés de manière inéquitable, qui prend une dimension tragi-comique chez les personnages vinavériens et qui pousse certains à faire figure d'objecteurs, même si le sort de ces derniers est tout aussi ambigu. Le rôle du montage-démontage dans l'écriture vinavérienne serait, en l'occurrence, aux antipodes du but de la comédie moliéresque, tel que défini par Force.



« Poéticiser » la langue de l'entreprise

Isabelle KRZYWKOWSKI*

La langue du travail peut sembler incompatible avec la langue poétique : technique, fonctionnelle, liée à un savoir-faire, donc à une expérience, elle est, comme tout sociolecte, à la fois difficilement accessible pour les « non-initiés » et difficilement « intégrable » dans ce que l'on entend par / attend de la langue et l'institution littéraires. Mais elle connaît une mutation importante dans le dernier tiers du XX^e siècle, liée à l'évolution des modes de gestion et d'organisation du travail et, plus largement, à l'affirmation de ce que Luc Boltanski et Ève Chiapello appellent le « nouvel esprit du capitalisme¹ », qu'ils étudient notamment à partir d'un corpus de textes de management. Ce renouvellement du lexique, à partir des années 1970, peut être considéré comme l'illustration du processus que Jacques Ellul nomme « propagande d'intégration² » : la diffusion de l'idéologie dominante délaisse le champ politique pour investir le champ sociologique. De technique, la langue du travail devient donc idéologique. Cette « nouvelle langue », qu'on la nomme « nov-langue³ », par référence à *1984* de George Orwell (1949), ou

* Professeur de littérature comparée. Université Stendhal-Grenoble III (Centre de Recherche sur l'Imaginaire / Imaginaire et Socio-Anthropologie / Litt&Arts).

1. Luc Boltanski et Ève Chiapello, *Le Nouvel Esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999, 843 p.
2. Jacques Ellul, *Propagandes*, Paris, Armand Colin, 1962, 336 p.
3. Le colloque a discuté cette dénomination, rappelant en particulier que le novlangue travaille essentiellement sur les mots (au niveau conceptuel, donc), alors que la langue étudiée par la plupart des communications travaille également au niveau syntaxique. Chacun a cependant admis que la visée en est la même : une manipulation de nature idéologique, par simplification des cadres de pensée et « lissage » des oppositions. On notera par ailleurs que l'usage a féminisé le terme en français, mais pour une acception plus large que celle d'Orwell.

«LQR⁴», par référence à Victor Klemperer⁵, fait de l'univers du travail un vecteur de propagation de ce «nouvel esprit» néolibéral. De fait, les deux semblent désormais totalement imbriqués: en s'intéressant aux nouvelles situations de travail (Massera, La Rédaction), c'est le discours dominant que la littérature reflète; à l'inverse, ceux qui investissent le «discours médiatique à prétention hégémonique⁶» (Courtoux, Mauche, Michot) ne peuvent éviter de croiser le travail⁷.

Cette évolution n'est donc pas sans conséquence sur la littérature du travail: alors qu'elle était pour l'essentiel une littérature narrative (même en poésie), elle s'empare aujourd'hui du discours (même s'il s'agit de montrer comment ce discours constitue, précisément, un nouveau récit, le *story telling* du néolibéralisme). Mais un second changement est notable, puisqu'il s'agit désormais moins de donner la parole aux travailleurs, que de montrer comment le discours dominant envahit, parasite, voire détourne la langue du travail, de plus en plus stéréotypée, formatée et contrainte. Il a certes existé une poésie du travail dans les classes dirigeantes, mais elle a plus souvent consisté à faire l'éloge des techniques ou des valeurs liées au travail⁸. C'est au contraire de la langue même des classes dirigeantes telle qu'elle s'exprime dans l'exercice de communication, telle qu'elle se médiatise, que se nourrissent les textes que j'ai réunis ici: de Jacques-Henri Michot, qui en fournit l'abécédaire consensuel, à Jérôme Mauche, qui en agence des fragments tirés de magazines d'économie, de Sylvain Courtoux, où une mystérieuse «elle» discours sur une mystérieuse entreprise, à Jean-Charles Massera, qui fait dialoguer une mère de famille et un dirigeant d'entreprise, en passant par La Rédaction, qui convoque simultanément plusieurs interlocuteurs d'un ouvrier sans papier, ce corpus, qui couvre la dizaine d'années du tournant du siècle (1998-2008) où le langage et les pratiques du néo-management deviennent sensibles dans tous les corps

-
4. C'est le titre de l'essai d'Éric Hazan, *LQR. Lingua Quintae Republicae. La Propagande du quotidien*, Paris, Raisons d'agir, 2006, 122 p. Il s'inspire de celui de Klemperer (cf. note suivante).
 5. Victor Klemperer, *LTI. Lingua Tertii Imperii: Notizbuch eines Philologen*, Berlin, 1947. Klemperer y met en évidence le travail sur la langue quotidienne par lequel le troisième Reich a banalisé et installé sa propagande.
 6. Jacques-Henri Michot, «De l'entaille (À propos de l'écriture d'*Un ABC de la barbarie*)», Horlieu éditions, [2000], p. 3. Accessible à l'adresse: <http://horlieu-editions.com/brochures/Michot-de-l-entaille.pdf> (consulté le 15 juin 2014).
 7. Le corpus étudié est le suivant: Sylvain Courtoux, *Nihil, Inc.*, s.l., Al dante, 2008; La Rédaction [Christophe Hanna], «Rapport n° 2 remis le 15.IX.98 = Test des notions: vraisemblable/crédibilité/preuve», in *Ouvriers vivants*, Romainville, Al dante, 1999; Jean-Charles Massera, *United Problems of Coût de la Main-d'Œuvre*, repris dans *United Emmerdements of New Order*, Paris, P.O.L., 2002; Jérôme Mauche, *La Loi des rendements décroissants*, Paris, Seuil, «Déplacement», 2007; Jacques-Henri Michot, *Un ABC de la barbarie*, Marseille, Al Dante, 1998. On ne mentionnera désormais que les auteurs et les pages.
 8. L'un des plus représentatifs en français est le recueil d'Amédée Prouvost (héritier des «Peignages Amédée Prouvost» à Roubaix et lauréat de l'Académie française), *Le Poème du travail et du rêve*, Lille-Roubaix, Beffroi, 1905.

de métier, se propose manifestement de questionner le travail de manipulation de la langue dont les sociologues ont pointé l'évolution récente.

Collage, montage, détournement ironique: plutôt que représentation ou mise en fiction, le discours du management et, plus largement, le discours néolibéral semblent devenir ici matériau poétique. On peut ainsi faire l'hypothèse (au demeurant confirmée par des déclarations dont je parlerai plus loin) que l'entreprise poétique s'est déplacée et qu'elle consiste désormais moins à se demander comment faire entrer le travail en poésie, qu'à chercher comment travailler sur cette nouvelle langue hégémonique qui gagne même la langue du travail, et sur les effets qu'elle induit. Car si le « nouvel esprit du capitalisme » a excélé dans le détournement de la langue, ne s'agit-il pas de réinvestir la poésie, lieu par excellence du travail de la langue, dans sa fonction de critique du langage, qui passe par une refondation des mots et des genres pour dénoncer la récupération, l'idéologie qui la sous-tend et les situations humaines qui en découlent?

(D)écrire la nouvelle langue de l'entreprise

Pour être resserré dans le temps, ce corpus fait apparaître des points de départ sensiblement différents, où les situations liées au travail sont inégalement représentées. Une partie des textes se proposant plus largement de rendre compte d'un « langage médiatique stéréotypé⁹ », le monde du travail y est convoqué, mais de manière épisodique: chez Courtoux, certains passages évoquent la surveillance généralisée, le harcèlement ou les pratiques de manipulation (l'autorité perverse de certains employés, les discours des bureaucrates, des experts, des propagandistes¹⁰); chez Michot, seule une partie des expressions répertoriées renvoie à des situations de travail (par exemple, à la lettre P, les « pactes pour l'emploi » ou les « petits boulots¹¹ »); chez Mauche, le rapport au travail et à l'entreprise innerve le texte dès l'ouverture (« la ronde du personnel »), mais d'une manière plus générale l'emprise du discours et de la logique économiques. Chez Massera ou La Rédaction au contraire, le rapport entre vie et travail, son interdiction ou sa disparition, est central et les occurrences sont évidemment plus fréquentes et précises. La mère, chez Massera, évoque des situations de chômage ou de tensions dues au risque de restructuration: paupérisation et aliénation (ces « gens comme ceux qu'on a vu dans l'reportage d'hier soir, qui travaillent quinze heures par jour pour un salaire qui leur permet même pas d'nourrir leur famille, mais qui z'acceptent parce qu'i-z-ont rien d'autre¹² »); angoisse qui pèse sur des travailleurs menacés de licenciements ou d'un « plan de

9. Jacques-Henri Michot, « De l'entaille », *op. cit.*, p. 3.

10. Sylvain Courtoux, *op. cit.*, notamment p. 51.

11. Jacques-Henri Michot, *op. cit.*, p. 146 et 150.

12. Jean-Charles Massera, *op. cit.*, p. 14, *passim*.

mutation»; antagonismes qui montent entre les travailleurs (détestation des Coréens chez les entreprises délocalisent). C'est dans le texte de La Rédaction que le rapport au travail est le plus manifeste: présentation de la situation de l'entretien et des contraintes qui pèsent sur le « chargé d'entretien » (obligé de contrôler sa propre attitude pour « rester attentif et ferme », et de « maîtriser » l'émotion et la tension de son interlocuteur); ou encore, évocation de la dangerosité du travail, dont l'ouvrier parle « par allusions¹³ ». Mais les textes se rejoignent pour montrer le poids que font peser sur le travail les nouvelles règles de l'entreprise: les « contraintes » imposées par la concurrence, le caractère « gestionnaire », les exigences accrues de rentabilité qui se traduisent par la pression imposée aux travailleurs pour obtenir une plus grande efficacité, les attentes qu'ont les entreprises à l'égard de leurs employés (motivation, disponibilité, absence d'enfants¹⁴, etc.) transparaissent partout.

L'enjeu est de rendre compte du caractère invasif du discours médiatique et de la manière dont il réécrit jusqu'à la réalité du travail. Depuis Mauche, tout imprégné de la langue de la *doxa*, jusqu'à La Rédaction, qui se coule dans le moule des rapports d'expertise, tous les textes affichent les stéréotypes et miment la phraséologie pour rendre manifeste le consensus qui s'est construit autour de ces énoncés inlassablement repris. La répétition (répétition formelle de la structure de liste et du système des renvois chez Michot; mais aussi répétitions de segments entiers, procédé fondamental chez Courtoux ou Massera) fait porter l'attention sur les automatismes du langage et son caractère « formulaire », tout en soulignant la pauvreté de la langue. C'est ce que Michot appelle les « bruits¹⁵ », à la fois envahissement diffus et perte de sens. Sans faire appel à l'analyse, les textes révèlent ainsi un envers de cette langue, conçue comme outil de persuasion et de manipulation: c'est, comme le montrait Klemperer, ce caractère entêtant, la répétition obsédante des mots et des idées et leur dissémination généralisée dans les cadres les plus divers, qui constitue le principal facteur de l'expansion d'une idéologie totalitaire.

Cette « dévalorisation » de la langue (pour reprendre l'expression d'Éric Hazan) par laquelle l'idéologie s'insinue s'appuie notamment sur les déplacements terminologiques. Herbert Marcuse pointait déjà ce renversement du langage par le « néo-capitalisme », qui conduit à l'enfermement du discours et à la disparition de la pensée critique¹⁶. La répétition est bien sûr l'un des procédés par lesquels mettre en évidence le caractère « unidimensionnel » de ce nouveau langage et ses stéréotypes.

13. La Rédaction, *op. cit.*, p. 25.

14. Jean-Charles Massera, *op. cit.*, p. 19-20.

15. « Bréviaire des bruits » est le sous-titre de l'œuvre de Barnabé B, *ABC de la barbarie* (mais pas de celle de Jacques-Henri Michot).

16. Herbert Marcuse, *One-Dimensional Man; Studies in the Ideology of Advanced Industrial Society*, Boston, Beacon Press, [1964]; *L'Homme unidimensionnel. Essai sur l'idéologie de la société avancée*, traduction de Monique Wittig, Paris, Minuit, 1968, 288 p.

Les interférences en sont un autre, qui confrontent les niveaux de langue, les contextes ou les récits et l'expérience, et révèlent ainsi le double discours.

Le déplacement du discours se traduit aussi par l'effacement d'un lexique plus conflictuel : ainsi chez Michot, à la lettre E, où l'on trouve « Entreprise citoyenne. Cf. Initiatives¹⁷ », mais pas « entreprise », ni « emploi » ; de même, on ne parle à la lettre A ni d'« Accidents du travail », ni d'« Allocations de chômage », ni d'« Artisanat (vestiges) », pourtant mentionnés dans la liste du « dossier des A » tenue par Jérémie B, l'un des éditeurs fictifs de l'ouvrage de Barnabé B ; cette seconde liste, qui aurait dû composer un nouvel ouvrage, *Chiffres*, annoncé pour paraître en 2006¹⁸, apparaît comme le « négatif » de l'*ABC* de Barnabé B en ce qu'elle permet d'en révéler les glissements et les manques. D'un côté, les événements nommés sans ambiguïté, les mots crus (les « mots sauvages », pour reprendre le beau titre de Thierry Beinstingel¹⁹) sont renvoyés dans une note et à un ouvrage au statut incertain ; de l'autre, la présentation iréniste du monde du travail révèle le cynisme de cette *doxa* et du récit qu'entreprend de reconstruire la « barbarie ».

On reconnaît dans ce « discours d'entreprise » les procédés décrits comme caractéristiques des usages totalitaires de la langue. Éric Hazan les détaille dans *LQR*²⁰ : présence de tournures propres au discours néolibéral, vocabulaire détourné par la litote ou l'euphémisme, qui produit ainsi des effets de déréalisation (par exemple la notion de « pacte pour l'emploi ») ; métaphores (celle de la maladie, du sport ou de la guerre) que le néo-management affectionne pour créer de l'émulation ; goût pour les formules d'ordre général, les « slogans », les vérités d'évidence, les termes globalisants, que la pratique de la répétition rend particulièrement perceptible ; ou encore fréquence de données, chiffres, références, qui contribuent au discours d'autorité. Celui-ci s'installe également grâce à la rhétorique argumentative qui se traduit, en particulier, par un discours très organisé et maîtrisé (le chef d'entreprise chez Massera affectionne les classements, la numérotation des arguments). À travers le discours de l'entreprise, c'est un système qui parle.

La « LTI » semble donc fonctionner comme un modèle formel. Or Michot note le risque de participer ainsi à une forme de « servitude volontaire²¹ » et Massera a expliqué, lors du colloque, avoir pour cette raison délibérément choisi de faire évoluer son écriture. Il convient alors de réfléchir à la visée de ces textes : simple

17. Jacques-Henri Michot, *op. cit.*, p. 66.

18. *Ibid.*, p. 238.

19. Thierry Beinstingel, *Retour aux mots sauvages*, Paris, Fayard, 2010, 300 p.

20. Éric Hazan, *LQR*, *op. cit.* Voir aussi l'étude stylistique proposée par Pauline Vachaud sur le texte de Michot dans « Homo Economicus et écriture poétique : analyse d'une mise à l'épreuve », in *Le Travail sans fin. Discours et représentation à l'œuvre*, Sylvie Servoise éd., *Raison publique*, 15, automne 2011, p. 35-50.

21. Jacques-Henri Michot, « De l'entaille », *op. cit.*, p. 4. L'expression « servitude volontaire » fait bien sûr référence au discours de La Boétie.

témoignage, pastiche ou parodie? S'agit-il d'observer ce discours, de le critiquer ou de le faire dysfonctionner?

Hétérogénéité et brouillage

Contrairement à ce que souligne Hazan à propos de la LTI, la syntaxe, dans les textes qui nous intéressent, n'est pas simplifiée : à l'exception des listes, les phrases sont, dans l'ensemble, plutôt longues, ou paraissent complexes du fait des superpositions et des interférences de discours. On peut alors faire l'hypothèse que cette complexité est l'un des biais par lesquels le lecteur est appelé à lire autre chose derrière cette parole d'autorité, assenée et volontiers jussive. De plus, si ces textes donnent à lire et à entendre la nouvelle langue du capitalisme – dans son lexique, dans ses procédés –, ils la mettent également en péril, en recourant à sa recette la plus efficace : le détournement. Les textes ont pour cela des pratiques proches : superposition des discours, intertextualité, collage, montage, mixage, *sampling*, qu'ils réalisent par des procédés divers.

La communication se trouve ainsi brouillée par un effet de trop-plein, à quoi contribue également la mise en page : insertion de codes visuels décalés, effets de délinéarisation ou, au contraire, uniformisation par l'absence de paragraphes. L'hétérogénéité est visuelle chez Michot, avec la présence d'un paratexte complexe (plusieurs séries de notes), d'une typographie en miroir (listes ferrées à gauche / citations ferrées à droite ou centrées, en italiques) et la présence d'images ou de poésie visuelle ; de même chez Courtoux, où la typographie est variée, jouant sur les casses, les corps et quelques signes (système de crochets, lignes de croix) ; ou encore avec la mise en page dense de La Rédaction, en cases, accompagnées de photographies. Elle se joue aussi dans le texte, sous la forme d'un dialogue en questions-réponses chez Massera ou, de manière plus opaque, chez Mauche, « moins [...] prélèvement que [...] prolongement²² ».

Bien qu'affichée ou notifiée, cette hétérogénéité n'est pas toujours explicitée : elle peut ne pas être marquée typographiquement (Massera, Mauche), ni systématiquement associée à des sources (Michot indique l'origine de ses citations, mais pas celle des listes ; Courtoux n'indique que les références des chansons en anglais ; Mauche explique son procédé dans sa postface sans préciser plus avant ce que sont les « divers magazines et [...] journaux à vocation informative²³ » qu'il a consultés).

Cette hybridité atteste de la présence dans les textes de propos d'origines diverses, mis en scène dans un dialogue, rapprochés visuellement ou accolés, y compris en langues étrangères. Il s'agit chaque fois de discours clairement distincts : Massera

22. Jérôme Mauche, *op. cit.*, p. 190 [postface].

23. *Ibid.*, p. 187 [postface].

confronte une mère dont les proches sont victimes de la « crise » et un dirigeant d'entreprise ; La Rédaction produit des rapports concernant un sans-papiers demandeur d'asile, rédigés par un employé de préfecture et par une experte du Haut-commissariat des Nations Unies pour les réfugiés, en parallèle des commentaires des « sondeurs » et de ceux du « chargé de relations avec le rassemblement des ouvriers sans papiers » ; Michot oppose aux clichés de la *doxa* une série de citations de sources variées (notamment littéraires), d'éléments biographiques et de souvenirs, tandis que l'appareil de notes tresse un dialogue parfois polémique entre l'auteur défunt et ses deux éditeurs ; chez Courtoux, une voix de femme²⁴ débite une analyse politisée de la société et du discours qu'elle véhicule, mais constamment parasitée par des considérations d'ordre général et des citations en anglais. Se croisent, chaque fois, discours d'experts faits de formules et interventions inopinées de natures diverses qui viennent interrompre le flux de l'information ou de la communication.

Il résulte de ces contrepoints et de ces piratages une confusion qui semble progressivement brouiller les lignes de chaque discours : les deux voix interfèrent chez Massera au point de se confondre, sans que l'on sache très bien s'il s'agit d'une entreprise de « séduction », de manipulation, ou d'une contamination paradoxale du « fort » par le « faible » (le mélange d'oralité et de formules qui caractérise le discours de la mère envahit progressivement les propos du dirigeant, qui deviennent de ce fait de plus en plus incompréhensibles, littéralement parasités par les échos) ; de même, chez Courtoux, il est de plus en plus difficile de savoir si la voix féminine est celle d'une responsable d'organisation terroriste qui prône la destruction au nom d'un nihilisme critique, ou celle d'une dirigeante accueillant un nouvel employé de la mystérieuse « Nihil, Inc. », « première firme mondiale dévouée à la pratique systématique du crime et à la propagation endémique du mal²⁵ », à moins qu'elle ne soit la voix qui incite à infiltrer l'entreprise pour la détruire, ou pour s'autodétruire (« Vous avez fait du bon travail dit-elle – Mais vous ne faites que vous suicider en tant que singularité²⁶ ») ; chez Mauche, le télescopage est tel entre les bribes des discours en « contexte économique-social » (management, statistiques, publicités, etc.) et une « très légère exagération²⁷ » qu'il ne permet plus d'identifier des voix, sinon par l'impression d'une incohérence de détail dans un ensemble idéologiquement cohérent.

Or c'est précisément cette confusion et cette ambiguïté qui assurent leur efficacité aux textes. Car, d'une part, le travail de parasitage dévoile, en changeant les conditions de réception, non seulement les stéréotypes, mais les implicites du discours dominant. Le résultat paradoxal du « mixage » est d'éclairer, voire de

24. Le texte est ponctué par l'incise « dit-elle » – mais « la voix que vous entendez est la vôtre » lit-on p. 59.

25. Sylvain Courtoux, *op. cit.*, p. 31.

26. *Ibid.*, p. 62.

27. Jérôme Mauche, *op. cit.*, p. 187 et 186 [postface].

dé-brouiller l'écheveau des formules creuses et de l'euphémisation, pour en faire apparaître la véritable pensée (« Écrire à partir de ce qui est écrit déjà. Ne serait-ce que pour constater que ce n'était pas cela qui était écrit en fait²⁸ » explique par exemple Jérôme Mauche) et la véritable nature (un discours qui se nourrit de tout et récupère tout, jusqu'à perdre sens, comme le montre notamment Massera). D'autre part, à ce travail de dévoilement s'ajoute une tentative de destruction « de l'intérieur », un dérèglement, qui s'apparente à la théorie du virus proposée par Burroughs²⁹, ou encore à la métaphore du cancer³⁰, deux images largement partagées par la génération de poètes du tournant du siècle : la langue « contaminante » est contaminée en retour selon ses propres armes. Le discours se met à dysfonctionner car son fonctionnement devient visible ; il s'embrouille, au sens propre, chez Massera, Mauche ou Courtoux.

Loin d'être simplifié, ce « langage médiatique » est ainsi au contraire rendu à la complexité. Il est par là même décalé, détourné de ses objectifs de fonctionnalité et d'efficacité. Il s'agirait ainsi dans ces textes à la fois d'une entreprise de révélation, de nature critique, et d'une entreprise de subversion, y compris de la réception – les deux étant liés : non pas une entreprise de critique théorique, mais de « délégitimation » par un travail de sape.

La « fonction poétique » : « Désautomatiser » la langue

C'est cette démarche qui me fait parler ici de « poéticisation », suivant la définition de Roman Jakobson selon lequel il y a « poéticité » quand « le mot est ressenti comme mot³¹ », en vue d'une « désautomatisation » de la langue. C'est ce décalage entre le mot et la langue que les procédés de brouillage font entendre ici.

Mais le terme et le genre font débat pour les artistes de mon corpus. Ils contestent le lyrisme : Michot souligne par exemple que le procédé de la liste « ne semble guère ressortir au "lyrisme"³² » ; et Massera, convaincu qu'il faut faire « exploser le

28. Jérôme Mauche, *op. cit.*, p. 190 [postface].

29. Voir notamment *The Ticket That Exploded*, Olympia Press, 1962 et *Electronic Revolution 1970-71*, Cambridge, Blackmoor Head Press, 1971 : William Burroughs assimile la langue de communication à l'action d'un « virus » et recommande le piratage collectif.

30. Voir par exemple Sylvain Courtoux, *op. cit.*, p. 58-59. On la trouve aussi dans « hackt°-theory(Z) » de Philippe Boisnard, qui la distingue du virus (consultable sur le site de la revue *Doc(k)s* : <http://www.akenaton-docks.fr>). Il est intéressant de noter que l'on est passé d'une dénonciation de l'usure de la langue (avant-gardes historiques) à celle d'une langue malade.

31. Roman Jakobson, « Qu'est-ce que la poésie ? » (1934), *Huit questions de poétique*, Paris, Seuil, 1977, p. 46.

32. Jacques-Henri Michot, « De l'entaille », *op. cit.*, p. 5.

“je”³³», cite Olivier Cadiot selon qui la poésie « ne convient plus s'il s'agit de faire entendre la parole, autonome, solitaire, non communautaire, du tyran... », car il faut « imaginer un sujet moins singulier » que la poésie ne le permet.

Ils partagent aussi la conviction que le classement traditionnel en genres ne convient plus : « plaider pour une forme (et poubelle pour les genres constitués)³⁴ » affirme par exemple Jean-Charles Massera. À l'hétérogénéité s'ajoute donc le brouillage générique : une prose, le plus souvent non narrative, ou dont la narration est si confuse qu'on accède difficilement à l'histoire ; un montage de textes de nature ou de tonalités diverses ; éventuellement un collage, typographique, voire intermédial. En contrepartie, Christophe Hanna constate l'apparition, depuis le milieu des années 1990, de formes poétiques qu'il appelle « poésies informationnelles » ou « poésies re-médiées », ou encore, après Pierre Alferi et Olivier Cadiot, « OVNI » ou « OLNi » (objet verbal / littéraire non identifié), caractérisées par un ensemble de fonctionnalités qu'il nomme « dispositif » (à rapprocher, me semble-t-il, de ce que Massera nomme « médium », c'est-à-dire le fait de chercher le médium adapté à ce que l'on veut dire et à l'effet que l'on veut obtenir).

On trouve également chez Hanna une contestation programmatique de la poécité telle que définie par Jakobson (définition qui, selon Hanna, et je le suis sur ce point, a informé la conception théorique de la poésie tout au long du XX^e siècle³⁵), sur laquelle je voudrais m'attarder. Il récuse les trois propositions présentées dans l'article « Qu'est-ce que la poésie ? » (1934) : le caractère autonome de la langue poétique ; l'idée qu'elle aurait pour fonction sociale d'être « l'organisateur fondamental de l'idéologie » ; enfin, et surtout (mais avec, il me semble, une certaine mauvaise foi), le principe d'un « mimétisme verbal », processus par lequel le lecteur serait en quelque sorte « contaminé » par les changements de la langue. Hanna prône une poésie de l'efficacité immédiate, ancrée dans le présent (« en direct ou en léger différé³⁶ »), que Jean-Charles Massera rejoint je crois lorsqu'il affirme que « l'enjeu » doit désormais être « la reconnexion à l'Histoire³⁷ ». Pour ce faire, Hanna propose un « dispositif » qui repose sur deux « intentions pragmatiques » : le « virus », c'est-à-dire une forme « qui embraye sur son contexte » et « le transforme en s'y adaptant structurellement », provoquant un « dysfonctionnement symbolique », un « sabotage³⁸ » ; et le « spin communicationnel » (le fait, donc, de « tordre » les faits pour influencer leur réception) qui « a pour effet de redéfinir les conditions

33. Jean-Charles Massera, *It's Too Late to Say Littérature (Aujourd'hui recherche formes désespérées)*, Paris, Cercle d'art, 2010, p. 27.

34. *Ibid.*, p. 31.

35. Christophe Hanna, *Poésie action directe*, Al Dante-Léo Scheer, 2002, p. 11.

36. *Ibid.*, p. 32.

37. Jean-Charles Massera, *It's Too Late to Say Littérature...*, *op. cit.*, p. 22.

38. Christophe Hanna, *Poésie action directe*, *op. cit.*, p. 25.

de réception de certaines productions³⁹ » [de textes poétiques] en s'inspirant directement des pratiques de communication. Ces trois notions de dispositif, virus et *spin* me paraissent très précisément rendre compte à la fois du fonctionnement des textes que j'envisage ici, et de la manière dont ils agissent sur la langue, qu'ils « sabotent » par une recomposition complexe. En ce sens, on pourrait s'étonner de la virulence de Hanna à l'égard de Jakobson, tant cette démarche semble répondre à sa conception de la poésie comme ce qui « nous protège contre l'automatisation, contre la rouille⁴⁰ ».

Les poètes réunis ici définissent pour la plupart précisément le rôle qu'ils se donnent : La Rédaction se fixe pour but de « surveille[r] les productions langagières » en « test[ant] [...] les mécanismes discursifs ou narratifs⁴¹ » et Jérôme Mauche vise « par des moyens scripturaux [à] rendre suspect le vocabulaire, la chose désignée, le geste de la désignation⁴² ». Pour Jean-Charles Massera, il s'agit d'« écrire dans la langue de l'ennemi pour faire parler (avouer) les représentations⁴³ », et Sylvain Courtoux se propose d'« élabor[er] comme arme le texte comme machine de guerre syntaxique et grammaticale⁴⁴ ». Quant à Jacques-Henri Michot, il veut, citant Barthes, « secou[er], [...], donn[er] du souffle au monde », lui permettre de « respirer » en montrant « l'hégémonie bruyante de la langue instrumentée par ceux qui tiennent les leviers de commande⁴⁵ ». Cette attitude fait écho à de nombreux autres auteurs qui s'intéressent au monde du travail et Nelly Kaplan l'a récemment reformulé :

Est-ce qu'on va se servir des mots comme dans des cadences ? Est-ce que le langage va être débité comme dans des cadences infernales ? Est-ce qu'on est soumis au langage ou plutôt – car on est soumis au langage – à quel langage est-on soumis. Comment on le renverse⁴⁶ ?

Dans ce « renversement », est-on très près ou très loin du rôle que Jakobson assigne à la poésie, et de ce qui fait selon lui poéticité : le fait de « former la langue⁴⁷ » ?

39. Christophe Hanna, *Poésie action directe*, *op. cit.*, p. 30.

40. Roman Jakobson, *art. cit.*, p. 47.

41. La Rédaction, p. 17.

42. Jérôme Mauche, *op. cit.*, p. 190.

43. Jean-Charles Massera, *It's Too Late to Say Litterature*, *op. cit.*, p. 33.

44. Sylvain Courtoux, *op. cit.*, p. 10.

45. Jacques-Henri Michot, « De l'entaille », *op. cit.*, p. 8 et 6.

46. Leslie Kaplan, « L'écrit-l'usine : de l'expérience à la fiction », entretien avec Stéphane Bikialo, *in Dire le travail. Fiction et témoignage depuis 1980*, Stéphane Bikialo et Jean-Paul Engélibert éd., *La Licorne*, n° 103, 2012, p. 53-54. Thierry Beinstingel se demande quant à lui « Comment dénoncer, sinon en utilisant les mêmes armes ? » (« La sauvagerie du langage à l'œuvre », *in ibid.*, p. 67).

47. Roman Jakobson, « Qu'est-ce que la poésie ? », *op. cit.*, p. 48. La formule complète est « jusqu'à former la langue et la manière d'être », ce que conteste Hanna.

C'est au premier abord pour cette raison que l'entreprise est ambiguë : cherche-t-elle à mettre en évidence les fonctionnements d'une langue manipulée (celle des « *spins doctors* », celle du novlangue) ou s'agit-il de la subvertir pour la détruire (et, à travers elle, le système qui la fonde / qu'elle fonde), voire pour reconstruire une alternative ? vise-t-elle à transgresser ou à (trans)former ? Jean-Paul Engélibert relève lui aussi des ambivalences dans ce travail de critique de la langue, distinguant, d'un côté, la reprise parodique qui « semble exclure la possibilité d'un discours autonome » ; et d'un autre, la prise de distance qui, parce qu'elle « préserv[e] des effets délétères d'une langue perverse [...] semble moins aporétique en ce qu'elle veut témoigner de la persistance d'une subjectivité [...] donc d'une écriture malgré cette langue et contre elle⁴⁸ ». Les textes étudiés ici offriraient une troisième voie, celle du sabotage qui fait imploser la langue. L'entreprise « terroriste », où la bombe a cédé la place au piratage (le *hacking*) et au virus, ne semble pas qu'une métaphore, car elle s'en prend effectivement à la langue. Mais dans quelle intention ? La réponse de C. Hanna est intéressante : ce qu'il conteste chez Jakobson est l'idée que la poésie pourrait être « l'organisateur fondamental de l'idéologie⁴⁹ », l'idée même qu'elle ait pour objet de (re)former la langue (de fait, les travaux de La Rédaction se distinguent de ce point de vue des autres textes de mon corpus), alors qu'il revendique, par le modèle d'action viral, de « rend[re] impossible l'attente d'un résultat social [...] précisément défini⁵⁰ ».

Certes, ces auteurs ne produisent pas à proprement parler une « critique » de l'idéologie, puisque sa déconstruction use largement du collage et que, se livrant au « montage », ils ne s'engagent pas (question que Jean-Charles Massera a justement dit s'être posée). Ils proposent en revanche une critique du langage dont ils mettent à nu le fonctionnement pour en révéler la nature et pour le parodier jusqu'au dysfonctionnement. En ce sens, on peut sans doute considérer qu'il s'agit d'œuvres politiques, mais non pas militantes, puisqu'elles s'arrêtent sur la voie de « former la langue ». Néanmoins, l'importance que tous accordent à l'action (« Poésie action directe » dit Hanna ; texte qui doit « opérer » dit Massera) permet d'affirmer qu'il s'agit bien là d'une littérature engagée, au sens où, pour reprendre les termes de Massera, en allant « travailler là où ça parle » – et c'est bien en cela que, selon moi, l'on peut parler de poésie, dans ce combat singulier qui est livré au langage –, elle cherche à « recréer de la distance. Soit une écriture de la reconnexion critique⁵¹ ». Ce qui se théorise dans ce détournement de la langue de l'entreprise et de l'information, ressemble, en somme, à la fin du « grand récit révolutionnaire » et à l'entrée en guérilla.

48. Jean-Paul Engélibert, « Que faire du novlangue de l'entreprise ? Quelques exemples contemporains (Beinstingel, Caligaris, Kuperman, Massera) », in *Le Travail sans fin. Discours et représentation à l'œuvre*, op. cit., p. 63.

49. Roman Jakobson, « Qu'est-ce que la poésie ? », op. cit., p. 47.

50. Christophe Hanna, *Poésie action directe*, op. cit., p. 25.

51. Jean-Charles Massera, *It's Too Late to Say Litterature...* op. cit., p. 40.



Le roman d'entreprise ou l'entreprise comme écriture

Aurore LABADIE*

Depuis les années 1980, un nombre croissant de romanciers, s'inscrivant dans le mouvement de « refondations¹ » d'une littérature sur le réel, s'intéresse au travail, et plus spécifiquement à la grande entreprise – entendue au sens d'« unité de décision économique qui [...] utilise et rémunère travail et capital pour produire et vendre des biens et des services sur le marché dans un but de profit et de rentabilité² ». Nourrissant cette inflexion romanesque, que nous nommerons « roman d'entreprise », Mathieu Larnaudie publie *Pôle de résidence momentanée* en 2007. L'esthétique de son ouvrage dévoile et cristallise un enjeu crucial du roman d'entreprise contemporain : le passage de l'écriture de l'entreprise à l'entreprise comme écriture.

Roman d'anticipation, l'œuvre s'apparente à une visite guidée dans un Pôle de résidence, espace où les salariés-résidents vivent en permanence et qui tient lieu de zone d'habitation et de travail. Lecteurs, nous sommes placés dans la peau d'un visiteur résistant au système qui, en désaccord avec l'organisation générale par Pôles d'accueil, est sur le point de s'en retirer. Le Pôle de résidence, désireux de nous conserver parmi les siens, tente de nous convaincre, à travers la visite réalisée par un de ses délégués, de sa conformité et supériorité en tous points : confort, sécurité, surveillance, espaces verts et bien-être. Le début du parcours, qui nous emmène dans la salle des doléances, espace dévolu à l'archivage des cahiers de

* Doctorante en littérature française. Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3.

1. Bruno Blanckeman, *Le Roman depuis la Révolution française*, Paris, PUF, 2011, p. 185.
2. Article « Entreprise », in *Dictionnaire d'économie et de sciences sociales*, Claude-Danièle Échaudemaison (éd.), Paris, Nathan, 1998, p. 160.

doléances des résidents du Pôle, sert le discours louangeur du délégué à la visite : l'entreprise, structure hautement démocratique, fonde toute sa spécificité sur « le régime participatif³ » des salariés. Dès que l'un d'eux veut émettre une proposition, une doléance ou une réclamation, il peut en faire part aux « équipes du département Lecture et Évaluation des potentialités critiques⁴ ». Ces derniers évalueront alors la pertinence de la remarque et décideront de l'intégrer ou non dans les nouvelles règles régissant le Pôle. Or, les synthétiseurs – ceux qui recensent et classent ces doléances – sont en réalité des censeurs et l'entreprise, qui se donne une image démocratique, penche vers une forme de totalitarisme dans la mesure où elle censure les doléances en les classant selon un « indice de censure », dissimulé derrière l'appellation « indice de fiabilité⁵ » :

Dans sa méthode, ce travail consiste à identifier, dans chaque article de doléance, plainte, proposition, réclamation, demande, un certain nombre de notions ou de cellules lexicales qui tendent à condenser le propos général de l'article et qui en critiquent, de la sorte, l'objectif concis. Le langage critique de nos résidents, en effet, revêt dans la totalité moins 1 ou 2 % des cas au maximum un caractère profusionnel, superfétatoire, qui, entre nous, chers actionnaires-visiteurs, frise parfois l'indécence hi hi. Il est donc indispensable, par l'application de techniques de lecture synthétique, de gérer cette propension discursive à l'expansion verbale inconsidérée en isolant les éléments nodaux relevant d'argumentations réelles et en écartant ce qui relève plus de la prolifération vaine que de ces argumentations. Nos synthétiseurs ont pour tâche, ainsi, de révéler les pôles d'intensité statistiques du langage des doléants, afin de rendre les propositions qu'un tel langage implique propres à leur utilisation concrète dans le cadre de l'élaboration des réflexions pré légiférantes. Toutefois, nous nous sommes contraints à tenir scrupuleusement compte de la dimension de délayage inhérente aux articles signés par nos administrés, en attribuant au résultat de cette synthèse un indice de fiabilité étalonné sur une échelle de 1 (l'article source est d'une concision quasi parfaite, la profusion s'y révèle minimale, l'expression satisfaisante : la ou les notions extraites présentent une fiabilité totale sur laquelle nous pouvons nous appuyer sans crainte) à 10 (l'article relève plus de la logorrhée inconsidérée, du mouvement d'humeur sans aucun fondement critique pertinent, c'est-à-dire communicable, de l'étrange faculté maintes fois observée qu'a chez certains intervenants la parole de s'autogénérer à l'infini, voire de l'épanchement langagier illisible, que de la vraie doléance concrètement formulée)⁶.

3. Mathieu Larnaudie, *Pôle de résidence momentanée : quatrième saison après restructuration*, Paris, Les Petits matins, 2007, p. 30.

4. *Ibid.*, p. 29.

5. *Ibid.*, p. 32.

6. *Ibid.*, p. 31-32.

Ce passage, dans l'ouvrage, fait office de pacte de lecture. Les caractéristiques formelles des articles considérés comme non fiables – « une parole qui s'autogénère à l'infini », « un épanchement langagier illisible », « une logorrhée inconsidérée » – peuvent, par un jeu de transfert, servir à définir toute la prose de *Pôle de résidence momentanée*. Le roman, en effet, est entièrement écrit dans cette même langue délayée, absconse et, nous le verrons, tautologique. Suivant l'analogie, si les articles de doléances nécessitent un travail d'élagage critique, la langue parlée par le Pôle de résidence requiert également cette attention. Ainsi, par un système de mise en abîme, l'auteur configure un lecteur idéal qui, pour prendre la mesure de la portée idéologique de la langue utilisée par le Pôle de résidence, prend la posture du synthétiseur examinant la langue de près.

Qui plus est, le roman offre cette particularité que, pour dévoiler la langue de l'entreprise, il utilise le procédé de l'imitation langagière. Dans son article « Que faire du novlangue de l'entreprise? »⁷, Jean-Paul Engélibert note qu'il s'agit là d'une des pistes les plus suivies du roman qui représente le travail, celle du « faire avec », soit, comme l'écrit Jean-Charles Massera, « écrire dans la langue de l'ennemi [aussi diffus soit-il] pour faire parler (avouer) les représentations »⁸. C'est donc le roman dans son entier qui, par son esthétique, stigmatise les mutations du langage de l'entreprise.

Ainsi *Pôle de résidence momentanée* est-il un roman d'entreprise en un double sens : il s'agit d'un roman qui, du point de vue du fond, représente de manière critique les mutations structurelles et idéologiques de l'entreprise. Plus précisément ici, et j'emprunterai son analyse du récit d'anticipation à Sonya Florey, sa démarche consiste à interroger l'avenir en radicalisant certaines logiques qui ne sont encore présentement qu'à « l'état de *puissance* »⁹ dans la société : les frontières entre vie privée et vie professionnelle, de moins en moins nettes aujourd'hui¹⁰, deviennent indissociables dans le roman. L'entrecroisement des différents paradigmes au sein du Pôle de résidence – l'habitat, le tourisme, le jeu, le travail – montre que l'entreprise a phagocyté toutes les autres structures. Elle est devenue l'unique modèle d'organisation de l'activité et cherche à répondre de manière conjointe à tous les désirs humains. Parallèlement, la surveillance s'est accrue, prétextant la sécurité

7. Jean-Paul Engélibert, « Que faire du novlangue de l'entreprise? », in *Raison publique*, n° 15, « Le travail sans fin », 2011, p. 53.

8. Jean-Charles Massera, « It's too late to say littérature », in *It's Too Late to Say Littérature : aujourd'hui recherche formes désespérément, Ah!*, n° 10, 2010, p. 33.

9. Sonya Florey, *L'Engagement littéraire à l'ère néolibérale*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2013, p. 165.

10. Voir, sur ce point, les analyses de Vincent de Gauléjac, *Travail, les raisons de la colère*, Paris, Seuil, « Économie humaine », 2011, p. 37.

des résidents, à travers un « système de surveillance électronique redoublé ou relayé par un dispositif permanent de caméras pointées sur les espaces d'habitation¹¹ ».

Si ce roman rend compte des transformations de l'entreprise dans les thèmes qu'il développe, il procède d'un retournement qui fait passer l'écriture de l'entreprise en l'entreprise comme écriture, conformément au programme de François Bon qui, dans *Sortie d'usine* (1982), opère la renverse de « l'écriture de l'usine en l'usine comme écriture¹² ». Par « entreprise comme écriture », il faut entendre des romans qui pensent l'écriture comme une entreprise, au sens d'innovation formelle : la recherche de formes nouvelles pour dire un objet nouveau ; des romans qui, comme l'expliquent Stéphane Bikialo et Jean-Paul Engélibert, « s'inscrivent dans la filiation de la modernité littéraire et [qui,] s'ils se réclament d'auteurs consacrés, c'est de Beckett et de Kafka et non de Zola ou de Poulaille¹³ » ; des romans qui, pour déterminer leur forme littéraire finale, partent de l'objet qu'ils désirent travailler, et non des « formats de penser littéraire historique¹⁴ » qui lui préexistent. À cette première acception doit s'en ajouter une seconde, qui entend le terme d'entreprise en son sens économique : considérer « l'entreprise comme écriture », c'est, en ce cas, envisager la langue de l'entreprise comme point de départ du roman. Or, cette langue est elle-même en plein bouleversement. Comme l'explique Jean-Paul Engélibert, « le lexique et la syntaxe évoluent sous la pression patronale d'une manière qui évoque, pour beaucoup, le *novlangue* du roman de Georges Orwell, 1984¹⁵ ». Ces deux sens conjoints portent alors le roman à son plus haut degré d'exigence en donnant naissance à des textes qui, à l'instar de celui de Mathieu Larnaudie, aliènent la langue littéraire à celle de l'entreprise.

À l'égal de *Pôle de résidence momentanée*, *United Problems of Coût de la Main-d'Œuvre* de Jean-Charles Massera et *L'Os du doute* de Nicole Caligaris font du corps du roman une métaphore esthétique de l'entreprise. Outil de dévoilement critique, cette stratégie mimétique n'est pas une simple reproduction du discours de l'entreprise, mais un pastiche qui s'appuie sur une systématisation signifiante et grossissante d'un ou deux aspects de cette langue. Si les écrivains s'accordent tous à dévoiler les révolutions du langage de l'entreprise, ils le reconstruisent chacun selon un éclairage nouveau, en en faisant ressortir quelques caractéristiques tributaires des situations d'énonciation romanesques. Ces multiples manières de recomposer la langue invitent à penser ces nouvelles inflexions rhétoriques comme plurielles : il

11. Mathieu Larnaudie, *op. cit.*, p. 10.

12. François Bon, *Sortie d'usine*, Paris, Minuit, 2007 [1982], p. 165.

13. Stéphane Bikialo et Jean-Paul Engélibert, « Avant-propos à *Dire le travail. Fiction et témoignage depuis 1980* », in *Dire le travail, fiction et témoignage depuis 1980*, Stéphane Bikialo et Jean-Paul Engélibert (éds), Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013, p. 29.

14. Jean-Charles Massera, « It's too late to say littérature », *op. cit.*, p. 34.

15. Jean-Paul Engélibert, « Que faire du novlangue de l'entreprise ? », *op. cit.*, p. 52.

n'y a pas *une* novlangue d'entreprise unifiée et homogène, mais plutôt des usages de la langue en entreprise qui portent des valeurs néolibérales communes et une rhétorique proche de la novlangue.

Pôle de résidence momentanée de Mathieu Larnaudie

La novlangue d'entreprise présentée par Mathieu Larnaudie est une langue tautologique et dilatoire. Les répétitions de formules teintées de menues variations sont innombrables dans le roman et servent une langue qui martèle pour persuader. Des incursions narratorias dans le discours du délégué du Pôle s'en amusent de manière pléonastique: « [le problème de la tautologie est problématique] ¹⁶ ». La visite du Pôle de résidence visant à nous convaincre de rester, le délégué use du pléonasmisme qui, en ressassant les points forts de l'entreprise en lieu et place d'éléments de preuve, use d'une logique fallacieuse. Citons, dans le premier chapitre « le matériel », l'argument stipulant que les règles de vie de la zone de résidence sont à l'image des valeurs de l'entreprise. En quelques pages, la formule se décline sous différentes formes: « règles que nous avons conçues en pensant à vous, [...] en juste conscience de leur valeur », « un ensemble de règles conçues à l'image de nos valeurs », « Nos règles sont les images de nos valeurs », « la singularité [...] est une de nos valeurs, donc nos règles en portent la marque profonde », « votre bien-être est une valeur, est une règle », « Nos règles sont à l'image de nos valeurs, point à la ligne ¹⁷ », *etc.* Dans cet exemple, les termes de règles et de valeurs sont des « notions molaires », telles que les définit Éric Hazan en référence à Deleuze, des notions « propres à en imposer aux masses par opposition aux outils moléculaires faits pour l'analyse et la compréhension ¹⁸ ». Signifiants sans signifiés, ces concepts qui ne font l'objet d'aucune définition ne sont utilisés que pour leur pouvoir attractif. Convoqué de manière absolue, le terme de « valeur » s'entend au sens mélioratif, alors qu'on ne peut en réalité présager de ce qui s'y dissimule, puisqu'il est entièrement tributaire de l'idéologie du pôle.

Un même relevé pouvait être réalisé autour d'idées valorisantes proches comme le concept de spécificité, crucial pour l'entreprise; le régime participatif des règles; l'épanouissement et le bien-être du résident, souci premier de l'entreprise ¹⁹. Quel que soit l'objet, le procédé est le même: l'argument par répétition. Le délégué à la visite communique, au sens péjoratif du terme, au moyen d'un langage qui joue sur les mêmes méthodes argumentatives que les langages publicitaire et médiatique – tous deux langages qui usent du mode itératif.

16. Mathieu Larnaudie, *op. cit.*, p. 19.

17. Voir, successivement: *ibid.*, p. 12-13, p. 15, p. 16, p. 17, p. 18, p. 16.

18. Éric Hazan, *LQR. La Propagande du quotidien*, Paris, Raisons d'agir, 2006, p. 49.

19. Voir, successivement, Mathieu Larnaudie, *op. cit.*, p. 16-17, p. 30, p. 13-15, p. 18.

United Problems of Coût de la Main-d'Œuvre
de Jean-Charles Massera

La situation énonciative diffère dans *United Problems of Coût de la Main-d'Œuvre* de Jean-Charles Massera. Comme le montre Corinne Grenouillet dans sa communication, « Faut-il en rire? : la défamiliarisation des discours du management et du néo-libéralisme dans trois romans contemporains²⁰ », ce roman est un montage réalisé à partir d'une interview de Félix Rohatyn et parue dans *L'Expansion* le 21 février 1999. Remodelé par l'auteur, ce dialogue fait se confronter deux acteurs économiques que tout oppose : une femme, d'abord, représentative des enjeux locaux et de la microéconomie. Inquiète de l'avenir professionnel de ses proches, elle intervient pour interroger ou relancer son interlocuteur masculin. Fervent défenseur de l'idéologie néolibérale, ce dernier analyse la conjoncture selon ce cadre conceptuel et invite, de ce fait, à libéraliser davantage le marché pour sortir de la crise. Largement théâtralisé, ce roman d'entreprise n'est constitué que du dialogue entre les deux personnages. Le lecteur est alors, comme chez Mathieu Larnaudie, immergé dans la novlangue de l'expert, que la femme fait sienne par endroits, stratégie de l'auteur pour mieux en montrer le pouvoir de diffusion.

Remaniant les propos de Félix Rohatyn, Jean-Charles Massera systématise l'usage de la périphrase, « désignation par circonlocution²¹ », dans la bouche de l'expert. Vecteur de sens pluriels, cette systématisation rend le propos dilatoire en même temps qu'elle induit un discours abstrait et complexe. Les objets et les sujets n'étant jamais clairement nommés, le sens global du propos est rendu obscur et atténué, proche de la novlangue. Comme le montre Éric Hazan dans la *LQR. La Propagande du quotidien*, cette dernière « vise au consensus et non au scandale, à l'anesthésie et non au choc du cynisme provocateur. C'est pourquoi l'un de ses principaux tours est [...] l'euphémisme²² ». Rendue possible par l'usage de la périphrase, cette euphémisation, en noyant le sens sous une prolifération de mots, exhibe son refus de nommer. Ainsi, pour désigner les délocalisations d'entreprises, l'expert parle d'implantation « dans des pays où des gens comme ceux qu'on a vus dans le reportage d'hier soir travaillent quinze heures par jour pour un salaire qui leur permet même pas d'alimenter leur famille, mais qu'i-z-acceptent parce qu'i-z-ont rien d'autre²³ ». Dans cette périphrase, la manière empathique, voire démagogique, de désigner les pays où la main-d'œuvre est moins coûteuse relève de la

-
20. Voir, dans ce volume, Corinne Grenouillet, « Faut-il en rire? : la défamiliarisation des discours du management et du néo-libéralisme dans trois romans contemporains », p. 207.
21. Article « périphrase », in *Dictionnaire de rhétorique et de poétique*, Michèle Aquien et Georges Molinié, Paris, Librairie générale française, 1996, p. 618.
22. Éric Hazan, *op. cit.*, p. 27.
23. Jean-Charles Massera, *United Problems of Coût de la Main-d'Œuvre*, Paris, P.O.L., 2002, p. 11.

manipulation. L'expert feint un souci éthique: s'il était vraiment préoccupé par l'exploitation de la main-d'œuvre étrangère quinze heures par jour pour un salaire de misère, il ne prônerait pas, par ailleurs, le bien-fondé et la nécessité du système néolibéral qui en favorise l'émergence. Caution éthique de l'expert, la périphrase lui sert également d'outil de légitimation et de propagande. En insistant sur le fait «qu'i-z-ont rien d'autre», la périphrase sous-entend que le seul bien que ces familles possèdent et qui leur permet de survivre, ce sont les grandes entreprises occidentales qui le leur fournissent. Les délocalisations, en somme, participent d'un humanisme. L'euphémisme réside dans ce qui est tu par la périphrase, à savoir les vraies raisons des délocalisations: acquérir une main-d'œuvre moins chère pour réaliser davantage de profit. Un souci économique réel, contre le souci éthique prétexté.

Ces périphrases qui servent et justifient la logique néolibérale sont abondantes dans le discours de l'expert. À de nombreuses reprises, cette figure sert de relai aux idées toutes faites et truismes médiatiques: la manière de désigner les pays riches de l'Europe en témoigne: «les pays où tu t'rends compte qu'on est pas si mal quand on r'garde c'qui se passe dans d'autres pays.²⁴» La reprise permanente sous forme de périphrase de l'idée commune selon laquelle «il y a pire ailleurs» agit comme pouvoir de légitimation de la situation actuelle. La conjoncture n'est plus jaugée en fonction d'un idéal, mais mise en balance avec ce qu'il peut exister de pire en termes de système politique. La périphrase est alors un outil d'apaisement qui vise à éviter toute contestation ou révolte: il vaut mieux se satisfaire de ce que l'on a, au regard de ce qui existe ailleurs.

De manière très proche, l'expert utilise des périphrases qui, sous prétexte de donner une définition objective du substantif, relèvent pleinement de l'idéologie néolibérale. Ainsi de la manière de désigner l'État en ne considérant que les prélèvements qu'il fait – et de systématiser ainsi la «redistribution des richesses» au travers de l'impôt: «ceux qui par contre, là, savent te trouver quand t'as pas payé ton tiers²⁵». Entreprise de délégitimation de l'État Providence, cette circonlocution autorise du même coup une plus grande place laissée aux entreprises – donc un accroissement de la logique néolibérale.

L'Os du doute de Nicole Caligaris

Alors que Jean-Charles Massera et Mathieu Larnaudie dévoilent les circonvolutions et détours de la langue d'entreprise qui use de tautologies et périphrases, Nicole Caligaris, dans *L'Os du doute*, montre un autre versant de cette novlangue:

24. *Ibid.*

25. *Ibid.*, p. 14.

la langue du terrain, qui est celle de l'urgence et de l'efficacité et qui, en tant que telle, mobilise une syntaxe courte.

L'Os du doute raconte, sous une forme théâtralisée, le quotidien d'un commando de cadres – Dièse, Bille et Milan – mobilisé sur un projet. Tournant en ridicule les pratiques du néomanagement, Nicole Caligaris montre comment les acteurs de l'entreprise cherchent à tout rationaliser, à commencer par le temps qu'ils veulent efficace et optimisé: il faut «anticiper l'anticipation, sinon, c'est cuit.²⁶» Dans ce contexte militarisé qui prêche la performance et l'agir, le temps est celui de l'action. Si la parole émerge, elle doit être concise, réduite à sa plus simple expression, de manière à ne pas entraver le mouvement et l'hyperactivité, «rouage essentiel du productivisme²⁷»: «Avancer. Passer. Pas se poser surtout²⁸». Ce fantasme d'un temps où les échanges humains – conçus comme des temps morts, des temps non productifs – seraient réduits à une peau de chagrin fonde l'esthétique du livre. L'ouvrage est en effet presque entièrement constitué d'échanges stichomythiques entre les trois cadres qui font se succéder de courtes répliques qui usent de l'élimination, moyen commode pour accélérer davantage encore le rythme de l'échange:

C'qu'on fout là? C'que vous foutez là, vous? Décret du 8°. Prêt? Passez. Oups!
Tension.
On frappe à la porte, allegro.
– Toc-toc!
– Quitte pas, une seconde.
On tient la porte.
– Attention là!
On passe le seuil avec une grande enjambée.
– Faut qu'on se voie...
Et on va tenir la porte au suivant.
On frappe à la porte.
– Toc-toc!²⁹

Cette langue de l'urgence, propre à traduire le stress pathogène gâtant les individus soumis au néomanagement, est recréée par Nicole Caligaris au moyen de la systématisation de la stichomythie. Jouant sur la caricature comique, elle questionne cette récente éthique de l'urgence: que devient l'homme dans cette idéologie de la rationalisation permanente? La scène de licenciement en offre une réponse symptomatique. Conséquence d'une réunion plaçant à l'ordre du jour le

26. Nicole Caligaris, *L'Os du doute*, Paris, Verticales, 2006, p. 35.

27. Marie Pezè, *Ils ne mouraient pas tous mais étaient frappés. Journal de la consultation «Souffrance et Travail», 1997-2008*, Paris, Pearson, 2008, p. 145.

28. Nicole Caligaris, *op. cit.*, p. 37.

29. *Ibid.*, p. 16.

« direct à l'opérationnel, pas de temps à perdre en mauvaises questions³⁰ », la décision d'économiser sur la masse salariale se fait à l'issue de la réunion, à la minute « 01.00³¹ ». La scène de « dégraissage » qui lui fait suite joue d'une mise en tension comique par le biais du décompte des secondes qui invite le temps dans la scène de licenciement-boucherie :

MILAN – Il y en a un, là, au cœur du marigot.
 BILLE – Pas trop ferme sur ses positions.
 MILAN – Petit.
 BILLE – Tout seul.
 DIESE – Fatigué de tenir sans dieu ni maître.
 MILAN – Déjà pas mal submergé par les mauvais courants.
 BILLE – Prêts ?
 DIESE – Five...
 BILLE, MILAN – Tip... tip... Tip... tip...
 DIESE – Four...
 BILLE, MILAN – Tip... tip... Tip... tip...
 DIESE – Three...
 BILLE, MILAN – Tip... tip...
 DIESE – Two...
 BILLE, MILAN – Tip... tip...
 DIESE – One...
 BILLE – tension...
 MILAN – Extraction de la langue.
 BILLE – Démembrement.
 MILAN – Entortillement de l'aorte avec la cave.
 BILLE – Déchiquètement.
 MILAN – Laminage.
 BILLE – Taille des moignons.
 DIESE – Menu-menu.
 BILLE – Perforation du crâne.
 MILAN – Succion de la moelle épinière.
 BILLE – Écrasement des orteils.
 MILAN – Torsion des cartilages.
 DIESE – Aspiration du blanc de cervelle par les trous de nez.
 MILAN – Arrachement des canines et des prémolaires.
 DIESE – Évidement des orbites.
 MILAN – Décapsulage de la calotte.
 DIESE – Dépeçage des mille morceaux.

30. *Ibid.*, p. 40.

31. *Ibid.*, p. 41.

BILLE, MILAN - DIESE – Aiest!

– Il a rendu!

– Gorge.

– Tripes et boyaux.

– Il a rendu l'âme au marigot.

– On n'en parle plus.³²

Tout se passe donc sous les meilleurs auspices temporels : le travail chirurgical de mise à mort du salarié, expéditif, débarrasse rapidement l'entreprise de son surplus de coût salarial et ce, de manière méthodique. Par le démembrement rationalisé des différentes parties du corps, la langue traduit bien ici l'aspect machinal et mécanique des nouvelles méthodes de management qui imposent une reconfiguration du regard porté sur le salarié. L'échange sans gravité, sec et déshumanisé, exhibe le degré de réification de l'humain, réduit à l'état de « mus³³ » (Moyens Utilisés), dans l'œil des cadres formés à penser selon la logique du profit. L'éthique humaine est évacuée derrière la rentabilité économique : il ne faut pas penser, mais agir pour et en vue du profit financier.

Ainsi la parole vaine et creuse de ces personnages dont l'unique préoccupation est l'action, le « mouvement permanent³⁴ », moque-t-elle les finalités de l'entreprise tendue vers la productivité pour la productivité, au détriment du sens et de toute humanité. De manière symptomatique, si à aucun moment le lecteur n'apprend la teneur du projet des cadres, ni le secteur de l'entreprise dans lequel ils travaillent, c'est qu'au fond, cela importe peu.

En guise de conclusion, il faudrait interroger cette inclination esthétique prise par le roman d'entreprise – qui consiste à dévoiler les usages de la langue en entreprise dans un geste littéraire mimétique – en partant du pôle de l'énonciation, mais également de celui la réception.

Du point de vue de l'écrivain, quel est l'intérêt de cette stratégie de dévoilement ? Les ouvrages de sociologie totalement ou partiellement consacrés à ce thème, qui visent la « mise à nu³⁵ » de cette langue diversement nommée³⁶, abondent déjà sur

32. Nicole Caligaris, *op. cit.*, p. 46-47.

33. *Ibid.*, p. 29 : « Ça va s'appeler les Moyens Utilisés : les mus ».

34. *Ibid.*, p. 37.

35. Selon le titre du livre de Raoul Vilette, *La Langue du capital mise à nu par ses locuteurs mêmes : décodeur du savoir politico-médiatique*, Paris, Les Nuits rouges, 2009.

36. Cette langue que nous avons choisi de nommer « langue de l'entreprise » pour mieux circonscrire notre objet, se voit diversement nommée au gré des essayistes qui, tous, mettent plus ou moins l'accent sur son aspect global et idéologique. Alain Bihl parle de « novlangue néolibérale » (*La Novlangue néolibérale. La rhétorique du fétichisme économique*, Lausanne, Page Deux, 2007), Raoul Vilette de « langue du capital » (*La Langue du capital mise à nu... op. cit.*), Éric Hazan de la « LQR » (*LQR... op. cit.*), Bernard Maris de « langue économique »

les rayons des librairies et bibliothèques. Substantiellement, la littérature sert la même thèse que les sciences humaines : la « révolution managériale³⁷ » des entreprises s'accompagne d'une mutation du langage révélatrice d'une transformation idéologique donnant toute priorité à l'économique plutôt qu'à l'homme. La plus value du littéraire réside alors dans la traduction originale que les écrivains offrent de cette question. Plutôt que d'analyser la langue d'entreprise de l'extérieur, ils en investissent les codes par un exercice de mimétisme qui, selon Yves Pagès, constitue un formidable travail de raillerie : « faire le perroquet, dit-il, c'est le b.a.-ba de la satire.³⁸ » Si la radicalisation de certains procédés rhétoriques bafoue la novlangue d'entreprise, le choix d'une stratégie mimétique exhibe le pouvoir d'aliénation de cette langue – et, *a fortiori*, le danger qu'elle constitue. En aliénant leur prose littéraire à la novlangue d'entreprise, les auteurs se placent dans une situation de co-responsabilité dans la propagation de cette langue : ils se montrent contaminés par ce « bain amniotique³⁹ » collectif au point d'en devenir un diffuseur. Néanmoins, cette problématique de la responsabilité collective, au cœur de l'acte de mimétisme, ne va pas sans un mouvement de prise de distance. La systématisation des procédés rhétoriques agit comme un pouvoir de résistance face à la langue de l'entreprise. Il est une manière de parler la langue, tout en montrant qu'on n'en est pas dupe.

Cette stratégie de dévoilement de la novlangue d'entreprise pose le problème de la réception. Le mimétisme parie sur le fait que donner à entendre la langue de l'entreprise dans un texte littéraire amène le lecteur à une posture critique. Le lectorat doit comprendre qu'il s'agit là d'une « littérature “au second degré”⁴⁰ ». Il doit reconnaître le modèle initial pour en déduire qu'il s'agit là d'un pastiche, donc d'un « procédé de dégradation comique⁴¹ » et que l'implication de l'écrivain vient de sa mise à distance critique du discours, non de son adhésion. L'ambiguïté de ces romans vient du fait que c'est la mise en quarantaine de la novlangue dans le roman, ajoutée à la radicalisation d'un procédé, qui agit comme système de stigmatisation. Jean-Charles Massera parie ainsi sur l'intelligence du lecteur et le caractère *essentiellement* excessif du discours de l'expert pour que le roman soit reçu comme un pastiche. Les deux autres écrivains construisent certes une forme de pacte de lecture, qu'on pourrait nommer « pacte d'implication » au sens où Bruno

(*Lettre ouverte aux gourous de l'économie qui nous prennent pour des imbéciles*, Paris, Seuil, « Points Économie », 2003 [1999]), François-Bernard Huyghe de « langue de coton » (*La Langue de coton*, Paris, Robert Laffont, 1991) et Jaime Semprun de la « novlangue française » (*Défense et illustration de la novlangue française*, Paris, L'Encyclopédie des Nuisances, 2005).

37. Vincent de Gauléjac, *Travail, les raisons de la colère*, *op. cit.*, p. 253.

38. Yves Pagès, « À propos de Pouvoir Point... », *in Ah!*, n° 10, *op. cit.*, p. 143.

39. *Ibid.*

40. Paul Aron, citant Roland Mortier, article « Pastiche », *in Le Dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF, 2004, p. 442.

41. Claire Cazanave, article « satire », *in Le Dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF, 2004, p. 560.

Blanckeman entend ce terme⁴², mais il est aux limites de l'implicite. Si Mathieu Larnaudie dresse un pacte d'implication lors de la visite de la salle des doléances, Nicole Caligaris, pour éviter toute équivoque, signale au lecteur, vers le début de son ouvrage, l'écart critique dans lequel elle se situe par rapport à cette langue. Alors qu'une didascalie mentionne le « *Strategor*, vademecum de l'exécutive opérationnel : ficelles et finesses⁴³ », l'auteur signale à ses lecteurs en note de bas de page que la langue des cadres à laquelle elle emprunte est un concentré de cet ouvrage et que par conséquent, elle ne doit rien à son propre phrasé :

Nous tenons à informer les personnes non averties qu'il s'agit d'un ouvrage réel et que, comme son titre le laisse entendre, il ne doit pas être laissé sans précaution à la portée de certaines sensibilités. Quand à son contenu, ne cherchez pas : nous avons mélangé les recettes⁴⁴.

42. Bruno Blanckeman a initialement développé ce concept lors de son séminaire de Master 2, « L'écrivain impliqué, ou ce que peut la littérature narrative aujourd'hui (XX^e/XXI^e s.) », Université La Sorbonne Nouvelle Paris III, février / mai 2010. Il est aujourd'hui théorisé à l'écrit dans « L'écrivain *impliqué* : écrire (dans) la cité », in Bruno Blanckeman et Barbara Havercroft (éds.), *Narrations d'un nouveau siècle : romans et récits français. 2001-2010*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2013.

43. Nicole Caligaris, *op. cit.*, p. 33.

44. *Ibid.*